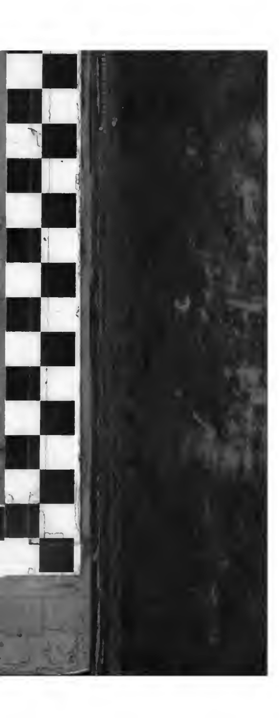
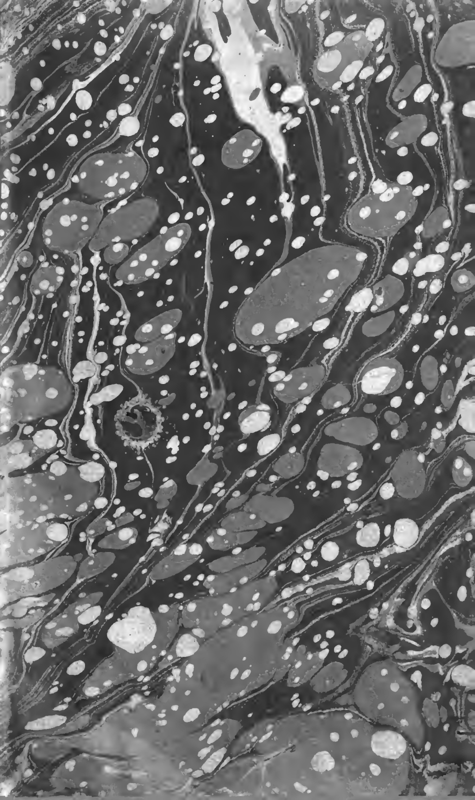










HISTOIRE

DE

LA GRÈCE.

HISTOIRE
DE
LA GRÈCE,

Depuis son origine jusqu'à la mort d'Alexandre;

PAR LE DOCTEUR *GOLDSMITH*,
Auteur de l'Histoire Romaine, &c.

TRADUITE DE L'ANGLAIS SUR LA ONZIÈME ÉDITION:

Avec deux Tables, dont l'une alphabétique, analytique et raisonnée des matières, et l'autre chronologique;

Enrichie de deux cartes, dont l'une de la Grèce, de ses environs et de l'Asie mineure, pour l'intelligence de la retraite des Dix-mille; et l'autre de l'expédition d'Alexandre.

TOME SECOND.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Libraire, quai des Augustins, n° 67, près le Pont-Neuf.

AN X — 1802.



HISTOIRE
DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la destruction de la puissance d'Athènes, jusqu'à la mort de Socrate.

La victoire de Lysandre porta un si terrible échec aux Athéniens, qu'ils ne lui survécurent que pour sentir la perte de toute leur puissance. Les vainqueurs furent cependant assez généreux pour ne pas en abolir le nom. Ils prétendirent qu'on ne les accuseroit point d'avoir privé la Grèce d'un de ses yeux. Mais ils n'en imprimèrent pas moins à leurs conquêtes des traits ineffaçables, pour en perpétuer la mémoire ; en obligeant le peuple d'Athènes à renoncer de lui-même à son gouvernement démocra-

tique, et à recevoir le gouvernement de trente chefs, connus vulgairement sous le nom des *trente* tyrans. Les Grecs pouvoient donner ce nom à des hommes vertueux. Mais ceux-là, qui n'étoient tous que des créatures de Lysandre, méritoient, à beaucoup de titres qu'on les considérât sous la plus infâme dénomination.

Trente tyrans à Athènes.

Au lieu de rassembler et de publier un code de loix plus parfait, ce qui avoit servi de prétexte à leur élection, ces tyrans commencèrent par exercer impunément le droit de vie et de mort; et quoiqu'ils eussent établi un sénat et d'autres magistratures, ils ne s'en servirent que pour assurer leur autorité, et pour faire exécuter leurs ordres. Cependant ils agirent d'abord avec précaution, et ne condamnèrent que cette portion de citoyens, si digne d'être détestée par le scandale notoire et prouvé qu'elle cause. Mais ce fut seulement pour colorer leurs propres attentats; car leur dessein étoit de se rendre absolus; et, comme ils savoient qu'ils ne pourroient y parvenir sans un secours étranger, ils n'eurent pas fait ce premier pas, qu'ils en firent un second pour se procurer une garde de Spartiates autant de

temps qu'ils en auroient besoin pour purger la ville de tout ce qui leur étoit suspect, et pour asseoir leur gouvernement. Lysandre leur envoya donc une garde, sous le commandement de Callibius, qui, par toute sorte de moyens de corruption et d'artifice, concourut à leurs desseins. On les vit alors agir sans aucun obstacle, et inonder la ville du sang de ceux dont les richesses, les intérêts et les vertus, pouvoient le plus visiblement s'opposer à leurs forfaits. Leurs cruautés.

Un des premiers actes de cruauté qu'ils commirent, fut la mort d'Alcibiade, qui s'étoit réfugié sur les terres de Perse. Ce général infortuné, encore plein du souvenir de ce qu'il devoit à sa patrie, employa tous ses soins à lui donner les derniers avis qu'il croyoit nécessaires pour la sauver et la rendre libre. Cyrus, prince de Perse, ayant résolu de détrôner son frère Artaxerxès, étoit entré en négociation avec les Lacédémoniens pour être secondé dans ses desseins. Alcibiade fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour contrarier ce plan; mais les partisans de Lacédémone qui étoient à Athènes, c'est-à-dire les trente tyrans, se défièrent de ce génie supérieur, et représen- Cyrus.

tèrent à leurs maîtres que leur perte étoit inévitable s'ils ne trouvoient pas moyen de se délivrer d'Alcibiade. Les Lacédémoniens écrivirent en conséquence à Pharnabaze dans des termes trop bas et trop serviles pour pouvoir être excusables, et qui prouvoient combien ils avoient dégénéré de leurs anciennes mœurs. Ils firent les instances les plus pressantes pour être délivrés, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi aussi dangereux. Le satrape accueillit complaisamment leurs vœux. Alcibiade étoit alors dans une petite ville de Phrygie, où il vivoit avec Timandre sa maîtresse. Ceux qui furent envoyés pour le tuer, n'osant pas entrer dans la maison, se contentèrent de l'investir et d'y mettre le feu. Alcibiade en sortit courageusement à travers les flammes, et l'épée à la main; les barbares craignant d'être obligés d'en venir aux mains avec lui, prirent la fuite. Ils se retirèrent à son approche; mais ils lancèrent leurs traits sur lui à quelque distance, et le firent tomber mort sur la place. Timandre vint relever son corps; et, après l'avoir paré de sa plus belle robe, elle lui fit des obsèques aussi magnifiques que sa situation le lui permit.

Alcibiade est tué par l'ordre des trente tyrans.

Telle fut la fin d'Alcibiade, dont les brillantes qualités étoient obscurcies ou même peut-être effacées par des défauts plus frappans encore; et il est difficile de dire lesquelles de ses bonnes ou de ses mauvaises qualités furent les plus pernicieuses à son pays; car, par les unes il trompa ses concitoyens, et par les autres il les perdit. Une valeur à toute épreuve s'unissoit en lui à la noblesse de la naissance. Sa taille, sa beauté, son éloquence, son habileté supérieure dans les affaires, sa grace insinuante, tout sembloit fait en lui pour charmer. Il aima la gloire, et cette passion n'altéra point son goût pour le plaisir; mais ce penchant irrésistible ne nuisit jamais au soin de sa réputation. Il savoit céder aux attraits de la volupté comme il savoit s'y arracher, suivant les diverses positions où il se trouvoit. Il n'y eut jamais de génie plus flexible que le sien. Il se métamorphosoit comme un Protée, avec une facilité incroyable, sous toutes les formes les plus opposées, et les prenoit toutes avec tant de grace et tant d'aisance, qu'il n'y en avoit pas une seule qui ne parût lui être tout-à-fait propre, ou même naturelle. Son portrait.

C'est ainsi que les trente se conduisoient ; et, craignant d'éprouver quelqu'obstacle de la part de la multitude, ils partagèrent une portion de leur autorité avec trois mille citoyens qu'ils en investirent, pour s'assurer du reste par ce secours. Mais bientôt, enhardis aux forfaits, par ce surcroît à leur parti, ils convinrent de signaler, chacun à leur choix, un de leurs concitoyens pour le mettre à mort ; et de s'emparer des biens de ces proscrits, pour subvenir aux frais de leur garnison. Théramène, qui se trouvoit leur collègue, fut le seul homme que de pareils excès frappèrent d'horreur. Critias qui les autorisoit principalement, pensa qu'il étoit nécessaire de se débarrasser d'un tel homme, et l'accusa devant le sénat de travailler à bouleverser sa patrie. Il fut donc condamné à mort, et obligé de boire la ciguë, comme c'étoit l'usage alors à Athènes pour ces sortes d'exécutions. Socrate, dont il avoit été le disciple, fut le seul sénateur qui osa prendre sa défense. Il essaya de le sauver des mains de la justice; et, après l'exécution, il appela du jugement des trente, en excitant

Belle conduite de Théramène, en opposition à celle des trente tyrans.

Sa mort.

contr'eux tous les sénateurs et les citoyens.

Les tyrans, délivrés d'un collègue dont la seule présence étoit pour eux un reproche continuel, ne gardèrent plus aucune mesure. On ne voyoit au sein de la ville qu'emprisonnemens et massacres. Chacun trembloit pour soi ou pour ses amis, la désolation étoit générale et sans remède. Il ne restoit plus aucune espérance de recouvrer la liberté : elle étoit anéantie.

Tous les citoyens estimés dans Athènes, et qui conservoient encore quelqu'amour pour cette liberté, abandonnèrent un séjour souillé par l'esclavage le plus honteux et le plus révoltant, pour chercher ailleurs un asyle où la vie fût au moins en sûreté. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir priver ces malheureux fugitifs de cette dernière ressource. Ils publièrent un édit pour défendre aux villes de la Grèce de leur accorder un refuge, en ordonnant qu'ils fussent renvoyés aux trente tyrans; et condamnèrent quiconque s'opposeroit à l'exécution de cet édit, au payement d'une amende de cinq talens. Deux villes seules, Mégare et Thèbes, rejetèrent avec indignation cet injuste

Emigrations.

décret; la dernière ordonna que quiconque verroit un Athénien attaqué par ses ennemis, sans lui donner le moindre secours, seroit puni de mort. Lysias l'orateur, de Syracuse, banni par le conseil des trente, leva seul cinq cents soldats à ses propres dépens, et les envoya pour secourir la patrie de l'éloquence.

Exemple de Thrasybule, pour délivrer sa patrie d'un joug sanguinaire.

Thrasybule, homme d'un caractère admirable, qui avoit long-temps déploré les malheurs de son pays, fut le premier qui s'occupa de les adoucir. Il tint conseil à Thèbes avec ses concitoyens, et le résultat fut qu'un généreux effort qui ne pourroit jamais être plus dangereux que tant d'abus, devoit être tenté pour la liberté publique. Ayant rassemblé seulement un parti de trente hommes bien déterminés, suivant Cornélius Népos, mais plus vraisemblablement, comme le dit Xénophon, d'environ soixante-dix, il s'empara de Phylé, place forte sur les frontières de l'Attique. Cette entreprise alarma les trente tyrans; ils sortirent immédiatement d'Athènes avec leurs trois mille satellites et leurs gardes spartiates pour reprendre la place; mais ils furent repoussés avec perte.

Lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient l'emporter d'assaut, ils résolurent d'y mettre le siége ; mais ils n'étoient pas suffisamment pourvus de tout ce qui étoit nécessaire, et comme une grande pluie étoit survenue pendant la nuit, ils furent obligés de se replier le jour suivant vers la ville, ne laissant qu'une partie de leur garde pour s'opposer à une invasion ultérieure. Encouragé par ces premiers succès, Thrasybule ne resta pas long-temps dans l'inaction ; il s'avança pendant la nuit, du fort de Phylé, à la tête d'un corps de mille hommes de troupes, et vint s'emparer du Pyrée. Les trente y accoururent avec leurs troupes, et là il y eut une action assez vive ; mais comme d'un côté les soldats combattoient avec autant d'ardeur que de bravoure pour la cause de la liberté ; et que de l'autre ils se défendoient mollement et sans énergie pour leurs oppresseurs, la fortune ne balança pas à se ranger du côté de la meilleure cause. Les tyrans furent abattus ; Critias expira sur la place, et comme le reste de l'armée prenoit la fuite, Thrasybule s'écria : « Pourquoi me » fuyez-vous comme un vainqueur, plutôt » que de vous rallier à moi comme auprès du

Défaite des tyrans.

» vengeur de votre liberté? Nous ne sommes » pas vos ennemis, mais vos concitoyens; » nous n'avons point déclaré la guerre à » votre patrie, mais aux trente tyrans». Il continua en les conjurant « de se ressou- » venir qu'ils avoient la même origine, la » même patrie, les mêmes loix, la même » religion; il les exhorta sur-tout à avoir » pitié de leurs frères exilés, à les rappeler » parmi eux, et à reprendre leur antique » liberté». Ce discours eut tout l'effet qu'il devoit avoir; l'armée rentra dans Athènes, chassa les trente tyrans, leur substitua dix magistrats pour gouverner à leur place; mais leur conduite ne fut pas meilleure que celle des trente tyrans qu'ils avoient remplacés.

Quoique le gouvernement fût ainsi changé, et que les trente eussent été dépouillés de leur autorité, ils espéroient encore recouvrer leur ancienne puissance, et envoyèrent des députés à Lacédémone pour implorer son secours. Lysandre étoit d'avis de leur accorder ce qu'ils demandoient; mais Pausanias qui régnoit à Sparte, ému de compassion pour le sort déplorable des Athéniens, les favorisa secrètement, et ob-

tint la paix pour eux. Elle fut scellée du sang des trente tyrans qui, ayant pris les armes pour se ressaisir de leur autorité, furent passés au fil de l'épée, et laissèrent Athènes jouir enfin de sa liberté. Thrasybule proposa une amnistie qui engageoit par serment les citoyens à oublier tous les crimes passés, et à rétablir le gouvernement dans ses anciennes formes. Les loix reprirent leur première vigueur, les magistrats furent élus avec les cérémonies ordinaires, la démocratie fut encore une fois rendue à ce peuple infortuné. Xenophon observe que ces fureurs intestines moissonnèrent autant d'hommes dans l'espace de huit mois, que la guerre du Péloponnèse en avoit coûté pendant dix ans.

Leur mort.

La démocratie rétablie.

Après le rétablissement du gouvernement d'Athènes, les autres Etats jouirent de la même tranquillité, ou plutôt demeurèrent dans la même inaction, soumis à Lacédémone qui, désormais, eut l'empire absolu de toute la Grèce; mais c'étoit une maxime chez les Spartiates, que cette puissance ne pouvoit se maintenir que par une agitation continuelle. Ils cherchèrent encore quelque nouvelle occasion de faire la guerre. Une partie

Av. J. C. 404. de leurs forces, jointe à un autre corps des Grecs, étoit alors engagée dans les différends qui s'étoient élevés entre le roi de Perse et son frère. C'est pourquoi il est nécessaire de nous transporter encore en Asie; et de rapporter, des affaires politiques de la Perse, au moins ce qui concerne l'expédition de Cyrus, pour laquelle ces forces furent principalement employées : parce qu'elle est liée à des circonstances qui, en les considérant sous leur véritable point de vue, peuvent la faire passer pour un des plus grands événemens de l'antiquité.

Les Grecs favorisent l'expédition de Cyrus, contre le roi de Perse son frère.

On a déjà observé que Cyrus, fils de Darius Nothus, voyoit avec peine son frère aîné Artaxerxès sur le trône, et qu'il avoit tenté plus d'une fois les moyens de l'en chasser. Artaxerxès n'étoit pas insensible à tout ce qu'il avoit à craindre du génie entreprenant et ambitieux de son frère; mais il n'avoit pu se refuser à lui pardonner, en cédant aux prières et aux larmes de sa mère, Parysatis, qui aimoit passionément son second fils. Il le relégua en conséquence dans son gouvernement en Asie, où, contre toutes les règles de la politique, il lui confia une autorité absolue sur toutes les provinces

Origine de cette guerre.

qui lui avoient été laissées en partage par le roi son père. Il ne fut pas plutôt établi dans son gouvernement, qu'il usa de toute sorte d'artifices auprès des Grecs et des Barbares pour se procurer du crédit et de la popularité parmi eux, afin de détrôner son frère. Cléarque s'étoit retiré à la cour de Cyrus, après avoir été banni de Sparte, et lui fut d'une grande utilité, parce que c'étoit un homme capable de commander, et aussi brave qu'expérimenté dans le métier de la guerre. Vers le même temps plusieurs villes dans les provinces que gouvernoit Tissapherne, se révoltèrent en faveur de Cyrus. Cet incident, qui n'étoit pas un effet du hasard, mais des menées secrètes du prince, donna naissance à la guerre qui éclata entre les deux frères. Les émissaires de Cyrus à la cour de Perse semoient perpétuellement des bruits parmi le peuple, pour préparer les esprits et l'opinion à des changemens, en un mot, à une révolution qui étoit le but de tous ces discours. On répétoit sans cesse que l'Etat demandoit un roi du caractère de Cyrus, un monarque magnifique, libéral, qui aimât la guerre, et prodiguât ses faveurs à tous ceux qui le servoient; qu'enfin il

Cléarque. Son caractère.

étoit nécessaire, pour la dignité même de l'empire, de mettre sur le trône un prince enflammé de courage et d'ambition, digne de soutenir et de rehausser encore sa gloire.

Cléarque commande les troupes grecques.

Les troupes de Cyrus, levées en apparence pour le besoin de l'Etat, mais réellement pour le bouleverser, consistoient en treize mille Grecs, qui étoient la fleur et la force principale de son armée. Cléarque le Lacédémonien, qui commandoit les troupes du Péloponnèse, étoit le seul homme de tous les Grecs qui fût initié dans les mystérieux desseins du prince de Perse; il s'appliquoit uniquement à gagner l'affection des siens durant leur marche, en les traitant avec humanité, conversant familièrement avec eux, et donnant par-tout les ordres les plus exprès pour qu'ils ne manquassent de rien. Les troupes grecques ne savoient ni le but ni les motifs de la guerre; on les fit partir pour Sardes, et à la fin elles marchèrent vers les provinces dépendantes d'Athènes, dans l'Asie mineure.

Révolte de son armée.

Lorsqu'ils furent arrivés à Tarse, les Grecs refusèrent d'aller plus avant, soupçonnant avec raison qu'ils étoient diri-

gés contre le roi, et représentèrent hautement qu'ils ne s'étoient pas engagés au service dans cette intention. Cléarque qui les commandoit eut occasion de faire usage de toute son adresse et de toute son habileté pour étouffer cette émeute dans sa naissance. Il employa d'abord tout ce qu'il avoit de force et d'autorité; mais ce moyen n'ayant pas réussi, il renonça bientôt à s'opposer ouvertement aux sentimens que ses troupes manifestoient; il alla même jusqu'à affecter d'entrer dans leurs vues, de les approuver et de vouloir les appuyer de tout son crédit. Par ce détour artificieux, il appaisa le tumulte, leva les difficultés, et fut choisi avec quelques autres officiers, pour être leur député. Cyrus, qu'il avoit eu soin d'informer secrètement de tout ce qui se passoit, répondit : Qu'il alloit attaquer Abrocomas, son ennemi, et qu'après douze jours de marche, il se porteroit de-là sur l'Euphrate. Lorsque cette réponse fut rendue à l'armée, quoiqu'elle vît bien clairement contre qui elle marchoit, elle résolut néanmoins de s'avancer, et demanda seulement une augmentation de paye.

Cyrus, au lieu d'un mois de solde, promit

à chaque soldat de leur en donner un mois et demi. Pour leur plaire encore davantage, ayant appris que deux officiers avoient déserté de son armée, et comme on le sollicitoit de les faire poursuivre pour les mettre à mort, il déclara publiquement qu'il ne voudroit jamais retenir personne au service malgré soi, et ordonna que leurs veuves et leurs enfans, restés en otage dans son armée, leur fussent envoyés pour les rejoindre. Une conduite aussi sage, et en apparence aussi généreuse, eut des effets surprenans pour gagner l'affection des soldats, et attacher fermement à son parti tous ceux qui, auparavant, étoient disposés à l'abandonner.

Tandis que Cyrus s'avançoit lentement par des marches détournées, il fut informé de toute part que le roi n'avoit pas intention de venir directement lui offrir la bataille; mais qu'il avoit résolu de l'attendre dans la partie la plus éloignée de la Perse, jusqu'à ce que ses forces fussent rassemblées, et que, pour arrêter l'ennemi, il avoit donné l'ordre de faire un retranchement dans les plaines de Babylone, avec une digue de cinq brasses de large et trois d'élévation,

dans un espace de douze parasanges ou lieues, depuis l'Euphrate, jusqu'à la muraille de Médie. Entre l'Euphrate et cette digue on avoit laissé un chemin de vingt pieds de large, par où Cyrus passa avec toute son armée, dont il avoit fait la revue la veille. Le roi ne voulut pas lui disputer le passage, et le laissa continuer sa marche vers Babylone.

Cyrus s'avançoit toujours de plus en plus; et laissant à Cléarque le commandement de l'aile droite des Grecs, et à Ménon celui de l'aile gauche, il marchoit en ordre de bataille, attendant toujours le combat. Enfin il apperçut l'armée de son frère, qui consistoit en douze cent mille hommes, et un corps choisi de six mille chevaux. Elle approchoit, et se préparoit à livrer bataille.

L'endroit où le combat fut donné, s'appeloit Cunaxa, environ à vingt-cinq lieues de Babylone. Cyrus montant à cheval, un javelot à la main, donna ordre à ses troupes de se tenir sous les armes, et de se ranger en bataille. Les ennemis alors s'élancent impétueusement et en bon ordre. Artaxerxès les conduisoit à pas précipités sans bruit et sans confusion. Cet ordre, cette exacte discipline

surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir, dans une multitude aussi considérable, beaucoup de confusion et de tumulte; à entendre sur-tout les cris que Cyrus leur avoit annoncés.

Les armées n'étoient pas éloignées de quatre à cinq cents pas, lorsque les Grecs commencèrent à chanter l'hymne du combat; ils s'avancèrent d'abord lentement et en silence au-devant de l'ennemi. Quand ils l'eurent joint, ils jetèrent eux-mêmes de grands cris et frappèrent avec leurs javelots sur leurs boucliers, pour effrayer les chevaux. Faisant ensuite un mouvement général, ils fondirent sur les Barbares avec toutes leurs forces, sans attendre que ceux-ci les chargeassent: la déroute fut complète; les Perses prirent tous la fuite, excepté Tissapherne, qui avoit fait halte avec une grande partie de ses troupes.

Combat singulier entre les deux frères, Artaxerxès et Cyrus, en présence de leurs armées.

Cyrus vit avec plaisir l'ennemi vaincu par les Grecs, et fut aussi-tôt proclamé roi par tous ceux qui étoient autour de lui. Mais il ne put se livrer à la joie, ne se regardant pas encore comme vainqueur. Il s'apperçut qu'Artaxerxès faisoit volte-face sur l'aile droite pour l'attaquer en flanc, et s'avançoit

directement sur lui avec six cents chevaux. Il tua de sa propre main Artagerse qui commandoit la garde du roi, composée de six mille hommes de cavalerie, et mit tout ce corps en déroute. Alors, appercevant son frère : Ah ! *je le vois !* s'écrie-t-il, les yeux étincelans de rage ; et piquant aussi-tôt des deux, il s'élance contre lui, suivi seulement de ses principaux officiers, tandis que ses troupes avoient quitté leurs rangs pour aller poursuivre les fuyards. Faute essentielle à remarquer en cette occasion.

La bataille ne devint plus qu'un combat singulier entre Artaxerxès et Cyrus. On vit les deux frères, transportés de fureur et de rage, s'efforcer, comme Etéocle et Polynice, de plonger leur épée dans le sein l'un de l'autre, pour assurer, par la mort d'un rival, le trône à son vainqueur. Cyrus s'étant ouvert un chemin à travers ceux qui s'étoient rangés en bataille devant Artaxerxès, l'atteignit, tua le cheval avec lequel son rival fut renversé ; celui-ci se relève, et en avoit déjà remonté un autre, lorsque Cyrus l'attaque encore, lui porte un second coup, et se préparoit à lui en porter un troisième, dans l'espérance que ce seroit le dernier, quand

le roi, comme un lion blessé par un chasseur, et encore plus furieux par la douleur, s'élance en poussant son cheval avec impétuosité contre Cyrus qui, sans avoir égard au danger que couroit sa personne, se jette au milieu d'une grêle de traits qui pleuvoient sur lui de toute part, et reçoit une blessure d'un javelot qui lui est lancé par le roi lui-même à l'instant où tous les traits semblent se confondre, et tombent tous à-la-fois sur lui. Cyrus enfin succombe. Les uns disent qu'il mourut de la blessure qu'il reçut de la main de son frère, d'autres affirment qu'il fut tué par un soldat de Carie. Les personnages les plus importans de sa cour, résolus de ne point survivre au maître qu'ils chérissoient, furent immolés autour de son corps inanimé; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il savoit choisir ses amis, et qu'il leur étoit vraiment cher. Arioeus qui auroit dû être son plus ferme appui parmi tous ses courtisans, fut le seul qui prit la fuite avec l'aile gauche, aussi-tôt qu'il apprit la mort de son maître.

Mort de Cyrus.

Artaxerxès, après avoir fait couper la tête et la main de son frère par l'eunuque Mésabate, poursuivit les ennemis jusques dans

leur camp. Arioeus ne s'y étoit point arrêté. Après l'avoir traversé, il continua de se replier jusqu'à l'endroit où l'armée avoit campé le jour précédent, à quatre lieues environ de distance. Tissapherne, après la défaite de la plus grande partie de son aile gauche par les Grecs, conduisit encore le reste contr'eux, et marcha du côté opposé de la rivière, à travers les troupes légères de l'ennemi, qui s'ouvrit pour lui faire passage, et fit même plusieurs décharges sur lui tandis qu'il passa, sans perdre un seul homme. Les Grecs étoient commandés par Epithène d'Amphipolis, qu'on regardoit comme un habile officier. Tissapherne passa outre sans retourner à la charge, parce qu'il s'apperçut qu'il étoit trop foible, et se porta vers le camp de Cyrus, où il trouva le roi qui le faisoit piller; mais qui n'étoit pas assez en force pour se rendre maître du quartier défendu par les Grecs, dont les bagages furent sauvés. Les Grecs de leur côté, et Artaxerxès du sien, qui ne savoient pas ce qui se passoit ailleurs, crurent chacun avoir remporté la victoire; les premiers, parce qu'ils avoient mis l'ennemi en déroute; le roi, parce qu'il avoit tué son frère,

repoussé l'ennemi qu'il avoit combattu, et pillé jusqu'au camp. L'événement éclaircit bientôt ce doute de part et d'autre; Tissapherne, à son arrivée au camp, informa le roi de la défaite que son aile gauche avoit essuyée, et de la vigoureuse sortie que les Grecs avoient faite sur lui en le poursuivant. Les Grecs, de leur côté, apprirent que le roi, en chassant la gauche de Cyrus, avoit pénétré jusque dans leur camp. A cette nouvelle, le roi rallie ses troupes pour marcher à la recherche de l'ennemi, tandis que Cléarque, revenu de la poursuite des Perses, s'avance pour secourir le camp.

Grand conflit de l'armée d'Artaxerxès et de celle des Grecs.

Les deux armées furent bientôt en présence. Alors, par un mouvement que fit le roi qui sembloit vouloir charger la gauche des Grecs, ceux-ci, craignant d'être enveloppés, firent volte-face et s'arrêtèrent, laissant la rivière derrière eux, pour n'être pas pris en queue. Le roi s'en apperçoit; il change aussi-tôt son ordre de bataille, et déployant son armée de front vis-à-vis d'eux, marche à leur rencontre pour les attaquer. Dès que les Grecs se virent approchés par l'ennemi, ils s'avancèrent contre lui, en répétant l'hymne du combat, avec

encore plus d'ardeur qu'à la première action.

Les Barbares recommencèrent alors à fuir comme la première fois et encore plus loin. Ils furent poursuivis jusqu'à un village au pied d'une colline, où leur cavalerie s'arrêta. L'enseigne royale y fut apperçue; c'étoit un aigle d'or aux ailes déployées, sur le haut d'une pique. Les Grecs se préparèrent aussi-tôt à courir dessus, lorsque les Barbares abandonnèrent la montagne précipitamment avec toutes leurs troupes enfoncées, et dans le désordre d'une confusion générale. Cléarque, ayant fait monter les Grecs sur le sommet de cette colline, donna ordre à Lysias le Syracusain et à un autre officier d'observer ce qui se passoit dans la plaine; ils revinrent annoncer que l'ennemi fuyoit de toute part, et que toute son armée étoit en déroute.

Comme la nuit étoit fort avancée, les Grecs mirent bas les armes et se reposèrent; mais ils ne furent pas peu surpris de ne voir paroître ni Cyrus, ni aucun des siens. Ils s'imaginèrent qu'il s'étoit engagé fort avant dans la poursuite de l'ennemi, ou qu'il s'étoit empressé d'aller prendre possession

de quelque poste important; car ils ignoroient absolument sa mort et la défaite du reste de son armée. Ils résolurent de retourner au camp; ils y trouvèrent la plus grande partie des bagages enlevés, avec quatre cents chariots chargés de blé et de vin, que Cyrus avoit expressément recommandé de faire suivre l'armée des Grecs, en cas de nécessité pressante. Ils passèrent la nuit dans le camp, la plupart sans prendre aucun rafraîchissement, persuadés que Cyrus étoit victorieux et encore vivant.

Artaxerxès victorieux, surprend les Grecs, qui croyoient l'être aussi de leur côté.

Au milieu de la confusion où les Grecs se trouvèrent après la bataille, et à la nouvelle de la mort de Cyrus, ils députèrent vers Arioeus, comme le chef du parti victorieux, pour lui offrir la couronne de Perse. Dans le même temps, le roi, vainqueur aussi de son côté, envoya pour leur faire rendre les armes, en leur représentant qu'ils se trouvoient au milieu de son empire, environnés de vastes rivières, de nombreuses nations, et que par conséquent il leur seroit impossible d'échapper à sa vengeance; qu'ils n'avoient donc rien de mieux à faire que de se soumettre à ce qu'exigeoit la nécessité des circonstances. Tandis que les Grecs délibé-

roient pour savoir quelle réponse ils feroient, Proxène voulut apprendre des hérauts à quel titre le roi leur demandoit de rendre les armes. Si c'étoit à titre de vainqueur, il avoit le droit de les prendre, puisqu'ils étoient en son pouvoir; sinon que prétendoit-il leur offrir? Xénophon appuya cet argument, en ajoutant qu'il ne leur restoit rien que leurs armes et la liberté, et qu'ils ne conserveroient pas l'une sans les autres. Cléarque ajouta, dans le même esprit, que si le roi étoit disposé à les traiter en amis, ils le serviroient mieux avec leurs armes, que s'ils n'en avoient pas; que s'il vouloit les traiter en ennemis, ils en avoient besoin pour leur défense. Quelques-uns s'exprimèrent en termes moins injurieux, disant qu'ils avoient servi jusqu'alors fidèlement Cyrus, qu'ils serviroient de même Artaxerxès, s'il vouloit les employer et les mettre en possession de l'Egypte. On convint en définitif qu'ils resteroient dans le même lieu où ils étoient; et que s'ils avançoient ou s'ils reculoient, ils seroient regardés comme agresseurs; que ce signal enfin seroit pris pour une déclaration de guerre. Le résultat de cette discussion parut n'être qu'un

Convention singulière entre les Grecs et Artaxerxès.

prétexte pour éviter de rendre une réponse positive, et seulement pour amuser Artaxerxès et gagner du temps.

Lorsque cette composition fut faite, les Grecs reçurent la réponse d'Aricæus, qui leur annonçoit qu'il y avoit trop de gens puissans dans la Perse pour le laisser s'emparer du trône; qu'en conséquence il étoit déter-

Les Grecs entreprennent de s'y soustraire.

miné à retourner en Grèce dès le lendemain matin; et que, s'ils vouloient l'accompagner, ils eussent à se rendre auprès de lui, dans le camp, pendant la nuit. Tous furent de cet avis, excepté Milthocyte, de Thrace, qui, avec trois cents hommes et quarante chevaux, alla se rendre à Artaxerxès. Le reste ayant rejoint les forces d'Aricæus, décampa dès la pointe du jour, et poursuivit sa marche jusqu'à ce qu'au lever du soleil ils apperçurent, des villages voisins, que le roi couroit après eux.

Cette tentative ne réussit pas.

Cléarque qui s'étoit chargé de la conduite des Grecs, fit faire halte à ses troupes, et se prépara pour le combat. Une contenance si hardie effraya le roi. Il envoya ses hérauts, non plus pour leur signifier de se rendre, mais pour traiter avec eux, et leur proposer la paix. Lorsque Cléarque fut informé de

leur arrivée, il donna ordre de les prier de ne pas aller plus loin, et de leur dire qu'il n'avoit pas encore le temps de les entendre. Il prit un air de grandeur et de dignité, à dessein d'en imposer par une contenance intrépide, et en même temps pour faire montre de la belle ordonnance et la bonne tenue de la phalange qu'il commandoit, lorsqu'il s'avança avec les officiers de marque les plus distingués, et choisis exprès pour la circonstance; après avoir entendu ce que les hérauts lui proposèrent, il répondit qu'il falloit commencer par livrer la bataille, parce que son armée manquoit de provisions, et qu'il n'avoit pas de temps à perdre. Les hérauts portèrent cette réponse à leur maître, et revinrent sur-le-champ; ce qui prouvoit que le roi, ou ceux qui parloient en son nom, n'étoient pas fort éloignés. Ils dirent qu'ils avoient ordre de conduire Cléarque et son armée dans des villages où ils trouveroient des provisions en abondance, et les y conduisirent en effet.

Prétextes spécieux pour trahir les Grecs.

Tissapherne arriva trois jours après, de la part du roi, et leur fit comprendre avec adresse tous les bons offices qu'il avoit em-

ployés pour les sauver. Cléarque, pour sa propre défense, soutint que, lorsque les Grecs s'engagèrent dans cette expédition, c'étoit sans savoir quel seroit l'ennemi qu'ils auroient à combattre; qu'ils n'avoient fait aucune condition, et que par conséquent ils étoient libres; qu'ils n'avoient aucuns desseins hostiles contre le roi de Perse, à moins qu'il ne s'opposât à leur retour. Tissapherne entra dans leurs vues, avec toutes les apparences de les seconder, et leur assura, sur sa parole, qu'ils seroient approvisionnés de tout ce qui leur seroit nécessaire pendant leur marche. Pour confirmer cette assurance, il voulut les accompagner lui-même pendant la route. C'est pourquoi quelques jours après ils se mirent en marche sous cette sauve-garde; mais chemin faisant, les Barbares qui campoient à environ une lieue de distance des Grecs, firent naître quelques soupçons et quelque défiance des deux côtés. Après cinq jours de marche, comme ils étoient arrivés sur les bords du fleuve de Zabate, Cléarque, pour empêcher que les choses n'en vinssent à une rupture ouverte, eut une conférence avec Tissapherne, dont le résultat fut qu'ils

avoient été desservis les uns et les autres par quelques officiers de Cléarque même, et qu'ils s'en rapporteroient en tout à Tissapherne pour découvrir les coupables. On convint qu'il se tiendroit en conséquence une assemblée de tous les officiers généraux, dans laquelle ceux qui auroient négligé d'arrêter ces semences de divisions entre les deux armées, ou qui les auroient fomentées, seroient condamnés et punis publiquement. Ménon étoit du nombre, et également suspect aux deux partis. Conformément à cette fatale décision, les cinq principaux généraux se rendirent le jour suivant à la tente du général Perse. Leurs noms étoient Cléarque, Ménon, Proxène, Agias et Socrate : ils furent tous saisis en arrivant ; leur suite fut passée au fil de l'épée ; eux-mêmes furent envoyés garrottés devant le roi, qui les fit décapiter en sa présence. Av. J. C. 401.

Trahison horrible des Perses.

Retraite des Grecs, au nombre de dix mille.

Rien ne sauroit égaler la surprise et la douleur des Grecs, lorsqu'ils apprirent le massacre de leurs généraux ; ils étoient éloignés de leur pays d'environ cinq à six cents lieues, environnés de grandes rivières, de déserts immenses, au milieu de nations

ennemies, sans aucune provision. Dans cet état d'abattement universel, ils ne voulurent prendre ni repos ni nourriture. Tous les yeux se tournèrent alors vers un jeune Athénien qui avoit été appelé en Asie par Proxène, et y avoit servi jusqu'à ce moment comme volontaire dans l'armée des Grecs. C'étoit ce même Xénophon, qui fut depuis si célèbre historien. Sa conduite en cette occasion répondit à son éloquence, qui n'eut point de rivale parmi les hommes. Ce jeune homme vint trouver quelques officiers Grecs, au milieu de la nuit, et leur représenta qu'il n'y avoit pas un moment à perdre; qu'il étoit de la dernière importance de prévenir les desseins pervers d'un ennemi aussi cruel: que, malgré leur petit nombre, ils n'en seroient pas moins formidables, si leurs efforts répondoient à la hardiesse de leur résolution: que la valeur, et non la multitude, déterminoit le sort de la guerre; qu'enfin, il étoit nécessaire, avant toute chose, de se nommer, à l'instant même, des généraux; parce qu'une armée sans chefs est un corps sans ame. Le conseil s'assemble aussi-tôt; cent officiers s'y réunissent, et Xénophon, ayant demandé la parole, dé-

taille tous les motifs qu'il n'avoit d'abord touchés que légèrement. Sur-le-champ, et par son avis, les chefs sont nommés. C'étoient Timasion à la place de Cléarque, Xanthicle à celle de Socrate, Cléanor à celle d'Agis, Philésius au lieu de Ménon, et Xénophon au lieu de Proxène.

Avant la pointe du jour, l'armée fut réunie. Les généraux parlèrent pour exciter le courage des troupes. Xénophon, entr'autres, leur adressa ce discours : « Compagnons, la perte que nous venons de faire, par une lâche trahison, de tout ce qu'il y avoit de braves qui nous commandoient, et par l'abandon de tout ce qui les environnoit, est vraiment déplorable; mais nous ne devons pas nous laisser abattre dans le malheur. Si nous ne pouvons vaincre, sachons mourir glorieusement, plutôt que de tomber entre les mains des barbares qui nous accableront des maux les plus affreux. Rappelez-vous les fameuses batailles de Platée, des Thermopyles, de Salamine, et tant d'autres où nos ancêtres, quoiqu'en petit nombre, ont combattu, défait les armées innombrables de la Perse, et ont ainsi rendu le nom seul des Grecs

Xénophon harangue les Grecs.

» à jamais formidable. C'est à leur courage » invincible que nous devons l'honneur » dont nous jouissons de ne reconnoître au- » dessus de nous que les dieux, et de n'avoir » ici-bas d'autre bonheur que celui qui con- » siste à être libre. Ces dieux, vengeurs du » crime, du parjure, et de la perfidie de nos » ennemis aussi artificieux que féroces, nous » seront favorables ; et puisque tous les » traités ont été violés par ces barbares, en » nous attaquant, et qu'ils ont pris plaisir à » humilier tant de grandeur en signalant » tant de bassesse, ces dieux nous suivront » au combat : que dis-je ! ils combattront » pour nous. Du reste, braves soldats, » comme nous n'avons d'autre espoir que » de vaincre, puisque la victoire seule peut » nous sauver, elle doit aussi nous dédom- » mager amplement de tout ce qu'elle pourra » nous coûter. J'estime donc, si telle est » votre opinion, que pour faire une retraite » plus prompte et plus facile, il est à propos » de nous débarrasser de tous ces bagages » inutiles, et de n'en réserver que ce qui » peut nous être absolument nécessaire pour » cette retraite ». Il dit ; et tous les soldats lèvent en même temps leurs bras en signe

d'approbation, et de consentement à tout ce qu'il venoit de prononcer. Sans perdre un instant, ils mettent le feu à leurs tentes, à leurs chariots ; quelques-uns, trop chargés de leurs équipages, les partagent avec ceux qui en ont moins, et le surplus est détruit.

Chirisophe, le général Spartiate, commandoit l'avant-garde; Xénophon et Tymasion furent placés à l'arrière : ils dirigèrent leur marche vers la source des grands fleuves, pour y trouver un passage plus facile. Ils n'eurent pas fait beaucoup de chemin, sans s'appercevoir qu'ils étoient suivis d'un parti ennemi d'archers et de frondeurs, commandé par Mithridate, qui harceloit l'arrière-garde, et en avoit blessé plusieurs qui par leurs armes trop pesantes ne pouvoient résister facilement, sur-tout étant dépourvus de cavalerie. Pour prévenir un pareil accident, Xénophon détacha deux cents Rhodiens armés de frondes, et fit monter cinquante hommes de plus sur des chevaux de bagage, en sorte que Mithridate ayant fait une seconde irruption sur eux avec un corps d'armée plus considérable, fut repoussé avec perte ; tandis que Xénophon fit une retraite avantageuse avec une poignée

d'hommes, jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de Larisse sur les bords du Tigre. De-là s'avançant vers une autre ville assez déserte appelée Mepsile, il fut attaqué par Tissapherne, qui vint d'environ quatre lieues avec toute son armée en ordre de bataille; mais, après un grand nombre d'escarmouches, celui-ci fut obligé de se retirer : quelques jours après, s'étant assuré d'une éminence où les Grecs étoient forcés de passer, Xénophon, qui en connoissoit l'importance, prit un détachement de son armée, et gagna en diligence le sommet de la montagne qui commandoit cette éminence. Par cette manœuvre, il se débarrassa facilement de l'ennemi, et il s'ouvrit un passage pour le reste de ses troupes dans une plaine où il trouva d'abondantes provisions, quoique Tissapherne eût fait tout ce qu'il avoit pu pour incendier et dévaster le pays.

Sage conduite de Xénophon.

Les Grecs rencontrèrent encore plus de difficultés que jamais dans cette route, étant pressés d'un côté par le Tigre, et de l'autre par les montagnes inaccessibles qu'habitoient les Carduques, peuple belliqueux et féroce, qui, suivant Xénophon, avoit taillé en pièces cent vingt mille Perses engagés

dans le passage qui défendoit ces montagnards. Cependant, comme il ne se trouvoit point de bateaux pour traverser le fleuve, et que le passage par les montagnes ouvroit les riches plaines de l'Arménie, Xénophon résolut de suivre ce chemin. Les Carduques prirent aussi-tôt l'alarme; mais n'étant pas préparés pour assaillir les Grecs en corps d'armée, ils se contentèrent de se renforcer sur le sommet de leurs rochers et de leurs montagnes, d'où ils firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches, et rouler de grosses pierres dans les défilés par où passoient les Grecs, qui furent en même temps attaqués de plusieurs autres côtés. Ceux-ci ne firent pas une perte considérable; mais, au milieu des horreurs de la famine, assaillis de toute part pendant sept jours qu'ils furent continuellement obligés de combattre, ils supportèrent dans cette route pénible plus de fatigues et de tourmens qu'ils n'en avoient souffert de la part des Perses durant toute leur expédition.

Les Grecs éprouvent de grandes difficultés dans leur retraite.

Les Grecs se trouvèrent ensuite exposés à de nouveaux dangers; presqu'au pied des montagnes qu'ils avoient franchies, ils parvinrent à une rivière appelée Centrites,

qui les arrêta : ils eurent à combattre alors contre l'ennemi qui les poursuivoit en queue, et contre les troupes arméniennes, qui défendoient la rive opposée du fleuve. Ils essayèrent enfin de le traverser dans un endroit où l'eau leur venoit jusqu'à l'aisselle. Déjà ils étoient entraînés par la rapidité du courant, auquel la pesanteur de leurs armes les empêchoit de résister; mais leur bonne fortune leur fit découvrir un autre passage moins profond, dont quelques soldats avoient vu les habitans du pays se servir. Il fallut toute leur adresse, toute leur audace et leur courage, pour contenir l'ennemi qui les menaçoit des deux côtés : à la fin l'armée passe la rivière, arrive à l'autre rive, sans perdre beaucoup de monde.

Elle s'avance sans interruption jusqu'aux sources du Tigre; après les avoir dépassées, les Grecs rencontrent la petite rivière de Téléboé, dont les bords enchanteurs étoient couverts de plusieurs jolis villages. Là commence la partie occidentale de l'Arménie. Elle étoit gouvernée par Tiribaze, satrape singulièrement aimé du roi, et qui avoit l'honneur de le placer sur son cheval, quand

il se trouvoit à la cour. Il offrit de laisser passer l'armée, et permit aux soldats de prendre tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin, à condition qu'ils ne commettroient aucun dégât dans leur marche. Cette proposition fut acceptée, et ratifiée des deux côtés. Tiribaze eut toujours néanmoins un camp volant, à quelque distance de l'armée des Grecs. Cependant il tomba une grande quantité de neige, qui ne laissa pas que de les incommoder. Ils apprirent d'un prisonnier que Tiribaze avoit dessein de les attaquer au passage des montagnes dans un défilé qu'ils ne pouvoient éviter. Ils allèrent au-devant de ce nouvel obstacle en s'emparant de ce poste, après avoir mis l'ennemi en fuite. Enfin, ayant parcouru les déserts, pendant quelques jours de marche, ils franchirent l'Euphrate vers sa source, n'ayant de l'eau que jusqu'au milieu du corps. Ils souffrirent excessivement ensuite d'un vent du nord qui leur souffloit en face, et arrêtoit leur respiration. On pensa qu'il étoit nécessaire d'offrir un sacrifice au Vent; il parut s'appaiser. On se fraya ensuite un chemin à travers les neiges qui s'élevoient à cinq ou six pieds; ce qui coûta la perte de

Ils triomphent de tous les obstacles.

plusieurs esclaves, et de quantité de bêtes de somme, indépendamment de trente soldats. Les Grecs trouvèrent bientôt une grande quantité de bois, et allumèrent des feux pendant la nuit. Le jour suivant, ils continuèrent encore leur marche à travers les neiges, tandis que la plupart d'entr'eux, excédés de faim, de langueur et de foiblesse, tomboient et jonchoient la terre, expirant d'inanition. Lorsqu'ils pouvoient trouver quelques alimens, ils se relevoient encore et reprenoient leur marche.

Ils arrivèrent en sept jours aux bords de l'Araxe, appelé aussi le Phase; ce fleuve est large d'environ cent pieds. Deux jours après ils découvrirent les Phasiens, les Chalybes, et les Taoques s'emparèrent du passage de la montagne pour empêcher leur descente dans la plaine. Xénophon vit alors qu'il étoit impossible d'éviter d'en venir aux mains, et résolut de livrer bataille le même jour: mais ayant observé que les ennemis ne défendoient que le seul passage fréquenté, et que la montagne avoit trois lieues de tour; il proposa d'envoyer un détachement pour s'emparer des hauteurs qui dominoient ceux-ci: ce qui n'étoit pas difficile, en prévenant

tout soupçon d'un pareil dessein. C'est ce qu'il fit par une invasion nocturne, et par une fausse attaque du chemin fréquenté, pour amuser les Barbares. L'une et l'autre furent exécutées tout-à-la-fois; l'ennemi prit la fuite, et le passage fut rendu libre. Ainsi, après douze ou quinze jours de marche, les Grecs parvinrent à une montagne très-élevée, appelée Tecque, d'où ils découvrirent bientôt la mer. La première nouvelle qu'ils en eurent, se manifesta par des cris de joie qui s'élevèrent à-la-fois pendant un temps assez considérable. Xénophon crut que son avant-garde étoit attaquée, et précipita sa marche pour la secourir. Lorsqu'on fut plus près, on entendit distinctement ces cris : *La mer! la mer!* et l'alarme se changea bientôt en allégresse. Quand l'armée fut arrivée au sommet de la montagne, ce n'étoit plus qu'un bruit général et confus, au milieu de ces cris : Mer ! mer ! Enfin ne pouvant plus retenir leurs larmes, les soldats embrassoient tour à tour leurs généraux et leurs officiers, et, sans attendre leurs ordres, ils entassèrent un monceau de pierres qui servit de trophée, avec des boucliers et d'autres armes.

De-là ils s'avancèrent vers les montagnes de la Colchide, dont une des plus hautes étoit au pouvoir des habitans du pays : les Grecs se rangèrent en bataille pour y monter. L'accès n'en étoit guère praticable. Xénophon ne jugea pas à propos de faire marcher son armée sur une seule ligne, mais à la file ; parce que les soldats, tant à cause de l'inégalité du terrein qui ne leur permettoit pas de conserver leurs rangs, que par les autres difficultés qui les empêchoient de gravir la montagne, étoient déjà fort découragés. Ce parti fut approuvé, et l'armée ainsi rangée, les troupes le plus pesamment armées formoient quatre-vingts files, composées chaçune d'environ cent hommes ; avec dix-huit cents soldats armés à la légère et distribués en trois corps, l'un placé à la droite, l'autre à la gauche, et le troisième au centre de l'armée. Quand le général eut relevé le courage de ses troupes, en leur rappelant les derniers obstacles qu'ils avoient surmontés ; lorsqu'il eut imploré le secours de tous les dieux, l'armée se porta vers le sommet de la montagne ; elle le franchit, et l'ennemi, hors d'état de soutenir l'assaut, s'étant dispersé, elle campa

dans des villages où elle trouva des provisions en abondance.

Là, survint un étrange accident qui plongea toute l'armée dans une stupeur profonde. Les soldats trouvèrent une grande abondance de miel sur les lieux; ils en mangèrent les rayons. Tout-à-coup ils furent attaqués d'un violent vomissement, et d'un flux suivi de quelques accès de délire; ceux qui paroissoient le moins malades, étoient ivres, le reste furieux ou moribond. La terre étoit jonchée de corps comme après une défaite : cependant personne n'en mourut; le mal cessa le jour suivant, vers la même heure où il s'étoit manifesté la veille. Trois ou quatre jours après, les soldats se relevèrent à-peu-près dans l'état où se trouveroit une armée qui auroit pris une violente purgation.

Les Grecs arrivent enfin à Trébisonde, colonie des leurs, après avoir échappé aux périls de cette fameuse retraite des Dix mille.

Deux jours suffirent ensuite à l'armée pour arriver aux murs de Trébisonde, colonie grecque, originaire de Sinope, et située sur le Pont-Euxin ou la mer Noire, dans la Colchide. Là, durant trente jours, l'armée campa, s'acquitta des vœux qu'elle avoit faits à Jupiter, à Hercule et aux autres divinités, pour obtenir un heureux retour

dans leur patrie. Ils y célébrèrent aussi des courses à pied et à cheval, les jeux du pugilat, de la lutte et du pancrace (1), qui furent accompagnés et suivis des témoignages de la joie la plus vive, et de toutes les solennités. Xénophon avoit formé le projet de fixer son armée dans ces lieux, et d'y fonder une seconde colonie grecque : ce plan fut approuvé par quelques-uns; mais ses ennemis firent entendre à l'armée, que ce n'étoit qu'un honnête prétexte pour l'abandonner; et aux habitans du pays, qu'un moyen de les asservir. Le général fut donc obligé de renoncer à l'exécution de ce projet. Cependant il en tira cet avantage, que les gens du pays firent tout ce qu'ils purent pour se débarrasser amicalement de leurs hôtes, en leur conseillant de prendre le chemin de la mer, comme le plus sûr. Ils leur fournirent même un nombre suffisant de bâtimens de transport pour les faire partir.

Les Grecs s'embarquèrent par un vent favo-

(1) Cette espèce de lutte consistoit à renverser son adversaire de *toute sa force*, comme le signifie cette expression, composée de deux mots grecs, παν-κρατος. (*Note du Traducteur.*)

rable, et le jour suivant ils entrèrent dans le port de Sinope, où Chirisophe vint à leur rencontre avec quelques galères; mais au lieu de leur donner de l'argent, comme ils s'y attendoient, il se contenta de leur dire seulement qu'ils seroient payés de l'arriéré de leur solde, aussi-tôt qu'ils seroient sortis de la mer Noire. Ce discours excita beaucoup de murmures et de mécontentemens dans l'armée; et dès-lors elle prit la résolution de ne plus obéir qu'à un seul général, en proposant à Xénophon, de la manière la plus pressante, d'accepter le commandement en chef. Il le refusa modestement, et fit tomber le choix sur Chirisophe, qui n'en jouit que six ou sept jours, car aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Héraclée, ils le déposèrent pour s'être refusé à leur laisser exiger des habitans de cette ville une somme d'argent. Xénophon refusa pareillement de prendre part à cette exaction, dans une ville qui étoit aussi une colonie grecque. L'armée, en perdant l'espoir du pillage, se révolta pour se diviser en trois corps. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui se licencia. Lorsqu'ils se furent ainsi partagés loin des Barbares, ils se réunirent heureusement, et campèrent en-

L'armée des Grecs se divise, et se réunit ensuite.

semble dans le port de Calpe, où ils rétablirent le commandement de l'armée tel qu'il étoit auparavant, en substituant Néon à la place de Chirisophe, qui mourut dans ce port. Ils décernèrent la peine de mort contre quiconque proposeroit dans la suite de diviser l'armée. Après s'être suffisamment pourvus de provisions, ils se virent bientôt forcés de se répandre dans la plaine, où la cavalerie de Pharnabaze s'étant jointe aux habitans, tailla en pièces cinq cents hommes des leurs; le reste s'échappa, prit la fuite vers une montagne, où ils furent encore sauvés, dirigés par Xenophon, qui les conduisit ensuite à travers une vaste forêt, où Pharnabaze avoit posté ses troupes en embuscade pour s'opposer à leur passage ; mais ils le défirent entièrement, et poursuivirent leur marche jusqu'à Chrysopolis en Chlcédoine, après s'être emparés d'un butin considérable sur leur chemin, d'où ils prirent celui de Byzance.

De-là Xénophon conduisit l'armée vers Salmydesse pour secourir Seuthe, prince de Thrace, qui avoit, quelque temps auparavant, sollicité ce général de lui envoyer des troupes, pour l'aider à reconquérir

l'héritage de ses pères, dont ses ennemis l'avoient dépouillé. Il avoit fait de grandes promesses à Xénophon pour lui et pour ses soldats; mais lorsqu'il en eut obtenu les services qu'il attendoit, il fut si loin de tenir sa parole, qu'il ne paya pas même la solde dont il étoit convenu. Xénophon lui reproche amèrement, dans ses mémoires, cette ingratitude qu'il impute à son ministre Héraclide, qui pensoit faire sa cour à son maître en lui épargnant un peu d'argent, aux dépens de la justice, de la bonne foi et de la probité, qualités qui devroient être les plus précieuses à un prince, parce qu'elles contribuent le plus à sa réputation, aussi bien qu'au succès de ses entreprises et à la sûreté d'un Etat. Mais ce perfide ministre qui ne regardoit l'honneur, la justice et la foi, que comme de vaines chimères, et qui ne comptoit que l'argent pour toute réalité, n'avoit d'autres pensées que de s'enrichir par quelque moyen que ce fût, et de voler impunément d'abord son maître, et ensuite tous ses sujets. Cependant, continue Xénophon : « Tout homme prudent, surtout quand il est constitué en dignité, et qu'il jouit de quelque pouvoir, doit regar-

Mauvaise foi d'un prince de Thrace, secouru par Xénophon.

der la justice, l'honneur et la foi due à ses engagemens, comme le plus précieux trésor qu'il puisse posséder, et le plus propre à lui assurer des ressources et un appui infaillible dans tous les événemens ». Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en user ainsi à l'égard des troupes dont il s'agit, qu'il étoit lui-même originaire de la Grèce et non pas de la Thrace; mais l'avarice étouffoit en lui tout sentiment de délicatesse et de loyauté.

Lorsque la querelle élevée entre Seuthe et Xénophon s'animoit au plus haut degré, Charmine et Polynice arrivèrent en qualité d'ambassadeurs de Lacédémone, apportant la nouvelle que la république avoit déclaré la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze; que Thimbron étoit déjà embarqué avec ses troupes, et promettoit un darique (monnoie de Perse) par mois à chaque soldat, deux à chaque officier, et quatre à chacun des colonels qui voudroient s'engager à son service. Xénophon accepta l'offre; et, après avoir obtenu de Seuthe, par la médiation des ambassadeurs, une partie de la paye réclamée, il se rendit par mer à Lampsaque avec son armée, qui montoit alors tout au plus à six mille hommes. La marche fut di-

rigée ensuite vers Pergame, ville célèbre dans la Troade. Pendant la route, Xénophon, près de Parthénie, où finit cette expédition des Grecs, ayant rencontré un grand personnage, distingué par la noblesse de sa naissance, et qui retournoit en Perse, il s'empara de lui, de sa femme, de ses enfans, et de tout son équipage. Cette capture le mit en état de répandre nombre de largesses parmi ses soldats, pour les dédommager, par ses libéralités, de toutes les pertes qu'ils avoient essuyées. Arriva enfin Thimbron, le général Lacédémonien, qui, après avoir joint ses troupes à celles de Xénophon, prit le commandement des deux armées, pour marcher contre Tissapherne et Pharnabaze.

Fin de la retraite des Dix mille.

Tel fut le succès de l'expédition entreprise en faveur de Cyrus. Xénophon raconte que depuis l'époque du départ de l'armée de ce prince, au sortir de la ville d'Ephèse, jusqu'à son arrivée au lieu où le combat fut livré, il fit une marche de cinq cent trente lieues en quatre-vingt-treize jours; et depuis son retour du champ de bataille à Cotyore, ville située sur les bords du Pont-Euxin, ou de la mer Noire, six cent vingt lieues en cent

vingt-deux jours de marche, et qu'ainsi l'aller et le retour furent ensemble à-peu-près de onze cent cinquante-cinq lieues en deux cent quinze jours de marche. Y compris donc le temps que l'armée avoit mis à faire ce voyage avec les jours de repos, il ne s'étoit guère écoulé plus de quinze mois en tout. Cette retraite de dix mille Grecs a toujours passé, au jugement de ceux qui sont versés dans l'art de la guerre, pour la plus extraordinaire de toutes les expéditions militaires. Elle imprima en quelque sorte, dès ce moment, dans l'esprit des Grecs, une idée avilissante des Perses; dès-lors, ils crurent que l'empire de Perse pouvoit être envahi sans danger, et que vouloir en tenter la conquête, c'étoit aller combattre un ennemi trop foible pour résister, ou plutôt qui sembloit leur offrir autant de victoires que de batailles.

Conclusion de cette expédition.

Situation intérieure d'Athènes.

Tandis que la Grèce recouvroit au loin sa renommée dans la Perse, Athènes la perdoit dans ses propres murs. Du milieu des désordres où elle s'étoit plongée, le calme paroissoit renaître; mais il existoit encore un levain des anciennes discordes; et l'opposition parmi les citoyens luttoit toujours en sens

contraire avec une extrême méchanceté. Socrate fut la première victime sacrifiée à ces dissensions populaires. Nous avons déjà vu ce grand homme, dont le père n'étoit qu'un obscur citoyen d'Athènes, s'élever au-dessus de sa naissance par des traits de courage, de modération, et d'une sagesse peu commune. Nous l'avons vu sauver la vie à Alcibiade dans une bataille, refuser de concourir à l'édit qui condamnoit injustement à la mort les six généraux Athéniens, résister aux trente tyrans, et se moquer de la superstition intolérante de son temps, avec la finesse la plus piquante et la raillerie la plus amère. Il avoit, d'ailleurs, un naturel et un caractère de bonté sans exemple; et, par-dessus tout, l'amour du genre humain étoit gravé dans son cœur. Il étoit toujours prêt à plaindre les vices dans autrui, tandis que lui-même en étoit exempt. Il connoissoit néanmoins tous ses propres défauts; s'il avoit quelqu'orgueil, c'étoit de n'en placer nulle part. Il paroissoit, dit Libanius, le père commun de la république, tant il veilloit attentivement à tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur et à l'avantage de sa patrie. Mais comme il est difficile de corriger

Portrait de Socrate.

les vieillards, et de faire changer tout-à-coup de principes une nation qui respecte les préjugés avec lesquels elle a vieilli, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la jeunesse, pour voir un jour les semences de la vertu croître sur un sol plus propre à en féconder les fruits. Il n'avoit point d'école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heures marquées pour ses leçons; il ne les donnoit point dogmatiquement du haut d'une chaire, ainsi que les professeurs, à des écoliers rangés sur les bancs. Philosophe de tous les temps, de tous les âges, et à toute heure, par-tout il enseignoit: sans en choisir les occasions, il les saisissoit toutes; à la promenade, en conversation, dans les repas, à l'armée, au milieu des camps, aux assemblées publiques, soit du peuple, soit du sénat lui-même. Tel fut cet homme, dont une faction dans Athènes avoit depuis long-temps juré la perte.

Plusieurs années avant sa mort, Socrate avoit été l'objet de la satire et du ridicule. Aristophane, poëte comique, avoit été engagé à mettre ce personnage sur la scène. Il composa, pour cet effet, une pièce intitulée *les Nuées;* il y introduisit ce philosophe

dans un panier, proférant les plus ridicules absurdités. Socrate, présent au théâtre où il étoit joué, ne parut pas affecté de la moindre émotion; et, comme quelques étrangers qui assistoient à cette représentation, desiroient connoître l'original du rôle, il se leva de sa place, et se fit voir durant tout le spectacle. Ce fut le premier coup qu'on lui porta; et vingt ans n'étoient pas encore écoulés depuis cette avanie, lorsque Mélite parut, sur une autre scène, pour être son accusateur dans les formes, et lui intenter un procès régulier. Cette accusation avoit deux chefs; le premier portoit sur ce que Socrate n'admettoit pas les dieux reconnus par la république, et en avoit introduit de nouveaux; le second, sur ce qu'il corrompoit la jeunesse d'Athènes. L'accusateur concluoit à ce qu'il fût condamné à mort. Il n'est pas aisé de déterminer jusqu'où cette accusation fut portée dans toutes ses charges. Il est certain qu'au milieu de la superstition qui régnoit dans Athènes, Socrate n'osa jamais s'opposer ouvertement au culte reçu, et par conséquent fut obligé de le pratiquer extérieurement; mais il est très-probable, à en juger par les discours qu'il

Chefs d'accusation portée contre Socrate.

tenoit à ses amis, qu'au fond du cœur il méprisoit, au point même de s'en moquer, ces opinions monstrueuses, et ces mystères aussi ridicules que la religion qui les admettoit, comme n'ayant d'autres fondemens que la fable et l'imagination des poètes. Enfin, il étoit parvenu à connoître le seul vrai Dieu; tellement que, par rapport à sa croyance sur l'article de la divinité, et à sa vie exemplaire, plusieurs ont pensé, par ce double motif, qu'il pouvoit être rangé au nombre des philosophes chrétiens.

Le célèbre orateur Lysias propose à Socrate de le défendre par un discours étudié, de sa composition.

Aussi-tôt que cette conspiration éclata, les amis de Socrate se préparèrent à le défendre. Lysias, entr'autres, le plus parfait orateur de son temps, lui apporta un discours bien travaillé, de sa composition, où il faisoit sortir toutes les raisons qui militoient en faveur de Socrate avec la plus grande force; entremêlant le tout de mouvemens oratoires et de traits de l'éloquence la plus touchante, la plus pathétique, et la plus capable d'émouvoir les cœurs les plus endurcis. Socrate lut ce mémoire avec plaisir, et le loua beaucoup; mais comme il étoit bien plus conforme aux règles de la rhétorique, qu'aux sentimens et à la fermeté du

philosophe, il dit franchement à son ami, que ce discours ne lui convenoit pas. Lysias ne put s'empêcher de lui demander comment il étoit possible qu'il le trouvât bien, et qu'il ne lui convînt pas? « Par la même » raison, répondit-il; en se servant, suivant sa coutume, d'une comparaison familière : qu'un excellent tailleur pourroit » m'apporter un habit magnifique ou des » souliers brodés d'or, et à la perfection » desquels il ne manquât rien, sinon qu'ils » ne seroient pas faits pour ma taille ou pour » mon pied ». Il persista donc dans l'inflexible résolution de ne point s'abaisser à briguer les suffrages avec l'humiliation des formes usitées. Il n'employa ni l'art ni les prestiges de l'éloquence, et n'eut recours ni aux sollicitations ni à la prière. On ne le vit point présenter sa femme et ses enfans prosternés devant ses juges pour les émouvoir en sa faveur, par un spectacle attendrissant, ni par des larmes; néanmoins, quoiqu'il eût constamment refusé de faire usage de tout autre organe que le sien pour sa défense, et de paroître devant ses juges dans la posture humiliante d'un suppliant, il ne montra point d'orgueil, encore moins

Socrate le refuse.

Sa réponse à Lysias.

de mépris pour le tribunal où il fut traduit. Il y parut avec la noble et ferme assurance qui résultoit de la grandeur d'une ame aussi élevée que sa conscience et la vérité. Sa défense ne se ressentit en rien ni de la timidité ni de la foiblesse. Il parla en homme généreux et fier, sans passion, sans aigreur, avec la liberté courageuse d'un vrai philosophe. Son discours, sans autre ornement que sa simplicité même, brille par-tout de l'éclat de son caractère et du langage de l'innocence. Platon, qui fut présent lorsqu'il le prononça, le transcrivit dans la suite, et sans y rien ajouter; il en composa son ouvrage intitulé l'*Apologie de Socrate*, l'un des chefs-d'œuvre le plus parfait de l'antiquité. Nous allons en offrir l'extrait.

Au jour assigné, la cause fut traitée dans les formes ordinaires. Les parties comparurent devant les juges, et Mélite parla. Plus son accusation étoit injuste, moins il avoit de preuves à rapporter, plus il mit d'adresse et d'artifice pour couvrir la foiblesse de ses moyens. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre son adversaire odieux. Aux raisons solides qu'il ne pouvoit fournir, il substitua tous les faux brillans

d'une vaine et pompeuse éloquence. Socrate, en observant qu'il ne pouvoit savoir quelle impression avoit faite sur ses juges le discours de son accusateur, avoua que lui-même ne pouvoit rendre celle qu'il éprouvoit ; tant ce discours étoit coloré, avec art, de toutes les apparences de probabilité, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans ce qu'il avoit avancé. « Je suis accusé, dit-il, de » corrompre la jeunesse, et de répandre » parmi elle des maximes dangereuses, tant » à l'égard du culte des dieux que par rap- » port aux principes du gouvernement. » Vous savez, ô Athéniens, que je n'ai ja- » mais fait la profession d'instituteur ; et, » quelle que soit la violence de l'envie achar- » née contre moi, elle ne peut me reprocher » d'avoir jamais fait payer mes leçons. J'ai » pour cela pardevers moi une preuve évi- » dente, que personne ne peut nier ; c'est » ma pauvreté. Toujours prêt à communi- » quer également ma pensée, soit aux ri- » ches, soit aux pauvres, je leur permets » de me questionner ou de me répondre tout » à loisir. Je m'entretiens volontiers avec » quiconque desire devenir vertueux ; et si » parmi ceux qui m'ont entendu, il en est

Discours de Socrate devant ses juges.

» qui se soient montrés bons ou méchans ;
» ni les vertus des uns, ni les vices des au-
» tres, ne doivent m'être imputés. Je m'oc-
» cupe tout entier à prémunir la jeunesse,
» ainsi que la vieillesse, contre toute affec-
» tion excessive de soi-même, ou des riches-
» ses, et de tous ces objets précaires, de quel-
» que nature qu'ils soient; sur-tout contre
» le peu d'estime de la vertu, qui doit être
» le premier objet de nos affections : car, je
» vous le répète sans cesse, la vertu ne vient
» pas des richesses ; au contraire, les véri-
» tables richesses viennent de la vertu ; et
» tous les biens de la vie, soit publique ou
» privée, ont leur source dans le même
» principe.

» Si c'est corrompre la jeunesse, que de
» parler de la sorte, je confesse, Athéniens,
» que je suis coupable, et que j'ai mérité
» d'être puni. Si ce que je dis n'est pas vrai,
» rien n'est plus aisé que de me convaincre
» de fausseté. Je vois ici un grand nombre
» de mes disciples ; ils n'ont qu'à se lever :
» mais peut-être que la considération, le
» respect, qu'ils ont pour le maître qui leur
» donne ces instructions, les empêcheront
» de se déclarer contre moi ; du moins leurs

» pères, leurs frères et leurs oncles, comme » de bons parens et de bons citoyens, ne » peuvent se dispenser de paroître, et de » demander vengeance contre le corrupteur » de leurs fils, de leurs frères ou de leurs » neveux. Mais ce sont ces mêmes person- » nages qui prendront ma défense, et qui » sont intéressés au succès de ma cause.

» Portez contre moi tel jugement qu'il » vous plaira, ô Athéniens; je ne puis ni me » repentir, ni changer de conduite; je » n'abandonnerai ni ne suspendrai l'exer- » cice des fonctions que la Divinité même » m'a imposées; c'est elle qui m'a chargé du » soin d'instruire mes concitoyens. Après » avoir gardé fidèlement tous les postes qui » m'ont été confiés par nos généraux, soit à » Potidée, soit à Amphipolis ou Délie, la » crainte de la mort me feroit-elle aban- » donner aujourd'hui celui où la providence » divine m'a placé, en m'ordonnant de pas- » ser ma vie à m'occuper de l'étude de la » philosophie pour ma propre instruction » et pour celle de mes semblables? Certes, » ce seroit me rendre bien criminel que de » déserter ainsi mon poste, et me rendre en » effet bien digne d'être cité devant ce tri-

» bunal, comme un impie qui ne croit point
» aux dieux. Si vous avez résolu de me ren-
» voyer comme innocent, je n'hésiterai point
» à vous répondre, Athéniens, que je vous
» honore et que je vous aime. Mais je dois
» préférer d'obéir à la Divinité plutôt qu'à
» vous; et jamais, non jamais, jusqu'à mon
» dernier soupir, je ne renoncerai à la phi-
» losophie, ni ne cesserai mes exhortations,
» ni ma censure habituelle, en disant à cha-
» cun de vous, lorsque je vous rencontre-
» rai : Mes bons amis, mes chers conci-
» toyens, qui partagez avec moi la gloire
» d'être nés dans la ville la plus renommée
» de l'univers par la sagesse et le courage,
» n'êtes-vous pas honteux de n'avoir d'au-
» tres pensées que celles d'amasser des ri-
» chesses, d'acquérir des honneurs, du cré-
» dit et des dignités, lorsque vous négligez
» les trésors de la prévoyance, de la vérité
» et de la sagesse; lorsque vous ne prenez au-
» cun soin de perfectionner votre ame autant
» qu'il est en votre pouvoir, et de la rendre
» meilleure? On me reproche de la timidité,
» de la foiblesse, parce que je m'occupe à
» donner mes avis en particulier à chacun de
» vous, et que j'ai toujours évité de me pré-

» senter à vos assemblées pour donner des
» conseils à mon pays. Je crois avoir suffi-
» samment prouvé mon courage et ma fer-
» meté sur le champ de bataille où j'ai porté
» les armes avec vous ; aussi bien que dans
» le sénat, où je me suis opposé seul à l'in-
» juste arrêt que vous avez prononcé contre
» les dix capitaines qui n'avoient pu faire
» relever ni enterrer ceux qui furent tués
» ou noyés dans le combat naval livré près
» des îles Arginuses; où enfin, dans plus
» d'une occasion, je me suis récrié contre les
» cruautés et les violences exercées par les
» trente tyrans.

» Qui donc a pu m'éloigner de paroître à
» vos assemblées ? C'est ce génie ou plutôt
» cette voix divine dont vous m'avez si sou-
» vent entendu parler, et que Mélite s'est
» donné tant de peine à tourner en ridicule.
» Ce génie s'est attaché à moi dès mon en-
» fance : c'est lui dont la voix ne s'est jamais
» fait entendre à moi que pour m'empêcher
» d'exécuter ce que j'avois souvent résolu;
» car il ne m'invite jamais à entreprendre la
» moindre chose. C'est lui qui s'est toujours
» opposé à ma volonté, lorsque j'ai eu l'in-
» tention de me mêler des affaires de la ré-

» publique. Eh! il avoit bien raison ; car il y
» a long-temps que j'aurois été exposé à
» périr, si j'avois voulu régler l'Etat, sans
» pouvoir rien effectuer d'avantageux pour
» moi ni pour mon pays. Ne prenez point
» mal, je vous prie, la franchise avec la-
» quelle je vous expose ici mes pensées,
» sans aucun déguisement, librement, et
» telles que la vérité doit en rendre compte.
» Tout homme qui a résolu de s'opposer gé-
» néreusement à une nation entière, soit
» parmi nous, soit ailleurs; et qui se livre à
» défendre, avec un acharnement invinci-
» ble, ces loix dont il veut empêcher la vio-
» lation, qui poursuit les intrigues et les
» méchans dans un gouvernement quelcon-
» que, ne le fera jamais long-temps impu-
» nément. Il est absolument nécessaire que
» celui qui voudroit combattre pour la jus-
» tice, s'il a quelqu'amour de sa propre exis-
» tence, se garde bien de sortir de la vie
» privée, et de prendre aucune part aux
» affaires publiques.

» Du reste, Athéniens, si, dans l'extrê-
» mité où je me vois réduit, je n'imite point
» la conduite de ceux qui, pour de moindres
» dangers, viennent implorer et supplier

» leurs juges en pleurant, font paroître leurs
» enfans, leurs parens et leurs amis; ne
» croyez point que ce soit orgueil de ma part,
» ni opiniâtreté, ni mépris pour vous; mais
» croyez seulement que c'est par honneur,
» par respect pour vous-mêmes et pour tous
» mes concitoyens. Vous devez savoir qu'il
» y en a beaucoup parmi eux qui ne regar-
» dent pas la mort comme le plus grand mal,
» et qui donnent ce nom, au contraire, à l'in-
» justice et à l'infamie. A mon âge, avec la
» réputation vraie ou fausse dont je jouis,
» ne seroit-ce pas me démentir, après toutes
» les leçons que j'ai données sur le mépris
» de la mort, que de la craindre pour moi-
» même, et de contredire, par ma dernière
» action, tous les principes et tous les sen-
» timens de ma vie passée?

» Mais, sans parler de ma réputation, à
» laquelle une pareille conduite feroit sou-
» verainement injure, je ne pense pas qu'il
» convienne jamais de supplier un juge,
» encore moins d'être absous par lui avec
» de tels moyens : il faut le persuader, il faut
» le convaincre. Un juge ne doit pas être
» assis sur son tribunal pour se montrer
» partial ou favorable, en violant les loix;

» mais il doit rendre la justice conformé-
» ment à ce qu'elles lui ordonnent. Il n'a
» pas juré de décharger avec impunité les
» accusés à son gré, mais de rendre justice à
» qui elle est due : nous ne devons donc pas
» vous accoutumer au parjure, ni vous-
» mêmes ne devez souffrir qu'on vous y
» habitue; car c'est ainsi que le juge et l'ac-
» cusé font ensemble un pareil outrage à la
» justice, à la religion; et que tous deux se
» rendent criminels.

» N'attendez donc pas de moi, ô Athé-
» niens, que j'aye recours devant vous à
» des moyens que je ne crois ni honnêtes,
» ni permis par les loix; sur-tout dans une
» accusation où Mélite m'impute le crime
» d'impiété: car si je vous influençois par
» mes prières, si elles pouvoient vous en-
» gager à violer vos sermens, il seroit alors
» évident, sans doute, que je vous appren-
» drois à ne point croire à la Divinité. En
» me défendant et me justifiant de la sorte,
» moi-même, je fournirois contre moi des
» armes à mes adversaires, et je prouverois
» que je ne crois point en Dieu; mais je suis
» bien loin de concevoir d'aussi indignes
» pensées; je suis plus convaincu de l'exis-

» tence de Dieu que mes accusateurs; j'en » suis si convaincu, que je m'abandonne à » lui, en me livrant à vous, afin que vous » me jugiez comme vous l'estimerez le » mieux, pour vous-mêmes et pour moi».

Socrate prononça ce discours avec un ton d'assurance et de fermeté inébranlable: son air, ses gestes, sa physionomie n'offroient rien qui ressemblât à un accusé. Il paroissoit commander à ses juges par la grandeur d'ame et l'intrépidité avec lesquelles il s'exprima, sans perdre rien de la modestie qui lui étoit naturelle; mais quelque défaut de preuves qu'il y eût contre lui, la faction fut néanmoins assez puissante pour le faire trouver coupable. Les formes étoient contre lui; son irréligion en fut le prétexte; mais sa mort avoit été certainement concertée. Durant le cours non interrompu d'une vie aussi éprouvée dans le chemin de la vertu, qui l'avoit fait si souvent taxer de singularité, lorsqu'il s'opposoit à tout ce qu'il croyoit injuste et contraire aux loix, sans égard aux circonstances ni aux personnes; il avoit excité contre lui un très-grand nombre d'envieux et de malveillans.

Par un premier jugement, Socrate fut

seulement déclaré coupable; mais lorsque par ses réponses on vit qu'il en appeloit au tribunal et à la justice de la postérité, lorsqu'au lieu de s'avouer coupable, il demandoit de sa patrie des récompenses et des honneurs, les juges en furent tellement irrités qu'ils le condamnèrent à boire la ciguë, seul genre de supplice en usage parmi eux.

Socrate est condamné à boire la ciguë.

Socrate reçut son arrêt avec la plus grande tranquillité. Apollodore, l'un de ses disciples, se répandit en invectives les plus amères et en exclamations lamentables sur le sort de son maître, qui mouroit, disoit-il, innocent. « Eh quoi! répondit Socrate en » souriant, voudrois-tu que je mourusse » coupable? Mélite et Anitus peuvent m'ô- » ter la vie; mais ils ne peuvent me faire » aucun mal ».

Détails de ce qui se passa dans l'intervalle entre sa condamnation et sa mort, retardée par un sacrifice à Délos.

Après le jugement, il continua de montrer la même sérénité et une contenance aussi calme que lorsqu'il bravoit les tyrans, et qu'il s'excitoit lui-même à la vertu. Quand il entra dans la prison qui devint alors l'asyle de toutes les vertus et de l'honneur, ses amis l'y suivirent, et continuèrent à le visiter pendant l'intervalle de sa condamnation à sa mort. Celle-ci fut différée

de trente jours. La cause d'un si long délai, c'est que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseau équipé dans l'île de Délos pour y offrir un sacrifice, et qu'il étoit défendu de faire mourir qui que ce fût dans Athènes, depuis le moment où le prêtre d'Apollon couronnoit la poupe de ce vaisseau pour signal de son départ, jusqu'à son retour. Ainsi le jugement porté contre Socrate ayant été rendu le lendemain du jour où cette cérémonie avoit commencé, on fut obligé de retarder l'exécution pendant les trente jours que dura ce voyage.

Durant ce long intervalle, la mort dut se présenter aux yeux de Socrate avec toutes les horreurs capables d'éprouver encore sa constance; non-seulement par la rigoureuse contrainte d'être resserré dans un donjon et de porter les fers aux pieds; mais aussi par la perspective continuelle et l'attente douloureuse d'un événement dont la nature frémit toujours malgré elle. Dans cette triste situation, il ne cessa pas un seul instant de jouir du calme de l'ame le plus profond que ses amis avoient toujours admiré. Il les entretenoit avec cette même tranquillité qui respiroit auparavant dans ses discours; et Cri-

ton observa que, la veille de sa mort, il dormit aussi paisiblement que dans tout autre temps; il composa même un hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane, et mit en vers une fable d'Esope.

La veille, ou le jour même qu'arriva de Délos le vaisseau dont le retour devoit être l'époque de la mort de Socrate, Criton, son plus intime ami, vint le trouver de grand matin pour lui apprendre cette nouvelle. Il l'instruisit en même temps qu'il ne dépendoit que de lui de sortir de sa prison; que le geolier étoit gagné; qu'enfin il trouveroit même les portes ouvertes. Il alla jusqu'à lui offrir une retraite sûre en Thessalie. Socrate se mit à rire à cette proposition, et lui demanda s'il connoissoit quelque endroit de l'Attique où l'on ne mourût pas. Criton prenant alors la chose très-sérieusement, le pressa de profiter d'une occasion aussi précieuse; ajoutant motifs sur motifs pour l'engager à s'évader, sans compter parmi tous ces motifs, le chagin de la mort d'un tel ami, qui le rendroit inconsolable: comment pourroit-il supporter les reproches d'une foule innombrable qui croiroit qu'il avoit été en son pouvoir de sauver son

Criton expose ses motifs pour faire évader Socrate de prison.

ami, mais qu'il n'avoit pas voulu sacrifier la moindre portion de sa fortune pour en venir à bout? Qui pourroit persuader à ce peuple qu'un homme, aussi prudent que Socrate, n'auroit pas quitté sa prison, tandis qu'il pouvoit le faire avec toute sûreté? Peut-être craindra-t-il d'exposer la fortune de sės amis, ou même de mettre leur vie en danger, ou leur liberté; mais que peuvent-ils avoir de plus cher au monde et de plus précieux que de conserver Socrate? Les étrangers eux-mêmes leur disputeroient cet honneur; plusieurs sont venus exprès avec des sommes considérables pour tenter cette évasion, en déclarant qu'ils se croiroient trop honorés de le recevoir parmi eux, et de lui fournir en abondance tout ce qu'il pourroit desirer. Socrate doit-il se livrer lui-même aux ennemis qui ont trouvé l'indigne moyen de le condamner aussi injustement? Peut-il s'imaginer qu'il convienne de trahir ainsi sa propre cause? N'importe-t-il donc pas à sa grande ame et à son amour pour la justice, d'épargner à ses concitoyens le crime de verser un sang innocent? Mais si tant de motifs ne peuvent l'ébranler, non plus que tout ce qui lui est

personnel, peut-il ne pas être sensible à l'intérêt de ses enfans? En quel état va-t-il les laisser après lui ? Peut-il oublier le titre de père, et ne plus se souvenir que de celui de philosophe ?

Socrate, après avoir écouté ces discours avec attention, loua le zèle de son ami, et lui en exprima sa reconnoissance ; mais, avant de se rendre à son avis, il voulut examiner s'il étoit juste de sortir de prison sans le consentement des Athéniens. La question qui se présente ici étoit par conséquent de savoir si un homme condamné à mort, quoiqu'injustement, peut, sans crime, se soustraire à son jugement et aux loix ? Socrate soutint que cela étoit injuste; il refusa donc généreusement de s'échapper de la prison et de briser ses fers. Il respecta les loix de son pays, résolu de leur obéir en tout jusqu'à la mort.

Socrate refuse de briser ses fers.

Enfin le fatal vaisseau revient ; il aborde au port d'Athènes : signal affreux, en quelque sorte, de la mort de Socrate. Le jour suivant, tous ses amis, excepté Platon qui étoit malade, revinrent à la prison dès le grand matin. Le geolier les fit attendre quelque temps, parce que les onze magistrats

qui avoient la direction des prisons, s'y trouvoient alors, pour notifier au prisonnier qu'il devoit subir son arrêt de mort le jour même. Enfin ses amis entrent; ils trouvent Socrate, dont on avoit détaché les chaînes, assis à côté de Xantippe sa femme qui portoit un de ses enfans dans les bras. Aussitôt qu'elle les apperçut, elle se prit à crier, à sangloter en s'arrachant les cheveux, et à se frapper le visage. Toute la prison retentit de sa douleur : « O mon cher Socrate, » disoit-elle, vos amis viennent donc vous » voir aujourd'hui pour la dernière fois »! Il demanda qu'on la fît éloigner; aussi-tôt on l'emmène loin de ses yeux. Socrate passa le reste du jour avec ses amis, discourant avec eux aussi gaîment et aussi tranquillement qu'à l'ordinaire. Le sujet de la conversation fut très-important, sur-tout dans la conjoncture présente, à laquelle il revenoit parfaitement, puisqu'elle roula sur l'immortalité de l'ame.

Discours de Socrate à ses derniers momens, contre le suicide, et sur l'immortalité de l'ame.

Ce qui donnoit occasion à ces discours, fut une question sur laquelle on tomba comme par hasard. Il s'agissoit de savoir si un vrai philosophe ne devoit pas desirer et même prendre à tâche de mourir. Cette proposi-

tion, prise trop à la lettre, implique l'opinion : qu'un philosophe peut se donner la mort à lui-même. Socrate fit voir, au contraire, que rien n'étoit plus injuste qu'une telle idée; que l'homme appartient au Dieu qui l'a formé, et l'a placé de sa main toute-puissante au poste qu'il doit occuper dans la vie ; qu'il ne peut donc l'abandonner sans la permission de l'Être suprême qui le lui confia, ni sortir de cette vie sans son ordre exprès. « Qui peut après cela, continuoit-il, » porter le philosophe à chérir l'idée de la » mort? Ce ne doit être que l'espérance de la » félicité à laquelle il aspire dans un autre » monde; et cette espérance n'est fondée » que sur l'immortalité de l'ame ».

Socrate employa ce dernier jour de sa vie à entretenir ainsi ses amis sur cette grande et importante question. C'est de cet entretien que Platon a composé tout entier son Dialogue admirable, intitulé *Phédon*. Il y expose à ses amis toutes les preuves nécessaires pour croire à l'immortalité de l'ame, et réfute toutes les objections contraires, qui sont à-peu-près les mêmes que celles qu'on a faites jusqu'à ce jour.

Lorsque Socrate eut cessé de parler, Cri-

ton voulut savoir ses dernières volontés à l'égard de ses enfans et de ses autres affaires domestiques, pour se charger de les exécuter ; ce qui promettoit du moins à ses amis la consolation de faire quelque chose qui lui fût agréable. « Je ne puis rien vous recom» mander aujourd'hui, répliqua Socrate, » que ce que je vous ai déjà recommandé ; » c'est de prendre soin de vous-même ; vous » ne pouvez vous rendre un plus grand ser» viçe, et me faire plus de plaisir, ainsi qu'à » ma famille ». Criton lui ayant demandé ensuite, comment il croyoit convenable de pourvoir aux apprêts de son bûcher : « Comme il vous plaira, répondit-il. Si vous » pouvez encore vous charger de moi, je » vous promets bien que je ne vous échap» perai pas ». En même temps, il tourne ses regards sur ses amis, en souriant, et leur dit : « Je ne puis jamais persuader Criton » que c'est Socrate qui converse avec vous, » et qui ne perd pas le fil de son discours ; » car Criton s'imagine toujours que je suis » cet homme qu'il va voir mort dans si peu » d'instans. Il me confond donc avec ma dé» pouille mortelle, et voilà pourquoi il me » demande comment je veux qu'elle soit

» ensevelie »? En finissant ces mots, il se leva, et alla se mettre au bain dans la chambre voisine. Au sortir du bain, on lui amena ses enfans, qui étoient au nombre de trois, dont deux encore très-jeunes, et l'autre déjà grand. Il leur parla pendant quelque temps, donna des ordres à la femme qui en avoit soin, puis les congédia. Etant retourné dans sa chambre, il se mit sur son lit.

Un esclave des onze magistrats entre alors pour lui annoncer que l'heure est arrivée de prendre le fatal breuvage qu'il présente aussi-tôt. L'esclave fut si affecté de la douleur qu'il ressentit à son aspect, qu'on le vit se détourner, et puis fondre en larmes : « Voyez, dit Socrate, le bon cœur de cet » honnête homme ; depuis que je suis en » prison, il est venu souvent me visiter et » converser avec moi. Il vaut mieux que » tous ses compagnons. Avec quelle ten- » dresse ce pauvre homme verse des pleurs » par rapport à moi ! C'est un exemple re- » marquable, et qui doit apprendre à tous » ceux qui remplissent de pareilles fonc- » tions, comment ils doivent se conduire à » l'égard de tous les prisonniers, sur-tout de » ceux qui ont quelque mérite, lorsque ceux-

» ci sont assez malheureux pour tomber entre les mains de ces sortes de gens ». Cependant on lui remit la coupe. Socrate demanda ce qu'il falloit faire : « Rien autre chose, » répartit l'esclave, sinon, lorsque vous » aurez bu cette liqueur, de vous promener » jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes » défaillir, et ensuite de vous coucher sur » votre lit ». Il prit la coupe sans émotion, sans changer de couleur ni de contenance; et regardant, avec un œil aussi ferme que doux et tranquille, l'homme qui lui avoit remis la coupe : « Dis-moi, s'écria-t-il, » peut-on faire encore une libation avec ce » breuvage » ? Sur ce qui lui fut répondu qu'il n'y avoit que la dose nécessaire : « Au » moins, ajouta-t-il, on peut prier les dieux, » comme c'est notre devoir, et les implorer » pour rendre notre sortie de ce monde et » notre dernier voyage heureux ; ce que je » leur ai toujours demandé très-ardemment ». Après ces paroles, il garda le silence pendant quelque temps, et but ensuite toute la coupe avec un sang-froid surprenant, avec un air de sérénité qu'on ne peut ni exprimer ni se figurer.

Jusques-là ses amis n'avoient retenu leurs

larmes qu'avec beaucoup de peine; mais lorsqu'il eut avalé la ciguë, il ne leur fut plus possible de se contraindre; ils les répandirent en abondance. Apollodore, qui n'avoit point cessé de pleurer pendant tout cet entretien, redoubla de cris et de sanglots, de manière à émouvoir encore plus tous les assistans. Socrate seul restoit impassible, et même reprochoit à ses amis cet excès d'attendrissement que la nature ne peut réprimer dans les cœurs honnêtes : « Que faites-vous, leur dit-il? je ne vous » conçois pas. Qu'est devenu votre courage? » J'avois fait sortir exprès les femmes, dans » la crainte qu'il n'arrivât de pareilles foi- » blesses; j'ai toujours entendu dire qu'il » falloit mourir en paix, et en bénissant les » dieux. Reprenez vos esprits, je vous en » conjure, et montrez plus de résolution ». Il les obligea donc à suspendre le cours de leurs larmes; puis il se mit à se promener : et lorsqu'il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme on le lui avoit recommandé.

Le poison agissoit de plus en plus; quand Socrate s'apperçut qu'il commençoit à gagner le cœur, il se découvrit le visage qu'il

s'étoit caché, sans doute pour s'empêcher de paroître atteint du moindre trouble à ses derniers momens. « Criton, s'écria-t-il alors, » nous devons un coq à Esculape; n'oubliez » pas de vous acquitter de ce vœu pour moi, » je vous en prie ». Aussi-tôt après, il rendit l'ame. Criton s'approcha du corps, et lui ferma la bouche et les yeux. Telle fut la fin de Socrate, l'an premier de la quatre-vingt-quinzième olympiade, et la soixante-dixième année de son âge.

Mort de Socrate. Av. J. C. 400.

Peu de temps après la mort de ce grand homme, les Athéniens reconnurent l'erreur dont ils s'étoient rendus coupables, et commencèrent à s'en repentir. Elle finit avec leur haine. Dès que celle-ci fut satisfaite, le temps leur fit faire des réflexions. L'injustice de cette condamnation se fit sentir alors dans toute son horreur. On n'entendoit plus par toute la ville que discourir à l'avantage de Socrate. L'académie, le lycée, les maisons particulières, les promenades et les places publiques, sembloient retentir encore du son de sa voix si chérie. « Là, disoit-on, » il formoit notre jeunesse à la vertu, il en- » seignoit nos enfans à aimer leur patrie, à » honorer leurs parens. Ici, dans cette place

Son innocence est reconnue par les Athéniens.

» même, il nous donnoit d'admirables le» çons, et souvent il nous faisoit à propos » des reproches pour nous exciter encore » plus à aimer la vertu qu'il enseignoit. » Hélas ! comment avons-nous payé ses » services et des leçons aussi importantes »? Athènes fut plongée dans un deuil et dans une consternation universels, les écoles furent fermées; tous les exercices suspendus. Les accusateurs de ce grand homme furent appelés pour rendre compte du sang innocent qu'ils avoient versé. Mélite fut condamné à mort; le reste des accusateurs fut banni. Plutarque observe que tous ceux qui avoient pris part à l'atrocité de cette calomnie, furent en telle exécration à leurs concitoyens, que ceux-ci leur refusoient même *le feu*, ne répondoient à aucune de leurs questions, n'alloient jamais au bain avec eux, et firent purifier la place où ils s'étoient baignés, comme si l'on se fût souillé soi-même en touchant ce qu'ils avoient approché; c'est ainsi qu'on sut les porter à un tel excès de désespoir, que plusieurs d'entr'eux finirent par se donner la mort.

Les Juges coupables de la mort de l'innocent sont enfin punis.

Les Athéniens, non contens d'avoir puni les accusateurs de Socrate, lui firent élever

une statue d'airain, ouvrage du célèbre Lysippe. Ils la placèrent dans le quartier le plus apparent de la ville. Leur respect et la reconnoissance pour sa mémoire, allèrent jusqu'à lui rendre une espèce de culte religieux. Ils lui consacrèrent un petit oratoire, comme aux héros ou demi-dieux; et la dédicace le fit nommer Chapelle de Socrate.

CHAPITRE II.

Depuis la mort de Socrate, jusqu'à celle d'Epaminondas.

JUSQU'A présent, nous avons suivi les Athéniens avec une attention toute particulière, dans leurs succès comme dans leurs défaites. Tant qu'ils ont gouverné les affaires politiques de la Grèce, il étoit nécessaire de les placer au premier rang de la scène. Mais elle va changer. Il faut désormais porter nos regards sur d'autres Etats qui ont joué successivement un rôle, depuis la décadence des Athéniens. Nous laisserons ceux-ci dans l'ombre du tableau.

Sparte semble être la première qui s'empare, après Athènes, d'une autorité capable de donner des loix au reste de la Grèce. Son ancienne jalousie commençoit à renaître contre ces petits Etats qui s'étoient autrefois ligués pour la combattre. Ce fut sur les Eléens qu'elle fit d'abord tomber sa vengeance, sous prétexte qu'ils n'avoient pas voulu l'admettre aux jeux olympiques,

ainsi que les autres Grecs. Elle leur déclara la guerre; et, comme elle étoit sur le point de ravager la ville d'Elide, celle-ci fit une alliance avec Lacédémone, et les vainqueurs ne tardèrent pas à prendre et à soutenir le titre d'arbitres et de protecteurs déclarés de la Grèce. Peu de temps après, Agésilas, qui avoit été élu roi de Sparte, fut envoyé en Asie, à la tête d'une armée, pour délivrer les Grecs. Non loin des rives du Pactole, il remporta sur Tissapherne une victoire signalée, força le camp ennemi, et fit un immense butin. Ce succès engagea le roi de Perse, au lieu d'en venir ouvertement à une bataille avec Agésilas, à ruiner son parti chez toutes les autres puissances de la Grèce, en les corrompant. Leur antique confédération étoit alors, en effet, tellement dissoute, l'union et l'harmonie de tous ces Etats étoient tellement détruites, qu'ils se livroient au plus offrant; la passion des richesses s'étoit emparée de toutes les ames; les Spartiates furent quelque temps le seul peuple qui sembla dédaigner leur influence. Mais la contagion s'étendit de plus en plus, et devint bientôt universelle; ils finirent eux-mêmes par céder à l'appât

Agésilas, roi de Sparte, remporte une victoire signalée sur Tissapherne.

de la corruption. Chacun ne chercha plus que son intérêt particulier, sans s'occuper du général.

Conduite politique des Thébains à l'égard de Sparte et d'Athènes.

Les Thébains, qui s'étoient les premiers vendus aux intérêts de la Perse, furent aussi les plus ardens défenseurs des Athéniens. Pour consolider leur alliance avec eux, ils envoyèrent des ambassadeurs à Athènes, afin de lui représenter l'état actuel de leur situation politique, et de faire valoir adroitement leur zèle et leur affection. De-là ils prirent occasion de s'élever dans leur discours contre la tyrannie de Sparte, et conclurent par dire qu'il étoit temps qu'Athènes secouât le joug, et reprît son ancienne splendeur avec sa prépondérance. Les Athéniens, quoiqu'ils n'eussent aucune part aux présens de la Perse, n'eurent pas besoin de beaucoup de raisonnement pour se porter à rompre avec les Lacédémoniens, d'autant qu'ils n'attendoient depuis long-temps qu'une occasion favorable à cette rupture.

Agésilas est rappelé au milieu de ses exploits.

Agésilas, qui jusqu'alors avoit fait la guerre dans la Perse avec succès, fut informé des divisions qui s'étoient élevées dans la Grèce; on lui donna ordre de retourner sur-le-champ dans sa patrie. Quoi-

qu'il eût à cœur de faire la conquête de toute la Perse, et qu'il se préparât à s'y avancer. Telle fut néanmoins sa soumission aux loix de son pays, et sa déférence à l'autorité des éphores, qu'il obéit sur-le-champ à leurs ordres; mais il laissa quatre mille hommes en Asie, pour ne pas perdre le fruit de ses premiers succès. Cependant les Spartiates ne purent attendre son arrivée, en voyant la ligue qui se formoit contr'eux; ils étoient même au moment d'être attaqués de toute part. Déjà les Athéniens, les Thébains, les Argiens, les Corinthiens et les Eubéens s'étoient réunis contr'eux, et formoient un corps de trente-quatre mille hommes. Les deux partis campèrent à peu de distance l'un de l'autre, près de Sicyone. Les alliés des Spartiates furent d'abord totalement dispersés; mais les Spartiates seuls changèrent le sort des combats par cette valeur qui leur étoit propre, et finirent par rester maîtres du champ de bataille, n'ayant perdu que huit hommes. Cette victoire ne laissa pas d'être, en quelque sorte, balancée par les pertes qu'ils firent sur la mer dont ils s'étoient rendus maîtres du côté de Cnyde. Conon, le général Athénien, qui comman-

doit contr'eux la flotte des Perses, leur ayant pris cinquante vaisseaux, poursuivit le reste jusque dans le port : de son côté, Agésilas obtint une victoire complète sur les Athéniens et leurs alliés dans les plaines de Coronée. Ainsi la guerre continuoit au milieu de ces combats, toujours sanglans et jamais décisifs. Aucun des deux partis n'avoit le dessus, de sorte que les Spartiates et leurs alliés tinrent la campagne sans gagner ni perdre beaucoup de terrein. Dans ce choc général, les Athéniens parurent, pendant quelque temps, reprendre leur antique énergie. Secourus des finances de la Perse, guidés par Conon, excellent général, ils combattirent avec ardeur, et parvinrent même à relever leurs murailles. Dans ce conflit d'émulation réciproque entre tous les petits Etats de la Grèce, ils s'affoiblirent tous, et le roi de Perse en devint aisément l'arbitre universel. Après tant d'agitations, de succès divers et d'intrigues ; tous les partis, las de la guerre, se rapprochèrent, et la paix s'ensuivit : elle fut conclue la seconde année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade ; et par rapport au grand nombre d'articles en faveur des Perses, Plutarque l'appela, long-

Paix conclue entre la Perse et les Grecs.
Av. J. C. 387.

temps après, la ruine et la honte de son pays.

Tyrannique influence des Spartiates sur les autres Etats de la Grèce.

Les Spartiates, ainsi délivrés de la terreur que les puissances étrangères leur avoient inspirée, répandirent à leur tour l'épouvante parmi tous les petits Etats de la Grèce. Ils donnèrent des ordres absolus aux habitans de Mantinée de détruire leurs murailles, et les forcèrent à obéir. Ils obligèrent les Corinthiens à retirer la garnison qu'ils avoient dans Argos, et traitèrent ainsi d'autres peuples avec une arrogance qui annonçoit ouvertement qu'ils s'attendoient à la soumission. Ils marchèrent ensuite contre les Olynthiens, qui commençoient depuis quelque temps à signaler leur puissance, et qui furent en effet bientôt soumis au pouvoir des Spartiates. Ceux-ci prirent aussi part aux divisions intestines qui éclatèrent dans Thèbes. Phébidas s'étant emparé de la citadelle, ils l'en chassèrent, et mirent une garnison des leurs dans la place. Isménias, son rival, fut aussi convaincu par eux d'avoir reçu de l'argent des Perses, avec lesquels il avoit des intelligences; et parce qu'il avoit été le principal auteur des troubles de son pays, il fut obligé de comparoître juri-

diquement devant des commissaires députés de Sparte, et un de chacune des capitales de la Grèce, qui le condamnèrent à la mort. Après avoir ainsi tranquillisé Thèbes, et humilié les Olynthiens, pendant une guerre assez longue, ils se disposèrent à aller châtier les Phliasiens, pour avoir maltraité quelques bannis rappelés par les ordres de Sparte. Elle continuoit à se faire obéir ainsi par-tout, avec un orgueil insolent et sévère. Aucun Etat de la Grèce ne se sentoit capable de s'opposer à sa puissance; et, sous prétexte de rendre la justice, elle se frayoit de jour en jour un chemin à la suprématie. Cependant, au milieu de cette imposante sécurité, son empire fut troublé par un événement auquel elle s'attendoit le moins.

Conspiration des Thébains, contre la tyrannie de Lacédémone.

Les Thébains, asservis au joug de Lacédémone depuis quatre ans qu'elle s'étoit mise en possession de leur citadelle, saisirent l'occasion de s'en débarrasser par un coup inattendu de désespoir. Pour cet effet, ils avoient entretenu une correspondance secrète, entre les personnages les plus considérables des bannis, dans Athènes, et ceux qui leur étoient le plus affectionnés dans Thèbes. Les mesures prises, l'intrigue fut menée

par Philidas, secrétaire du gouvernement de Thèbes, qui trouva moyen d'introduire dans la ville un nombre suffisant de ces bannis auxquels Charon, homme du rang le plus distingué, offrit sa maison pour les recevoir. Au jour convenu, ils sortirent d'Athènes, et douze des plus entreprenans et des plus hardis furent choisis parmi eux pour entrer dans Thèbes: le reste attendit à peu de distance l'issue de la conférence. Le premier qui s'offrit fut Pélopidas, jeune homme plein d'audace, et dont l'ardeur animoit l'entreprise. La part qu'il y avoit devint dès-lors un gage suffisant des services qu'il rendroit un jour à sa patrie. Le personnage le plus distingué qui le suivit fut Mélon, qui, dans l'opinion de plusieurs, passe pour avoir concerté ce plan avec Philidas. Ces deux conjurés, avec dix autres qu'ils s'associèrent, se déguisent en paysans, et se répandent dans les champs avec des chiens, et tenant à la main des pieux à soutenir des rets, comme pour une partie de chasse. Ils passent ainsi sans être soupçonnés, et s'introduisent dans la ville où ils se réunissent dans la maison de Charon, au rendez-vous général. Là ils sont rejoints par trente-six de leurs con-

fédérés. On étoit convenu que Philidas donneroit un grand repas à Archias et à Philippe, les deux gouverneurs établis par les Spartiates; et pour rendre la fête plus complète, on avoit invité à ce repas les plus belles femmes de la ville. Tout étant ainsi préparé, ils se divisent en deux bandes; l'une, conduite par Charon et Mélon, va surprendre Archias et sa compagnie, et couvrant leur armure sous des habits de femmes, la tête ceinte de branches de pin et de peuplier pour cacher leur visage, ils saisissent le moment où les convives étoient le plus échauffés par les vapeurs du vin, pour entrer dans la salle du festin; massacrent sur-le-champ Archias et Philippe, et tous ceux qui leur étoient désignés par Philidas. Avant l'exécution de ce complot, Archias avoit reçu un exprès d'Athènes pour lui apprendre toutes les particularités de cette conjuration; et le courrier le sollicita vivement, au nom de la personne qui avoit écrit la lettre, de la lire sur-le-champ, parce qu'elle contenoit des avis de la plus grande importance. Mais il ne daigna pas l'ouvrir, et dit en souriant: « *A demain les affaires sé-* » *rieuses* ». Depuis ce temps, cette expression

passa chez les Grecs en proverbe. L'autre corps, commandé par Pélopidas et Damoclide, vint pour attaquer chez lui Léontide qui étoit couché. Ils se précipitent à l'improviste dans sa maison; mais, s'élançant de son lit au premier signal de l'alarme, et l'épée à la main, il les reçoit à la porte de sa chambre. Il tue Céphisodore qui, le premier, avoit osé tenter d'entrer. Pélopidas, attaquant ensuite Léontide, parvint à le tuer après une longue résistance. De-là ils allèrent à la recherche d'Hypate son ami, son voisin, et l'exécutèrent de même. Ils rejoignirent ensuite le reste de la troupe, et pressèrent l'arrivée des exilés qu'ils avoient laissés dans l'Attique.

A l'instant, toute la ville fut remplie de trouble et de terreur; les maisons furent toutes illuminées, et les rues remplies de citoyens qui couroient çà et là en désordre, attendant le jour avec impatience pour distinguer leurs amis de leurs ennemis, incertains sur le chemin qu'ils devoient prendre. Dès le matin, les exilés arrivèrent en armes, et Pélopidas, à la tête de son parti, parut dans une assemblée générale du peuple, environné de prêtres, qui portoient des

couronnes sur leur tête, et faisoient retentir le cri de *liberté*, qu'ils proclamoient au nom de tous les Thébains, en les exhortant, chacun en particulier, à combattre pour les dieux de leur patrie; car quoiqu'ils eussent heureusement commencé, le plus difficile leur restoit encore à faire, tant que la citadelle seroit au pouvoir des Spartiates, avec une garnison de quinze cents hommes, indépendamment d'un grand nombre de citoyens et d'étrangers qui s'étoient réfugiés auprès d'eux, en se déclarant de leur parti pour être protégés.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les Athéniens envoyèrent cinq mille hommes d'infanterie, et deux mille de cavalerie, au secours de Pélopidas. Plusieurs autres corps de troupes arrivèrent aussi des différentes villes de la Béotie, et assiégèrent la citadelle qui, n'ayant nul espoir d'être secourue, se rendit à discrétion.

Les Thébains recouvrent leur indépendance.

Les Thébains recouvrèrent ainsi la liberté; mais les Lacédémoniens résolurent, à quelque prix que ce fût, de se rendre maîtres du reste de la Grèce. A cet effet, ils y excitèrent des troubles de tout côté. Ils tentèrent même de s'emparer du Pirée; ce qui

leur fit des Athéniens un peuple d'ennemis irréconciliables. Agésilas fut chargé du commandement de l'armée qui devoit abaisser la puissance de tous les Etats de la Grèce. Son nom frappa les Thébains de terreur, et ses troupes, qui montoient à environ vingt mille hommes, achevèrent de porter l'épouvante au dernier degré. Les Thébains en conséquence, au lieu d'essayer d'attaquer les Spartiates, se contentèrent de garder seulement la défensive, en s'emparant d'une hauteur près de la ville. Agésilas détache aussi-tôt une partie de ses troupes légères pour les provoquer à descendre de cette colline, et livrer le combat. Comme il vit qu'ils s'y refusoient, il déploya toutes ses forces, dans l'intention de les y attaquer. Chabrias, qui commandoit les troupes soldées du côté des Thébains, donna ordre aux siens de se présenter, et de presser leurs rangs, en baissant leurs boucliers jusqu'à terre; et avançant leurs javelots, de sorte, qu'avec une jambe en arrière, les genoux fussent à demi ployés. Agésilas, les voyant préparés à le recevoir dans cette attitude, avec la crainte de le voir avancer sur eux, crut à propos de replier son armée, et se contenta de ravager

Agésilas vient les attaquer à la tête d'une armée de Spartiates.

Succès des Thébains.

les environs. Ce stratagême, qui parut extraordinaire, fit la réputation de Chabrias qui en tira tant de gloire qu'il se fit élever une statue dans cette attitude (1).

Ainsi, par une suite d'hostilités et par mer et par terre, les Lacédémoniens, provoquant une puissante confédération contr'eux, ne firent que s'affoiblir de jour en jour, et rendre leurs ennemis plus formidables. Les Thébains, devenus de plus en plus aguerris, au lieu de persister dans l'état de simple défensive, comme ils avoient commencé avec tant de difficultés, osèrent, à leur tour, attaquer l'ennemi avec autant de courage que de succès; quoique les combats entre ces deux peuples ne fussent d'abord ni réguliers ni décisifs, ils ne servirent pas moins, en relevant les actions des Thébains, à leur donner un degré de confiance de plus en plus imposant, et à les former à ces grandes entreprises auxquelles ils devoient bientôt se livrer. Pélopidas, qui les commandoit à la bataille de Tanagre, tua de sa

(1) C'est depuis cette époque, que les artistes qui firent des statues d'athlètes, choisirent toujours la pose où ils avoient remporté le prix, pour les représenter. Cornélius Népos. (*Note du Traducteur.*)

propre main le général Spartiate. A la bataille de Tégyre, quoiqu'avec des forces fort inégales, il mit en déroute un corps considérable d'ennemis ; il étoit lui-même à la tête du bataillon des Thébains, connu, à l'avant-garde, sous le nom de *sacré*. Ils étoient remarquables par leur fidélité les uns envers les autres, autant que par leur force et leur courage. Liés réciproquement par les nœuds d'une amitié parfaite, ils se juroient de ne point se quitter dans les périls les plus pressans. Unis et animés de la sorte, ils devinrent invincibles, et la victoire se déclara toujours pour eux, pendant une suite de plusieurs années, jusqu'à ce qu'ils furent enfin détruits jusqu'au dernier, par la phalange macédonienne que Philippe commandoit lui-même.

Paix momentanée.

Une paix momentanée suivit ces avantages remportés par les Thébains ; mais la Grèce ne tarda pas à retomber encore dans le tumulte des dissensions : les habitans de Zacinthe et de Corcyre, après avoir chassé leurs magistrats, se mirent sous la protection d'Athènes, et repoussèrent les Lacédémoniens qui tentèrent de rétablir ces magistrats par la force.

Vers ce même temps à-peu-près, les habitans de Platée s'étant adressés aux Athéniens leurs anciens alliés, pour demander à en être protégés, et la garantie de cette alliance; les Thébains s'en offensèrent et détruisirent leur cité. Bientôt ensuite ils en usèrent de même à l'égard de Thespie. Les Athéniens furent si indignés du traitement que ces deux villes avoient essuyé, après les services qu'ils en avoient reçus durant la guerre de Perse pour la cause commune, qu'ils ne voulurent pas rester plus long-temps alliés des Thébains; et cette rupture donna aussitôt aux affaires de la Grèce une impulsion toute nouvelle et inattendue.

Rupture entre Thèbes et Athènes.

Ainsi les Thébains commençoient à prendre un suprême ascendant, tandis qu'Athènes et Sparte s'affoiblissoient mutuellement par leur rivalité. On vit ce peuple profiter de tous les avantages de la guerre, sans y contribuer pour aucuns frais, et devenir chaque jour plus puissant par cette heureuse indépendance. Il se plaçoit de lui-même à la tête du gouvernement politique de toute la Grèce. Il étoit naturellement robuste et entreprenant, quoique d'un esprit lourd. C'étoit un principe constant reçu parmi les

Thébains, de prendre parti, tantôt pour Athènes, et tantôt pour Sparte, dans leurs communs débats : ils faisoient, par leur contre-poids, pencher la balance en faveur de celui des deux Etats pour lequel ils se déclaroient. Toutefois ils n'avoient jusqu'alors fait usage de cette prépondérance, que pour garantir leur propre sûreté : mais le nouvel esprit qu'ils manifestèrent dans cette circonstance, fut l'ouvrage de Pélopidas qui les avoit délivrés du joug des Spartiates; et cet esprit de domination fut porté à son comble par Epaminondas, qui va bientôt jouer un grand rôle sur la scène des événemens politiques et militaires de la Grèce.

Portrait d'Epaminondas.

Epaminondas étoit du petit nombre de ces caractères élevés qui, presque sans aucun vice, se font distinguer du reste du genre humain par toutes les vertus. Quoique doué, dès le commencement, de toutes les qualités nécessaires pour servir l'Etat, il avoit préféré la vie privée; et tout entier à l'étude, à la philosophie, il donnoit l'exemple de la plus austère pratique des préceptes qu'elle enseigne. Vrai philosophe au fond, et pauvre par goût, il méprisoit les riches,

sans affecter le renom de ceux qui les méprisent; et, si nous en croyons Justin, il ne recherchoit pas plus la gloire que l'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'il accepta le commandement. Il s'y conduisit de manière à faire honorer encore plus les dignités qui lui étoient conférées, que ces mêmes dignités ne l'honoroient.

Quoique pauvre lui-même, et dans une condition privée, il obtint l'estime et la confiance des riches; il en profita souvent pour faire du bien. Un de ses amis étant réduit à la dernière nécessité, Epaminondas envoya chez un riche citoyen, pour lui demander, en son propre nom, mille écus. Ce riche vint le trouver pour en connoître les motifs, et savoir de lui ce qui l'avoit engagé à faire une pareille demande pour cet ami. « Pourquoi? dit Epaminondas, parce que » c'est un honnête homme, parce qu'il est » dans le besoin, et que vous êtes riche ». Livré par goût au repos dont il jouissoit, et qu'il consacroit à la philosophie, sa passion dominante, en fuyant les emplois publics, il ne mit d'abord d'autre intérêt personnel qu'à s'en éloigner. Cette modération le déroba tellement aux regards, qu'il vivoit

dans l'obscurité, tout-à-fait inconnu ; mais son mérite le fit découvrir. Ce fut par force qu'on l'arracha de sa solitude pour le placer à la tête des armées. Il y fit voir que la philosophie, dédaignée généralement par tous ceux qui aspirent à la gloire des armes, sert merveilleusement à former les héros ; puisque c'est avoir déjà fait du chemin dans l'art de vaincre, que de savoir se vaincre soi-même. C'est à cette école qu'il avoit long-temps appris les grands principes de la vraie politique ; les règles de tout genre de devoirs ; les seuls moyens de s'en acquitter en tout ce que nous devons à la patrie ; le véritable usage de l'autorité, où consiste le courage ; en un mot, les qualités qui forment le bon citoyen, l'homme d'état et le grand capitaine.

Epaminondas excelloit en tout. Il joignoit aux divers ornemens de l'esprit, le talent de la parole qu'il possédoit au suprême degré ; il étoit versé dans les plus hautes sciences, et la modestie jetoit sur toutes ces rares qualités un voile qui en augmentoit encore le prix, et qui l'empêchoit de savoir même s'en prévaloir. Spintharus, en nous peignant un si beau caractère, dit n'avoir jamais

connu d'homme semblable, ni plus instruit, et qui parlât moins.

Epaminondas commande avec Pélopidas l'armée des Thébains.

Tel étoit le général qui partagea le commandement de l'armée des Thébains avec Pélopidas auquel il étoit lié par la plus pure et la plus étroite amitié. Ce peuple, dans le traité de paix générale, fut excepté. Il se vit en butte aux Spartiates et aux Athéniens ligués contre lui. Il fut plongé par-là dans un extrême abattement, tandis que la Grèce le regardoit comme tout-à-fait perdu, ruiné par cet abandon. Les Spartiates avoient ordonné des leveés dans toutes les contrées de la Grèce, et Cléombrote qui les commandoit marchoit déjà vers les frontières de la Béotie, sûr de vaincre avant même de combattre. Pour donner cependant un air de justice à ces hostilités, ils envoyèrent sommer les Thébains de rendre, aux villes dont ils s'étoient emparés, leurs franchises et leur liberté; de rebâtir celles qu'ils avoient démolies, et de réparer tous les dommages qu'ils avoient faits en dernier lieu. Les Thébains répondirent qu'ils n'étoient comptables de leur conduite qu'aux dieux. Ainsi, des deux côtés, il ne restoit plus d'autre parti que de se préparer à en venir aux

mains. Epaminondas se mit sur-le-champ à la tête des troupes dont il put disposer pour marcher vers l'ennemi. Son armée ne montoit pas à six mille hommes, et les confédérés en avoient quatre fois autant. Sur ce qu'on lui opposoit plusieurs présages funestes pour l'empêcher de se mettre en campagne, Epaminondas se contenta de répondre par un vers d'Homère dont le sens est à-peu-près : Que c'est toujours un bon augure d'aller combattre pour sa patrie.

Cependant, pour rassurer l'esprit de ses soldats, naturellement superstitieux, et dont le découragement commençoit à se manifester, il se fit donner des augures; il eut recours à différens présages favorables, qu'il obtint de plusieurs personnes appelées de divers lieux, et qu'il sut instruire à cet effet : il n'en fallut pas davantage pour ranimer l'esprit et les espérances de ses troupes.

Epaminondas s'assura prudemment, non loin de Cléombrote, un passage qui devoit abréger considérablement sa marche. Cléombrote, après avoir pris un chemin détourné, arriva cependant à Leuctres, petite ville de la Béotie, entre Platée et Thespies. Les

deux partis délibérèrent d'abord s'ils livreroient bataille : Cléombrote s'y résolut par le conseil de tous les officiers qui lui représentèrent que, s'il refusoit de combattre avec un nombre aussi supérieur de troupes, il alloit confirmer le bruit qui couroit, qu'il favorisoit secrètement les Thébains. Ceux-ci avoient au contraire une raison prépondérante pour presser l'action, avant l'arrivée des troupes que l'ennemi pouvoit attendre de jour en jour; néanmoins les six généraux qui formoient le conseil de guerre étoient divisés d'opinion ; le septième étoit Epaminondas. Il arriva fort à propos pour les départager, en se joignant aux trois qui avoient opiné pour le combat. Cet avis ayant décidé la question, la bataille fut résolue.

Les deux armées étoient inégales en nombre ; celle des Lacédémoniens, ainsi qu'on le rapporte, consistoit en vingt-quatre mille hommes d'infanterie, et seize cents de cavalerie. Les Thébains n'avoient que six mille hommes d'infanterie et quatre cents de cavalerie, mais tous gens d'élite, ayant une longue expérience de la guerre, pleins d'ardeur, et déterminés à vaincre ou à mou-

rir. La cavalerie lacédémonienne, composée d'hommes ramassés au hasard, sans valeur, et mal disciplinés, étoit aussi inférieure en courage à l'ennemi, qu'elle lui étoit supérieure en nombre. Quant à l'infanterie, on ne pouvoit guère compter que sur les Lacédémoniens; les alliés, comme nous l'avons dit, s'étoient engagés malgré eux dans une guerre dont ils ne pouvoient approuver les motifs, et d'ailleurs étoient fort mécontens eux-mêmes des Spartiates.

L'habileté des généraux de l'une et de l'autre part valut des armées nombreuses; mais spécialement celle du général thébain, le meilleur capitaine de son temps. Il étoit soutenu par Pélopidas qui commandoit le bataillon sacré, composé d'hommes voués aux combats, tous unis d'une étroite amitié, liés par leur serment réciproque de ne jamais prendre la fuite, et de se défendre les uns les autres jusqu'au dernier.

Bataille de Leuctres. Av. J. C. 371.

Le jour de la bataille, les deux armées se déployèrent dans la plaine. Cléombrote commandoit la droite à la tête d'un corps de Lacédémoniens, sur lequel il comptoit le plus. Il avoit douze rangs de profondeur. Pour profiter de l'avantage que la supério-

rité de sa cavalerie lui donnoit sur un terrein plat, il la plaça sur le front de ses Spartiates. Archidamus, fils d'Agésilas, commandoit les alliés qui formoient l'aile gauche.

Epaminondas qui avoit résolu de donner la charge avec sa gauche, qu'il commandoit en personne, fit choix, pour la fortifier, de troupes pesamment armées. Il les développa sur une profondeur de cinquante hommes. Le bataillon sacré étoit là, aussi à sa gauche, et terminoit son aile. Le reste de l'infanterie, à sa droite, formoit une ligne oblique qui, dans sa plus grande extension, étoit le plus loin de l'ennemi. Par cette disposition extraordinaire, il avoit dessein de couvrir le flanc de sa droite, pour tenir cette aile comme une espèce de corps de réserve, ne voulant pas hasarder l'événement d'un combat sur la partie foible de son armée. Il commença donc l'action par sa gauche où étoient ses meilleures troupes, afin d'en porter tout le poids sur Cléombrote et ses Spartiates. Il étoit certain, s'il pouvoit rompre leurs phalanges, de mettre aussitôt le reste de cette armée en déroute : quant à sa cavalerie, à l'exemple des en-

nemis, il la plaça toute sur le front de sa gauche.

L'action s'engagea d'abord avec la cavalerie. Comme les Thébains étoient le mieux montés et que leurs troupes valoient mieux que la cavalerie lacédémonienne, celle-ci ne tarda pas être rompue, et renversée sur son infanterie qui plia pour l'instant. Epaminondas, avec sa cavalerie serrée, marche rapidement sur Cléombrote, et tombe sur la phalange lacédémonienne de tout le poids de son bataillon pesamment armé. Cléombrote, pour faire diverson, détache un corps de troupes avec ordre de prendre Epaminondas en flanc, et de l'entourer. Pélopidas, à la vue de ce mouvement, s'avance avec une rapidité, une fureur, incroyables, à la tête du bataillon sacré, pour prévenir les desseins de l'ennemi : il enveloppe Cléombrote lui-même, qui, par cette attaque imprévue, est mis en désordre ; la bataille devint alors très-chaude et très-opiniâtre ; et si-tôt que Cléombrote put agir, la victoire balança quelque temps sans se déclarer pour aucun parti ; mais dès qu'il tomba mort de ses blessures, les Thébains, pour achever la victoire, et les Lacédémoniens, pour éviter

la honte d'abandonner le corps de leur roi, redoublèrent d'effort. Il s'ensuivit de part et d'autre un horrible carnage. Les Spartiates combattirent avec un tel acharnement, pour le corps de Cléombrote, qu'à la fin ils eurent l'avantage. Animés par ce glorieux succès, ils se préparoient à retourner à la charge, ce qui auroit peut-être réussi sans le découragement des alliés qui ne secondèrent point leur ardeur : mais l'aile gauche, s'appercevant que la phalange lacédémonienne étoit rompue, se persuada que tout étoit perdu, principalement depuis que la mort du roi fut publiée; elle se débanda, et par sa fuite entraîna le reste de l'armée. Epaminondas les poursuivit avec vigueur, et leur tua un grand nombre de fuyards.

Epaminondas est vainqueur à Leuctres.

Les Thébains, restés enfin maîtres du champ de bataille, y élevèrent un trophée, et permirent aux ennemis de brûler leurs morts.

Les Lacédémoniens n'avoient jamais reçu un pareil échec. Leurs plus sanglantes défaites, jusqu'alors, leur avoient à peine coûté quatre ou cinq cents hommes. Ils en perdirent dans cette bataille quatre mille, dont mille Lacédémoniens, et quatre cents Spartiates de sept cents qu'ils étoient. Les

Thébains n'en perdirent que trois cents, parmi lesquels seulement quatre de leurs concitoyens.

La ville de Sparte célébroit alors ses jeux gymnastiques. Elle étoit remplie d'étrangers que la curiosité y avoit attirés. Lorsque le courrier arriva de Leuctres avec la nouvelle de cette terrible défaite; les éphores, quoique pénétrés de ce malheur, et pressentant bien toutes les conséquences de cet événement qui frappoit la puissance lacédémonienne d'un coup mortel, ne permirent pas néanmoins que les spectacles fussent interrompus, ou qu'il fût rien innové dans les solennités qu'ils célébroient; ils envoyèrent à chaque famille le nom de tous ses parens qui avoient été tués, et restèrent au théâtre, témoins des danses et des jeux qui continuèrent jusqu'à la fin.

Désolation des habitans de Sparte, après la perte de la bataille de Leuctres.

Le lendemain, dès le grand matin, la perte de chaque famille étant déjà connue, les pères et les amis de ceux qui étoient morts dans le combat, se rencontrant dans la place publique, se saluoient et s'embrassoient. La joie et la sérénité brilloient sur leur front et dans leurs regards, tandis que les autres se tenoient à l'écart ou renfermés

dans leurs maisons ; et, s'ils étoient obligés d'en sortir, on voyoit empreints sur leur visage une tristesse profonde et un abattement qui exprimoient toute leur affliction. Cette différence étoit encore plus sensible dans les femmes; la douleur, le silence et les larmes, distinguoient celles qui attendoient le retour de leurs fils; mais celles qui les avoient perdus, on les voyoit courir dans les temples remercier les dieux, et se féliciter réciproquement de leur gloire et de leur bonheur.

Quant à ceux qui avoient pris la fuite, ils étoient au-dessous de toute espèce d'égards ; les loix les dépouilloient de tous leurs honneurs; et, ainsi dégradés, les livroient à l'infamie, au point que c'étoit une honte de s'allier avec eux. Ils devoient paroître en public avec des vêtemens sales et rapiécés de diverses couleurs, les cheveux à moitié rasés ; quiconque les rencontroit dans les rues pouvoit les insulter et même les frapper, sans qu'il leur fût permis de se défendre. Cette loi étoit si sévère, et le nombre de ceux qui en avoient encouru la peine (la plupart étant nés de familles illustres et importantes) étoit tel, que l'on appréhen-

doit d'exécuter ces réglemens qui pouvoient troubler l'ordre public, par toutes ces considérations personnelles auxquelles il falloit renoncer. Ajoutez à cela que ces citoyens, quels qu'ils fussent, devoient être fort mal à propos dispensés du service, dans un temps où l'on avoit besoin de recruter l'armée. Ces difficultés firent donner à Agésilas le pouvoir de se mettre au-dessus des loix, pour les abroger, ou en faire de nouvelles, suivant que les circonstances l'exigeroient. Il ne voulut pourtant pas les abolir, ni rien changer à leurs dispositions; mais il fit publier une déclaration qui en suspendoit l'exécution par rapport à cette journée seulement, pour reprendre ensuite toute leur force le lendemain matin; et, par cet expédient, il sauva presque tous les citoyens de l'infamie qu'ils avoient encourue.

Une victoire aussi complète ne tarda pas à être suivie des effets qu'on devoit en attendre : plusieurs états de la Grèce qui jusqu'alors étoient restés neutres, se déclarèrent en faveur des vainqueurs, dont l'armée se trouva monter à soixante-dix mille hommes. Les Thébains ne formoient pas la douzième partie de celle qu'Epaminondas fit en-

trer dans la Laconie. Il y trouva un pays, jusqu'alors préservé de l'ennemi. Il le parcourut avec le fer et la flamme, détruisant et saccageant tout ce qu'il rencontra sur son passage jusqu'aux rives de l'Eurotas.

Les Thébains entrent dans la Laconie, après avoir tout dévasté jusqu'à l'Eurotas.

Ce fleuve étoit alors débordé par la fonte des neiges. Les Thébains rencontrèrent plus de difficultés qu'ils ne s'y étoient attendus, en voulant le traverser, à cause de sa rapidité et de l'extrême froideur de l'eau. Comme Epaminondas le passoit à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrèrent à Agésilas qui, après l'avoir considéré attentivement aussi long-temps qu'il put le suivre des yeux, ne put s'empêcher de s'écrier, en admirant son courage: « O quel homme » étonnant, quand il se met à l'œuvre »! Le général Thébain se contenta néanmoins de ravager le pays en courant, sans rien tenter contre Sparte; puis il entra dans l'Arcadie, qu'il rétablit dans tous ses anciens droits et propriétés. Les Lacédémoniens en avoient dépouillé, peu de temps auparavant, les indigènes, quoiqu'innocens, et les avoient obligés à se réfugier parmi des étrangers. Leur territoire étoit aussi étendu que la Laconie, et aussi fertile que le meilleur canton

de la Grèce. Ces anciens habitans qui avoient été dispersés dans les différentes régions de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile, à la première nouvelle qu'ils en eurent, retournèrent, avec une joie incroyable, dans leur patrie, excités par cet amour naturel à tous les hommes pour leur pays natal; encore plus par la haine qu'ils portoient aux Spartiates, et que le temps n'avoit fait qu'augmenter. Ils rebâtirent leur ville, qu'ils appelèrent, de son ancienne dénomination, Messène.

Epaminondas et Pélopidas sont accusés, à leur retour dans leur patrie.

Après avoir signalé leur expédition par la victoire, Pélopidas et Epaminondas, les deux généraux Thébains, retournèrent chez eux, non pour partager les honneurs du triomphe et les applaudissemens de leurs concitoyens, mais pour répondre aux accusations intentées contr'eux. Ils furent cités tous deux comme criminels d'Etat, pour avoir retenu leur poste quatre mois au-delà du terme limité par la loi. Cette faute étoit capitale dans la constitution de Thèbes, et ceux qui vouloient la maintenir étoient très-ardens à la faire observer ponctuellement. Pélopidas fut le premier cité devant le tribunal; il se défendit avec moins de force

et de magnanimité qu'on ne l'attendoit d'un homme de son caractère, qui, par sa nature, étoit emporté et plein de feu. Ce courage si fier, si intrépide dans les combats, l'abandonna devant ses juges; son air et ses discours eurent quelque chose de timide et de rampant, qui décéloit un homme que la crainte de la mort effrayoit; ce qui ne disposa pas, à beaucoup près, les juges en sa faveur: ils l'acquittèrent néanmoins, mais non sans difficulté.

Belle réponse d'Epaminondas à ses accusateurs.

Epaminondas, au contraire, parut avec toute la confiance qu'inspire la conscience à l'homme innocent. Au lieu de se justifier, il récapitula toutes ses actions; il répéta hautement et avec fierté, quoique dans les termes les plus simples, comment il avoit ravagé la Laconie, restauré la Messénie, et rejoint en un seul corps tous les membres dispersés de l'Arcadie; il conclut en disant qu'il mourroit avec plaisir, si les Thébains vouloient renoncer à la gloire de ses actions, et la lui laisser toute entière; déclarant, au surplus, qu'elle n'appartenoit qu'à lui: que tout ce qu'il avoit fait, il l'avoit exécuté de son propre mouvement et sans leur participation. Toutes les voix se réu-

nirent en sa faveur, et il sortit de cette épreuve comme il avoit coutume de sortir d'une bataille, avec toute sa gloire et les applaudissemens universels : tant la véritable valeur a de dignité par elle-même ! tant elle commande, en quelque sorte, l'admiration de tout le genre humain ! Cette manière de reprocher à ses concitoyens leur ingratitude lui réussit, tellement que ses ennemis abandonnèrent toute plainte ultérieure à son égard, et qu'il fut acquitté honorablement, ainsi que son collègue. Néanmoins, jaloux de tant d'honneurs, et dans le dessein de l'humilier, ils le firent nommer à la place de celui qui étoit préposé à l'enlévement des boues de la ville : il accepta cette place avec remercîmens, et en assurant qu'au lieu de s'honorer d'un pareil office, ce seroit lui qui l'honoreroit.

Cependant les Spartiates, consternés de leur dernière défaite, s'adressèrent aux Athéniens, pour en obtenir du secours. Après quelqu'incertitude, ceux-ci prirent le parti de se joindre aux Spartiates, et de les seconder de toutes leurs forces. Un léger avantage, remporté par ce peuple abattu, sur les Arcadiens, dans une action où il ne

perdit pas un seul homme, lui promit des succès dont celui-ci sembloit être l'avant-coureur. Le roi de Perse fut pareillement sollicité de s'unir à la coalition contre les Thébains; mais Pélopidas, s'étant chargé d'une ambassade auprès de cette cour, rompit toute négociation, et engagea le grand-roi à rester neutre.

Thèbes, ainsi débarrassée d'un ennemi si puissant, craignit moins l'union de Sparte et d'Athènes; mais alors commençoit à s'élever une puissance nouvelle, inconnue jusqu'ici, et qui devoit un jour anéantir la liberté des Grecs, en donnant des loix à tout l'univers.

Jason, roi de Phère.

Quelques années auparavant, Jason, roi de Phère, fut choisi, du consentement du peuple, pour commander les Thessaliens. Il se vit bientôt à la tête d'une armée composée d'environ huit mille hommes de cavalerie et de vingt mille d'infanterie, sans compter les troupes légères. Il auroit sûrement tenté quelque grande entreprise, avec des troupes aussi disciplinées qu'intrépides, qui avoient une entière confiance dans la valeur et la conduite de leur général; mais la mort prévint heureusement ses desseins:

il fut assassiné par un parti qui avoit juré sa perte. Ses deux frères, Polydore et Polyphron, le remplacèrent. Pélopidas fut chargé d'aller au-devant d'eux pour les combattre. Polyphron tua Polydore pour régner seul, et fut tué lui-même par Alexandre de Phère, qui s'empara du commandement, sous prétexte de venger la mort de Polydore son père. Le général Thébain obligea bientôt Alexandre à s'humilier devant lui, et tâcha, par les moyens de douceur qu'il employa, de changer, en faveur des Thébains, ses dispositions naturellement barbares; mais Alexandre, dès long-temps adonné à une vie licencieuse, et dévoré d'une avarice insatiable, chercha secrètement à secouer le joug, et résolut de saisir l'occasion de se venger : elle ne tarda pas à se présenter. Pélopidas, ayant été envoyé vers lui en ambassade, trouva cet Alexandre à la tête d'une armée formidable, qui s'empara de l'ambassadeur, et le fit prisonnier, contre le droit des gens, et contre ceux de l'humanité. Ce fut en vain que les Thébains se plaignirent de cette infraction; ce fut en vain qu'ils chargèrent une puissante armée d'en tirer vengeance, comme d'une insulte.

Il est assassiné, et ses frères lui succèdent.

L'ambassadeur Pélopidas est retenu prisonnier par Alexandre de Phère.

Guidée par des généraux assez indifférens, cette armée revint sans avoir obtenu aucun succès. Alexandre traita son prisonnier avec la dernière sévérité. Il étoit réservé au seul Epaminondas de mettre ce tyran à la raison; il entra dans la Thessalie, à la tête des forces les plus imposantes; son nom répandit la terreur, au point que le tyran offrit de se soumettre, et fit délivrer Pélopidas.

Pélopidas est délivré par Epaminondas.

A peine fut-il échappé de ses fers, qu'il résolut de punir le tyran de cette perfidie. Il conduisit un corps de troupes contre lui, vers un lieu nommé Cynocéphale, où se livra une bataille sanglante, dans laquelle les Thébains furent victorieux; mais Pélopidas y perdit malheureusement la vie. Sa patrie regarda ses succès comme achetés trop cher par sa mort. La désolation qu'elle y causa fut générale; ses funérailles furent magnifiques, et ses éloges, au-delà de toute expression. Alexandre ne tarda pas à périr lui-même par la main de Thébé sa femme, et de ses trois frères, qui, révoltés depuis long-temps de sa barbarie, résolurent de délivrer l'univers d'un pareil monstre. On raconte qu'il couchoit toutes les nuits sous

la garde d'un chien qui ne le quittoit pas, dans une chambre où l'on ne montoit que par une échelle. Thébé sut écarter le chien, et garnit les marches de l'échelle avec de la laine, pour ne pas faire de bruit; puis avec le secours de ses frères, elle le perça de plusieurs coups de poignard.

Cependant la guerre entre les Thébains et les Spartiates continuoit toujours avec la même ardeur. Les Thébains étoient commandés par Epaminondas, leur général favori; et les Spartiates par Agésilas, le seul homme de la Grèce qu'on pût lui opposer.

La première attaque d'Epaminondas dans cette campagne, prouva sa capacité et ses talens dans l'art de la guerre: instruit de la marche d'Agésilas, qui s'étoit avancé avec son armée au-delà du territoire de Sparte dont il laissoit la défense à un petit nombre de citoyens pour garder ses foyers, il marcha directement pendant la nuit vers cette ville qu'il se proposoit de prendre par surprise, et qui n'avoit ni fortifications, ni murailles, ni troupes pour résister; mais vraisemblablement Agésilas avoit été informé de sa marche: il dépêcha un cavalier

Exploits d'Epaminondas et d'Agésilas.

vers la ville pour l'avertir du danger qu'elle couroit. Peu de temps après, il y arriva lui-même avec un puissant secours; et à peine il y fut entré, qu'on apperçut les Thébains qui passoient l'Eurotas pour venir l'assiéger. Epaminondas, qui vit son projet découvert, crut devoir ne pas se retirer, sans hasarder quelqu'entreprise sur la ville. Il fit, en conséquence, avancer ses troupes; et, au lieu de faire usage du stratagême qu'il avoit conçu, il n'eut recours qu'à sa valeur pour attaquer la ville par différens quartiers; il pénétra jusqu'à la place publique, en s'emparant de la partie qui dominoit le fleuve. Agésilas se trouva par-tout, soutint la charge en personne avec plus de vigueur qu'on n'en pouvoit attendre d'un homme de son âge: il vit bien que ce n'étoit plus le temps, comme auparavant, de battre en retraite; mais de se mettre sur la défensive, et de se montrer lui-même; qu'enfin, il avoit besoin de faire usage de toute sa valeur, et de payer d'audace en combattant avec la fureur du désespoir. Son fils Archidamus, à la tête de la jeunesse de Sparte, se conduisit avec une bravoure incroyable, dans un danger aussi imminent. Avec un

petit nombre de troupes, il arrêta l'ennemi, et fit tête aux assaillans de tous les côtés.

Un Spartiate nommé Isadas, se distingua particulièrement dans cette action; il étoit d'une très-belle figure, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, et dans la fleur de l'âge. Il n'étoit revêtu d'aucune armure, ni même d'aucun habillement, et son corps à découvert étoit tout reluisant de l'huile dont il s'étoit frotté. Il tenoit d'une main une lance, et de l'autre une épée : en cet état, il sort de chez lui avec la plus grande diligence; et bientôt, pénétrant à travers les bataillons les plus serrés des Spartiates, il se précipite sur eux, porte par-tout des coups mortels, et renverse tout ce qui s'oppose à son passage, sans recevoir lui-même aucune blessure de l'ennemi, soit que celui-ci fût frappé d'étonnement à la vue d'un prodige aussi merveilleux; soit, comme dit Plutarque, que les dieux se plussent à le conserver au milieu des périls, à cause de sa valeur extraordinaire. On rapporte que les éphores lui décernèrent une couronne après la bataille, pour prix de ses exploits; mais qu'il fut ensuite puni par une amende de mille

drachmes, pour s'être exposé sans armes à un si grand danger.

Epaminondas, voyant ainsi avorter ses projets, résolut, avant d'abandonner le commandement dont il jouissoit, et qui devoit incessamment expirer, de livrer bataille aux Lacédémoniens et aux Athéniens, qui le suivoient de si près qu'ils étoient sur le point de couper son arrière-garde. Jamais les Grecs n'avoient fait la guerre avec des armées aussi nombreuses : celle des Lacédémoniens étoit de plus de vingt mille hommes d'infanterie, et de deux mille de cavalerie. Les Thébains en avoient trente mille d'infanterie et trois mille de cavalerie. A la droite des premiers étoient les Mantinéens et les Lacédémoniens placés sur une seule ligne. Les Eléens et les Achéens qui étoient les moins aguerris, et les plus foibles, occupoient le centre; les Athéniens seuls formoient l'aile gauche. De l'autre côté les Thébains et les Arcadiens avoient la gauche, les Argiens étoient à la droite, et les autres alliés au centre. La cavalerie, des deux côtés, étoit dispersée sur les ailes. Le général thébain se présenta dans le même ordre de bataille qu'il avoit intention de

déployer lorsqu'on en viendroit aux mains, afin de n'être pas obligé, en arrivant en présence de l'ennemi, de perdre, dans la disposition des troupes, un temps qu'on ne sauroit trop ménager dans les grandes entreprises.

Il n'alla pas droit et de front à l'ennemi ; mais il marcha toujours par sa gauche sur une colonne le long des hauteurs, comme s'il n'avoit pas intention de livrer bataille le même jour. Lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, à un quart de lieue de distance, il ordonna de faire halte à ses troupes, et leur fit poser les armes, comme s'il avoit dessein d'y établir son camp. L'ennemi fut en effet trompé par cette manœuvre, et ne comptant plus sur la bataille, mit bas les armes et se dispersa dans le camp, laissant ralentir cette ardeur qui, à l'approche d'une bataille, a toujours besoin d'être excitée dans le cœur du soldat.

Cependant Epaminondas ayant tout d'un coup, par un quart de conversion à droite, transformé sa colonne en ligne, et en ayant tiré les meilleures troupes qu'il y avoit placées exprès dans sa marche, se replia sur le front de son aile gauche pour la fortifier et la

mettre en état d'attaquer la phalange lacédémonienne, qui, par le mouvement qu'il fit dans cette occasion, se trouva directement en face de lui. Il donna des ordres pour que l'aile droite et le centre s'avançassent lentement et fissent halte avant d'en venir aux prises avec l'ennemi, pour ne pas commettre au hasard l'événement d'une bataille qu'il ne vouloit pas confier à un corps de troupes dont il n'avoit pas grande opinion.

Il n'attendoit le succès du combat que de la troupe choisie qu'il commandoit en personne, et qu'il avoit disposée en forme de colonne pour attaquer l'ennemi en pointe comme avec un coin. Il étoit assuré que, s'il pouvoit pénétrer ainsi dans la phalange lacédémonienne, qui étoit la principale force de l'ennemi, il ne trouveroit plus aucune difficulté pour mettre le reste de l'armée en déroute, en la chargeant de droite et de gauche avec ses troupes victorieuses.

Pour empêcher les Athéniens de venir avec l'aile gauche au secours de leur aile droite qu'il avoit dessein d'attaquer, il détacha un corps de cavalerie et d'infanterie en avant des lignes qu'il occupoit, et le porta sur une élévation, tant pour attaquer les Athéniens

en flanc, à l'instant où ils s'y attendroient le moins, que pour couvrir son aile droite, en même temps qu'il donneroit l'alarme à celle de l'ennemi, qui devoit craindre d'être attaqué en flanc et en queue, s'il s'avançoit pour soutenir son aile droite. Après avoir ainsi disposé toute son armée, il se mit en mouvement pour charger l'ennemi de tout le poids de sa colonne. Les Lacédémoniens furent étrangement surpris lorsqu'ils virent Epaminondas s'avancer ainsi au milieu d'eux dans un pareil ordre : ils reprennent aussi-tôt leurs armes, leurs chevaux et leurs rangs.

Bataille de Mantinée.
Av. J. C. 363.

Tandis qu'Epaminondas marchoit vers l'ennemi, sa cavalerie qui protégeoit le flanc de son aile gauche, et la meilleure qui existât parmi les Grecs de ce temps, entièrement composée de Thébains et de Thessaliens, attaqua par son ordre la cavalerie ennemie. Le général thébain, à qui rien n'échappoit, avoit habilement rempli l'intervalle qui se trouvoit entre chaque cavalier, de frondeurs, d'archers et de lanciers, afin de jeter le désordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de traits, de pierres et de javelots. L'armée

ennemie, de l'autre côté, avoit négligé de prendre les mêmes précautions; elle avoit fait une autre faute non moins considérable, en donnant à ses escadrons autant de profondeur que si c'eût été une phalange. Par ce moyen, la cavalerie ne put soutenir long-temps l'effort et la charge des Thébains. Après avoir tenté inutilement plusieurs attaques avec perte, elle fut obligée de se replier derrière l'infanterie.

Cependant Epaminondas, avec son infanterie, avoit commencé à charger la phalange des Spartiates. Des deux côtés, l'ardeur des combattans fut incroyable : les Thébains et les Lacédémoniens, également déterminés à périr plutôt qu'à céder la gloire de leurs armes à leurs rivaux, combattirent d'abord avec la lance; et cette arme ayant été bientôt brisée par la fureur des combattans, ils se précipitèrent l'un sur l'autre l'épée à la main. La résistance fut également opiniâtre, et le carnage aussi affreux des deux côtés. Les soldats méprisant le danger, et n'ayant d'autre espoir que de se distinguer par l'éclat de leurs actions, aimoient mieux mourir à leurs rangs que de perdre un pouce de terrein.

Ce carnage effroyable ayant duré longtemps, sans que la victoire se déclarât pour l'un ou l'autre parti ; Epaminondas, pour la forcer à se décider, crut qu'il étoit de son devoir de faire en personne un effort extraordinaire, sans avoir égard au danger qu'il couroit pour sa propre vie. Il forme en conséquence un corps de troupes composé des plus braves et des plus intrépides, se met lui-même à leur tête, fond sur l'ennemi dans l'endroit où le combat étoit le plus animé, et blesse le général lacédémonien du premier javelot qu'il lance. Sa troupe, à son exemple, ayant blessé et tué tout ce qui se trouvoit sur son passage, rompit la phalange, et pénétra. Les Lacédémoniens épouvantés à l'aspect d'Epaminondas, et accablés par le poids d'un corps aussi formidable, sont forcés de plier. Les Thébains, animés par l'exemple et les succès de leur général, enfoncent l'ennemi à droite et à gauche, et en font un carnage épouvantable; mais un petit nombre de Spartiates s'appercevant qu'Epaminondas poursuivoit sa victoire avec trop d'ardeur, se rallie tout-à-coup ; ils retournent à la charge, et font pleuvoir sur lui une grêle de traits. Pendant

qu'il en détourne quelques-uns, échappe aux autres, et les parant presque tous, combat avec un courage héroïque pour assurer la victoire à son parti, un Spartiate nommé Callicrate lui fait une blessure mortelle avec un javelot qu'il lui lance dans la poitrine au défaut de la cuirasse. Le bois du javelot s'étant rompu et le fer étant resté dans la blessure, il éprouve des tourmens insupportables, et tombe sur-le-champ. Le combat se renouvelle autour de son corps avec une nouvelle fureur. D'un côté l'ennemi veut le prendre vif, et de l'autre, son parti veut le sauver; enfin celui-ci l'emporte, s'empare du corps d'Epaminondas; et les Thébains eurent la gloire de mettre l'ennemi en déroute.

Epaminondas est blessé dangereusement.

Après plusieurs mouvemens différens; après cette alternative de pertes et d'avantages, les deux armées, toujours en présence et toujours sous les armes, firent sonner la retraite, comme de concert. Des deux côtés on s'attribua la victoire; on érigea des trophées; les Thébains, parce qu'ils avoient eu de l'avantage sur l'aile droite, et qu'ils étoient restés maîtres du champ de bataille; les Athéniens, parce qu'ils avoient

taillé en pièces un détachement de l'ennemi. Par point d'honneur, on se refusa d'abord des deux côtés à demander la permission de brûler les morts; ce qui, chez les anciens, étoit avouer la défaite de son parti : cependant les Lacédémoniens envoyèrent les premiers demander cette permission ; après cela, les autres ne pensèrent plus qu'à rendre les derniers devoirs à ceux qu'ils avoient perdus dans le combat.

Sur ces entrefaites, le corps d'Epaminondas avoit été porté au camp. Les chirurgiens, après avoir examiné sa blessure, déclarèrent qu'il expireroit aussi-tôt que le fer en seroit retiré; ces mots causèrent à tous les assistans le plus vif chagrin, et les plongèrent dans l'affliction la plus profonde : ils étoient inconsolables de voir un si grand homme sur le point de rendre le dernier soupir. Pour lui, la seule inquiétude qu'il témoigna fut sur le succès des armes de sa patrie, et sur l'avantage de cette journée. Lorsqu'on lui montra son bouclier, et qu'on l'assura que les Thébains avoient remporté la victoire, il se tourna vers ses amis avec un air calme et serein : « Tout est donc » bien », leur dit-il; et immédiatement après

qu'on lui eut retiré la tête du javelot enfoncé
Sa mort. dans sa poitrine, il expira dans les bras de la victoire.

Comme la puissance de Thèbes étoit due à ce général, elle finit en même temps que lui ; et c'est peut-être le seul exemple d'un homme, capable d'inspirer à sa patrie l'amour de la gloire des armes, qui l'ait conduite dans le chemin de la victoire. Ce grand général n'eut pas de modèle devant lui, et ne laissa personne pour marcher sur ses pas.

La bataille de Mantinée est la plus célèbre qui ait jamais été livrée de Grecs à Grecs. Toutes leurs forces avoient été jusque-là déployées suivant les divers intérêts qui les animoient de part et d'autre. On combattit alors avec une opiniâtreté égale à l'importance de l'objet qui devoit fixer l'empire de la Grèce. Il eût été transféré, par le cours ordinaire des événemens, aux Thébains, après cette victoire; s'ils n'en avoient perdu le fruit par la mort de leur général, qui étoit l'ame de leurs conseils et de tous leurs projets.

La mort d'Epaminondas détruisit les espérances des Thébains, et mit fin à cette passion soudaine qui les avoit enflammés pour la gloire et l'empire. Cependant ils

n'abandonnèrent pas leurs prétentions, et furent encore au nombre des Etats qui gouvernoient la Grèce. Ils firent quelques efforts; mais foibles et sans succès, plutôt pour prolonger leur existence que pour acquérir la supériorité ou la domination. Bientôt la paix fut proposée, et ratifiée par tous les Etats de la Grèce, excepté Sparte. Les conditions en furent que chaque Etat seroit maintenu dans ce qu'il possédoit, et déclaré indépendant de toute autre puissance. Paix conclue entre les Grecs.

Un nouvel ordre de choses suivit la conclusion de la paix, qui procura le repos à la Grèce, et parut éteindre les anciennes animosités qui en avoient ébranlé la puissance. Si l'on excepte une expédition en Egypte sous Agésilas, pour venir au secours de Tachos qui avoit usurpé ce royaume, et dans laquelle le roi de Lacédémone mourut, il y eut peu d'événemens dans les années suivantes. Les Athéniens, sur-tout, lorsqu'ils furent privés de celui qui avoit ranimé leur émulation, tombèrent dans l'indifférence et l'inaction, pour s'abandonner au repos et au plaisir, livrés entièrement à leurs spectacles, à leurs fêtes et leurs jeux. Ils étoient naturellement trop portés à ces amusemens; Coup-d'œil sur les Athéniens.

ils y avoient été anciennement excités par Périclès qui, sachant les conduire par leurs penchans, s'étoit servi de ce moyen pour gagner leur faveur, et les détourner du soin de surveiller de trop près son administration: mais à ce période de leur histoire, où nous sommes arrivés, leur dissipation étoit poussée au comble de l'extravagance. Telle étoit leur passion pour le théâtre, qu'elle étouffoit en eux toute autre idée ou d'affaires ou de gloire. En un mot, les décorations et toutes les autres dépenses qu'entraînoit le théâtre, étoient portées à un point si excessif, que Plutarque nous dit qu'il en coûtoit plus pour la représentation de quelques pièces de Sophocle et d'Euripide, qu'il n'en eût coûté pour faire la guerre aux Barbares.

Pour supporter ces dépenses, ils s'étoient emparés des sommes mises en réserve pour la guerre avec déclaration que quiconque proposeroit d'appliquer ces fonds à tout autre objet, seroit puni de mort. Non-seulement ils désobéirent à ce décret; mais ils allèrent encore plus loin dans le sens contraire, puisqu'ils ordonnèrent la peine de mort contre quiconque proposeroit de restituer ces fonds à l'épargne pour l'usage qui en

avoit d'abord été ordonné sous la même peine. En détournant l'application de ces fonds à des dépenses aussi étranges, et en faisant servir à l'entretien des mauvais citoyens, ce qui devoit être employé à celui de leurs soldats et de leurs matelots, ils firent bien voir qu'ils ne conservoient plus aucun reste de cet ancien esprit public qu'ils avoient fait éclater pendant la guerre de Perse; lorsqu'ils démolirent leurs maisons pour soutenir leur marine, en se créant des vaisseaux; lorsqu'une femme tua un homme à coups de pierres, pour avoir proposé d'appaiser le grand-roi (car c'est ainsi qu'on l'appeloit), en lui payant un tribut pour le satisfaire.

Dans ce relâchement universel, il n'étoit pas à présumer que les alliés traitassent avec les Athéniens, d'une manière aussi soumise que l'exigeoit leur orgueil qui vouloit commander le respect. Plusieurs des Etats secondaires, qui jusqu'alors avoient recherché leur alliance, et trouvé la sûreté à l'ombre de leur protection, prirent les armes contr'eux. En soumettant ces révoltés, Chabrias, Iphicrate et Thimothée acquirent une grande réputation, et passèrent pour

Guerre des alliés en Grèce.

Av. J. C. 358.

avoir été des généraux consommés; mais leurs succès, quels qu'ils furent, les mettent trop au-dessous des guerriers que la renommée a consacrés, pour les ranger dans cette classe; et leurs talens ne les ont pas empêchés de manquer des grandes occasions pour les déployer. La guerre s'ouvrit par le siége de Chio, où les Athéniens furent repoussés. Chabrias, ne voulant pas abandonner son vaisseau, préféra la mort à l'ignominie.

Le siége de Byzance suivit de près celui de Chio; mais les flottes des puissances belligérantes ayant été dispersées par la tempête devant cette place, les généraux Athéniens furent rappelés. Thimothée fut condamné à l'amende d'une grosse somme. Comme il étoit trop pauvre pour la payer, il se bannit volontairement. Iphicrate fut aussi obligé de se défendre lui-même, et se disculpa glorieusement par son éloquence. Cependant les affaires d'Athènes ne faisoient que décliner sous la conduite de Charès, qui resta seul chargé du commandement. La paix fut conclue, et laissa bientôt à chaque ville, à chaque peuple, le plein exercice de sa liberté. Ainsi finit la guerre des alliés qui avoit duré trois ans.

Fin de la guerre des alliés.

Av. J. C. 356.

Pendant le cours de ces événemens, une puissance, peu faite jusqu'alors pour fixer les observateurs politiques, s'élevoit dans la Grèce; et commençoit à devenir trop formidable, trop éclatante, pour ne pas mériter l'attention, dans le tableau général de l'histoire que nous retraçons. C'étoit l'empire des Macédoniens, peuple jusqu'alors inconnu et presque barbare, quoique brave et guerrier; qui n'avoit jamais paru devoir se placer en première ligne, ni même se mêler des affaires de la Grèce. Il profita de plusieurs circonstances pour sortir de son obscurité, et se mettre en mesure de produire par degrés une révolution générale dans le gouvernement de la Grèce. Il est nécessaire de remonter, par une courte digression, à l'origine de cette puissance, avant que d'entrer dans le détail des événemens qui lui firent prendre dans la suite un rôle si important sur le théâtre du monde.

CHAPITRE III.

Depuis la naissance de Philippe jusqu'à sa mort.

Origine des rois de Macédoine.

La Macédoine n'avoit jamais été considérée jusqu'alors comme faisant partie de la confédération générale des Etats de la Grèce ; on regardoit ses habitans comme relégués aux frontières de cette contrée, et comme des hommes à demi-barbares, qui se vantoient, à la vérité, d'avoir une origine commune avec celle de tous les Grecs ; mais qui n'avoient encore joui ni de la liberté, ni des avantages de la civilisation ; ils n'avoient que peu ou point de correspondance avec la mère-patrie ; ils avoient conservé l'habit et les mœurs des indigènes du pays où ils s'étoient fixés. Sous ce rapport, ils étoient traités avec autant de mépris que ce peuple.

Le premier roi dont leur histoire fasse mention avec quelque degré de certitude, fut Caranus qui régna dans la Macédoine, Argien de naissance, et qu'on dit avoir été

le seizième descendant d'Hercule. Ce fut sur cette tradition, que Philippe fonda, par la suite, ses prétentions à la race d'Hercule, et se permit lui-même d'affecter les honneurs divins. Ce Caranus passoit vulgairement pour avoir conduit un corps d'Argiens, sur la foi d'un oracle, dans cette contrée où il s'établit, en prenant le titre de roi. Après avoir régné, suivant les récits le plus généralement répandus, l'espace de vingt-huit ans, il transmit sa succession à ses descendans, qui la perpétuèrent jusqu'au temps où nous sommes arrivés ; mais il existe peu d'anecdotes dignes d'être rappelées sur ces différens souverains, qui furent principalement occupés à se défendre contre les incursions de leurs voisins. Les événemens particuliers qui se passèrent dans l'intérieur de leurs palais, ne sont guère remarquables que par les fréquens assassinats des différens usurpateurs que la famille royale enfanta successivement.

Amyntas, père de Philippe, commença son règne la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade : dans le cours de cette même année, il fut attaqué vigoureusement par les Illyriens qui le dépouillèrent

Amyntas, père de Philippe.

Av. J. C. 393.

d'une grande partie de son royaume, qu'il ne crut guère possible de recouvrer, qu'en s'adressant aux Olynthiens; et pour les engager plus sûrement dans ses intérêts, il leur céda un territoire fort étendu dans le voisinage de leur capitale. Replacé sur le trône par les Thessaliens, il conçut bientôt le desir de reprendre le territoire que la malheureuse situation de ses affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Telle fut l'occasion d'une guerre qu'il n'étoit pas en état de soutenir seul contre un peuple aussi puissant : les Grecs et les Athéniens, en particulier, vinrent à son secours, et lui fournirent les moyens d'abattre la puissance des Olynthiens, qui ne le menaçoient pas moins que d'une ruine entière et prochaine.

Amyntas mourut après avoir régné vingt-quatre ans, laissant trois enfans légitimes, Alexandre, Perdiccas et Philippe. Alexandre, l'aîné de ses fils, ne régna que l'espace d'un an; Perdiccas, le second, eut à combattre contre Pausanias, qui commença par s'emparer de quelques forteresses pour s'opposer à son élévation; mais, par le secours d'Iphicrate, le général Athénien, l'usurpateur fut chassé; et Perdiccas, le souverain

légitime, fut confirmé dans la possession du trône. Il n'en fut pas moins bientôt inquiété dans sa jouissance, par Ptolémée, fils naturel d'Amyntas, qui prétendit à la couronne, et la lui disputa. Par un consentement mutuel, ils s'en rapportèrent à Pélopidas le Thébain, recommandable encore plus par sa probité que par sa valeur. Pélopidas décida la question en faveur de Perdiccas : il avoit jugé nécessaire de prendre des otages des deux côtés pour obliger les compétiteurs à observer le traité qu'ils avoient accepté ; l'un de ces otages étoit Philippe qu'il emmena avec lui à Thèbes, où ce jeune prince résida plusieurs années. Il n'avoit alors que dix ans. Eurydice, sa mère, supplia avec instance Pélopidas, en se séparant de ce fils qu'elle chérissoit tendrement, de lui faire donner une éducation digne de sa naissance; en même temps, elle demanda un otage de la ville où son fils en servoit lui-même. Pélopidas plaça le jeune prince Macédonien, chez Epaminondas qui avoit chez lui un célèbre pythagoricien, pour l'éducation de son propre fils. Philippe fit de grands progrès sous ce philosophe, et profita encore plus des

Education de Philippe.

instructions d'Epaminondas sous lequel on peut croire qu'il fit quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit fait mention nulle part. Il n'étoit pas possible de rencontrer un plus excellent maître, soit poûr le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie; cet illustre Thébain étoit tout-à-la-fois grand philosophe, homme d'esprit autant que vertueux, grand général et grand homme d'Etat. Philippe étoit fier d'être en quelque sorte son pupille, et se le proposa de bonne heure pour modèle à lui-même; plus heureux s'il l'avoit en tout imité! Peut-être emprunta-t-il d'Epaminondas son activité pour la guerre et son empressement à saisir les occasions; qualités qui n'étoient néanmoins qu'une des moindres parties où excelloit ce personnage célèbre; mais à l'égard de sa tempérance, de cet esprit de justice, de ce désintéressement, de cette sincérité, de cette grandeur d'ame, de cette clémence qui le distinguoient et en faisoient vraiment un grand homme, ces vertus que Philippe n'avoit point reçues de la nature, il ne les acquit jamais malgré l'exemple d'un si beau modèle.

Les Thébains étoient loin de présager

qu'ils élevoient alors et formoient parmi eux le plus dangereux ennemi de la Grèce. Philippe avoit passé neuf ou dix ans à Thèbes, lorsque des nouvelles de Macédoine lui annoncèrent une révolution : elles lui firent quitter furtivement la ville de Thèbes; il se dérobe pour voir la suite de ces événemens : il trouve les Macédoniens dans une extrême stupeur, après la perte de leur roi Perdiccas, qui avoit été tué dans une bataille mémorable, par des Illyriens : il juge que sa patrie redoute autant d'ennemis qu'elle a de voisins. Les Illyriens étoient sur le point de rentrer dans le royaume avec des forces encore plus considérables ; les Péoniens continuoient d'infester, par leurs incursions perpétuelles, le territoire de Macédoine; les Thraces étoient déterminés à placer sur le trône Pausanias, qui n'avoit pas renoncé à ses prétentions ; et les Athéniens portoient un certain Argée, que Mantias, leur général, avoit ordre de soutenir avec une flotte imposante et un corps considérable de troupes. La Macédoine avoit alors besoin d'un prince en âge de la gouverner, et ne voyoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de ce Perdiccas, que la loi déclaroit l'héritier

de la couronne. Philippe gouverna quelque temps le royaume sous le titre de tuteur du jeune prince ; mais ses sujets, justement alarmés, déposèrent le neveu pour se déclarer en faveur de l'oncle ; et au lieu de l'héritier présomptif que la nature appeloit au trône, ils y placèrent celui que la situation des affaires présentes demandoit : persuadés que les loix que la nécessité commande sont au-dessus de toutes les autres. Philippe monta donc sur le trône à l'âge de vingt-quatre ans, la première année de la cent cinquième olympiade. Jamais l'état où se trouvoient les Macédoniens n'avoit demandé plus de prudence et d'activité dans l'homme qui devoit les gouverner. Ils étoient, comme nous l'avons dit, environnés d'autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens, enflés par leur dernière victoire, se préparoient à marcher contr'eux avec une armée formidable. Les Péoniens recommençoient journellement leurs incursions; et, dans le même temps, le droit à la couronne qu'on venoit de déférer à Philippe, étoit disputé par Pausanias et par Argée. Le premier, soutenu par les Thraces; le second, par les Athéniens, qui, pour cet effet, venoient de

Philippe est déclaré roi, par les Macédoniens, au préjudice de son neveu.

Av. J. C. 368.

mettre en mer une flotte suffisante, secondée par trois mille hommes qu'ils faisoient avancer par terre.

Dans ces circonstances, au milieu de tant d'ennemis qu'il avoit à combattre à-la-fois, avant même d'être établi sur le trône, Philippe crut devoir employer tous ses moyens pour s'assurer de l'esprit du peuple auquel il alloit commander, gagner son affection, et relever son courage qui étoit fort abattu par la perte d'environ quatre mille hommes dans la dernière affaire avec les Illyriens. Il réussit dans tous ces points par l'art et l'adresse dont il fit usage, et par l'empire de l'éloquence qu'il possédoit au suprême degré. Son premier soin fut d'exercer ses sujets au maniement des armes, de rétablir la discipline parmi eux, et de les former à tous les travaux de la guerre. C'est à cette époque qu'il institua la fameuse phalange macédonienne, dont il se servit par la suite avec tant de succès. Cette institution perfectionna singulièrement l'ancienne tactique usitée parmi les Grecs. Elle consistoit, en général, à serrer les rangs de l'infanterie, de manière à repousser le choc de l'ennemi, sans être jamais rompue. La phalange complète pou-

Philippe institue la phalange macédonienne.

voit être d'environ seize mille hommes : quoiqu'elle fût assez ordinairement prise pour un bataillon de soldats, souvent même elle composoit toute l'infanterie. Cette phalange, décrite par Polybe avec beaucoup de détails, se divisoit ordinairement en dix corps, dont chacun étoit composé de seize cents hommes, rangés sur cent de front et seize de profondeur. Les fantassins restoient pressés l'un contre l'autre si étroitement, que les piques du cinquième rang s'étendoient trois pieds au-delà de la première ligne. Le reste, dont la trop grande distance de cette première ligne rendoit leurs piques inutiles, s'appuyoit sur les boucliers de ceux qui étoient devant eux, et restant vis-à-vis, sur une même file, pressoient l'avant-garde, pour la soutenir et se pousser au premier rang, lorsque l'assaut devenoit plus violent et plus difficile à supporter.

Quand Philippe eut réglé les affaires du dedans, il porta ses regards au-dehors, pour conjurer la tempête qui le menaçoit de tous côtés. Avec de l'argent et des promesses, il termina, pour le moment, des différends avec quelques Etats ennemis qui l'avoisinoient le plus; et ensuite il tourna ses for-

ces contre les Athéniens, qui marchoient vers Méthone pour secourir Argée. Il leur livra bataille et les défit. La mort d'Argée, qui fut tué dans l'action, mit fin à cette entreprise; car il permit aux Athéniens, quand ils furent en son pouvoir, de retourner dans leur pays. Cet exemple de modération fit tant d'impression sur eux, qu'aussi-tôt après ils firent la paix avec lui: mais il ne l'observa que le temps nécessaire pour exécuter le dessein qu'il avoit formé de secourir les autres parties de son empire.

Bataille de Méthone.

Défaite des Athéniens, qui font la paix avec Philippe.

Philippe marche donc vers le nord: il déclare la guerre aux Péoniens, et les subjugue. Il tomba ensuite sur les Illyriens; il leur tua environ sept mille hommes dans un combat qui dura peu, et les obligea de lui rendre toutes les conquêtes qu'ils avoient faites en Macédoine. Il avoit fermé le passage aux Thasiens; mais il ne se crut pas suffisamment assuré, avant de se rendre maître d'Amphipolis. Cette place étoit commodément située sur le fleuve Strymon, et servoit, ainsi, de rempart à toute cette partie de l'empire de Macédoine. Philippe en connoissoit l'importance. C'est pourquoi dès le commencement de son règne, il avoit eu

dessein de s'en emparer; c'étoit un sujet de réclamation de la part des Athéniens; ils y prétendoient comme à une de leurs colonies, à laquelle ils attachoient tant d'importance, que lorsqu'ils prirent les armes pour Argée contre Philippe, c'étoit moins pour soutenir les prétentions personnelles de celui-là, que pour s'arroger le droit de donner un maître aux Macédoniens : il entroit dans leurs vues de reprendre Amphipolis, par ce moyen, dans le cas où Argée auroit réussi dans son projet. Philippe s'apperçut de cette ruse, et, jugeant qu'il étoit nécessaire de se mettre en mesure avec les Athéniens, il ne voulut ni prendre la place pour lui, ni la leur laisser prendre; il choisit un milieu : ce fut de déclarer Amphipolis ville libre. Par-là il offroit aux habitans le moyen de secouer le joug de leurs anciens maîtres, et de paroître tout-à-la-fois agir par eux-mêmes; mais il ne laissa cette ville dans cette position, que jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de la dominer entièrement : ce qui n'étoit pas difficile à effectuer alors, puisque les Athéniens refusèrent même d'y envoyer des secours, alléguant pour excuse, que ce seroit risquer de rompre la paix qu'ils

avoient faite avec Philippe un an auparavant. Mais la vérité est que celui-ci les trompa, en leur promettant de leur faire restituer cette place. Au lieu de garder sa parole, il fit des progrès ultérieurs en s'emparant de Pidnée et de Potidée; cette dernière ville étoit même au pouvoir des Athéniens, qui y avoient une garnison que Philippe en fit sortir; en la renvoyant, néanmoins, avec beaucoup d'égards; comme pour faire croire qu'il étoit éloigné de rompre ouvertement avec cette république, au moins jusqu'à ce que ses desseins fussent parvenus au degré de maturité nécessaire. En même temps, il fit tous ses efforts pour affoiblir ses rivaux, et les éloigner de ses frontières: il remit Pidnée et tout le territoire qui en dépendoit, aux Olynthiens, les ennemis les plus invétérés de son père.

Philippe étoit alors trop embarrassé pour réveiller d'anciennes rivalités contre une ville aussi riche et aussi puissante que celle des Olynthiens, qui, durant trois années entières, avoient tenu tête aux forces réunies de Sparte et de Macédoine. Il préféra donc d'acheter leur amitié dans cette circonstance, et de les distraire un instant de

leur ancienne animosité, en leur livrant cette ville ; comme il avoit amusé les Athéniens par le traité de paix qu'il conclut avec eux, jusqu'à ce qu'il fût en état de les attaquer avec plus d'avantage. Il trouvoit, en même temps, une nouvelle occasion de tromper les Athéniens, qui recherchoient alors l'alliance des Olynthiens, pour se ménager un accès facile dans cette contrée. De quelque côté que les Athéniens se fussent déclarés, ils étoient encore assez puissans pour faire pencher la balance ; c'est pourquoi le grand sujet de discorde entre Philippe et les Athéniens, fut de gagner les Olynthiens.

Le roi de Macédoine alla prendre ensuite la ville de Crénides qui avoit été bâtie deux ans auparavant, et qu'il appela, de son nom, *Philippe*. C'est-là qu'il découvrit une mine d'or qui produisoit, par an, la valeur de trois millions trois cent soixante mille livres. C'étoit, pour ce siècle, une somme considérable, qui devoit lui être encore plus utile que des flottes et des armées ; car il manqua rarement de s'en servir dans ses négociations. On rapporte que, sur la question qu'il fit à l'oracle de Delphes qu'il consulta sur le projet d'une expédition, cet

oracle répondit, par l'organe de sa prêtresse, qu'avec des armes d'argent, il pourroit tout conquérir. Il suivit le conseil de l'oracle, et ses succès répondirent à sa sagesse. En effet il se glorifioit moins de remporter des victoires, que de réussir dans les négociations, sachant bien que ses soldats et ses généraux partageoient la gloire des unes, et que l'honneur des autres lui appartenoit tout entier.

Un plus vaste champ s'ouvrit bientôt à l'ambition de Philippe. Les sujets de rivalité qui s'étoient élevés entre les différens Etats de la Grèce, étoient toujours un levain de discorde, qu'on n'avoit jamais pu empêcher de fermenter, et qui s'aigrit particulièrement à l'occasion que nous allons rapporter.

Origine de la guerre sacrée.

Av. J. C. 365.

Cette rupture éclatante, qui prit ensuite le nom de *guerre sacrée*, vint de ce que les Phocéens avoient labouré, dans la Phocide, des terres qui appartenoient au temple d'Apollon à Delphes. Aussi-tôt les Etats voisins s'élevèrent contre cette usurpation, en criant au sacrilége. Ils portèrent l'affaire au jugement des Amphictyons, à qui la connoissance de tout ce qui avoit rapport aux choses sacrées étoit particulièrement dévo-

lue. Les Phocéens furent condamnés à une amende considérable. Comme ils étoient hors d'état de l'acquitter, ils refusèrent de se soumettre au jugement, alléguant que le soin et la souveraineté du temple leur appartenoient de toute antiquité; et, pour prouver leurs droits, ils citoient un exemple tiré d'Homère.

Philomélas, un de leurs principaux chefs, leur conseilla, le premier, de prendre les armes; il excita leur courage, et fut déclaré général: il s'adressa d'abord aux Spartiates, qui avoient également été condamnés à une amende par les Amphictyons, à la sollicitation des Thébains, pour s'être emparés, par fraude et par violence, de la citadelle de Thèbes.

Il n'en falloit pas davantage pour disposer les Lacédémoniens à se joindre avec empressement à Philomélas; mais ils ne crurent pas le moment favorable pour se déclarer ouvertement; ils se contentèrent de l'encourager dans ses projets, et de l'aider d'argent; se trouvant, par ce secours, en état de lever des troupes, il se met lui-même en possession du temple, sans beaucoup de difficulté. La principale résistance qu'il trouva dans les environs, fut de la part des

Locriens ; mais après les avoir vaincus, il arracha le décret des Amphictyons qui étoit inscrit sur les colonnes du temple. Néanmoins, pour augmenter son autorité et colorer cette entreprise, il crut convenable de consulter l'oracle, et de se procurer une réponse favorable. Pour réussir dans ses desseins, il s'adresse à la prêtresse ; mais elle lui refuse son ministère, jusqu'à ce qu'intimidée par ses menaces, elle lui répond enfin « que le dieu lui laissoit la liberté de faire » comme il lui plairoit » : ce qu'il regarda comme une réponse en faveur de ses projets. Il eut soin de la publier comme telle.

Guerre déclarée aux Phocéens.

Les Amphictyons s'étant assemblés une seconde fois, prirent la résolution de déclarer la guerre aux Phocéens. La plupart des Etats de la Grèce eurent part à cet événement, et se décidèrent pour l'un ou l'autre des deux partis. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens et plusieurs autres peuples voisins, se déclarèrent pour la divinité ; tandis que Sparte, Athènes et quelques autres villes du Péloponnèse se joignirent aux Phocéens. Philomélas n'avoit pas encore touché aux trésors du temple ; mais, par la suite, il devint moins scrupuleux, et crut

que les richesses d'Apollon ne pouvoient être mieux employées qu'à la défense de cette divinité; car il donna ce nom spécieux à son sacrilége attentat. Par-là il fut en état de doubler la paye de ses soldats et de lever un corps de troupes très-considérable. A cette occasion, il se livra plusieurs batailles dont le succès parut quelque temps douteux entre les deux partis. Tout le monde sait combien les guerres de religion sont longues et à craindre, à quels excès un faux zèle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, ayant fait quelques prisonniers dans une bataille, les condamnèrent tous à la mort, comme des sacriléges avec lesquels il n'étoit plus permis de communiquer. Les Phocéens, à leur tour, en firent de même par représailles. Ils avoient d'abord obtenu plusieurs avantages; mais ils furent défaits dans une bataille importante. Philomélas, leur chef, se voyant attaqué, enfermé sur une éminence, sans aucun moyen de retraite, se défend pendant long-temps avec une valeur presqu'incroyable: ne pouvant néanmoins se sauver, il se précipite, la tête la première, du haut d'un rocher, pour éviter les tortures qui l'atten-

Philomélas, chef des Phocéens.

Sa mort.

doient, s'il étoit tombé vivant dans les mains de ses ennemis. Onomarque lui succéda, et prit le commandement de ses troupes.

Onomarque lui succède.

Politique de Philippe, roi de Macédoine, qui reste neutre parmi les Grecs.

Philippe pensa qu'il convenoit mieux à ses intérêts de rester neutre dans cette commotion générale de la Grèce, soit à l'égard des Phocéens, soit à l'égard des Thébains. Il convenoit encore moins à la politique de ce prince ambitieux, peu touché de la religion et des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de s'engager dans une guerre dont il ne pouvoit retirer le moindre avantage. Mais il lui importoit beaucoup de profiter de la circonstance où toute la Grèce occupée, ou divisée par une guerre menaçante, lui fournissoit une occasion facile de reculer les limites de son empire et de pousser ses conquêtes sans aucun obstacle et sans le moindre danger : il voyoit aussi avec plaisir les deux partis s'affoiblir et se consumer l'un par l'autre, de manière à lui faciliter les moyens de tomber ensuite sur eux avec plus d'avantage.

Il s'empare de la petite ville de Méthone, où il perd un œil.

Dans le dessein de subjuguer la Thrace, et d'assurer les conquêtes qu'il y avoit déjà faites, il résolut de s'emparer de la petite ville de Méthone, incapable de résister par

ses propres forces; mais qui l'inquiétoit et contrarioit l'exécution de son plan, tant qu'elle seroit dans les mains de ses ennemis. C'est pourquoi il assiégea cette place, et la rasa entièrement, aussi-tôt qu'il s'en fut rendu maître. Il perdit un œil au siége de Méthone, par un accident fort singulier. Aster d'Amphipolis, ayant offert ses services à Philippe comme un des meilleurs arbalêtriers qui existât, puisqu'il se vantoit de pouvoir atteindre les oiseaux dans leur vol le plus rapide ; le monarque lui répondit : « Fort » bien, je pourrai vous prendre à mon ser» vice, lorsque je ferai la guerre aux étour» neaux ». La raillerie piqua au vif cet archer. Souvent un bon mot coûte bien cher. Aster s'étant jeté immédiatement après dans la ville assiégée, lui lança une flèche, où il avoit écrit : « *A l'œil droit de Philippe* »; et lui prouva cruellement qu'il savoit bien tirer ; car, en effet, il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoya cette même flèche, avec cette inscription : « Si Philippe s'empare de » la ville assiégée, *Aster sera pendu* ». Il lui tint parole. Un habile chirurgien enleva le trait de l'œil de Philippe avec tant de dextérité, qu'il ne lui resta pas même la

moindre cicatrice; et s'il ne put lui sauver la vue, il lui sauva du moins la difformité.

Philippe porte ses armes dans la Thessalie, pour la délivrer de la tyrannie.

Après avoir pris la ville de Méthone, Philippe, aussi empressé à détruire les forces de ses ennemis par de nouvelles conquêtes, qu'à augmenter le nombre de ses alliés par quelques services importans, marcha vers la Thessalie qui avoit imploré son secours contre la tyrannie de ceux qui la gouvernoient. La liberté de ce pays sembloit assurée par la mort d'Alexandre de Phère : cependant ses frères, qui, de concert avec Thébé son épouse, avoient formé le complot de l'assassiner, furent bientôt las du rôle de libérateurs qu'ils avoient joué, et firent revivre la tyrannie pour opprimer les Thessaliens sous un joug nouveau. Lycophron, l'aîné des trois frères qui succédèrent à Alexandre, s'appuyoit sur la protection des Phocéens. Onomarque, leur général, lui amena un corps nombreux de troupes, et gagna d'abord un avantage considérable sur Philippe; mais ayant voulu tenter une seconde action, il fut entièrement défait, et son armée mise en déroute. Cette armée fut poursuivie dans sa fuite jusqu'aux bords de la mer; il resta plus de six mille hommes

sur la place, parmi lesquels se trouvoit Onomarque, dont le corps fut attaché à une potence. Trois mille prisonniers furent précipités dans la mer par l'ordre de Philippe, comme autant de sacriléges qui s'étoient déclarés les ennemis de la religion.

Mort d'Onomarque.

Philippe marche contre les Phocéens, et se mêle enfin des affaires de la Grèce.

Philippe, après avoir rendu la liberté aux Thessaliens, résolut de porter ses armes dans la Phocide : ce fut la première entreprise qui lui servit d'occasion pour mettre le pied dans la Grèce, et prendre part aux affaires publiques, dont les rois de Macédoine avoient toujours été écartés comme étrangers. Dans ce dessein, et sous prétexte de s'avancer vers la Phocide, afin d'en punir les sacriléges habitans, il dirigea sa marche vers les Thermopyles, pour se rendre maître de ce passage, qui lui ouvroit une entrée libre dans la Grèce, et particulièrement dans l'Attique. L'entrée des étrangers dans le territoire de la Grèce avoit toujours paru une mesure formidable à ceux qui portoient le nom de Grecs. Les Athéniens, à la nouvelle de cette marche qui pouvoit avoir les plus grandes conséquences, se portèrent à la hâte aux Thermopyles, et s'emparèrent de ce poste important que Phi-

lippe n'essaya point d'emporter par la force. Si les Athéniens se réveillèrent du sommeil léthargique où les avoit plongés depuis longtemps le goût des plaisirs et de la frivolité, ce fut à la persuasion de Démosthène qu'ils durent cette énergie. Démosthène étoit le célèbre orateur qui, dès le commencement, s'apperçut de l'ambition de Philippe, et prévit jusqu'où la puissance dont ce prince jouissoit, pouvoit porter l'exécution des projets qu'il méditoit.

Démosthène étoit aussi illustre par son éloquence, que grand homme d'Etat. Nous allons le voir bientôt jouer un rôle important dans le cours de cette histoire. Il étoit né la dernière année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade, suivant Denis qui, dans sa lettre à Lammachus, s'est appliqué à distinguer fort exactement les différentes époques de la vie de cet orateur, et des différentes harangues qu'il prononça. Ce n'étoit pas le fils d'un médiocre et obscur artisan, comme le satirique Romain nous l'a voulu représenter; mais il devoit le jour à un citoyen d'Athènes, distingué par une fortune considérable qu'il avoit gagnée en élevant une manufacture d'armes. A l'âge de sept

Démosthène.

Son origine, et son entrée dans la carrière de l'éloquence et de la politique.

Difficultés naturelles qui s'opposent à son élévation.

ans, il avoit perdu son père ; et, pour comble d'infortune, les tuteurs à qui son enfance avoit été confiée, dissipèrent la plus grande partie de son héritage. Victime de leurs déprédations, et désespérant de fournir une longue carrière avec une complexion foible et extrêmement délicate, il ne laissa pas de montrer de bonne heure un desir passionné de parler un jour en public, et de se faire un nom fameux parmi tous ceux qui couroient la même carrière. Les applaudissemens qu'il avoit vu prodiguer dans une assemblée à un orateur célèbre qui défendit la cause de son pays, contre la ville d'Orope, dans un discours travaillé soigneusement, enflammèrent sa première jeunesse d'une passion violente pour obtenir de semblables honneurs. Isocrate et Isée étoient alors les deux maîtres d'éloquence les plus distingués dans Athènes. Le style enchanteur et fleuri du premier ne convenoit guère au génie de Démosthène; celui d'Isée, plus mâle, plus vigoureux et plus énergique, étoit le seul propre à traiter les affaires publiques. Aussi notre jeune candidat s'appliqua-t-il davantage à suivre les leçons du dernier, sous la direction duquel ses études

devoient mûrir un jour le vrai caractère d'éloquence auquel il aspiroit. Le premier essai qu'il en fit publiquement, fut contre ses tuteurs dont il avoit été si maltraité ; mais la bonté de sa cause le servit encore mieux dans cette occasion que la supériorité de ses talens ; car cette première tentative ne répondit point à ce qu'il s'en promettoit. Il fut bientôt convaincu de la nécessité de perfectionner sa prononciation qui n'étoit point sonore, encore moins agréable. Son application profonde, le soin qu'il en prit secrètement, joint au travail extraordinaire auquel il se livra pour vaincre ce défaut, cette difficulté naturelle de prononciation, sont très-connus, et ont été souvent répétés par les historiens et les critiques anciens et modernes ; nous allons bientôt avoir occasion d'en parler. Son portrait, comme homme d'Etat, sera mieux connu par l'histoire de ce qu'il fit sous le rapport de ce caractère, dans les circonstances que nous allons décrire. Comme orateur, il n'est pas nécessaire, sans doute, de le faire connoître davantage à nos lecteurs. L'étude de l'éloquence étoit alors le moyen le plus prompt, pour ne pas dire le seul, de par-

venir aux premiers emplois. Son début dans la carrière des affaires publiques ne fut pas différé plus de deux ans après l'événement dont il vient d'être question, relativement à ses tuteurs. Ceux-ci s'étoient emparés de son patrimoine, dont il recouvra une partie; ce succès l'encouragea, quelque temps après, à pérorer devant le peuple dans une assemblée générale : mais il s'en acquitta fort mal; il fut sifflé. Cependant il s'y hasarda bientôt une seconde fois, mais avec aussi peu de succès. Comme il s'en retournoit pour cacher pendant quelque temps sa honte, sa confusion et son désespoir, un des plus excellens comédiens de ce temps, qui étoit son ami, nommé Satyrus, l'ayant rencontré, l'encouragea d'abord à ne pas renoncer à la tribune : dans cette intention, il lui fit réciter quelques vers de Sophocle ou d'Euripide. Satyrus les répéta ensuite; mais il leur donna une toute autre grace, par le ton, le geste et le feu avec lesquels il les déclama, en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différens. A l'aide des leçons de cet acteur, et graces à sa persévérance et à son travail, il devint lui-même, à la fin, un des plus grands maîtres dans le

grand art de l'élocution. Il parvint à corriger le défaut naturel de son organe, ainsi que les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées par suite de ce défaut, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant plusieurs vers de suite, à haute voix, sans s'interrompre ; et cela même, en marchant, et montant par des endroits escarpés. Il fit plus ; il alloit sur le bord de la mer, et dans le temps que les flots étoient le plus violemment agités, il y déclamoit des harangues, pour s'accoutumer, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées. Il n'est pas bien reconnu, si cette anecdote, attribuée à Satyrus, lui appartient véritablement, puisque ce personnage semble avoir été confondu avec Néoptolême et Andronicus, qui étoient également deux célèbres comédiens.

Démosthène, au surplus, passe pour avoir été l'élève des trois acteurs que nous venons de citer, et tous trois très-fameux. Avec ces avantages extérieurs qu'il avoit acquis, et les progrès qu'il fit dans l'éloquence, il reparut en public. Il réussit tellement, qu'on venoit en foule de toutes les parties de la Grèce

pour l'entendre. Dès-lors on le regarda comme un modèle de véritable éloquence. Nul orateur, dans sa patrie, ne mérita en effet de lui être comparé, aucun même de ceux à qui la république romaine accorda depuis ce beau titre, excepté Cicéron. Quoique la question ait été souvent agitée entre plusieurs écrivains, pour savoir lequel des deux méritoit la palme, ces auteurs n'ont jamais hasardé de la décider, et n'ont rien fait de plus dans cette discussion que de décrire les différentes qualités de l'un et de l'autre. Ces disputes n'ont servi qu'à prouver qu'ils étoient tous deux parfaits dans leur genre.

Caractère de l'éloquence de Démosthène.

L'éloquence de Démosthène étoit grave, austère comme son génie; mâle, sublime, ferme et impétueuse. Elle abondoit en métaphores, en apostrophes, en interpellations; ce qui, joint à sa manière imposante d'invoquer les dieux, de les appeler souvent en témoignage, ainsi que les planètes, les élémens et toute la nature, jusqu'aux manes de ceux qui avoient péri dans les journées de Salamine et de Marathon, avoit un empire si foudroyant sur tous ses auditeurs, qu'il étoit généralement regardé comme inspiré. S'il n'avoit pas tou-

jours la douceur et ce charme qui s'insinue, à l'aide des graces du discours, dans tous les esprits, comme il est permis peut-être de l'exiger souvent d'un orateur, il ne manquoit pourtant ni de cet art, ni de cette délicatesse nécessaire, quand l'occasion l'exigeoit. Il savoit sur-tout pénétrer les dispositions secrètes du peuple qu'il dirigeoit à son gré vers le but qu'il lui proposoit, quelquefois feignant une intention toute contraire. Mais ce qui le caractérise principalement, c'est cette véhémence qui entraînoit également et par son style et par le geste qui répondoit à son élocution. C'étoit en effet ce que les circonstances demandoient le plus impérieusement de tous les autres orateurs; car le peuple étoit alors devenu si insolent, si despote dans sa démocratie, si factieux, si divisé, si jaloux de son pouvoir, et tellement plongé dans l'oisiveté de ses plaisirs frivoles, et dans l'abandon de toute autre occupation, qu'aucun art n'eût été capable de porter la persuasion dans son esprit, sans cette force, cette énergie de talent décidé que Démosthène avoit seul pour l'appaiser, le réunir au milieu des factions, et enfin lui faire braver tous les dangers qui le menaçoient.

Caractère de Démosthène.

Mais Démosthène lui-même n'auroit jamais pu faire tant d'impression sur ce peuple, si le talent de la parole qu'il possédoit, n'avoit été rehaussé par l'opinion de son intégrité. C'étoit cette idée qu'on attachoit à l'*homme* plutôt qu'à l'*orateur*, qui donnoit du poids à tout ce qu'il disoit, l'animoit, et l'élevoit en quelque sorte au niveau d'une certaine grandeur presqu'emphatique. C'étoit ce qui captivoit sur-tout l'attention du peuple et le déterminoit dans ses résolutions. Il étoit bien convaincu que Démosthène ne parloit que d'après son cœur, qu'il n'avoit aucune intrigue à ménager, ni d'autre intérêt que le bien public. La meilleure preuve qu'il en donnoit à ses compatriotes, étoit son animosité signalée contre Philippe, qui disoit fort bien que Démosthène étoit plus à craindre pour lui que toutes les flottes et les armées des Athéniens; qu'en un mot il n'avoit d'autre ennemi dans Athènes que Démosthène : aussi le monarque n'épargna-t-il rien dans ses entreprises pour corrompre cet orateur, comme il avoit gagné la plupart de ceux qui gouvernoient la Grèce. Mais ce grand homme sut résister à toutes les offres, à toutes les séductions, et

Idée de la véritable éloquence.

l'on remarqua, dans plus d'une occasion, que tout l'or de la Macédoine n'auroit pu l'acheter.

Philippe repoussé par les Athéniens, les oblige à défendre les Olynthiens, leurs alliés.

Philippe, à son entrée dans la Grèce, se voyant repoussé par les Athéniens, tourna ses armes contre les places éloignées, qui dépendoient de leur puissance : telles que leurs colonies ou les provinces qu'ils avoient conquises. Il en vouloit particulièrement aux Olynthiens, qu'il voyoit depuis long-temps d'un œil jaloux; mais il les avoit ménagés, courtisés même, tant qu'il portoit ses vues d'un autre côté. Il résolut enfin de les soumettre entièrement; et, marchant directement vers leur capitale, il se contenta de leur envoyer un simple message, pour leur annoncer qu'il falloit ; ou qu'ils eussent à lui abandonner Olynthe, ou qu'il renonçât lui-même à posséder la Macédoine. Les Olynthiens envoyèrent aussi-tôt vers Athènes pour demander du secours. Le sujet y fut débattu solennellement; et tandis que Démosthène soutenoit avec chaleur qu'il falloit leur accorder ce secours, Démade et Hypéride soutenoient le contraire. Cependant l'avis de Démosthène prévalut. Le peuple d'Athènes étoit bien décidé, d'ail-

leurs, à s'unir aux Olynthiens contre Philippe; mais la grande difficulté consistoit à savoir comment on trouveroit les moyens de fournir ces secours. Les fonds publics, destinés principalement dans l'origine à soutenir la guerre, avoient été détournés et employés à des spectacles. Ces fonds montoient à plus de mille talens par an, dont une certaine portion avoit été accordée pour défrayer les citoyens eux-mêmes qu'on obligeoit à venir assister aux représentations des jeux scéniques. Ces distributions avoient continué depuis Périclès jusqu'alors, et l'on en étoit venu au point de les exiger comme un droit, sur-tout depuis qu'on avoit obtenu, en dernier lieu, une loi qui prononçoit la peine de mort contre quiconque proposeroit de restituer ce fonds à son usage primitif. Il arrivoit de-là qu'on étoit obligé d'avoir recours à des taxes extraordinaires lorsqu'un danger pressant exigeoit de nouvelles levées. La répartition s'en faisoit si inégalement, et la perception en étoit si difficile, que rarement on pouvoit atteindre le but qu'on se proposoit par ces impôts du moment.

Embarras des Athéniens.

Démosthène traita ce sujet avec autant de

circonspection que d'adresse. Après avoir prouvé que les Athéniens se trouvoient dans l'obligation indispensable de mettre une armée sur pied, pour arrêter les progrès d'un ennemi aussi ambitieux; il conclut par affirmer que le seul moyen d'y parvenir, ne pouvoit être que le fonds destiné à la dépense des spectacles. Ce motif eut quelque poids à la vérité, mais ne fut point capable de déterminer le succès qu'il méritoit. Les Athéniens firent passer quelques renforts à Olynthe. Philippe, qui avoit corrompu les principaux de la ville, y entra, pilla tout, et vendit jusqu'aux habitans, au nombre des dépouilles dont il s'enrichit. C'est-là qu'il trouva des trésors suffisans pour le mettre en état de poursuivre ses progrès ultérieurs.

Sujet des harangues de Démosthène nommées les Olynthiennes.

Sur ces entrefaites, les Thébains, incapables, seuls et sans alliés, de finir la guerre qu'ils avoient entreprise, et continuée depuis si long-temps contre les Phocéens, firent des propositions à Philippe, qui jusqu'alors, comme nous l'avons observé, s'étoit contenté de garder une espèce de neutralité apparente, par rapport à l'objet de cette guerre, qu'on appeloit toujours

sacrée, et que, sous ce prétexte même, il feignoit de respecter. Mais il n'attendoit que l'occasion de se déclarer ; elle ne pouvoit manquer d'arriver naturellement, quand les deux partis se seroient affoiblis l'un et l'autre par la longueur d'une guerre qui les épuisoit également. Les Thébains n'étoient plus ce peuple enorgueilli par la victoire et les vues ambitieuses que les succès d'Epaminondas leur faisoient partager : leur esprit étoit bien déchu. Ce fut à cette époque qu'ils sollicitèrent l'alliance de Philippe, et que celui-ci résolut d'embrasser leurs intérêts, pour les opposer à ceux des Phocéens. Il n'avoit pas perdu de vue le projet qu'il avoit formé d'entrer dans la Grèce, et de s'en rendre maître ; pour y réussir, rien ne lui convenoit mieux que de se déclarer en faveur de l'un des deux partis qui la divisoient alors ; c'est-à-dire, de prendre celui des Thébains, ou des Athéniens et des Spartiates. Il n'étoit pas assez dépourvu de sens pour imaginer que ces derniers voulussent seconder le dessein qu'il avoit de porter ses armes sur le territoire de la Grèce. Il n'avoit donc rien de mieux à faire que de se réunir aux Thébains, qui s'offroient d'eux-mêmes,

Les Thébains sollicitent l'alliance de Philippe.

qui, d'ailleurs, dans la décadence de leurs affaires, avoient besoin de son secours pour se soutenir. Il n'hésita donc pas à se déclarer enfin pour eux : mais, pour donner un prétexte spécieux à cette résolution, outre la reconnoissance dont il affectoit que son cœur étoit pénétré pour la ville de Thèbes où il avoit été élevé, il prétendit encore se faire honneur du zèle dont il étoit également animé pour la cause de la divinité qu'il alloit venger, et dont on avoit violé le territoire ; satisfait par-là de passer pour un prince religieux, qui prenoit vivement à cœur la défense du temple de Delphes, pour se concilier par ce moyen l'estime et l'amitié des Grecs.

Philippe se déclare avec adresse pour le parti des Thébains.

Philippe n'avoit rien de plus à cœur, en effet, que de se rendre maître des Thermopyles, qui devoient lui ouvrir l'entrée de la Grèce, pour s'arroger à lui seul tout l'honneur de la guerre sacrée, comme s'il étoit le principal arbitre de ces grands différends ; et pour présider lui-même aux jeux pythiens. En conséquence, il desiroit très-ardemment de secourir les Thébains, et, par-là, de se rendre maître de la Phocide. Mais, pour arriver à l'exécution de ce dou-

ble dessein, il étoit nécessaire de le cacher soigneusement aux Athéniens, qui s'étoient déclarés contre les Thébains; et qui, depuis plusieurs années, étoient les alliés des Phocéens. L'objet important étoit donc de leur faire prendre le change, en mettant en avant d'autres objets propres à les distraire; c'est à cette occasion que la politique de Philippe lui réussit merveilleusement.

Les Athéniens veulent pénétrer la politique de Philippe.

Les Athéniens commençoient à se lasser d'une guerre qui leur étoit trop à charge et de peu d'utilité. Ils avoient donné à Ctésiphon et à Phrinon, la mission de chercher à pénétrer les intentions de Philippe, et de le pressentir sur la paix. Ceux-là rapportèrent que Philippe n'en paroissoit pas éloigné, et qu'il avoit même témoigné beaucoup de bonne volonté pour la république. Sur ce rapport, les Athéniens se déterminèrent à envoyer une ambassade extraordinaire, pour s'informer exactement de la vérité plus à fond, et obtenir les derniers éclaircissemens par une explication définitive, préliminairement nécessaire pour une négociation aussi importante. Eschine et Démosthène furent au nombre des dix ambassadeurs, qui en ramenèrent trois autres de la part de

Philippe, savoir, Antipater, Parménion et Euriloque. Tous les dix remplirent leur mission avec la plus grande fidélité, et en rendirent le meilleur compte. Ils furent renvoyés, immédiatement après, avec plein pouvoir de conclure la paix, et d'en assurer le traité par des otages. Démosthène qui, dans sa première ambassade, avoit rencontré en Macédoine quelques Athéniens dans la captivité, et leur avoit promis, lorsqu'il y seroit de retour, de payer leur rançon à ses propres dépens, fit tout ce qui étoit en lui pour leur tenir parole. Il pressoit, en conséquence, ses collègues de s'embarquer le plutôt possible pour obéir aux ordres de la république, et de se rendre promptement auprès de Philippe, en quelqu'endroit qu'il pût être. Cependant, ceux-ci, au lieu de hâter leurs préparatifs, comme il étoit à desirer, marchèrent avec un train d'ambassadeurs, et arrivèrent par terre en Macédoine où ils restèrent trois mois, laissant ainsi à Philippe le temps de se mettre en possession de plusieurs places fortes qui appartenoient aux Athéniens, dans la Thrace. A la fin ils joignirent le roi de Macédoine, et convinrent des articles du traité. Mais ce prince les

ayant amusés sous différens prétextes, relatifs à sa rédaction, remit de jour en jour à le ratifier. Dans cet intervalle, il trouve les moyens de corrompre les ambassadeurs, les uns après les autres, par des présens, excepté Démosthène qui, seul contre tous ses collègues, fit de vaines réclamations.

Philippe marche vers la Phocide, et s'en empare.

Av. J. C. 346.

On laissa Philippe continuer sa marche dans la Phocide sans aucun obstacle. Il s'empara du détroit des Thermopyles; mais il dissimula d'abord le but qu'il se proposoit en entrant dans la Grèce; d'après ses conventions avec les Thébains, il alla terminer la guerre de la Phocide, ce qu'il exécuta sans difficulté. Son nom, son apparition seule, jetèrent la terreur parmi les Phocéens qui, malgré le renfort de mille Spartiates pesamment armés, commandés par leur roi Archidamus, évitèrent la bataille. Ils envoyèrent pour traiter avec Philippe au plutôt, pour se soumettre à toutes les conditions qu'il voudroit leur imposer. Philippe permit à Phalicus de se retirer dans le Péloponnèse, avec huit mille hommes de troupes qu'il avoit pris à sa solde; mais le reste des habitans de la Phocide fut livré à sa discrétion. Il ne crut pas convena-

ble d'agir de sa propre autorité dans une affaire qui intéressoit toute la Grèce; il en déféra le jugement aux Amphictyons dans une assemblée qu'il convoqua à cet effet : mais ils étoient tellement influencés par lui, qu'ils ne firent que donner leur sanction à tous ses projets. Ils décrétèrent donc que toutes les villes de la Phocide seroient démolies; que ceux qui auroient fui, comme étant les principaux auteurs du sacrilége, seroient marqués d'un fer chaud, voués à la malédiction publique, et déclarés indignes de la protection des lois; que ceux qui seroient restés comme habitans, seroient dispersés dans les villages et obligés de payer sur leurs terres un tribut annuel de 60 talens, jusqu'à ce que les trésors enlevés du temple y fussent restitués; qu'enfin, ils seroient tous condamnés à perdre leur droit de siéger dans l'assemblée des Amphictyons où ils avoient double suffrage. Philippe obtint cette double voix, avantage très-important et qu'on peut regarder comme le premier degré qui le conduisit à cette autorité suprême, que par la suite il exerça dans la Grèce. C'est à cette même époque, qu'il acquit aussi par la réunion des Thébains et des Thessaliens,

Philippe réussit dans ses projets.

à son parti, la surintendance des jeux Pythiens, que les Corinthiens avoient perdue pour avoir embrassé celui des Phocéens.

Philippe, après un tel succès dans cette expédition qui réussit par des moyens aussi spécieux, ne crut pas devoir tenter d'autre entreprise pour le moment, dans la crainte de souiller la gloire qu'il venoit d'acquérir, ou d'exciter toute la Grèce contre lui. Il revint dans ses états avec toute la pompe d'un triomphateur. Après avoir assuré ses conquêtes depuis son retour, il se porta en Thessalie, où il acheva d'abolir tout ce qui restoit de l'ancien esclavage dans cette contrée. Il ne se contenta pas de rétablir les Thessaliens dans tous leurs droits, mais il mit encore plusieurs états voisins dans ses intérêts.

Beau trait de justice et de grandeur d'ame de Philippe.

Av. J. C. 344.

Ce fut à cette occasion que Philippe se signala par un acte privé de justice, bien singulier, et qui surpassa la renommée qu'il s'étoit acquise jusqu'alors par tout l'éclat de ses actions publiques. Un soldat de son armée s'étoit distingué par des traits de bravoure extraordinaire, dans plus d'une circonstance. Il avoit reçu de Philippe des marques particulières de faveur et des ré-

compenses, lorsqu'il s'embarqua sur un vaisseau, dans le moment où la mer, agitée à l'approche d'une violente tempête, le mit bientôt hors d'état de continuer sa route: lui-même, jeté sur le rivage, presque nu, sans secours et presque sans aucun signe de vie, fut abordé par un Macédonien, dont la propriété avoisinoit la mer, et qui arriva fort à propos pour le secourir dans son malheur. Celui-ci, plein d'humanité, et avec l'intérêt le plus tendre, vole au secours du malheureux étranger, le transporte dans sa maison, le place dans son lit, enfin le rappelle à la vie par tous les soins et les restaurans imaginables. Pendant quarante jours qu'il lui administra, avec la plus grande générosité, tout ce qui étoit nécessaire dans un état aussi douloureux; ce soldat, rappelé tout à coup si heureusement à la vie, se confondoit en remercîmens, en témoignages de reconnoissance des plus vifs, envers son bienfaiteur. Il l'assura même de toute la part que le roi de Macédoine y prendroit, ainsi que de son crédit et de la résolution où il étoit d'obtenir pour son bienfaiteur, et de la munificence de son roi, quelque digne et juste récompense pour

un service aussi extraordinaire. Il méritoit un pareil retour; lorsqu'il fut entièrement rétabli, son hôte charitable lui fournit de plus tout l'argent nécessaire pour son voyage. Quelque temps après, ce malheureux alla se présenter au roi, raconta toutes ses infortunes, et vanta beaucoup ses services. Ce barbare qui avoit vu d'un œil d'envie la possession de l'homme qui lui avoit sauvé la vie, oublia tellement tout sentiment de reconnoissance, qu'il n'eut pas honte de demander au roi de lui accorder la maison où il avoit été si humainement, si tendrement accueilli, et les terres qui en dépendoient. Philippe, sans examen, fit droit, avec autant de précipitation que de légéreté, à cette infâme requête; et le soldat retournant vers celui qui l'avoit sauvé, paya tous ses bienfaits en le chassant de sa demeure, et lui ravit tous les fruits de son honnête industrie. Ce pauvre homme piqué au vif d'un trait d'ingratitude et d'insensibilité aussi abominable, résolut hardiment d'en demander justice, au lieu de se soumettre à tant d'iniquités. Il écrivit à Philippe, une lettre dans laquelle il lui représentoit fortement la conduite qu'il avoit tenue en oppo-

sition avec celle du soldat qui le dépossédoit. Le roi transporté de la plus juste colère, commande à l'instant de faire une réparation, sans délai, au légitime propriétaire; et de le rétablir sur-le-champ dans tous les biens dont l'ingrat l'avoit inhumainement dépouillé, après avoir reçu du possesseur les plus tendres soins. Ce soldat fut saisi par son ordre, et son front fut flétri par ces mots qu'il y fit imprimer avec un fer chaud, « *Hôte ingrat* ». Caractère infamant dans tous les siècles et chez toutes les nations, mais sur-tout chez les Grecs qui, de toute antiquité, avoient été les plus scrupuleux observateurs des droits de l'hospitalité.

Expédition de Philippe dans la Thrace.

Après s'être assuré de la Thessalie par des forces suffisantes, Philippe marcha l'année suivante vers la Thrace, où il avoit formé le dessein d'envahir la Chersonnèse. Cette péninsule qui avoit été pendant plusieurs années sous la puissance des Athéniens, en avoit été peu de temps distraite; mais Cotys, qui la gouverna sous le titre de roi, l'en avoit arrachée aussi depuis peu de temps, et l'avoit transmise en héritage à son fils Chersoblepte. Celui-ci, ne se sentant pas capable de résister à Philippe, se

retourna du côté des Athéniens, en se réservant seulement Cardie, la capitale de ce royaume. Philippe l'ayant bientôt dépouillé du reste de ses possessions, les Cardiens, dans la crainte de rentrer sous le joug des Athéniens, se jetèrent d'eux-mêmes entre les bras de Philippe, pour en être protégés. Diopithe, chef d'une colonie Athénienne, nouvellement transplantée dans la Chersonnèse, ne vit dans la conduite de Philippe à l'égard des Cardiens qu'il vouloit défendre, qu'un acte d'hostilité contre les Athéniens, et par représailles s'empara des côtes maritimes de la Thrace, où il fit des prises considérables. Philippe qui en parcouroit alors la partie la plus reculée, n'étoit pas à portée de se venger pour le moment; mais il écrivit à Athènes pour se plaindre de l'infraction du traité. Il ne manquoit pas de partisans dans la république pour aggraver son accusation contre Diopithe, comme ayant agi sans aucun ordre, et pris sur lui de renouveler la guerre avec Philippe. On l'accusoit également d'avoir commis des exactions, et d'avoir levé des contributions de la part des alliés d'Athènes. Mais quelque fondement qu'on pût donner à cette

accusation contre Diopithe, le gouvernement d'Athènes étoit le seul blâmable. Il envoyoit ses généraux sans argent, sans provisions, n'ayant aucuns fonds destinés proprement pour la guerre, laissant ainsi ceux qui la faisoient, obligés d'y pourvoir; et les rendoit ensuite responsables de tous les revers qui pouvoient arriver, faute d'avoir pourvu aux dépenses; c'étoit sans doute le moyen de jeter le découragement parmi les généraux, et mettre ceux qu'on employoit dans le cas de piller et de ravager, de manière à se le reprocher eux-mêmes s'ils eussent pu faire autrement. Démosthène, dans une harangue qu'il fit à l'occasion de ce qui se passoit alors dans la Chersonnèse, fit valoir ses raisons pour la défense de Diopithe.

Cependant Philippe ne fut nullement intimidé de l'éloquence de son antagoniste, et sut répondre à ses discours avec cet art adroit ou puissant tour-à-tour, d'opposer tantôt des forces irrésistibles à ceux qui ne pouvoient les combattre, tantôt des présens à ceux qu'il ne pouvoit gagner autrement. Les divisions qui subsistoient alors dans le Péloponnèse, lui fournirent un prétexte de plus pour s'immiscer dans les affaires des états

confédérés de la Grèce. Ces divisions étoient principalement l'ouvrage des Spartiates, qui n'ayant presqu'aucun rôle à jouer dans les relations extérieures, s'étoient rendus d'autant plus puissans chez eux, et qui, fidèles à leur politique ordinaire, aussi-tôt que leurs forces augmentoient et qu'ils recouvroient quelque prépondérance, en faisoient usage pour insulter ou opprimer leurs voisins. Les Argiens et les Messéniens étoient alors en butte à leurs persécutions, et n'eurent rien de mieux à faire, que de recourir à la protection de Philippe. Les Thébains se réunirent avec eux; et de-là se forma une ligue formidable. La balance naturelle qui devoit leur être opposée, étoit l'union d'Athènes et de Sparte, que les Spartiates pressoient avec la plus vive chaleur, comme le seul moyen de pourvoir à leur sûreté commune. Philippe et les Thébains firent de leur côté tous leurs efforts pour la prévenir. Mais Démosthène, s'élevant à cette occasion, réveilla les Athéniens et les fit mettre sur leurs gardes; tellement que sans en venir à une rupture ouverte avec Philippe, ils l'obligèrent à se désister de ses prétentions.

Le roi de Macédoine ne fut pas pour cela

découragé, et ne se tint pas davantage dans l'inaction; mais, toujours entreprenant, toujours actif, il tourna ses vues d'un autre côté. Depuis long-temps il regardoit l'île d'Eubée comme extrêmement propre par sa situation à favoriser les desseins qu'il méditoit sur la Grèce; dès le commencement de son règne, il avoit tenté de s'en emparer. Il dressa donc alors toutes ses batteries pour se rendre maître de cette île qui devoit, disoit-il, enchaîner la Grèce. Mais il n'importoit pas moins essentiellement aux Athéniens de ne pas souffrir que ce rempart tombât entre les mains de leur plus grand ennemi, d'autant plus que cette île pouvoit être jointe au continent de l'Attique, par un pont facile à jeter pour la communication. Néanmoins ce peuple resta continuellement dans son indolence accoutumée, tandis que Philippe poursuivoit toujours ses conquêtes. Ce dernier plus attentif que jamais, éclairé, vigilant, sut entretenir des intelligences dans l'île; et à force de largesses et de présens, il corrompit ceux qui avoient le plus de part au gouvernement de cette île : enfin à la sollicitation de quelques habitans, il y fit passer

Philippe cherche à se rendre maître de l'île d'Eubée, et par là de la Grèce.

des troupes, puis il se rendit maître de plusieurs places fortes, démantela Porthmos, forteresse importante de l'Eubée, et y établit trois tyrans, pour exercer sous son nom un empire souverain.

Les Athéniens, dans une position aussi critique, furent conjurés par Plutarque d'Erétrie, qui habitoit l'île à cette époque, de venir délivrer ses concitoyens du joug que Philippe alloit leur imposer. Dans cette conjoncture ils dépêchèrent quelques troupes vers l'Eubée, sous le commandement de Phocion, général dont on attendoit beaucoup, et dont la conduite répondit parfaitement à l'opinion favorable qu'il méritoit.

Portrait de Phocion.

Cet homme qui auroit honoré les plus beaux jours de la république d'Athènes, avoit formé ses mœurs dans l'académie sur les modèles de la vertu la plus rigide et la plus austère. On dit que les Athéniens ne l'avoient jamais vu rire, ni pleurer, ni perdre en aucune circonstance le caractère de gravité le plus sévère et le plus composé qu'on ait jamais connu. Il apprit l'art de la guerre sous Chabrias, et modéra souvent, corrigea l'impétuosité ou les fautes de ce général. Admirant, imitant son humanité,

celui-ci lui apprit en même temps à déployer ce sentiment dans toute sa force. Ayant reçu l'ordre d'appareiller avec vingt vaisseaux, pour percevoir les tributs des alliés et des villes soumises ; « pourquoi, » demanda Phocion, cette force que vous » me donnez ? Si j'ai affaire à des enne- » mis, elle est insuffisante; si vous m'en- » voyez vers des peuples amis ou alliés, un » seul vaisseau doit me suffire ». Soit qu'il allât à la campagne, ou qu'il fût à l'armée, il marchoit toujours nû-pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif et insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant : *voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.* Quoique son abord et tout son extérieur en imposassent par sa sévérité, sa conversation n'en étoit pas moins aisée, obligeante; et dans ses discours, comme dans ses actions, tout respiroit le sentiment le plus expressif et la bienveillance la plus caractérisée. Dans les assemblées du peuple, son éloquence naturelle, vive et concise, se ressentoit de la simplicité, de l'intégrité de ses mœurs, et souvent produisoit de plus grands effets que l'énergie et toute la dignité même des

harangues de Démosthène qui disoit de lui, quand il paroissoit pour haranguer, « voilà » la cognée qui détruit tout l'effet de mes pa-» roles ». Il s'étudioit seulement à parler avec bon sens, et à raisonner avec simplicité, dédaignant toute espèce d'ornemens accessoires. Dans une assemblée où il alloit parler au peuple, il fut surpris par un de ses amis, qui lui demanda pourquoi il méditoit si profondément : « Je réfléchis, lui dit-il, » si je ne pourrois rien retrancher de ce que » j'avois à dire ». Il étoit sensible aux fautes de ses concitoyens, et les traita toujours avec une extrême sévérité : il défioit leurs censures, et affectoit tellement de dédaigner tous leurs applaudissemens, qu'un jour, son avis ayant arraché leurs suffrages, il se retourna avec surprise vers un de ses amis, en lui demandant s'il lui étoit échappé quelque sottise ou quelqu'impertinence ?

Le sentiment qu'il avoit de la dépravation d'Athènes, tourna toutes les pensées de Phocion vers des mesures pacifiques. Il vit jusqu'où les desseins de Philippe pouvoient aller; mais il croyoit que l'Etat étoit trop corrompu pour s'y opposer avec succès. Aussi étoit-il du nombre de ceux qui, sui-

vant Démosthène, dans sa troisième Philippique, abandonnèrent en quelque sorte les intérêts de la patrie ; non par dépravation personnelle, ni par ignorance, mais parce que, désespérant de pouvoir parvenir à l'élever jamais au point d'avoir une constitution, il crut que sa perte étoit inévitable. Il fut donc toujours du parti opposé à Démosthène ; et, comme il avoit appris par l'expérience à suspecter tous ceux qui influençoient les opinions du peuple, il regardoit cette véhémence de l'orateur, si propre à exciter les Athéniens au danger de prendre les armes, comme un artifice de sa part pour embarrasser le gouvernement, et par ce moyen s'en rendre maître : « Phocion, » disoit Démosthène, le peuple, dans quel» qu'accès de fureur, ne manquera pas de te » sacrifier à sa rage ». — « Oui, repliquoit » Phocion, mais tu en seras la première » victime, si jamais il jouit d'un intervalle » de raison ». Cependant ce peuple obligea souvent ce grand homme à agir contre son opinion ; quoique jamais il n'eût pu obtenir de lui de parler contre sa conscience. Jamais Phocion ne refusa ni ne remercia, lorsqu'on lui déféra le commandement, quelle

que fût son opinion sur l'expédition dont il étoit chargé. Il fut choisi quarante-cinq fois pour se mettre à la tête des armées de la république, et presque toujours en son absence; et ce fut toujours sans la moindre sollicitation de sa part. Son mérite étoit reconnu : lorsque le moment du danger arrivoit, on oublioit cette sévérité avec laquelle il avoit coutume de fronder l'opinion publique, et de s'opposer avec force à la volonté et aux caprices de ses concitoyens.

Phocion est nommé par les Athéniens pour commander leurs troupes contre Philippe.

Ce fut donc à Phocion que les Athéniens remirent le commandement des forces qu'ils envoyoient au secours de Plutarque d'Erétrie : mais ce traître ne répondit à ses bienfaiteurs que par l'ingratitude. Il leva l'étendard de la révolte contr'eux, et fit tous ses efforts pour repousser ouvertement les forces mêmes qu'il avoit appelées. Cependant cette perfidie imprévue ne déconcerta point Phocion. En effet, il poursuivit son entreprise, gagna une bataille, et chassa Plutarque d'Erétrie.

Il est victorieux.

Philippe change de plan.

Cette défaite n'intimida nullement le roi de Macédoine, et n'apporta même aucun retard à l'exécution du projet qu'il avoit conçu : il changea seulement son plan d'at-

taque, et chercha l'occasion d'abattre la puissance des Athéniens par d'autres moyens. Il savoit que la ville d'Athènes, par la stérilité du sol de l'Attique, étoit, plus que toute autre, dans le cas d'avoir besoin de bleds étrangers pour se nourrir. Afin de mettre à sa disposition, tous les convois qu'elle recevoit, et de parvenir ainsi à l'affamer, il s'avança vers la Thrace, d'où les Athéniens tiroient la plus grande partie de leurs subsistances. Il avoit l'intention d'aller Av. J. C. 340. assiéger et Périnthe et Byzance. Pour contenir, pendant son absence, son royaume dans la soumission, il y laissa son fils Alexandre avec toute l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût encore âgé que de seize ans. Ce jeune prince donna même, à cette époque des preuves de son courage, en réduisant à l'obéissance quelques Etats voisins et sujets de la Macédoine, qui avoient regardé l'absence du roi comme l'occasion la plus favorable pour exécuter le complot qu'ils avoient formé de s'y soustraire. Ces heureux succès qui signalèrent les premières expéditions d'Alexandre, plurent infiniment à son père, et présagèrent dès-lors ce qu'il devoit un jour en attendre : mais, craignant en même

temps qu'entraîné par l'appât dangereux de la victoire, il ne se livrât trop inconsidérément au feu d'une jeunesse emportée, et à sa vivacité; il l'appela auprès de lui, pour devenir lui-même son maître, et le former au métier de la guerre.

Philippe fait le siége de Périnthe dans la Thrace.

Dans le même temps, Philippe ouvrit la campagne par le siége de Périnthe, ville considérable de la Thrace, constamment fidelle aux Athéniens, et secourue de Byzance, ville voisine, qui lui envoya un renfort considérable, aussi-tôt que l'occasion l'exigea. Philippe résolut d'assiéger à-la-fois l'une et l'autre. Tandis que, désirant conserver soigneusement les apparences de l'éloignement simulé qu'il affectoit de déplaire aux Athéniens, il s'efforçoit de les amuser par la plus grande circonspection, mêlée d'une sorte de respect; cependant il les trompoit, à dessein prémédité, par toutes les marques de la déférence la plus flatteuse. Il leur écrivit néanmoins, à cette occasion, une lettre dans laquelle il leur reprochoit, dans les termes les plus énergiques, l'infraction des traités qu'il se vantoit d'observer religieusement de son côté. « Dans le temps où nous étions le plus » ennemis, ajoutoit-il, tout ce que vous

Sa lettre aux Athéniens.

» pouviez faire, c'étoit d'envoyer des vaisseaux armés en guerre contre moi, de vous » emparer des navires marchands qui venoient trafiquer dans mes possessions, et » de vendre leurs marchandises ; mais aujourd'hui vous poussez l'animosité, l'injustice, à un excès si étrange, que vous » allez même jusqu'à envoyer des ambassadeurs au roi de Perse pour l'engager à se » déclarer contre moi ».

Cette lettre fournit aux orateurs qui prenoient le parti de Philippe, une belle occasion de le justifier devant le peuple. Démosthène seul resta ferme; ne cessa point de développer les artifices de ce prince astucieux, et rompit ouvertement avec tous ceux qui, disoit-il, avoient pris à tâche de tromper le peuple d'Athènes. Il sentit en cette occasion combien il étoit nécessaire de repousser la première impression que la lecture de cette lettre pouvoit produire. Il monte aussi-tôt à la tribune, et harangue le peuple avec toutes les foudres de l'éloquence. Il lui persuade que cette lettre n'étoit point écrite dans le style qui convenoit au peuple d'Athènes; que c'étoit une véritable déclaration de guerre, et que depuis long-temps Phi-

Démosthène harangue les Athéniens contre Philippe.

lippe l'avoit également déclarée par ses actions ; que par le traité de paix qu'il avoit conclu avec la république, le roi de Macédoine n'avoit jamais eu en vue qu'une simple suspension d'armes, afin de gagner du temps et de les prendre au dépourvu. De-là passant à ses reproches ordinaires sur leur indolence, sur leur patience à se laisser tromper par ceux de leurs orateurs qui étoient aux gages de Philippe; enfin après les avoir bien convaincus de ces vérités, il poursuit ainsi : « O Athéniens, puisque vous êtes » persuadés que vous ne pouvez plus vous » flatter de conserver la paix; car Philippe » vient de vous déclarer la guerre par cette » lettre, comme il l'a fait depuis long-temps » par sa conduite : il ne s'agit plus d'épargner » ni le trésor public ni vos propriétés par- » ticulières ; mais puisque les circonstances » demandent impérieusement que chacun » de vous se hâte de rejoindre ses drapeaux ; » mettez à votre tête des généraux plus ca- » pables de vous commander que ceux que » vous avez employés jusqu'à présent. Je » n'imagine pas en effet que personne d'en- » tre vous puisse espérer que ces mêmes » hommes qui ont ruiné vos affaires, aient

» désormais assez d'habileté pour les réta-
» blir dans leur ancienne prospérité. Songez
» de quelle infamie vous allez vous couvrir,
» tandis qu'un homme, sorti de la Macédoine,
» méprise assez les dangers pour chercher
» à agrandir son empire au prix de son
» propre sang, en se précipitant au milieu
» des combats, pour retourner ensuite
» dans ses Etats, tout couvert de blessures.
» Songez quelle seroit votre honte, si
» vous, ô Athéniens, vous dont le droit
» héréditaire est de n'obéir à qui que ce
» soit dans l'univers, mais d'imposer, à la
» pointe de l'épée, des loix à tout ce qui
» respire; si, dis-je, dépravés, plongés
» dans l'indolence et l'inertie, vous dégé-
» nériez de la gloire de vos aïeux, et aban-
» donniez vous-mêmes l'intérêt de votre
» patrie ».

Phocion est encore nommé général.

A ce discours Phocion donna sans hésiter sa voix, et se rangea de l'avis de Démosthène, en s'élevant contre l'incapacité des généraux qu'on avoit choisis précédemment: en conséquence il fut nommé lui-même général de l'armée qui devoit marcher contre Philippe au siége de Byzance. Phocion courut au secours de cette ville, dont les

habitans ouvrirent aussi-tôt leurs portes, avec transport, à ses soldats qu'ils logèrent dans leurs maisons, comme leurs frères et leurs enfans. Les officiers et les soldats Athéniens, pleins de confiance en eux-mêmes, se conduisirent avec autant de prudence que de discrétion, et on n'eut pas le moindre reproche à leur faire. Leur courage ne fut pas moins admirable que leur conduite. Ils soutinrent toutes les attaques et ne firent que redoubler d'intrépidité, à mesure que le danger sembloit s'accroître. La prudence de Phocion, secondée de la valeur de ses troupes, força Philippe à renoncer aux projets qu'il avoit formés sur Byzance et Périnthe. Le roi de Macédoine fut repoussé loin de l'Hellespont, et vit sa gloire et sa renommée se ternir pour la première fois; car jusqu'alors il avoit passé pour invincible, et rien n'avoit arrêté le cours de ses exploits. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra plusieurs forteresses où Philippe avoit déjà mis garnison; et par plusieurs descentes sur différentes côtes de son territoire, le général Athénien ravagea les plaines qui s'offroient à son passage, jusqu'à ce qu'un corps de troupes ennemies, rassemblées à propos,

vint suspendre sa marche victorieuse et le forcer à la retraite.

Expédition de Philippe en Scythie.

Dans la nécessité de lever le siége de Byzance, Philippe marcha contre Athéas, roi de Scythie, dont il avoit reçu quelques sujets de mécontentement particulier. Il emmena son fils avec lui pour cette expédition. Quoique les Scythes eussent une armée très-nombreuse, Philippe vint facilement à bout de les vaincre. Il remporta un butin considérable, qui ne consistoit point en or ni en argent, métaux dont ce peuple avoit le bonheur d'ignorer encore l'usage et la valeur; mais en troupeaux, en chevaux et en un grand nombre de femmes et d'enfans.

A son retour de Scythie, les Triballes, peuple de la Mœsie, lui disputèrent le passage; prétendant avoir part au butin qu'il rapportoit. Philippe fut forcé d'en venir à une bataille qui fut très-sanglante; un grand nombre d'hommes de part et d'autre y perdirent la vie. Le roi de Macédoine y fut blessé à la cuisse, et eut du même coup son cheval tué sous lui. C'est alors qu'Alexandre vola au secours de son père; et le couvrant de son bouclier, il tua de sa main, ou mit en fuite tous ceux qui l'attaquoient.

Les Athéniens avoient regardé le siége de Byzance comme une rupture éclatante et une véritable déclaration de guerre. Le roi de Macédoine qui en craignoit les conséquences et redoutoit sur-tout la puissance des Athéniens dont il s'étoit attiré la haine, tenta quelques ouvertures de paix, dans l'espérance d'adoucir leurs ressentimens. Phocion qui doutoit des moyens d'entretenir les forces militaires des Athéniens sur un pied respectable, étoit d'avis d'accepter les offres de Philippe. Mais Démosthène qui avoit mieux étudié le génie et le caractère de ce prince, étoit persuadé que, suivant sa coutume, il n'avoit d'autre intention que d'en imposer aux Athéniens. Il les empêcha même d'écouter ses propositions. Lorsque Philippe vit que les Athéniens ne vouloient pas traiter avec lui, et qu'ils avoient déjà commencé à agir hostilement contre lui, principalement par mer, où ils bloquoient ses ports, et entravoient totalement le commerce des Macédoniens; il tenta de former de nouvelles alliances contr'eux, particulièrement avec les Thébains et les Thessaliens, sans lesquels il prévoyoit bien qu'il ne pourroit jamais s'ouvrir le passage qu'il ambi-

Il tente de renouer la paix avec les Athéniens.

Démosthène s'y oppose, contre l'avis de Phocion.

tionnoit tant dans la Grèce. Mais s'étant apperçu en même temps que les puissances qu'il vouloit engager à se déclarer contre les Athéniens, et à épouser ses intérêts dans une querelle qui lui étoit personnelle, se montroient assez mal disposés en sa faveur; il s'efforça d'exciter sous main de nouveaux troubles dans la Grèce, comptant bien pouvoir y prendre assez de part pour qu'ils répondissent parfaitement à ses vues; de manière que quand le feu seroit allumé, son but étoit plutôt de paroître y être appelé comme intermédiaire, que d'y jouer un rôle principal.

Le résultat de ces intrigues fut qu'il trouva bientôt le moyen de susciter une querelle aux Locriens d'Amphisse, appelés ainsi du nom d'Amphisse leur capitale. Ils étoient accusés d'avoir profané le territoire sacré, qui avoisinoit aussi le temple de Delphes, en le ravageant à-peu-près comme les Phocéens l'avoient fait précédemment. Pour amener cette occasion de rupture et l'aggraver encore davantage, Philippe se servit de l'éloquence d'Eschine, orateur à ses gages, pour haranguer l'assemblée des Amphictyons au sujet du nouvel outrage fait à la

Eschine, orateur d'Athènes aux gages de Philippe.

religion. Eschine quoiqu'inférieur à Démosthène, étoit le seul dont les talens oratoires pouvoient quelquefois balancer ceux de son rival. Il s'ouvrit alors un beau champ pour les exercer, en fomentant le trouble par le zèle apparent qu'il montra pour les intérêts de son pays; en particulier, pour la gloire et la défense d'Athènes. L'orateur prononça son avis avec ce ton tranchant, avec cette chaleur et cet emportement des passions, qui ne sont quelquefois que l'effet simulé d'un grand art, comme aussi celui d'un véritable patriotisme; et passent également pour l'abandon d'une ame noblement enflammée, ou pour le signe de la sincérité même. Cette opinion véhémente se communique à l'assemblée par tous les échos que Philippe y entretenoit parmi ses créatures. Le tumulte fit naître toutes les précautions de la politique, que les circonstances pouvoient demander, et la résolution fut prise d'envoyer une députation vers Philippe, pour l'inviter à secourir Apollon et les Amphictyons, en repoussant les outrages des habitans sacriléges d'Amphisse; pour lui déclarer qu'à ce dessein tous les Grecs aggrégés au corps des Amphictyons

le nomment leur général, pour commander toutes leurs forces avec des pouvoirs illimités. Cette nouvelle, conforme aux intérêts de Philippe, et que ses intrigues secrètes lui promettoient, lui arriva bientôt avec la députation, dans la Thrace, d'où il étoit sur le point de retourner en Macédoine. Il reçut l'une et l'autre avec un respectueux dévoûment pour une assemblée aussi imposante, et promit de ne pas perdre un instant pour exécuter ses ordres.

Philippe obtient le commandement de toutes les forces de la Grèce. Av. J. C. 338.

Les petits Etats de la Grèce, et tous ceux que leur foiblesse ou leur peu de prévoyance rendoient insensibles aux desseins que Philippe méditoit, ne manquèrent pas d'approuver la décision des Amphictyons, et la nomination du roi de Macédoine, au commandement de tant de forces réunies, sous la conduite d'un prince si distingué par sa piété constante, et si capable de venger la divinité. A Sparte cependant, comme à Athènes, cet événement fit une impression différente. Sparte, quoiqu'elle eût presque tout perdu de son ancienne splendeur, conservoit encore son orgueil et sa fierté. Elle vit avec douleur et indignation, les honneurs qu'on se plaisoit à décerner à un étran-

ger, à un Macédonien. Athènes avoit appris, par une longue expérience, à redouter la politique de Philippe; ses chefs ne cessoient de la lui faire suspecter, et encore plus la conduite de ce prince; et de représenter aux Athéniens que le dernier décret de l'assemblée amphictyonique n'étoit que l'effet des intrigues de Philippe, et qu'il ne pouvoit que favoriser le dessein que celui-ci avoit évidemment formé contre la Grèce entière, mais sur-tout contre les intérêts et la liberté d'Athènes.

Pour contrebalancer le zèle de Démosthène, et prévenir les effets de ses harangues foudroyantes, on eut soin d'effrayer l'esprit du peuple alarmé, par des oracles, des prédictions, prononcés avec toutes les solennités, sur le trépied sacré même, et rapportés aux Athéniens avec toute la vénération due aux oracles d'Apollon. Tous jurèrent de punir quiconque oseroit s'opposer à l'instrument invincible de la justice divine, qui étoit visiblement entre les mains du roi de Macédoine; et le peuple fut exhorté à ne plus souffrir ces orateurs insidieux et ces perfides agitateurs, qui n'avoient, disoit-on, d'autre objet que

de le séduire, pour l'entraîner vers sa ruine.

Philippe marche contre les Locriens.

Cependant Philippe rassemble ses troupes; et, avec toutes les démonstrations du respect le plus religieux, il se prépare à se mettre en marche pour châtier l'irrévérence de ces Locriens, qui le servoit si à propos. Mais il avoit bien d'autres vues; et, au lieu de suivre le plan ridicule qui lui étoit tracé, il tombe à l'improviste sur la ville d'Elatée, capitale de la Phocide, et s'empare de cette place commodément située pour tenir en échec les Thébains dont il commençoit à devenir jaloux, et pour se frayer la route d'Athènes.

Il jette le masque.

Mais, par une démarche aussi extraordinaire, il jeta le masque; et se rendit justement suspect à toute la Grèce. Ainsi ce prince entreprenant se trouva tout-à-coup maître d'un port de la plus grande importance. A la tête d'une armée capable de frapper de terreur quiconque voudroit s'opposer à son passage, il n'est déjà plus qu'à deux journées de l'Attique, avec le commandement absolu des forts et de la citadelle de Thèbes et d'Athènes en même temps; à portée de recevoir des secours de la Thessalie

et de la Macédoine, par la position avantageuse qu'il occupoit, et libre entièrement, ou de livrer bataille à ceux qui oseroient s'avancer, et porter les armes contre lui; ou de traîner la guerre en longueur, autant de temps qu'il lui conviendroit.

La nouvelle de la prise d'Elatée confond les Athéniens.

La nouvelle des dernières dispositions de Philippe, fut promptement répandue dans tous les pays circonvoisins. Elle y fut reçue avec la stupeur du désespoir et de la surprise qu'on éprouve ordinairement à la suite d'un long sommeil d'où l'on sort tout à coup. On se réveille avec un sentiment terrible, aux approches du danger qu'on apperçoit, et l'on ne peut plus se dissimuler la réalité des projets d'un ennemi dont on auroit dû se méfier. Il étoit tard et la soirée fort avancée, lorsqu'un courrier arrivant dans Athènes se présenta devant les Prytanes, et annonça l'affreuse nouvelle de la prise d'Elatée par le roi de Macédoine. Les magistrats, ainsi que tous les autres citoyens, étoient à souper, et livrés aux plaisirs de la table, lorsque cette nouvelle qui courut à l'instant par toute la ville, les tira de cet état d'insouciance ou de gaîté et mit un terme à leurs plaisirs. Les rues et les places pu-

bliques se remplissent aussi-tôt d'une multitude innombrable de citoyens. Chacun, dans l'épouvante et le trouble, se demande ce qu'il doit penser de ce terrible événement. Dans l'assemblée qui eut lieu dès la pointe du jour suivant, on voyoit empreinte sur tous les fronts la consternation que le danger devoit naturellement inspirer. Le peuple entier se porte tumultueusement en foule vers la salle du sénat, s'empare de toutes les places et attend avec la plus vive inquiétude quelle sera l'issue d'une délibération aussi imposante. Le héraut, comme c'étoit la coutume d'Athènes, se lève et crie à haute voix: « Qui d'entre vous desire monter à la » tribune »? Tous gardent un morne et profond silence. Au milieu de la terreur et de la stupéfaction universelle, le héraut répète; mais personne ne se lève encore, quoique les chefs et les orateurs fussent tous présens. A la fin, excité, animé par l'approche du danger le plus imminent, Démosthène se lève. Inaccessible à la crainte, impassible en quelque sorte, au milieu de cette scène d'horreur, il paroît avec cette contenance ferme, le sang-froid et la sévérité d'un véritable ami de son pays; il s'adresse à l'assem-

Démosthène se lève seul dans le sénat, et parle aux Athéniens des projets de Philippe.

blée dans les termes suivans: « Athéniens! qu'il » me soit permis de vous exposer la situation » du gouvernement dont Philippe vient de » s'emparer. Tous ceux de nos concitoyens » que son or a corrompus, ou qu'il a trompés » par ses artifices, lui sont entièrement dé- » voués, je le sais: mais quel est son dessein? » Le voici: en déployant ses forces, en éten- » dant sa puissance sur les frontières de Thè- » bes, d'un côté il n'a d'autre but que d'en- » courager sa faction, lui inspirer plus d'au- » dace; d'autre part, frapper du contre-coup » la faction opposée, et l'étourdir tellement » qu'il soit en état de la subjuguer, ou par » la terreur ou par la force: et vous, ou vous » vous déterminerez dans cette conjoncture à » approuver tous les actes de cruauté dont les » Thébains se sont rendus coupables envers » vous; ou vous ne pourrez jeter les yeux sur » eux sans les soupçonner de s'être rangés » du parti de votre ennemi. Dans cette alter- » native, il faut vous résoudre; dans le pre- » mier cas, à seconder les vœux les plus ar- » dens de Philippe, et à faire tout ce qui » peut lui être agréable; dans l'autre, au » contraire, j'ai tout lieu de craindre que le » parti de l'opposition qui s'est déclaré contre

» ce prince, ne finisse par servir tout-à-fait
» ses intérêts; et alors toute la ville étant
» entraînée de concert vers la direction qui
» lui sera donnée, Thèbes et la Macédoine
» tomberont, avec toutes leurs forces réu-
» nies, sur l'Attique. Prêtez-moi, je vous
» prie, toute l'attention que méritent cette
» discussion et le parti que je vais vous
» proposer; pesez-les dans le calme, sans
» dispute, sans raillerie. Je me flatte que
» mes conseils vous conduiront aux mesu-
» res les plus salutaires et les plus sages que
» vous puissiez prendre pour repousser les
» dangers qui vous menacent. Qu'ai-je donc
» à vous recommander? Commencez par
» bannir cet esprit de terreur qui s'est em-
» paré de vous. Au lieu de craindre pour
» vous-mêmes, craignez pour les Thébains,
» menacés de plus près que vous, puisqu'ils
» sont les premiers exposés. Je demande, en
» second lieu, que tous ceux en âge de ser-
» vir, soit dans l'infanterie, soit dans la
» cavalerie, se rendent à l'instant même
» près d'Eleusis; afin que la Grèce puisse
» voir que vous êtes aussi sous les armes,
» tandis que vos alliés, vos amis, qui sont
» dans Thèbes, encouragés par vous à dé-

» fendre leur territoire, seront alors bien
» convaincus que si quelques-uns ont vendu
» la patrie aux Macédoniens, et ont des for-
» ces à Elatée pour les soutenir, vous êtes
» prêts aussi à donner du secours aux braves
» qui combattent pour la liberté. Enfin, je
» vous engage à nommer dix ambassadeurs
» qui, avec les généraux, auront plein pou-
» voir de décider du temps et des circons-
» tances où il faudra marcher. Lorsque ces
» ambassadeurs arriveront à Thèbes, com-
» ment déterminer leur conduite dans une
» affaire aussi délicate? C'est un point digne
» de la plus sérieuse attention. Ne demandez
» rien aux Thébains; ce seroit vous désho-
» norer dans la position où vous êtes. Assu-
» rez-les que vous êtes tout prêts à les se-
» courir. S'ils l'acceptent, dans l'inquiétude
» que vous cause, avec raison, le péril où
» vous les voyez exposés; dites-leur que vous
» êtes assez heureux vous-mêmes pour le
» prévoir, pour les en garantir. S'ils ap-
» prouvent ces sentimens généreux de votre
» part; s'ils saisissent cette ouverture, alors
» vous exécuterez le noble dessein que vous
» avez toujours dû vous proposer : vous agi-
» rez avec la dignité convenable à votre

» situation. Mais s'il arrivoit que vous ne » réussissiez point; quels que soient les mal- » heurs qui les attendent, ils ne pourront » les imputer qu'à eux seuls, et votre con- » duite ne paroîtra jamais, sous aucun rap- » port, incompatible avec l'honneur, avec » la renommée d'Athènes ».

Ce discours, prononcé avec autant d'assurance que de franchise, ne pouvoit manquer d'avoir son effet. Il fut reçu avec des applaudissemens unanimes, et Démosthène lui-même fut élu pour marcher à la tête de l'ambassade qu'il venoit de proposer. En conséquence, un décret fut rendu dans les formes ordinaires, avec cette clause additionnelle, qu'une flotte de deux cents vaisseaux mettroit à la voile pour croiser près des Thermopyles.

L'avis de Démosthène est suivi.

Démosthène partit donc en diligence pour Thèbes, sachant bien que Philippe devoit entrer dans l'Attique deux jours après, si l'on eût tardé davantage. Ce prince, de son côté, pour s'opposer aux discours de l'orateur d'Athènes, envoya des ambassadeurs à Thèbes, parmi lesquels se trouvoit Python, qu'un genre d'éloquence plein de feu distinguoit particulièrement. Mais ses talens

Il est lui-même au nombre des ambassadeurs qu'il propose pour aller à Thèbes.

étoient bien inférieurs à ceux de Démosthène dans l'art de persuader, dans cet art où celui-ci ne fut jamais surpassé. Sa mâle éloquence triomphoit de tous les obstacles : elle alluma dans l'ame des Thébains le feu de la liberté et l'amour de la patrie à un tel degré, que ces deux passions s'en étant pour ainsi dire rendues souveraines, ils ne furent plus maîtres d'écouter ni crainte ni reconnoissance, ni aucune considération dictée même par la prudence. Ce qui enflammoit le plus Démosthène, après le salut public, étoit la vue d'un orateur qui sembloit vouloir lui disputer l'honneur de la parole. Il eut occasion, quelque temps après, de faire valoir la palme qu'il avoit remportée sur cet adversaire : « Je n'ai pas donné à » Python le moyen, disoit-il, de trop se » vanter, quand il voulut m'entraîner par » un torrent de paroles ». Démosthène se glorifioit plus du succès de cette importante négociation, que de tous ses autres exploits politiques.

L'ambassade d'Athènes déconcerte les projets de Philippe.

Philippe, entièrement déconcerté par l'union de ces deux peuples, envoya aux Athéniens des ambassadeurs chargés de les inviter à ne point lever de troupes pour s'armer

contre lui ; mais, au contraire, à vivre toujours en bonne intelligence avec la Macédoine. Cependant, justement aigris contre ce prince, ils ne voulurent entendre à aucune proposition, n'osant plus se fier désormais à un roi qui n'avoit d'autre objet que de les tromper. Tout fut donc préparé pour la guerre, avec une extrême activité. Déjà les milices levées témoignoient une ardeur inconcevable, quoique plusieurs gens mal-intentionnés s'efforçassent de l'étouffer, et même de la blâmer, en rapportant des présages funestes et des prédictions effrayantes que la prêtresse de Delphes avoit, dit-on, prononcées : mais Démosthène, plein de confiance dans les forces de la Grèce, et singulièrement encouragé par le nombre et la valeur des troupes qui ne desiroient que de marcher contre l'ennemi, ne voulut pas souffrir qu'on amusât plus long-temps le peuple avec ces oracles et ces prédictions frivoles. Ce fut à cette occasion qu'il dit que la prêtresse *philippisoit ;* c'est-à-dire, que l'argent de Philippe inspiroit la prêtresse, et dirigeoit ses oracles, lui ouvrant la bouche à son gré pour faire parler le dieu comme elle jugeoit convenable à ses intérêts. Dé-

mosthène recommandoit aux Thébains de se ressouvenir de leur Epaminondas, et aux Athéniens de leur Périclès, qui regardoient ces oracles et ces prédictions comme de vains et ridicules épouvantails, et qui ne consultèrent jamais que la raison d'Etat en pareilles circonstances.

Les Athéniens réunissent leurs forces à celles des Thébains.

L'armée des Athéniens partit donc sur-le-champ, et marcha vers Eleusis. Les Thébains surpris de la diligence de leurs confédérés, ne tardèrent point à les rejoindre, et tous attendirent l'approche de l'ennemi. Philippe savoit bien que la bravoure et l'esprit qui les animoit, manquoient de cette force directrice qui pouvoit seule les faire profiter de leurs avantages. Se confiant d'ailleurs en ses propres talens dont le sentiment ne le trompoit pas, et persuadé de la foiblesse des généraux qui commandoient l'armée des Grecs, il se détermina bientôt à engager une action générale, où la supériorité de ses connoissances dans l'art militaire devoit éclater à l'occasion la plus intéressante pour les projets qu'il avoit conçus: dans cette intention il prit l'avantage d'un campement que la nature lui offroit. Il rangea son armée en bataille dans les plaines de Chéronée, lieu dont

Bataille de Chéronée, livrée par Philippe. Av. J. C. 338.

le nom devint si célèbre par l'issue d'un combat aussi important à la cause des deux partis. Là fut choisi ce fameux champ de bataille, à la vue d'un temple d'Hercule auquel Philippe faisoit remonter son origine, comme s'il eut résolu de combattre en présence de son divin aïeul, pour le rendre témoin des actions d'un de ses descendans, et mettre pour ainsi dire sa cause et toutes ses forces sous la protection immédiate de ce héros. D'anciens oracles qui s'étoient conservés jusqu'alors, sembloient fixer précisément le lieu où il campa, comme le théâtre de quelque grande calamité pour la Grèce.

L'armée de Philippe étoit composée de trente-deux mille hommes, tous aguerris, bien disciplinés, endurcis dès long-temps aux fatigues et aux périls de la guerre; mais ce corps étoit formé de différentes nations étrangères l'une à l'autre; dont les vues, les intérêts étoient tous distincts et séparés. L'armée des alliés, au contraire, ne montoit pas à trente mille hommes; mais la plus grande partie étoit composée d'Athéniens et de Thébains; le surplus, de Corinthiens et d'habitans du Péloponnèse. Les mêmes inté-

rêts, le même zèle les dirigeoient et les animoient; tous étoient également affectés des mêmes sentimens sur le sort de la bataille ; tous également résolus de vaincre ou de mourir pour la défense de la liberté.

La veille de cette journée décisive, Diogène, le fameux Cynique, qui long-temps avoit paru jeter un regard de pitié sur l'un et l'autre parti, fut attiré par la curiosité dans les deux camps, et les visitoit comme spectateur assez indifférent ; lorsqu'il fut arrêté dans celui du roi de Macédoine, où la personne et le caractère de ce philosophe étoient inconnus. Il fut conduit dans la tente du roi par les gardes entre les mains desquels il étoit tombé. Philippe lui ayant témoigné sa surprise de voir un étranger assez hardi pour approcher de son camp, lui demanda d'un ton sévère, s'il y étoit venu comme espion. « Oui, répond Diogène, je venois » espionner ta vanité, ton ambition, qui » livrent si follement ta vie, ton royaume, » au hasard d'une heure de combat ».

Déjà étoit arrivée la fatale journée qui devoit décider pour jamais de la liberté et de l'empire de la Grèce entière. Avant le lever du soleil, les deux armées avoient été ran-

gées en ordre de bataille. Les Thébains, commandés par Théogène (homme d'une médiocre capacité dans l'art militaire, soupçonné même d'être vendu à Philippe), avoient obtenu le poste d'honneur à l'aile droite des confédérés. Sur le front étoit ce fameux corps de troupes qu'on appeloit le *bataillon sacré*. Au centre étoient les Corinthiens et ceux du Péloponnèse. Les Athéniens formoient l'aile gauche, ayant à leur tête pour généraux Lysicles et Charès. A l'aile gauche opposée, dans l'armée Macédonienne, étoit Alexandre commandant le corps composé de l'élite de la noblesse, soutenu par la fameuse cavalerie Thessalienne. Comme ce prince n'avoit alors que dix-neuf ans, son père, pour modérer le feu de sa jeunesse et diriger sa valeur imprudente, avoit eu soin de l'environner des officiers les plus expérimentés de son armée. Au centre étoient placés ceux des Grecs que leur alliance unissoit au parti de Philippe, et sur le courage desquels il comptoit le moins; tandis que lui-même commandoit l'aile droite, où la phalange Macédonienne, toujours si renommée, devoit s'opposer au premier choc des Athéniens, dont on connois-

soit toute l'impétuosité au commencement d'une action.

Des deux côtés on se charge d'abord avec ce courage, cet acharnement que l'ambition, la vengeance, et l'amour de la gloire ou de la liberté, pouvoient exciter dans la plupart des combattans. Alexandre, à la tête de la noblesse Macédonienne, fond le premier avec toute la fureur et l'emportement de la jeunesse sur le bataillon sacré des Thébains qui soutient cette attaque avec toute la bravoure et la vigueur dignes de son ancienne réputation. La jeunesse intrépide qui composoit ce bataillon, n'ayant point été secourue à temps, comme elle devoit l'être par ses compatriotes, s'oppose seule pendant quelque temps au torrent de l'ennemi; mais enfin, pressée, écrasée par la supériorité du nombre, sans céder, ni sans tourner le dos aux assaillans, elle mord la poussière au même poste où elle avoit été placée dès le commencement de la bataille: chacun à côté de son ami, formant, contre les progrès de l'armée ennemie, un rempart inexpugnable de son corps. Cependant le jeune prince avec toutes les forces qui l'accompagnoient, plein de fougue et d'ardeur, animé par le

succès, porte en tout lieu le carnage ; et laisse après lui des monceaux de morts et de mourans. Il se précipite en furieux sur le principal corps des Thébains, où il trouve une résistance opiniâtre, digne de son courage ; le combat s'y établit durant quelque temps avec un égal acharnement, et continue de part et d'autre avec la même violence.

Les Athéniens combattoient en même temps à l'aile droite, avec cette intrépidité et ce feu dont ils se glorifioient autant que de la cause qu'ils défendoient. Des deux côtés les efforts furent multipliés, et la victoire fut long-temps douteuse ; mais enfin une partie du centre et l'aile gauche des Macédoniens, à l'exception de la fameuse phalange, ne purent résister à l'impétuosité des Athéniens, et prirent précipitamment la fuite. Heureuse en ce jour la Grèce, si la conduite et l'habileté des généraux Athéniens eût répondu à la valeur de leurs soldats ! mais ces braves soutiens de la liberté n'étoient commandés que par les plus méprisables créatures de l'intrigue et de la cabale. Transporté de joie par l'avantage d'un moment, le présomptueux Lysiclès s'écrie à haute voix : « Allons, braves compatrio-

» tes, la victoire est à nous; poursuivons » jusqu'en Macédoine ces lâches qui fuient ». Ainsi, au lieu de profiter de cet avantage, en chargeant la phalange Macédonienne par le flanc; au lieu de rompre ce corps formidable, les Athéniens se dispersent confusément, courent après les fuyards et les poursuivent dans un désordre et un tumulte qui ressembloient plus à une déroute qu'à une victoire.

Philippe remarqua cette faute grossière, et conçut dès-lors un souverain mépris pour le général Lysiclès. Il triomphoit sécrètement à l'approche de la victoire dont il fut d'avance assuré; il dit froidement aux officiers qui l'entouroient : *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussi-tôt il ordonne à sa phalange de changer sur-le-champ de position, et de se replier sur une éminence voisine. Puis il fond avec toutes ses forces rassemblées sur les Athéniens qui, se confiant à la victoire, s'aveugloient sur leur danger. Ceux-ci sont obligés de céder au choc, et tout-à-coup enfoncés; le plus grand nombre fut écrasé par les forces de l'ennemi, ou périt de ses blessures; le reste échappa à cet horrible carnage par une fuite honteuse et

précipitée, renversant sur son passage les troupes mêmes qui venoient à son secours. Là, cet illustre orateur, ce grand homme d'état, dont les sentimens nobles et généreux, dont les discours sublimes avoient relevé tant de fois le courage de ses concitoyens, et ce jour-là même, Démosthène, laissa voir une foiblesse qui souille un si beau caractère. Lui seul, de tous ses compagnons, retourna froidement à la charge; mais frappé de terreur à la première apparence de revers, saisi de crainte et d'effroi, il tourna le dos en jetant son bouclier. Il l'avoit orné de cette devise en lettres d'or: « *à ma bonne fortune* », et donna le premier l'exemple de la poltronnerie dans la déroute générale. La satire et la méchanceté de ses ennemis se plurent à rapporter, ou peut-être à inventer une autre circonstance non moins honteuse pour sa mémoire: dans sa fuite il fut arrêté, dit-on, par quelques ronces; son imagination effrayée lui fit voir alors l'ennemi dont il étoit loin, il s'écria: *Laissez-moi la vie.*

Foiblesse honteuse de Démosthène.

Tandis que Philippe triomphoit ainsi; Alexandre de son côté, soutenoit tout le combat de l'autre aile, et rompit enfin les

Philippe gagne la bataille de Chéronée.

Thébains qui, malgré leur bravoure, cédèrent le champ de bataille, et furent poursuivis avec beaucoup de perte. Le centre des alliés fut alors entièrement abandonné à la furie du vainqueur, et le carnage devint général; plus de mille Athéniens restèrent morts sur la place, deux mille furent faits prisonniers, et la perte des Thébains fut à peu-près égale. Cependant Philippe voulut terminer cette importante journée par un acte de clémence que lui dictèrent à la fois l'ambition et la politique; il donna ordre d'épargner les Grecs. Il savoit bien à quel dessein; il se flattoit déjà sur le champ de bataille de commander en maître absolu à ce peuple qu'il venoit de soumettre sans retour. Philippe, ivre de joie après la victoire, s'abandonna à des excès indignes de ce prince, dans un repas qu'il donna à cette occasion. Il se rendit sur le champ de bataille; il y insulta les manes des vaincus. Il jouit des pleurs des malheureux prisonniers en sautant et dansant autour d'eux comme un insensé; il chanta, en battant la mesure, le commencement du décret que Démosthène avoit dicté, pour exciter les Grecs à cette guerre. Démade, au nombre de ces prison-

niers, eut le courage de lui reprocher cette conduite peu généreuse; et lui dit que la fortune lui avoit donné le rôle d'Agamemnon, mais qu'il avoit pris celui de *Thercite*. Le roi fut si frappé de la justesse de ce reproche, qu'il changea tout-à-coup à l'égard des vaincus; et loin de s'offenser du propos de Démade, il lui accorda bientôt la liberté, et le combla par la suite des témoignages les plus honorables de son amitié. Il rendit aussi la liberté aux prisonniers Athéniens, sans leur demander aucune rançon. Ceux-ci voulant profiter des heureuses dispositions du vainqueur à leur égard, lui firent demander leurs bagages, et tout ce qui leur avoit été enlevé, par le droit de la victoire; « mais ils ne se doutent donc pas, répondit » Philippe, que je les ai vaincus »?

Il est corrigé de ses excès après la victoire, par un bon mot de l'Athénien Démade.

La délivrance des prisonniers fut due en grande partie à ce Démade. On disoit qu'il avoit transporté le roi de Macédoine dans un nouveau monde, suivant l'expression de Diodore : il avoit du moins adouci le courroux du vainqueur par toutes les graces attiques. Philippe reconnut en effet lui-même, que ses fréquentes conversations avec les Athéniens avoient beaucoup contri-

Démade change le caractère de Philippe par les graces de l'atticisme.

bué à rectifier ses qualités morales. Justin nous le représente au contraire, après la bataille, sous un aspect tout différent. Il prétend que ce prince prit beaucoup de peine à dissimuler sa joie; qu'il affecta même une grande modestie, et une égale compassion pour les victimes de sa gloire. Qu'on ne le vit pas seulement sourire; qu'il refusa tout sacrifice en l'honneur de sa victoire, toute espèce d'hommages et d'applaudissemens : ils consistoient alors en couronnes et en parfums qu'on offroit au vainqueur; que Philippe s'interdit en cette occasion jusqu'au moindre divertissement, et ne se permit aucune action qui pût faire croire aux vainqueurs qu'il s'enorgueillît du succès, ni le faire accuser par les vaincus, de montrer une insolente joie.

Philippe use de la victoire avec générosité.

Mais ce récit paroît devoir se confondre avec tous ceux que l'on a faits ailleurs sur le compte de Philippe, depuis que Démade l'eut corrigé. Il est certain que ses premiers emportemens une fois étouffés, il ne tarda pas à faire quelque retour sur lui-même; qu'il affecta beaucoup d'humanité, sur-tout envers les Athéniens, et que, pour prendre de nouvelles mesures, il voulut renouer la

paix avec eux. Mais les Thébains, qui avoient renoncé à son alliance, furent traités différemment. Ce prince, qui agissoit en maître avec les alliés comme avec ses sujets, ne pouvoit leur pardonner de l'avoir abandonné dans une circonstance aussi critique. C'est pourquoi, non-seulement il ne voulut pas permettre qu'ils rachetassent leurs prisonniers; mais, de plus, il les soumit à une contribution pour obtenir la permission de brûler leurs morts. Après ces actes de sévérité; après s'être assuré de tous leurs mouvemens par une forte garnison qu'il établit chez eux, il finit par leur accorder la paix.

On dit qu'Isocrate, le plus célèbre des rhéteurs de ce temps, qui chérissoit tendrement sa patrie, ne put survivre à l'ignominie dont elle fut couverte par la perte de la bataille de Chéronée. A l'instant où il en reçut la nouvelle, incertain de l'usage que Philippe feroit de sa victoire, et déterminé à mourir en homme libre, il se hâta de terminer sa vie en s'abstenant de toute nourriture, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

La victoire de Philippe fut principalement attribuée à l'impéritie des généraux

Après la bataille de Chéronée, le général des Athéniens Lysicle, qui les commandoit à cette bataille, est accusé par Lycurgue et condamné à mort.

Lysicle et Charès; le premier fut mis à mort sur l'accusation de Lycurgue, qui avoit beaucoup de crédit et d'influence sur le peuple. Juge sévère, mais accusateur encore plus impitoyable : « Lysicle, lui dit-il, vous » étiez le général de l'armée; mille de vos » concitoyens sont morts sur le champ de » bataille; deux mille ont été faits prisonniers; un trophée a été élevé à la honte de » votre patrie, et toute la Grèce a subi le » joug de l'esclavage; c'est vous qui aviez le » commandement, lorsque tous ces malheurs » sont arrivés, et vous vivez ! Et vous osez » soutenir la lumière du soleil! Quoi ! vous » ne rougissez pas de paroître ici en public » au milieu du forum! Lysicle, vous êtes » né pour signaler à jamais la honte de votre » patrie ».

Portrait de Lycurgue.

Ce Lycurgue étoit aussi un des premiers orateurs de son siècle, et n'avoit point trempé dans la corruption générale qui régnoit alors. Il eut le maniement du trésor public pendant douze ans, et s'acquitta de cet emploi avec le plus grand désintéressement. La réputation de la probité, de l'honneur et de la vertu qu'il professoit, avoit illustré toute sa vie. Il augmenta la marine, les arsenaux, et chassa tous les

mauvais citoyens d'Athènes, après avoir établi plusieurs loix dignes de sa sagesse. Il tint un état exact de tout ce qu'il fit pendant son administration, et lorsqu'elle fut expirée, il l'afficha sur un pilier, afin que tout le monde eût la liberté de juger et censurer sa conduite. Il porta l'exactitude si loin sur cet objet, dans sa dernière maladie, qu'il se fit conduire en litière au sénat, pour y rendre un compte public de toutes les actions de sa vie; et, après avoir réfuté le seul homme qui osa l'accuser, il retourna chez lui pour achever de mourir. Malgré l'austérité de son caractère, Lycurgue encouragea plus que personne les progrès du théâtre dont le goût, porté à un excès manifestement nuisible au peuple, étoit néanmoins considéré par ce grand homme, comme la meilleure école d'instruction publique et la plus propre à épurer en même temps les mœurs. C'est dans cette intention qu'il excita l'émulation des auteurs dramatiques, qu'il fit élever les statues d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Il laissa trois fils indignes de son nom, qui se conduisirent si mal, qu'ils se firent mettre tous trois en prison : mais Démosthène, par égard pour

la mémoire de leur père, les fit décharger de toute accusation.

Charès, collègue de Lysicle, échappe à l'accusation.

Il ne paroît pas que Charès ait essuyé la moindre persécution pour la part qu'il avoit eue à cette fatale journée, quoique, relativement au caractère de général, il l'eût méritée autant et plus que son collègue; car il n'avoit aucun talent pour commander, et ne différoit guère d'un soldat ordinaire. Thimothée disoit de lui, qu'au lieu d'en faire un général, on auroit dû le charger de porter le bagage du général lui-même. Il étoit, en effet, d'une constitution assez robuste pour un pareil emploi; et c'étoit cette force de corps même qui avoit, en quelque sorte, contribué à le rendre plus recommandable au peuple. Mais c'étoit moins un homme propre aux fatigues qu'aux plaisirs. Dans ses expéditions militaires, il avoit coutume de traîner à sa suite une bande de musiciens, et employoit à cette dépense la paye des soldats. Outre qu'il manquoit de l'habileté nécessaire, il avoit une présomption et une opinion de lui-même, qui l'aveugloient. Entêté jusqu'à l'excès, il étoit aussi entreprenant que téméraire et étourdi, donnant toujours comme certain le succès de ses

opérations même les plus hasardées; mais rarement les effets répondoient à cette assurance. C'est de-là que les promesses de Charès étoient passées en proverbe. Quoiqu'on pût fort peu compter sur lui, il avoit des partisans parmi le peuple, et même parmi les orateurs; c'est par ce moyen qu'il obtint souvent de se faire nommer de préférence à d'autres généraux plus capables que lui, mais qu'il avoit l'art de faire exclure.

Démosthène, quoique principal auteur de la perte des Athéniens, obtient leur confiance et la mérite.

Démosthène paroissoit aussi la principale cause de l'échec terrible que les Athéniens reçurent alors, et qui leur porta un coup si violent, qu'ils ne purent jamais s'en relever. Cependant, aussi-tôt que les Athéniens apprirent cette sanglante défaite, qui intéressoit un si grand nombre de familles; lorsqu'il n'auroit pas été surprenant que la multitude au premier moment frappée de tant d'alarmes, aveuglée par son propre zèle, emportée par un mouvement désordonné, se fût élevée contre l'homme qu'elle pouvoit regarder, en quelque sorte, comme le seul coupable de cette horrible journée : dans ce moment-là même, le peuple se soumit le plus aveuglément aux conseils de Démosthène. Les précautions qu'on prit

alors pour fortifier les murailles, rétablir les fossés, furent toutes la suite de ces conseils. Il fut chargé de fournir la ville d'approvisionnemens, de réparer les brèches; et il exécuta cette dernière mission avec tant de zèle et de générosité, qu'il mérita les plus grands honneurs. A la demande de Ctésiphon, il lui fut décerné une couronne d'or pour avoir, de ses propres deniers, fait présent à la république d'une somme considérable qui suppléa au défaut de celle qu'on avoit allouée pour cette dépense, et qui ne suffisoit pas.

Il est cité devant le peuple, et déclaré innocent.

Ce fut à cette occasion, qu'après la bataille de Chéronée, plusieurs orateurs s'élevant de concert contre Démosthène, le firent citer pour répondre, suivant les loix, à leurs imputations; mais non-seulement le peuple l'en déchargea, en le déclarant innocent; il voulut même lui conférer encore plus d'honneurs qu'on n'en avoit jamais accumulé sur sa tête; tant étoit imposante la force du respect qu'inspiroient son zèle et sa fidélité reconnus pour le service de l'état. Il triompha de tous les efforts de la calomnie et de la méchanceté dirigés contre lui. Le peuple ne s'en tint pas là; les cendres de ceux qui étoient morts à

la bataille de Chéronée, ayant été transportées à Athènes pour y être déposées dans le tombeau, ce fut Démosthène que le peuple chargea de prononcer l'éloge funèbre de ces braves guerriers; preuve manifeste qu'on ne lui imputoit nullement le mauvais succès de cette journée, mais qu'on l'attribuoit seulement à la providence, qui dispose à son gré de tous les événemens. Ce fut aussi dans cette même année qu'Eschine intenta contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthène, l'accusation la plus célèbre qui ait jamais été discutée devant aucun tribunal, non pas tant par l'importance de son objet, que par l'habileté et le talent des orateurs. Ctésiphon, l'ami, le partisan de Démosthène, porta devant l'assemblée du peuple une cause dans laquelle il sollicita un décret pour décerner à Démosthène une couronne d'or. Ce décret fut fortement combattu par Eschine, le rival et l'émule de Démosthène dans la double carrière de l'éloquence et de l'ambition.

Jamais cause n'excita plus de curiosité, ne fut plaidée avec autant d'appareil. Le peuple s'y portoit en foule, et rien ne doit paroître moins dénué de raison que cette affluence et cet empressement. Ce spectacle,

Harangues d'Eschine et de Démosthène *pour la couronne* décernée à celui-ci.

en effet, étoit digne de fixer tous les regards. Il offroit, pour ainsi dire, un assaut entre deux orateurs qui excelloient chacun dans son genre; tous deux formés par la nature, perfectionnés par l'art et animés l'un contre l'autre par des débats continuels et un acharnement implacable.

La conjoncture sembloit devoir favoriser beaucoup Eschine, car le parti Macédonien avec lequel il avoit toujours été lié, étoit le plus puissant alors dans Athènes, surtout depuis la destruction de Thèbes. Néanmoins Eschine perdit sa cause, et fut condamné au bannissement, pour cette accusation non moins audacieuse qu'inconsidérée. Il fut donc obligé de quitter Athènes. Il alla s'établir à Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence, dont la gloire et la réputation se perpétuèrent pendant plusieurs siècles.

Eschine perd sa cause contre Démosthène; il est banni.

Pour premières leçons à ses disciples, il leur fit lecture des deux harangues qui avoient été cause de son bannissement. On donna beaucoup d'éloges à celle d'Eschine; mais, lorsqu'on eut entendu celle de Démosthène, les acclamations et les applaudissemens redoublèrent. C'est alors qu'Eschine prononça ces paroles si dignes de l'ad-

miration que son adversaire lui avoit arrachée. « Hélas! que seroit-ce donc, si vous » l'eussiez entendu lui-même » !

Le vainqueur dans sa propre cause, n'abusa point de la victoire, et à l'instant où Eschine alloit quitter Athènes, Démosthène courut après lui, et le força d'accepter une bourse d'argent. C'est à cette occasion qu'Eschine s'écria : « Comment seroit-il possible » d'abandonner sans regret un pays où je » laisse un ennemi plus généreux que je n'es» père trouver des amis, dans aucun autre » lieu du monde » !

Ambition constante de Philippe.

Cependant l'ambition de Philippe n'étoit pas encore satisfaite par le gain de la bataille de Chéronée. Un objet qu'il n'avoit jamais perdu de vue, et que depuis long-temps il considéroit comme le but le plus flatteur auquel il pouvoit aspirer ; c'étoit de se faire nommer, dans l'assemblée de tous les Grecs, leur généralissime contre les Perses. Depuis long-temps aussi, non-seulement les états confédérés, mais aussi les voisins mêmes de la Grèce, desiroient se venger de la Perse, pour effacer, par la destruction totale de cet empire, les injures qu'ils en avoient reçues. Telle étoit la perspective qui enflammoit

toujours l'esprit de Philippe, et vers laquelle il portoit tous ses vœux. La victoire de Chéronée lui en promettoit le succès. Il se fit

Av. J. C. 337.

donc déclarer général des forces de toute la Grèce : dès-lors il conçut le projet de s'emparer de l'empire du grand-roi.

Ses malheurs domestiques.

Mais tandis que Philippe réussissoit ainsi dans tous ses projets politiques et militaires, les divisions domestiques qui régnoient dans sa famille empoisonnoient son bonheur. Elles furent cause de sa perte. Il étoit l'époux d'Olympias, fille du roi d'Epire, et les commencemens de leur union avoient été couronnés par la plus douce félicité. Mais le méchant caractère de cette femme obscurcit bientôt l'aurore qui promettoit de si beaux jours. Elle étoit naturellement jalouse, emportée, vindicative ; de-là ces dissensions qui s'élevèrent entr'eux, et qui furent portées à un tel degré, qu'on entendit souvent Philippe faire des vœux pour mourir. Enfin, la passion qu'il conçut pour Cléopâtre, nièce d'Attale son général, acheva leur sé-

Son divorce avec Olympias, mère d'Alexandre, pour épouser Cléopâtre.

paration. Cléopâtre n'étoit pas moins aimable par son caractère, que par les charmes et toutes les graces de sa personne, qui en faisoient une femme accomplie. Philippe crut

devoir consulter son bonheur, en formant des liens aussi doux qu'inviolables avec l'objet pour lequel il ne balança plus à séparer son sort de celui d'une princesse qui s'étoit montrée pendant trop long-temps l'ennemie de son repos. En vain Alexandre lui remontra-t-il que, par ce divorce avec sa mère Olympias, et les nouveaux nœuds que son père alloit former, c'étoit l'exposer aux dangers d'avoir à disputer l'empire, et rendre ainsi son héritage aussi précaire qu'il étoit assuré jusqu'alors. « Mon fils, lui dit le roi » de Macédoine, si je vous donne jamais un » grand nombre de compétiteurs à la cou» ronne, vous aurez, du moins, l'occasion » glorieuse de les surpasser par votre mé» rite; ainsi leur rivalité ne peut nullement » compromettre vos droits ni votre gloire ».

Enfin, le mariage de Cléopâtre fut déclaré dans toutes les formes, et célébré avec toute la pompe et la solennité dignes d'une reine. Le jeune prince souffroit néanmoins d'être obligé d'assister à ces cérémonies. Il gardoit le silence de l'indignation pendant cette fête qui proclamoit la disgrace de sa mère. Dans un pareil ordre de choses, sa jeunesse et son caractère impétueux devoient aisément

s'irriter. Attale, oncle de la jeune reine, oublia les justes mesures que la prudence auroit dû lui prescrire pour ne pas offenser ce jeune prince. Enivré des honneurs dont sa nièce alloit être comblée, dans la fête qu'on célébroit; il fut assez téméraire pour appeler avec lui publiquement toute la noblesse macédonienne à faire des libations en l'honneur des dieux, et pour les prier d'accorder à Philippe d'heureux fruits de ce nouvel hymen, héritiers légitimes du trône. « Mal- » heureux ! s'écrie le jeune Alexandre, avec » des yeux où se peignoient la fureur et la » contrainte qu'il avoit renfermées jusqu'a- » lors, prétends-tu donc me traiter de fils » illégitime » ? Au même instant, il lance sa coupe vers Attale, qui riposte à cet outrage avec encore plus de violence. Les cris et la confusion s'élèvent de toute part; le roi, transporté d'une rage subite, tire son épée pour fondre sur son fils. La précipitation avec laquelle, en boitant comme on le sait, il se jeta sur son fils, et l'intempérance à laquelle il s'étoit livré, rompirent heureusement le coup imprudent qu'il alloit porter; il trébucha, tomba sur le plancher, tandis qu'Alexandre, avec la plus coupable

insolence, s'écria : « Regardez-le, Macédo- » niens, voilà ce roi qui se prépare à vous » conduire en Asie; il ne peut pas seulement » traverser l'espace d'une table à une autre, » sans trébucher ».

Cependant Philippe ne perdoit point de vue le projet qu'il avoit formé de conquérir l'Asie. Plein de ce grand projet qu'il avoit médité depuis long-temps, il consulta les dieux pour savoir quelle en seroit l'issue; la prêtresse lui répondit : « La victime est » déjà couronnée ; sa fin approche, et le » sacrifice sera bientôt consommé ». Philippe, en entendant cet oracle, n'hésita pas un moment de l'interpréter en sa faveur, quoique son ambiguité dût au moins le tenir quelque temps en suspens.

Philippe se prépare à marcher contre les Perses, afin de conquérir l'Asie.

Pour se livrer tout entier aux soins de cette expédition contre les Perses, et s'attacher uniquement à la conquête de l'Asie, il se hâta de mettre ordre à ses affaires domestiques. Ensuite il offrit un sacrifice solennel aux dieux, et se préparoit à célébrer, avec une magnificence incroyable, à Egée, ville de Macédoine, les noces de sa fille nommée aussi Cléopâtre, qu'il donna en mariage à un autre Alexandre, roi d'Epire, frère

d'Olympias, mère du jeune Alexandre. Il invita les personnages les plus considérables de la Grèce à cette cérémonie ; il les combla de toute sorte d'honneurs et d'amitiés, pour leur témoigner sa reconnoissance de ce qu'ils l'avoient élu généralissime de la Grèce. Toutes les villes l'en félicitèrent, à l'envi l'une de l'autre, et lui envoyèrent des couronnes d'or. Athènes se distingua parmi toutes les autres; le poète Néoptolême composa, pour cette fête, une tragédie, intitulée Cinyras, dans laquelle, sous des noms supposés, il représente Philippe déjà vainqueur de Darius et maître de l'Asie. Ce prince prêtoit l'oreille à ces heureux présages, avec d'autant plus de confiance et de joie, qu'ils se rapportoient aux réponses de l'oracle qui l'avoit assuré de la victoire. Le jour qui suivit le banquet nuptial, fut célébré par des jeux et des spectacles. Comme ces fêtes faisoient partie du culte religieux, on y portoit en grande pompe douze statues d'or, ouvrages inimitables de sculpture : une treizième parut; elle surpassoit toutes les autres en magnificence, et représentoit Philippe lui-même comme un dieu. L'heure de se retirer du palais étoit arrivée : ce prince parut en

robe blanche, et s'avança majestueusement, au milieu des acclamations, jusque vers le théâtre, où l'attendoit avec impatience une multitude innombrable de Macédoniens et d'étrangers.

Mais cette magnificence ne servit qu'à marquer davantage la funeste catastrophe qui attendoit Philippe, et à rendre sa chute plus éclatante. Quelque temps auparavant, Attale, excité par les vapeurs du vin et la chaleur de la conversation, avoit insulté, de la manière la plus choquante, un jeune seigneur Macédonien, nommé Pausanias. Ce dernier méditoit de tirer vengeance d'un si cruel affront; il ne cessoit d'implorer la justice du roi: mais le roi ne vouloit point déplaire à Attale, oncle de Cléopâtre, qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit succédé, par le divorce, à sa première femme Olympias. Il ne voulut jamais entendre les plaintes de Pausanias. Cependant, pour le consoler en quelque sorte, et lui donner quelque témoignage apparent d'une haute estime, et de la confiance entière dont il l'honoroit, il en fit un des principaux officiers de sa garde: mais ce n'étoit pas ce que demandoit le jeune Macédonien, dont le ressentiment, poussé

Dessein prémédité de Pausanias, pour assassiner Philippe.

jusqu'à la furie, lui fit former le dessein abominable de se venger, et de laver sa honte, en trempant ses mains dans le sang de son roi.

Tandis que ce malheureux jeune homme persévéroit à nourrir cette passion criminelle qui déchiroit à-la-fois et chatouilloit son cœur, il entra dans l'école d'Hermocrate, qui professoit alors la philosophie, et auquel il proposa la question suivante: « Que doit faire celui qui desire transmettre » à la postérité un nom qu'il ait illustré par » quelque coup d'éclat » ? Hermocrate, soit à dessein, ou par artifice; soit qu'il suivît malicieusement la pente de son propre caractère, répondit: « Celui-là doit tuer celui » qui s'est le plus immortalisé par la gloire; » puisqu'ainsi la renommée du héros s'unit » à celle de l'assassin, et que tous deux par» viennent ensemble à la postérité ». Cette réponse dut plaire à Pausanias, dans la disposition où il se trouvoit; et tels furent les circonstances et les différens accidens qui concoururent à enflammer la passion dangereuse dont il étoit possédé, qu'il ne pensa plus qu'à presser l'exécution de l'horrible projet qui devoit assouvir sa vengeance. Ce

fut la fête même dont nous venons de parler que Pausanias choisit pour consommer son crime.

Philippe, vêtu d'une robe blanche et flottante, dont les replis ondoyoient avec beaucoup de grace et de mollesse, habillement sous lequel les divinités de la Grèce étoient ordinairement représentées, s'avançoit le cœur plein de joie, et d'un air de triomphe, vers l'assemblée ravie d'une admiration qu'elle manifestoit par le bruit flatteur de ses acclamations. Ses gardes avoient ordre de se tenir à une distance considérable de sa personne, pour montrer la confiance qu'il avoit dans l'affection de ses sujets, comme ne pouvant craindre le moindre danger, même au milieu de ce mélange et du cortége nombreux de tant de personnes de nations et d'états différens. Malheureusement le péril n'étoit que trop près. Pausanias n'avoit point oublié son injure; au contraire, il se rappeloit avec une indignation profonde, l'impression terrible qu'il en avoit reçue : et ces marques d'adoration publique, cette pompe théâtrale, déployées avec tant d'éclat sous ses yeux, ne faisoient qu'irriter de plus en plus dans son cœur le sentiment

qui le dévoroit. Il choisit donc cette fatale matinée, pour tirer vengeance du prince qui lui avoit refusé la réparation d'une injure faite à son honneur. Le dessein en étoit formé depuis quelque temps : voici le moment cruel où il va l'exécuter. Philippe marchoit à pas mesurés dans tout l'appareil de la majesté. Le jeune Macédonien s'élance alors au milieu de la foule, court, se précipite en désespéré, et, ferme en sa coupable résolution, attend le roi dans un étroit passage, précisément à l'entrée du théâtre. Le roi s'avance : Pausanias tire son poignard, et le lui plonge dans le cœur. Ainsi le vainqueur de la Grèce, la terreur de l'Asie, tombe, expire en une minute aux pieds d'un lâche assassin.

Mort de Philippe.

Pausanias s'échappe en courant aux portes de la ville où il avoit, pour favoriser sa fuite, fait préparer des chevaux, qu'Olympias même, dit-on, avoit disposés tout prêts. Le tumulte et la confusion furent tels qu'on peut se le figurer dans un pareil événement. Quelques Macédoniens entourent le roi mourant. Ils s'empressent à le secourir par mille soins officieux, tandis que d'autres courent à la poursuite de Pausanias. Parmi

ceux-ci furent Perdiccas, Attale et Léonatus. Le premier excelloit en légéreté et en vîtesse à la course. Il atteint l'assassin, comme il se préparoit à monter à cheval; mais celui-ci, par sa précipitation même, s'embarrasse dans quelques ceps de vignes; un violent effort qu'il fit pour se débarrasser le pied, le jette aussi-tôt par terre. Comme il tâchoit de se relever, Perdiccas s'élance sur lui, secondé par tous ceux qui l'accompagnoient. Pausanias est percé de mille coups que la fureur des assistans se disputoit à l'envi. Son corps fut bientôt élevé sur un gibet, et le lendemain matin on vit sa tête couronnée d'un diadême d'or, seul moyen qu'Olympias pût employer pour exprimer son implacable ressentiment. En effet, peu de jours après cet attentat, elle saisit l'occasion de manifester publiquement sa joie et son triomphe de la chute de Philippe, en faisant faire à Pausanias les mêmes obsèques que celles qui avoient été préparées pour le roi. Les deux corps furent brûlés sur le même bûcher, et les cendres de l'un et de l'autre furent déposées dans le même tombeau. On dit qu'elle obtint des Macédoniens de rendre tous les ans à Pau-

Supplice de l'assassin.

sanias des honneurs funèbres, comme si elle eût craint que la part qu'elle avoit prise à la mort de Philippe n'eût pas été suffisamment connue de l'univers. Elle alla jusqu'à consacrer au temple d'Apollon le poignard qui avoit servi d'instrument à ce coup funeste, et sur lequel elle inscrivit le nom de *Myrtalis*, nom qu'elle avoit porté du temps de ses amours.

Conduite de Philippe, comparée à celle de César.

Ainsi mourut Philippe, dont les bonnes ou mauvaises qualités furent également mesurées sur l'ambition qui le tourmentoit. Les plus brillantes et les plus signalées parmi les premières, n'eurent d'autre principe que cette passion dominante, et même les actions les plus distinguées de sa vie, furent toutes déterminées par leurs rapports directs d'utilité, et de convenance, avec cette passion. Il fut injuste; mais il le fut comme César, pour le salut de son empire : s'il se glorifia de ses succès, ce fut de ceux qu'il ne dut qu'à ses talens, à ses propres plans, plutôt que de ceux qu'il obtint par ses armes. La raison qu'il en donnoit lui-même, nous en fournit le vrai motif. « Dans le premier cas, » disoit-il, la gloire m'appartient toute en» tière; dans l'autre, je ne fais que la par-

» tager avec mes généraux et mes sol-
» dats ».

Alexandre, surnommé le Grand, succède à son père Philippe. Av. J. C. 336.

La nouvelle de la mort de Philippe répandit autant de joie que de surprise dans toute la Grèce, et particulièrement dans Athènes, où le peuple lui-même, couronné de guirlandes, en signe de réjouissance, décréta l'offre d'une couronne à l'assassin. Les Athéniens sacrifièrent aux dieux, pour les remercier d'être enfin délivrés de Philippe; ils chantèrent, à cette occasion, des hymnes de triomphe, comme s'ils avoient tué leur ennemi dans une bataille. Mais ces transports excessifs de joie s'accordoient mal avec leur conduite passée. On les regarda comme autant d'outrages faits à la cendre d'un prince indignement assassiné, d'un roi qui jusqu'alors avoit été l'objet de leurs respects, et devant lequel ils étoient descendus à la plus abjecte soumission. Ces témoignages immodérés d'alégresse étoient excités par Démosthène. A peine avoit-il appris la mort de Philippe, qu'il se présenta devant le peuple assemblé. Il fit éclater sa joie avec enthousiasme. Il parut, une couronne sur la tête, vêtu de riches et pompeux habits; quoique sept jours au plus se fussent écoulés

depuis la mort de sa fille. C'est à propos de tous ces détails que Plutarque, en condamnant ces excès de la part des Athéniens en général, prend occasion tout-à-la-fois de justifier Démosthène, et d'exalter son patriotisme, pour ne s'être pas même permis de mêler ses chagrins domestiques à la bonne fortune de ses concitoyens. Mais convenons qu'il eût pu jouer le rôle d'un bon citoyen avec plus de dignité, en n'insultant pas à la décence publique ni aux usages reçus par lui-même, dans cette circonstance.

CHAPITRE IV.

Depuis la naissance d'Alexandre jusqu'à sa mort.

Alexandre ayant succédé à son père, prit immédiatement possession d'un royaume dont la puissance, ouvrage de la politique du règne précédent, étoit florissante, et dominoit déjà toute la Grèce. Règne d'Alexandre. Av. J. C. 336.

Ce prince vint au monde le même jour que le fameux temple d'Ephèse, consacré à Diane, fut brûlé par Erostrate : ce qui fit dire à Hégésias, plus poète qu'historien, qu'il ne falloit pas s'étonner si ce temple avoit été brûlé ce jour-là, Diane s'en étant absentée pour assister aux couches d'Olympias et à la naissance d'Alexandre.

La passion qui la première s'empara de ce prince, même dès ses plus tendres ans, fut l'ambition : ce fut peut-être la soif de la gloire, mais non pas de toute espèce de gloire. Philippe, aussi vain qu'un sophiste, prétendoit à la renommée par son éloquence et par les beautés oratoires de son style. Il

eut jusqu'à l'orgueil de faire graver, avec ses images, plusieurs victoires qu'il avoit remportées aux courses de chevaux, dans les jeux olympiques. Mais ce n'étoit pas à ces honneurs vulgaires que son fils aspiroit. Ses courtisans lui demandant un jour s'il n'assisteroit pas à ces jeux pour y disputer le prix, avec les concurrens qui s'y exerçoient (car il étoit fort agile aux courses à pied), « je concourrai volontiers, répondit-il, » pourvu que ce soit avec des rois ».

Toutes les fois qu'il apprenoit que son père avoit pris quelque ville, ou gagné quelque bataille, Alexandre, loin de partager l'alégresse commune, avoit coutume de dire, avec un ton plaintif, aux jeunes gens qui l'entouroient : « Ah ! mes amis, mon » père en fera tant, qu'il finira par tout » conquérir, et ne me laissera plus rien à » faire ».

Traits remarquables de la jeunesse d'Alexandre, présages futurs de sa grandeur.

Un jour que des ambassadeurs du roi de Perse étoient venus à la cour de Philippe, pendant son absence, Alexandre les reçut avec un accueil si prévenant et si gracieux, les régala si magnifiquement et avec tant de noblesse, qu'ils furent en effet charmés de ce jeune prince : mais ce qui les surprit

davantage, ce furent le jugement et la sagacité qu'il fit voir dans plusieurs entretiens avec eux. Il ne leur dit rien qui se ressentît de la légéreté de son âge. Ainsi, par exemple, il ne s'informoit pas de ces jardins suspendus dans les airs, dont on parloit tant; des richesses, ni de la splendeur du palais des rois de Perse; de leur cour si brillante, et qui faisoit l'admiration de tout l'univers: de ce fameux platane d'or, de cette vigne du même métal, dont les grappes étoient autant d'émeraudes, d'escarboucles, de rubis et de pierres précieuses, servant de dais au monarque de Perse, pour donner audience, comme on disoit qu'il lui arrivoit souvent de se faire voir dans cet appareil. C'étoient, au contraire, des questions d'un tout autre intérêt qu'Alexandre se plaisoit à faire: il demandoit quel chemin conduisoit de la Grèce dans la haute Asie; la distance de la plupart des places; en quoi consistoient les principales forces et la puissance du roi de Perse; à quel rang il combattoit dans une bataille; comment il se conduisoit avec ses ennemis; comment il gouvernoit ses sujets? Ces ambassadeurs admiroient le jeune Alexandre sous tous les rapports. Ils

pénétroient déjà dans l'avenir ; ils pressentoient combien ce prince seroit grand par lui-même ; en un mot, quelle différence il y avoit d'Alexandre à Artaxerxès, et se disoient l'un à l'autre : « C'est un grand homme » que l'héritier du trône de Macédoine ; tan» dis que celui de l'empire d'Asie n'est qu'un » riche potentat. Oh ! que celui qui n'a » d'autre mérite que ses richesses est petit » en comparaison »!

Son éducation.

Un jugement si prématuré étoit le fruit de l'excellente éducation d'Alexandre, autant que de son heureux naturel. Plusieurs maîtres avoient été chargés de lui enseigner les beaux-arts et les sciences qui conviennent à l'héritier d'un grand royaume. A la tête de ces instituteurs étoit Léonidas, homme d'une morale très-austère et parent de la reine. Ce gouverneur, lorsqu'il voyageoit avec Alexandre, avoit soin de visiter les coffres où l'on avoit enfermé le lit et les habits de son élève, pour voir si la mère de ce prince, Olympias, n'avoit pas eu quelque foiblesse, en faisant charger le bagage de ces superfluités ordinaires au train d'une cour, et qui peuvent entretenir la mollesse du luxe qui les fournit en pareil cas. Mais

le plus grand service que Philippe rendit à son fils, ce fut de lui donner pour précepteur, Aristote, le plus fameux et le plus savant des philosophes de son siècle; auquel il confia toutes les parties de son éducation. Un des motifs qui lui fit choisir un maître aussi distingué par sa renommée que par son mérite, fut, comme il le disoit, afin que son fils évitât de commettre un grand nombre de fautes dont il s'étoit lui-même rendu coupable.

Philippe savoit apprécier la valeur du trésor qu'il possédoit dans Aristote. Indépendamment d'une honorable fortune qu'il assura à ce grand philosophe, il récompensa son zèle et ses services de mille autres manières plus glorieuses encore. Après avoir détruit et ravagé la ville de Stagyre dans le cours des conquêtes dont elle fut la proie, il fit rebâtir cette ville qui étoit la patrie d'Aristote; uniquement par affection pour lui. Il y rétablit les habitans qui avoient fui ou s'étoient rendus esclaves, et les mit en possession d'un parc magnifique, dans le voisinage de Stagyre, pour s'y réunir, ou plutôt se livrer à l'étude. On y voyoit encore, du temps même de

Plutarque, la pierre où Aristote s'asseyoit. On voyoit ces vastes allées, où l'on se promenoit à l'abri des rayons du soleil, sous des bois silencieux et sombres.

Alexandre ne témoignoit pas moins d'estime pour son maître. Il se croyoit engagé à l'aimer autant que son père. A l'un, disoit-il, étoit due la vie dont il jouissoit; à l'autre, l'art de savoir bien vivre. Les progrès de l'élève égaloient en tout les soins et l'habileté du maître. Il se passionna pour la philosophie, en s'instruisant de plusieurs parties qui composent cette science; mais sans pédanterie, et toujours de manière à allier le savoir avec le ton convenable à sa naissance. Aristote s'attachoit sur-tout à former son jugement par des règles sûres, pour le diriger. Il lui enseignoit à distinguer un raisonnement solide et juste, de ce qui n'en avoit que l'apparence, et l'accoutumoit ainsi à savoir séparer dans tout discours l'éclat des faux brillans qui ne font qu'éblouir, d'avec la justesse et la solidité qui en constituent la force. Alexandre s'appliqua singulièrement à l'étude de la morale qui, à proprement parler, est la science des rois : puisqu'elle sert à connoître les hommes et la

nature de leurs devoirs. Elle faisoit déjà l'objet de ses plus sérieuses et profondes méditations ; il la regardoit même alors comme le fondement de toute prudence et de toute sage politique.

Le plus grand maître dans l'art oratoire ou dans la rhétorique, dont l'antiquité puisse à jamais s'enorgueillir, et qui nous a laissé un si excellent Traité sur ce sujet, n'oublia point de faire entrer cette partie essentielle des connoissances humaines dans l'éducation de son prince. Nous apprenons qu'Alexandre, même au milieu de ses conquêtes, pressoit souvent Aristote de lui envoyer un Traité sur cette matière. C'est à ces instances que nous devons le bel ouvrage de ce grand homme, intitulé *la Rhétorique d'Aristote*, au commencement de laquelle il prouve tous les avantages qu'un prince peut recueillir de l'éloquence, de cet art qui lui donne le plus grand ascendant sur les volontés du genre humain qu'il doit savoir captiver, autant par son esprit que par l'autorité. Quelques lettres et quelques réponses d'Alexandre, qui existent encore, nous attestent qu'il possédoit, au plus haut degré de perfection, cette éloquence mâle et forte

qui abonde en idées, en sens ; et tellement dégagée de toute expression superflue, qu'il n'y a pas un mot qui ne serve à exprimer ce qu'il veut dire, et comme il le faut dire. Voilà ce qui s'appelle l'éloquence des rois.

Son goût, ou plutôt sa passion pour Homère, prouvent non-seulement avec quelle force d'esprit, avec quel succès, il approfondit l'étude des belles-lettres ; mais encore l'usage raisonné qu'il en faisoit, et l'utilité qu'il s'étoit proposé d'en retirer pour lui-même. Il ne se livroit pas si ardemment à la lecture de ce poète par simple curiosité, ou seulement pour orner son esprit, et par un attrait dominant pour la poésie ; mais son but, en étudiant cet admirable écrivain, étoit de lui emprunter des sentimens sublimes, tels qu'il importe à un conquérant, à un grand roi, d'en concevoir ; courage intrépide, magnanimité, tempérance et sagesse ; enfin, l'art de commander et dans la guerre et dans la paix. Les vers qui lui plaisoient le plus dans Homère, étoient ceux qui peignent Agamemnon comme un excellent roi, comme un brave guerrier. Doit-on s'étonner après cela, qu'Alexandre eût une si haute opinion de ce poète ?

C'est par suite de cette admiration, qu'après la bataille d'Arbelles, les Macédoniens ayant trouvé, parmi les dépouilles de Darius, une cassette d'or, enrichie de diamans, dans laquelle ce prince avoit coutume de renfermer les parfums les plus exquis; Alexandre, encore tout couvert de poussière, et dédaignant les essences et les parfums, ordonna que cette cassette ne serviroit plus qu'à renfermer les poésies d'Homère. Il les regardoit comme la plus parfaite et la plus précieuse production de l'esprit humain. C'étoit l'Iliade qu'il préféroit; il l'appeloit le meilleur manuel que puisse avoir avec soi un homme de guerre. Aussi portoit-il par-tout avec lui l'édition d'Homère qu'Aristote avoit revue et corrigée, et qu'on nomma depuis *l'édition de la cassette*. Il l'avoit toujours sous son oreiller, pendant la nuit, avec son épée.

Il étoit également passionné, et même avec excès, pour tous les genres de gloire, au point qu'il sut fort mauvais gré à son maître Aristote d'avoir publié, en son absence, certains Traités de métaphysique qu'il auroit voulu posséder seul. C'est à ce sujet qu'au milieu de ses conquêtes en Asie, et poursuivant encore Darius fugitif et

vaincu, il écrivit à ce philosophe, pour s'en plaindre, une lettre qui existe encore. Alexandre y dit formellement qu'il auroit préféré surpasser le reste des mortels dans les connoissances rares et sublimes, plutôt que dans la grandeur et l'étendue de la puissance. Il prie en même temps Aristote de ne montrer à personne le Traité de Rhétorique dont nous avons parlé, et de le réserver pour lui seul.

Son goût naturel parcouroit ainsi le cercle de tous les arts : mais seulement comme il convient à un prince occupé des intérêts de son empire ; c'est-à-dire, autant qu'il faut pour en connoître la valeur et l'utilité. Musique, peinture, sculpture, architecture, tous ces arts fleurissoient sous son règne, parce qu'ils trouvoient en lui les lumières d'un juge et la générosité d'un grand protecteur capable, à ce double titre, de distinguer et de récompenser le mérite.

Mais il déprisoit volontiers certains mérites inutiles, comme celui des tours d'adresse qui ne servent à rien. Des Macédoniens admiroient beaucoup, par exemple, un homme qui passoit fort sérieusement son temps à jeter des petits pois à travers le trou

d'une grosse aiguille, et qui ne manquoit jamais son coup, quoiqu'à des distances fort éloignées. Alexandre, témoin de cet exercice, auquel il le vit réussir en effet à merveille, et jugeant à propos de le récompenser en proportion d'un talent si bien employé, donna ordre, à ce qu'on rapporte, de lui faire présent d'un boisseau de petits pois.

Alexandre avoit un caractère vif, décidé, résolu, tenant à son opinion, qu'on ne pouvoit changer par la force; mais que la raison, le bon sens, soumettoient aisément. Il est très-difficile de savoir manier ces sortes de caractère. Philippe, en conséquence, malgré sa double autorité de père et de roi, crut nécessaire d'employer la persuasion plutôt que la force à l'égard de son fils, et préféra d'en être aimé, au lieu d'en être craint.

Anecdote sur *Bucéphale*, le cheval d'Alexandre.

Un événement lui fit concevoir l'idée la plus avantageuse d'Alexandre. On avoit envoyé de Thessalie à Philippe un cheval de bataille plein d'ardeur et de feu, d'une force et d'un courage extraordinaires, d'une encolure noble et fière, et d'une taille aussi haute que bien fournie. Ce cheval s'appeloit

Bucéphale. On n'avoit pas voulu le vendre moins de treize talens, somme alors considérable. Le roi se rendit dans la plaine, suivi de ses courtisans, pour juger de l'excellence de ce coursier. Mais à l'essai qu'on en voulut faire, il se cabre; il devient si furieux, que personne n'ose le monter. Philippe s'irrita beaucoup de ce qu'on lui avoit envoyé un cheval aussi indomptable, et donna ordre sur-le-champ de le renvoyer. Le jeune Alexandre étoit présent, et s'écria : « Quel » superbe cheval vous allez perdre, faute » d'adresse, ou plutôt de hardiesse, pour le » monter » ! Philippe ne vit d'abord dans ce propos, que l'effet d'une folle témérité, ordinaire à la jeunesse; mais son fils insistant de plus en plus, et courroucé de voir un si beau cheval retourner à celui qui l'avoit vendu, il obtint de son père la permission d'essayer ce qu'il en pourroit faire. Aussi-tôt il court, transporté de joie, à la bride du cheval, et lui tourne la tête du côté du soleil, parce qu'il avoit observé que si quelque chose devoit effrayer cet animal, c'étoit son ombre. Alexandre commença par le caresser, et lui parler avec douceur : enfin, lorsqu'il vit sa fougue abattue, il saisit adroi-

tement l'occasion favorable ; et, laissant tomber son manteau, il saute lestement sur le dos du cheval, prend mollement la bride sans la serrer de trop près, pour ne point l'effaroucher. Quand il sentit son feu se ralentir, et son impétuosité diminuer par degré; qu'enfin le coursier ne demandoit plus qu'à s'élancer, alors il lui lâche la bride, le pique en même temps des deux, et l'anime encore plus de la voix, à la course qu'il prend de lui-même. Tandis qu'Alexandre préparoit tout de la sorte, pour venir à bout d'une entreprise aussi périlleuse, Philippe et toute sa cour trembloient de peur, et personne n'osoit remuer seulement les lèvres; mais lorsque le jeune prince eut épuisé le premier feu de ce fougueux animal, il revint, plein d'orgueil et de joie, au même point d'où il étoit parti ; et, pour s'être rendu maître d'un cheval qu'on avoit jugé tout-à-fait indomptable, tous les courtisans l'applaudissoient à l'envi, et le félicitoient sur son adresse et son courage. On rapporte que Philippe versa des pleurs en cette circonstance, et qu'embrassant son fils qui descendoit à peine du cheval; il lui dit : « O mon fils, cherche à présent un royaume

» qui soit digne de toi; car celui de Macé-
» doine est trop au-dessous de ce que tu
» vaux ».

Situation de la Grèce à l'époque de l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine.

Alexandre, en montant sur le trône, se vit environné des dangers les plus imminens. Les nations, que les Grecs appeloient *Barbares*, et avec lesquelles Philippe eut à combattre durant presque tout son règne, crurent qu'un changement de monarque dans la Macédoine tourneroit à leur avantage. Méprisant la jeunesse et l'inexpérience du prince qui lui succédoit, elles se déterminèrent à saisir l'occasion de recouvrer leur indépendance, et de se gorger de butin. Le nouveau roi n'avoit pas moins à craindre des Grecs eux-mêmes, qui songeoient à profiter de l'occasion qu'ils croyoient favorable, pour rétablir les anciennes formes de leur gouvernement, pour venger leurs injures passées, et réclamer les antiques droits dont ils avoient joui pendant des siècles.

Cependant Alexandre résolut de prévenir et de déjouer ces perfides machinations, en ne leur laissant pas le temps d'éclater. Il tira d'abord une vengeance éclatante de celles dont son père avoit été la victime. Il en im-

mola les auteurs sur le tombeau même de Philippe. Il sut ensuite se concilier l'affection des Macédoniens, en les affranchissant d'une multitude de vexations et de servitudes personnelles, n'exigeant d'eux que le service militaire.

Les Macédoniens, réfléchissant sur la situation précaire où ce prince se trouvoit, lui conseilloient d'abandonner la Grèce, et de renoncer à la résolution de la subjuguer par la force. Ils étoient d'avis qu'il préférât de recouvrer sa domination sur les Barbares qui aspiroient à s'y soustraire par les armes qu'ils avoient prises, en adoptant des moyens concilians pour les gagner; et d'étouffer ces germes de révolte, enfantés par des esprits novateurs; en usant de prudence et de réserve autant que de ménagemens propres à lui attirer l'affection générale. Alexandre se refusoit néanmoins à ces conseils timides. Il voulut assurer sa fortune par l'audace et la fermeté de sa conduite magnanime, persuadé que s'il commençoit à se relâcher en quelque point, tous ses voisins ne manqueroient pas de tomber sur lui; et que, s'il compromettoit une fois son autorité, il faudroit ensuite abandonnner toutes les con-

quêtes de Philippe pour se confiner dans les limites étroites du royaume de Macédoine. Il se hâta donc de réunir toutes ses forces, et de reprendre les armes contre les Barbares; il dirigea la marche de ses troupes sur les bords du Danube qu'il passa en une nuit. Il défit le roi des Triballes dans une grande bataille, mit les Gètes en fuite à son approche, et subjugua plusieurs peuples barbares, les uns par la terreur seule de son nom, les autres par la force de ses armes. Leurs ambassadeurs apprirent bientôt, malgré leur arrogance, à craindre le danger pour eux-mêmes, lorsqu'ils virent de près celui qui menaçoit d'abattre cet orgueil.

Premiers exploits d'Alexandre sur les Barbares.

Les Grecs, à la voix de Démosthène, se rallient pour secouer le joug de la Macédoine.

Tandis qu'Alexandre étoit occupé, loin de ses Etats, contre ces Barbares; toutes les villes de la Grèce, excitées par Démosthène, se liguoient contre lui. Un faux rapport de la mort de ce prince, inspira malheureusement aux Thébains une témérité qui fut cause de leur ruine. Ils égorgèrent la garnison macédonienne qu'ils avoient dans leur citadelle. D'un autre côté, Démosthène passoit les jours à haranguer le peuple; et, plein d'un mépris forcené pour Alexandre, qu'il appeloit un étourdi, un enfant sans

expérience, il assuroit les Athéniens, avec un ton décisif, qu'ils n'avoient rien à craindre du nouveau roi de Macédoine, qui n'oseroit pas même sortir de son royaume; mais s'estimeroit trop heureux, s'il pouvoit rester assis paisiblement sur son trône. Cependant il écrivoit lettres sur lettres à Attale, un des lieutenans de Philippe dans l'Asie mineure, afin de l'exciter à la révolte. Cet Attale, oncle de Cléopâtre, seconde femme de Philippe, étoit fort disposé à écouter les propositions de Démosthène: mais comme il savoit qu'Alexandre se défioit beaucoup de lui, et qu'il devoit en être suspecté à juste titre; afin d'extirper ces soupçons déjà trop enracinés dans l'esprit de ce prince, et pour mieux couvrir ses desseins, il lui envoya toutes les lettres de Démosthène. Alexandre démêla bientôt l'artifice, et fit donner ordre à l'un de ses généraux, Hecatæus, qu'il avoit envoyé exprès en Asie, de le faire assassiner: ce qui fut exécuté. La mort d'Attale rétablit le calme dans l'armée, et détruisit entièrement toutes les semences de discorde et de rebellion, qui s'y étoient manifestées.

Le premier objet de l'ambition d'Alexan-

dre, fut la conquête de la Perse. Il n'attendoit plus qu'un moment favorable pour se préparer à une si grande entreprise, lorsqu'il en fut tout-à-coup détourné par une nouvelle attaque. Les Athéniens, les Thébains et les Lacédémoniens s'étoient ligués fortement contre lui, dans l'espérance de recouvrer leur ancienne liberté par le secours de la Perse. Pour persuader les Grecs, Démosthène employa un moyen mensonger dont la ruse éclipsoit trop la prudence. Il fit publier qu'Alexandre avoit été tué dans la bataille livrée aux Triballes. Il alla jusqu'à faire paroître, en pleine assemblée, un homme assez hardi pour affirmer qu'il y étoit présent, et avoit été blessé lui-même, lorsque son général fut tué. Ces fausses nouvelles, qui ne peuvent servir que le jour même, et ne durent pas plus long-temps, sont d'une mauvaise politique. Il en est comme d'une fausse alarme répandue dans la bataille : le soldat y croit un instant, et s'en laisse abuser ; mais enfin le succès vient dissiper l'erreur qui devient aussi ridicule que le stratagême. Ainsi, lorsque le peuple a été une fois trompé, il ne veut plus croire à la vérité d'un danger trop réel qu'il dé-

daigne, pour en avoir été menacé sans raison. La ligue en question fut un nouvel obstacle qui mit le jeune roi dans la nécessité de tourner ses armes contre les Grecs, sur l'appui desquels il comptoit peu de temps auparavant.

Alexandre tourne ses armes contre les Grecs.

L'activité dans l'exécution étoit le caractère principal de la conduite d'Alexandre. Il fit marcher son armée contre les Grecs avec plus de célérité qu'ils ne s'y attendoient. On le vit tout-à-coup dans la Béotie, et les Thébains pouvoient à peine en croire leurs yeux, lorsqu'il arriva sous leurs murs. Son dessein étoit de leur donner le temps du repentir. Il demandoit seulement qu'on lui livrât Phœnix et Prothule, les deux principaux auteurs de la révolte, et fit publier à son de trompe un pardon général pour tous ceux qui se rendroient auprès de lui: mais les Thébains, insultant à sa générosité, demandèrent en revanche qu'on leur livrât Philotas et Antipater. Ils firent un appel ensuite, en forme de déclaration de guerre, à tous ceux que la liberté de la Grèce intéressoit, de venir se réunir à eux pour les secourir.

Il attaque les Thébains révoltés.

Alexandre vit que, par l'offre de la paix, il

ne pourroit pas plus facilement vaincre l'opiniâtreté des Thébains. Il sentit avec douleur qu'il seroit contraint d'employer la force pour décider la question par les armes. On en vint donc à une bataille. Elle fut sanglante. Les Thébains s'y montrèrent animés d'une ardeur et d'une bravoure au-dessus de leurs forces, contre un ennemi qui les surpassoit de beaucoup en nombre. Cependant, après une longue résistance de la part des assiégés, une partie de la garnison macédonienne qui avoit survécu au massacre, fit une sortie sur eux, et les Thébains, chargés en queue, en flanc, de tous côtés, furent taillés en pièces. Enfin, la ville fut prise, saccagée et livrée toute entière au pillage.

Sac effroyable de la ville de Thèbes par Alexandre.

Av. J. C. 335.

Il n'y a point d'expression pour peindre les calamités que les Thébains eurent à souffrir en cette occasion. Quelques Thraces de l'armée d'Alexandre, ayant abattu la maison d'une dame de qualité aussi distinguée par ses vertus que par sa naissance, et qu'on nommoit Timoclée, avoient enlevé toutes ses richesses. Lorsque leur capitaine, après avoir assouvi sur elle sa féroce brutalité, lui demanda si elle n'avoit pas encore de l'or et de l'argent cachés : « Oui, lui répond de

» sang-froid Timoclée, ne respirant que la » vengeance. En effet, j'ai caché quelque » chose ». Aussi-tôt elle le conduit avec elle, et le fait passer dans le jardin. Là, elle lui montre un puits, en disant qu'au moment où elle sut que l'ennemi entroit dans la ville, elle avoit jeté dans ce puits tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'officier ne se possédant plus à cet aveu, s'approche du puits, et tandis qu'il se penche imprudemment au-dessus, pour en mesurer la profondeur, Timoclée le pousse avec une force au-dessus de son sexe, et le jette aussi-tôt dedans. Dès qu'il y fut tombé, elle le tua, en lançant sur lui de grosses pierres, sous lesquelles il mourut assommé. Cependant les Thraces, informés de cette juste punition de leur capitaine, s'emparent de Timoclée, l'enchaînent, et la traînent vers Alexandre. Ce prince, en la voyant, jugea à son maintien, à son air noble et fier, que c'étoit une femme aussi distinguée par son rang que par son esprit et son courage. Elle suivoit ces monstres avec tant de fermeté, qu'elle sembloit n'avoir rien à craindre de leur fureur. Alexandre enfin lui demande qui elle est? « Ce que je » suis? répond Timoclée; la sœur de Théa-

Trait de vengeance d'une femme de Thèbes, nommée Timoclée.

Alexandre pardonne à cette femme héroïque, une vengeance bien juste.

» gènes, qui combattit Philippe votre père,
» pour affranchir la Grèce, et fut tué à la
» bataille de Chéronée où il commandoit ».
Le prince, admirant sa réponse, et encore plus l'action qu'elle venoit de faire, donna ordre de la laisser se retirer où elle voudroit, avec ses enfans.

Alexandre assembla son conseil pour discuter la question de savoir comment il en agiroit avec les Thébains. Les Phocéens, ceux de Platée, de Thespie, d'Orchomène, qui tous étoient alliés d'Alexandre, et avoient pris part à sa victoire, lui représentèrent les mauvais traitemens qu'ils avoient éprouvés de la part des Thébains qui avoient détruit la plupart de leurs villes. Ils leur reprochèrent une partialité reconnue pour les Perses contre les Grecs; ce qui les faisoit détester de toute la Grèce. « La preuve,
» ajoutoient-ils, est le serment que nous
» fîmes tous de renverser Thèbes de fond
» en comble, après avoir vaincu les Perses ».

Cléade entreprend d'excuser les Thébains.

Cléade, un des prisonniers, après avoir obtenu la permission de parler, tâcha d'excuser, en partie, la révolte des Thébains. C'étoit une faute, à son avis, qu'on ne devoit imputer qu'à une témérité folle et trop

crédule, et non pas à méchante intention, encore moins à une perfidie déclarée. Il représenta, pour le prouver, que ses compatriotes, sur un faux rapport de la mort d'Alexandre, avoient à la vérité trop tôt arboré l'étendard de la rebellion, non pas contre le roi, mais contre ses successeurs : que quel que fût leur crime, il étoit déjà puni avec une extrême sévérité par l'horrible vengeance tombée sur leur ville, puisqu'il n'y restoit que des femmes, des enfans et des vieillards, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils avoient eu moins de part à la révolte. Il conclut par rappeler à Alexandre, que non-seulement Thèbes avoit donné la naissance à quantité de grands hommes et de héros dont la plupart étoient ses ancêtres, mais que cette ville avoit été le berceau de la gloire naissante de Philippe, et qu'elle pouvoit même se flatter de lui avoir servi comme de seconde patrie.

Les motifs que fit valoir Cléade étoient plus que spécieux; ils étoient concluans, ils étoient fondés sur de fortes probabilités : mais le courroux du vainqueur l'emporta; la ville de Thèbes fut détruite. Il accorda

néanmoins la liberté aux prêtres et à ceux qui avoient acquis le droit d'hospitalité chez les Macédoniens. Les descendans de Pindare, qui fit tant d'honneur à la Grèce par ses poésies, eurent part à l'amnistie, ainsi que tous ceux qu'on savoit avoir été du parti contraire à la rebellion. Mais aucun n'échappa de ceux qui furent soupçonnés d'y avoir trempé, et dont le nombre étoit d'environ trente mille. On les vendit comme esclaves, après en avoir passé au fil de l'épée plus de six mille. Les Athéniens furent tellement consternés du sac de Thèbes, qu'en apprenant cette nouvelle, ils suspendirent les solennités des grands mystères qu'ils célébroient alors. Ils accueillirent, avec les témoignages de la plus vive sensibilité, ceux qui, s'étant sauvés de ce combat sanglant, s'étoient dérobés au meurtre et au pillage. L'humanité leur offrit, à tous indistinctement, un asyle honorable dans la ville d'Athènes.

Les descendans de Pindare, épargnés par Alexandre, dans le sac de Thèbes.

Av. J. C. 335.

Consternation d'Athènes à la nouvelle de la destruction de Thèbes.

Ils offrent un asyle aux Thébains fugitifs.

L'apparition subite d'Alexandre, dans la Grèce, rabaissa beaucoup l'arrogance des Athéniens. Elle éteignit même tout le feu, tout l'enthousiasme de Démosthène. Mais le sort affreux de Thèbes opprimée, dont la

perte fut encore plus prompte qu'on n'eût pu l'imaginer, les jeta dans le plus morne abattement. Ils eurent enfin, pour la première fois, recours à la prière : ils nommèrent une députation pour aller implorer la clémence d'Alexandre. Démosthène lui-même fut au nombre des députés : mais à peine fut-il arrivé au mont Cithéron, que, redoutant le courroux d'un prince qu'il avoit personnellement offensé, il quitta subitement l'ambassade et s'en retourna.

Alexandre demande qu'on lui livre les dix orateurs d'Athènes.

Alexandre envoya sur-le-champ sommer les Athéniens de lui livrer dix orateurs, qu'il regardoit comme les principaux instrumens de la ligue formée contre son père Philippe qui en triompha à Chéronée. C'est à cette occasion que Démosthène racontoit devant le peuple cet ingénieux apologue des *Loups* et des *Chiens*; il y suppose que les *Loups* dirent un jour aux *Brebis* : « Si vous » voulez faire la paix avec nous, livrez-» nous vos chiens ». L'application n'étoit pas difficile; il comparoit ces orateurs aux chiens qui veillent à la garde du troupeau par leurs aboiemens continuels.

Dans une alternative aussi affligeante, les Athéniens ne purent se résoudre au danger

de livrer leurs orateurs à une mort certaine, quoiqu'ils n'eussent plus d'autre moyen de salut à espérer; lorsque Démade, qu'Alexandre honoroit d'une amitié particulière, offrit de se charger seul de l'ambassade, et d'aller intercéder pour eux. Soit qu'Alexandre fût rassasié de vengeance, ou qu'il voulût effacer, s'il étoit possible, par quelqu'acte de clémence, les cruautés qu'il venoit de commettre; soit plutôt qu'il eût intention d'écarter tous les obstacles qui pouvoient retarder l'exécution de son grand projet, et, par ce moyen même, de ne laisser en son absence aucun prétexte de murmurer; ce prince n'eut pas l'air d'insister davantage sur la demande de se faire livrer les dix orateurs qui le craignoient plus qu'il n'avoit appris à les redouter: il feignit de s'appaiser, et de se contenter du bannissement de Caridême, que les Athéniens lui sacrifièrent. Natif d'Orœa, Caridême avoit obtenu de sortir d'esclavage, par les services éminens qu'il avoit rendus à la république. Il étoit gendre de Chersoblepte, roi de Thrace, et avoit appris l'art de la guerre sous Iphicrate: lui-même avoit commandé plusieurs fois les armées athéniennes. Mais, pour se dérober

à la vengeance d'Alexandre, il alla se réfugier chez le roi de Perse.

Alexandre se désiste de sa demande, et flatte les Athéniens.

Quant aux Athéniens, non-seulement Alexandre oublia les injures dont il avoit prétendu se venger ; mais il leur témoigna des égards particuliers. Il les exhorta même à prendre les affaires publiques en sérieuse considération, à s'y appliquer de tout leur pouvoir, en veillant d'un œil attentif sur tous les événemens qui arriveroient en son absence tant au-dedans qu'au-dehors; parce que, dans le cas où il viendroit à mourir, Athènes seule pouvoit donner, après lui, des loix au reste de la Grèce.

Les historiens rapportent que long-temps après cette cruelle expédition, il étoit encore pénétré de remords en se rappelant les cruautés qu'il avoit exercées sur la malheureuse ville de Thèbes ; ce qui ne contribua pas peu à lui inspirer plus d'humanité dans la suite envers des nations étrangères.

Un exemple de sévérité aussi terrible contre une ville puissante comme Thèbes, répandit la terreur des armes d'Alexandre par toute la Grèce, et ne manqua pas d'applanir les difficultés qu'il pouvoit prévoir. Il convoqua bientôt à Corinthe une assemblée du

Alexandre assemble les Etats de la Grèce à Corinthe.

plus grand nombre des Etats, et des villes libres de la Grèce, pour obtenir d'eux, contre les Perses, le même commandement en chef qu'ils avoient décerné d'un commun accord à Philippe, peu de temps avant sa mort. Jamais conseil assemblé n'eut à prononcer sur un objet de plus haute importance. C'étoit l'occident qui délibéroit sur le sort de l'orient, et sur les moyens de lui faire supporter tout le poids d'une vengeance suspendue depuis plus d'un siècle. De cette assemblée date enfin l'origine de tant d'événemens dont les récits devoient un jour paroître extraordinaires, ou merveilleux et incroyables : elle décida, pour ainsi dire, des plus grandes révolutions qui devoient changer, par la suite, la face politique de tout l'univers.

Pour former un pareil projet, il falloit un prince hardi, entreprenant, expérimenté dans la guerre, un homme d'un génie vaste, qui, s'étant fait un grand nom par ses exploits, ne dût pas être intimidé par les dangers, ni arrêté par les obstacles : mais, par-dessus tout, un monarque qui jouît, à lui seul, de l'autorité suprême sur tous les Etats de la Grèce, dont aucun en particu-

lier n'eût été assez puissant pour oser tenter une entreprise aussi difficile. Elle demandoit à être exécutée de concert; et pour cet effet, à être soumise au commandement d'un seul chef qui fît mouvoir les différens ressorts de cette grande machine politique, en les faisant concourir tous au même but. Tel étoit Alexandre. Il n'eut pas de peine à rallumer, dans l'esprit des peuples de la Grèce, leur ancienne animosité contre les Perses, leurs éternels et irréconciliables ennemis. Les Grecs avoient juré plus d'une fois de se venger d'eux, et de profiter de la première occasion favorable qui se présenteroit pour les exterminer. Cette haine invétérée, dont les divisions intérieures de la Grèce suspendirent pour un temps les effets, ne s'éteignit jamais. La retraite des Dix-mille, dont la mémoire est éternelle, malgré les vigoureuses attaques des Perses et leur nombre prodigieux, attestoit tout ce qu'on devoit attendre d'une armée composée de l'élite de toutes les forces de la Grèce, réunies à celles de la Macédoine; commandées sur-tout par des généraux et des officiers formés à l'école de Philippe, et, pour tout dire enfin, guidés par Alexandre. L'assemblée n'eut donc pas

Alexandre est nommé généralissime de l'expédition contre les Perses.

à délibérer long-temps sur cet objet, et ce prince fut unanimement nommé généralissime de l'expédition votée contre les Perses.

Immédiatement après, le plus grand nombre des officiers, les chefs de la plupart des villes et beaucoup de philosophes, allèrent féliciter Alexandre sur son élection. Lui-même se flattoit de voir aussi Diogène habitant de Sinope, mais alors à Corinthe, venir le complimenter comme tous les autres; mais ce philosophe qui n'avoit que du mépris pour les grandeurs humaines, crut qu'il ne convenoit pas de féliciter les hommes sur leur élévation; et qu'il falloit attendre que ces favoris de la fortune eussent fait des actions dignes de ce haut rang où le sort les a placés. Diogène ne se dérangea donc point. Alexandre n'en fut que plus curieux de le voir. Il alla même lui rendre visite, et tous ses courtisans l'accompagnèrent. Le philosophe étoit alors nonchalamment couché par terre et se réchauffoit au soleil; mais à l'aspect d'une foule de peuple qui l'entoure, il se lève en fixant les yeux sur Alexandre. Ce prince étonné de voir un si célèbre philosophe réduit à l'extrême pauvreté; après l'avoir salué de la manière la plus affectueuse, lui

demanda, « ce qu'il vouloit qu'Alexandre » lui accordât. — C'est de vous éloigner, » répliqua Diogène, pour ne pas me cacher » les rayons du soleil ». Cette réponse lui attira le mépris et l'indignation des courtisans; mais le monarque, frappé de la fierté de caractère de ce philosophe, s'écria : « Si je n'é» tois Alexandre, je voudrois être Diogène». En un mot, ce trait suffit, ou il n'en est aucun pour peindre à la fois Alexandre et Diogène. Quelque puissant, quelque grand que ce prince s'imaginât devoir être lui-même, il sentit dans cette occasion sa propre infériorité vis-à-vis d'un homme auquel il pouvoit bien tout accorder; mais auquel il ne pouvoit rien ôter.

Réponse de Diogène à Alexandre.

Alexandre, avant de partir pour l'Asie, résolut de consulter l'oracle d'Apollon. Il arriva donc à Delphes, mais un de ces jours nommés *infaustes* par les latins, c'est-à-dire malheureux : temps où le peuple craignoit de consulter l'oracle. La prêtresse ne voulut pas même se rendre au temple. Alexandre qui ne pouvoit supporter la moindre contradiction, l'ayant prise par le bras pour l'y conduire, elle s'écria : « *Mon fils, il est impossible de vous résister* ». C'est tout ce qu'il

desiroit; ces mots qu'il saisit à la lettre comme l'oracle d'Apollon furent publiés dans toute la Macédoine, pour signaler d'avance son expédition ; il ne s'agit plus que de faire les préparatifs nécessaires.

Alexandre se prépare pour son expédition en Asie.

Alexandre, revenu dans son royaume, assembla son conseil avec les principaux chefs de l'armée, et les grands de sa cour, pour les consulter sur les mesures qu'il avoit à prendre, afin de réussir dans son expédition contre la Perse. L'avis de toute l'assemblée fut unanime, excepté sur un seul point. Antipater et Parménion furent d'avis que le roi, avant de s'engager dans une entreprise nécessairement de longue durée, fît choix d'une épouse pour assurer un successeur au trône. Mais Alexandre naturellement emporté, violent, ne pouvant souffrir la moindre contradiction, n'approuva point du tout cet avis. Il crut qu'avec une armée invincible comme celle que son père lui avoit laissée, avec le titre de généralissime des Grecs, ce seroit une honte pour lui de perdre un temps si précieux pour sa gloire, à célébrer des noces ; et à différer son départ jusqu'à ce que l'hymen lui eût assuré un héritier de son sang.

C'est pourquoi son départ fut aussi-tôt résolu.

Sacrifice aux dieux et fête solennelle.

Ce prince offrit en conséquence un sacrifice aux dieux, et fit célébrer dans une ville de Macédoine, appelée Die, des jeux scéniques, institués par un de ses ancêtres en l'honneur de Jupiter et des Muses. Cette fête dura neuf jours, nombre analogue à celui des neuf Sœurs, et qui devoit leur être agréable. Il fit dresser une tente avec cent tables et neuf cents couverts. Les princes du sang, tous les ambassadeurs, les officiers et les généraux furent invités, et assistèrent à cette fête.

Antipater nommé vice-roi de la Macédoine.

Avant son départ, Alexandre mit ordre aux affaires intérieures de la Macédoine; il nomma Antipater pour les diriger en qualité de vice-roi, lui laissa douze mille hommes d'infanterie et à peu-près le même nombre de cavalerie. Il entra ensuite dans tous les détails des affaires domestiques de ses parens et de ses amis; donnant à l'un le revenu d'une terre; à l'autre un village; à celui-ci les impositions d'une ville; et à celui-là les douanes d'un port, à l'entrée des vaisseaux marchands. Ayant ainsi distribué tout ce qu'il possédoit personnellement, et ne pouvant plus trouver de quoi

suffire à ses largesses, Perdiccas lui dit à cette occasion : « Eh ! mon prince, que vous ré» servez-vous donc pour vous-même ? — » *L'espérance*, répondit Alexandre. — La » même espérance doit donc nous suffire », répliqua Perdiccas, qui se tira ainsi, par un refus généreux, de l'embarras de ne pas accepter ce que le prince eût voulu lui offrir.

Départ d'Alexandre pour la Perse.

Av. J. C. 334.

Lorsque le roi eut ainsi réglé les affaires de la Macédoine, et pris toutes les précautions pour obvier à toute espèce de troubles en son absence, il partit pour l'Asie vers le printemps. Son armée consistoit en plus de trente mille fantassins, avec quatre ou cinq mille hommes de cavalerie ; mais tous aguerris, bien disciplinés et endurcis à la fatigue. Ils avoient déjà fait plusieurs campagnes sous Philippe. Chacun d'eux eût, peut-être, été capable, en cas de nécessité, d'exercer lui-même le commandement. La plupart des officiers avoient près de soixante ans, et le reste en avoit au moins cinquante. Lorsqu'ils étoient rassemblés en conseil de guerre ou à la tête de leur camp, ils avoient l'air de vénérables sénateurs. Parménion commandoit l'infanterie, et Philotas son fils

avoit dix-huit cents hommes de cavalerie sous ses ordres : Callas, fils d'Harpale, le même nombre de Thessaliens à cheval. Le reste de la cavalerie étoit composé de troupes indigènes de plusieurs états de la Grèce, au nombre de six cents hommes environ, et commandés par leurs propres officiers. Les Thraces et les Péoniens qui étoient toujours placés au front de l'armée avoient Cassandre à leur tête.

Alexandre ouvrit la marche, en côtoyant les bords du lac Cercinum pour se rendre à Amphipolis. Il passa le fleuve Strymon vers son embouchure, ensuite l'Hèbre, et arriva le vingtième jour à Sestos. Là, Parménion reçut des ordres pour traverser le détroit de Sestos à Abydos, avec toute sa cavalerie et une partie de l'infanterie : ce qu'il exécuta sur-le-champ, à l'aide de soixante galères et plusieurs bateaux de transport.

Alexandre passe l'Hellespont, aujourd'hui les Dardanelles.

Alexandre traversa l'Hellespont, en conduisant lui-même sa galère, à la tête du gouvernail qu'il dirigeoit de sa propre main. Enfin, à peine touchoit-il l'autre côté du rivage, que, comme s'il alloit prendre possession d'un nouveau continent, il

s'élance du navire, armé de pied en cap, et transporté de joie.

La confiance d'Alexandre dans sa fortune se communique à tout le reste de l'équipage. Elle inspire à ses soldats tant de courage et de sécurité, qu'ils s'imaginent déjà vaincre ou marcher à la victoire, plutôt qu'au hasard des combats.

Lorsque ce prince entra dans la ville de Lampsaque, déterminé à la détruire, en punition de la révolte de ses habitans; Anaximène, natif de cette ville, vint au-devant de lui. Ce célèbre historien avoit eu la confiance intime de Philippe père d'Alexandre, qui lui-même, ayant été son disciple, avoit beaucoup d'estime pour cet écrivain. Le roi se doutant bien du sujet qui l'amenoit, avant même qu'il fût arrivé près de lui, s'écria de loin qu'Alexandre avoit juré de ne point lui accorder ce qu'il venoit lui demander. — « Eh bien ! lui dit Anaximène, toute la » grace que je viens vous demander à pré- » sent, c'est la destruction de Lampsaque ». Par cette réplique spirituelle, l'historien sauva son pays.

Il arrive à Troie. Alexandre passa de Lampsaque à Troie, où il rendit les plus grands honneurs aux

manes d'Achille. Il ordonna des jeux qu'on célébra sur son tombeau. L'admiration, peut-être l'envie, ou plutôt une noble émulation, lui firent exalter le bonheur du héros de la Grèce, d'avoir trouvé, pendant sa vie; dans Patrocle, un ami si fidèle; et après sa mort, dans Homère, un si digne panégyriste.

Darius apprend l'arrivée d'Alexandre dans ses Etats.

Lorsque Darius, alors roi de Perse, apprit la nouvelle de l'entrée d'Alexandre en Asie; il témoigna le plus souverain mépris pour l'armée de Macédoine, et la plus vive indignation pour la témérité du chef qui la commandoit. Il écrivit, contre cette insolence audacieuse, une lettre remplie d'invectives, aux différens gouverneurs de ses provinces, et leur signifia en même temps l'ordre de fouetter de verges Alexandre lui-même, s'ils le prenoient vivant; de faire son armée prisonnière avec lui; et de les envoyer tous en esclavage dans la contrée la plus déserte de ses Etats. Se confiant ainsi dans la multitude imposante de barbares qu'il commandoit, il disposoit du sort d'un ennemi comme s'il l'avoit déjà vaincu : mais cette aveugle présomption ne mène ordinairement pas loin dans la carrière de la gloire. Le trop grand

nombre de troupes qu'il rassembla, n'offrit qu'une masse embarrassante à faire mouvoir: et tout cet appareil imposant, mais inutile dans un champ de bataille, au lieu de faciliter la victoire ne peut que l'entraver.

Passage du Granique.

Alexandre, en arrivant sur les bords du Granique, fleuve de Phrygie, rencontra, pour la première fois, les Perses disposés à lui défendre le passage. Le satrape Persan, maître des hauteurs de la rivière, à la tête d'une armée de cent mille hommes d'infanterie et de plus de dix mille chevaux, sembloit déjà se promettre la victoire. Memnon le Rhodien, qui commandoit sous Darius toute la côte de l'Asie, avoit néanmoins prévenu les généraux de ne point tenter l'aventure d'une bataille; mais de laisser la campagne, et même les villes, désertes et dévastées, pour affamer l'armée d'Alexandre, et l'obliger à retourner en Europe. Ce Memnon étoit le meilleur général de tous ceux de Darius, et avoit été le principal instrument de ses succès. Il est difficile de dire ce qu'on devoit admirer le plus, ou de sa sagesse dans les conseils, ou de son courage et de sa capacité dans les combats, ou de son zèle et de son attachement pour son maître. L'avis

qu'il donna dans cette occasion étoit excellent, sur-tout si l'on considère que l'ennemi auquel il avoit affaire étoit impatient, fougueux, et n'avoit ni magasins, ni villes, ni places fortes pour se retirer; qu'il entroit dans un pays qui lui étoit absolument étranger, et occupé par ses seuls ennemis; qu'il ne falloit que des délais pour l'affoiblir et le ruiner; et qu'enfin sa seule espérance devoit être de livrer bataille immédiatement après son arrivée. Mais Arsite, satrape de Phrygie, fut d'un avis tout opposé à celui de Memnon, et protesta qu'il ne souffriroit jamais que les Grecs fissent le moindre dégât sur le territoire de son gouvernement. Ce mauvais conseil l'emporta. Les Perses soupçonnèrent le Rhodien de vouloir traîner la guerre en longueur à leur préjudice, et, par ce moyen, de se rendre nécessaire à Darius.

Cependant Alexandre s'avançoit avec son infanterie pesamment armée, qui marchoit sur deux lignes dont les ailes étoient appuyées par la cavalerie. Les bagages suivoient en queue. Lorsqu'il fut arrivé sur les bords du Granique, Parménion lui conseilla d'y camper en ordre de bataille, afin que

son armée eût le temps nécessaire pour se reposer ; et de ne pas traverser le fleuve avant le lendemain dès la pointe du jour, parce qu'alors l'ennemi seroit moins en état de le prévenir. Il ajouta qu'il seroit trop dangereux de tenter ce passage à la vue de l'ennemi, sur-tout à travers un fleuve aussi profond, et dont les bords étoient escarpés; qu'ainsi la cavalerie des Perses, qui les attendoit de l'autre côté en bataille rangée, seroit aisément défaite avant d'avoir pu se développer toute entière, lorsqu'elle seroit tout-à-coup surprise; que d'ailleurs le moindre échec qu'on pourroit essuyer, dans le cas où une première tentative ne réussiroit pas, auroit les suites les plus dangereuses : en effet la renommée et la gloire des armes, dépendent du premier succès.

Ces motifs ne firent néanmoins aucune impression sur Alexandre. Il répondit qu'après avoir traversé l'Hellespont, il y auroit de la honte à se voir arrêté par un ruisseau; c'est ainsi qu'il appeloit le Granique, par dérision ou par dédain : ce prince soutenoit, au contraire, qu'il falloit profiter de la terreur que leur subite apparition, et l'audace de l'entreprise, avoient répandue

parmi les Perses. Il répondoit à toutes les objections, par la haute opinion que le monde avoit déjà de son courage, et de la valeur de ses Macédoniens.

Disposition de l'armée des Perses.

Cependant la cavalerie nombreuse de l'ennemi s'étendoit sur une seule ligne, de l'autre côté du fleuve, et formoit un front large, en face de l'armée d'Alexandre, dans le cas où celle-ci auroit voulu tenter le passage. L'infanterie, composée principalement de Grecs au service de Darius, étoit placée derrière sur une pente douce, et inclinée le long d'un terrein, d'où elle devoit fondre facilement sur les Macédoniens, et les harceler de front, avec l'avantage d'un site beaucoup plus élevé.

Les deux armées, en présence l'une de l'autre, sur les deux rives opposées du fleuve, se regardèrent long-temps comme frappées d'une égale crainte de l'événement. Les Perses attendoient que les Macédoniens entrassent dans le fleuve, pour les charger avec plus d'avantage; et ceux-ci sembloient chercher un lieu commode et sûr pour leur passage, en même temps qu'ils paroissoient vouloir surveiller les mouvemens et les desseins de l'ennemi. Sur ces entrefaites, Alexan-

Disposition de celle d'Alexandre. dre ordonne qu'on lui amène son cheval. Il enjoint à la noblesse et à toute sa cour de le suivre; il annonce qu'il compte sur leur bravoure. Lui-même se met à la tête de l'aile droite, et Parménion commande la gauche. Le roi fait avancer un fort détachement dans le fleuve, et le suit avec le reste des troupes qu'il dirige en personne. Puis il donne ordre à Parménion de l'accompagner avec l'aile gauche. Enfin, il ouvre la route en se jetant à la nage avec sa droite, et toute l'armée se précipite aussi-tôt après, poussant mille cris de joie, qui se mêlent au bruit des trompettes sonnant de toute part.

Première bataille au passage du Granique. Av. J. C. 333. Les Perses, à l'instant où ils apperçurent que le premier détachement venoit au-devant d'eux, commencèrent à lancer leurs traits, et marchèrent droit à sa rencontre vers le lieu du rivage où la pente étoit moins rapide, pour empêcher les Macédoniens de prendre terre. Alors se livra un combat furieux entre la cavalerie, d'une part s'efforçant de descendre; et de l'autre, tâchant de s'opposer à la descente. Les Macédoniens dont le nombre de chevaux étoit très-inférieur, sans compter l'avantage du terrein que l'ennemi avoit sur eux, furent en butte

à une grêle de flèches et de dards qui les blessoient du haut d'une éminence d'où partoit cette grêle de traits ; sans parler ici de la supériorité de la cavalerie des Perses, composée de l'élite de leurs troupes et de leurs chevaux, commandée sur-tout par Memnon que son fils secondoit en personne.

Les Macédoniens fléchirent donc les premiers, après avoir perdu leurs rangs les plus avancés qui avoient fait une défense vigoureuse. Alexandre les remplace aussitôt, et relève par sa présence le courage et la force de ceux qui restoient. Il se montre à leur tête, et repousse les Perses qu'il met bientôt en déroute. Enfin l'armée entière le suivit, après avoir passé le fleuve, et l'ennemi fut attaqué de toute part.

Alexandre chargea d'abord la colonne la plus épaisse de la cavalerie des ennemis où combattoient leurs généraux. Lui-même étoit singulièrement remarquable par son bouclier et par le panache de plumes qui ombrageoit son casque, aux deux côtés duquel se déployoient deux ailes étendues et d'une blancheur si éclatante que les yeux en étoient éblouis. Le combat fut terrible autour de sa personne à laquelle on en vou-

loit principalement; et quoique ce fût la cavalerie qui donnât seule alors, elle combattoit comme l'infanterie, pour ainsi dire, corps à corps; sans fléchir d'un côté ni de l'autre; chaque parti ne voulant pas perdre un pouce de terrein, et s'efforçant de repousser son adversaire. Spithrobates, lieutenant-gouverneur de l'Ionie, et gendre de Darius, se distinguoit le plus de tous les autres généraux par sa valeur. Entouré de quarante seigneurs de la Perse, tous, ses alliés et affidés, d'une expérience consommée, et qui ne l'abandonnoient pas un seul instant, il portoit par-tout la terreur sur ses pas, dès qu'il paroissoit. Alexandre observa combien cet appareil martial signaloit Spithrobates, et piquant son cheval, il va droit à sa rencontre. Aussi-tôt le combat s'engage entre l'un et l'autre, et chacun lançant son javelot, blesse son adversaire assez légèrement. Spithrobates s'élance avec fureur l'épée à la main sur Alexandre qui, prêt à le recevoir, lui lance sa pique au milieu du visage et l'étend mort à ses pieds. Dans le même instant, Rosacès frère de ce grand personnage, déchargea d'un autre côté sur la tête d'Alexandre un coup de

Alexandre combat corps à corps avec Spithrobates.

hache d'arme qui lui emporta son panache; mais n'atteignit pas plus loin que les cheveux, à travers le casque. Il alloit recommencer et frapper la tête qui se découvroit à travers la fracture du casque; mais Clitus lui coupa la main d'un coup de cimeterre, et sauva ainsi la vie à son souverain. Le danger auquel Alexandre venoit de s'exposer, anima singulièrement le courage de ses soldats, qui combattirent dès-lors à toute outrance, blessant et tuant tout ce qu'ils rencontroient. Les Perses combattoient au centre de la cavalerie sur laquelle pleuvoit une grêle continuelle de traits, lancés par des troupes légères qu'on avoit entremêlées dans les rangs de la cavalerie. Mais hors d'état de soutenir plus long-temps le choc et l'attaque des Macédoniens, qui les frappoient directement en face, et toujours au visage, ils plièrent, et leurs deux ailes rompues prirent aussi-tôt la fuite. Alexandre profita de leur déroute; mais non pas pour les poursuivre long-temps dans leur fuite. Il revint promptement, au contraire, sur ses pas, pour charger l'infanterie.

Celle-ci défendit d'abord le terrein; mais lorsqu'elle se vit attaquée à la fois et par la

cavalerie, et par la phalange macédonniene, qui avoient passé le fleuve ; les bataillons, une fois engagés dans le fort de la mêlée, ne résistèrent pas long-temps avec vigueur: ils cédèrent, excepté le seul corps d'infanterie attaché au service personnel de Darius.

Défaite de Darius, qui se retire en bon ordre, et reprend un avantage momentané sur Alexandre.

Comme il se retiroit en bon ordre vers une éminence, il avoit demandé qu'Alexandre lui permît de continuer sa marche sans être inquiété dans sa retraite. Mais ce prince n'écoutant que sa rage au lieu des conseils de la raison, courut se précipiter au milieu de ce bataillon. C'est-là qu'il perdit son cheval (non pas Bucéphale): celui-là fut tué d'un coup d'épée. Le combat s'échauffe et s'anime autour de lui ; tellement que le plus grand nombre de Macédoniens périrent dans l'action, en combattant contre un corps de troupes parfaitement disciplinées, exercées aux travaux de la guerre, et disputant leur vie avec toute la fureur du désespoir. Elles n'en furent pas moins taillées en pièces, à l'exception de deux mille qui furent faits prisonniers.

La plupart des généraux de la Perse restèrent morts sur le champ de bataille. Arsite s'enfuit dans la Phrygie, où l'on dit qu'il se

punit lui-même par une mort violente; vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents de cavalerie furent tués dans cette affaire, du côté des Barbares; et de l'autre, parmi les Macédoniens, vingt-cinq de cavalerie succombèrent à la première attaque. Alexandre fit ordonner à Lysippe de fondre leurs statues en bronze. Elles furent toutes placées dans une ville de Macédoine appelée *Die*. Métellus les fit transporter à Rome plusieurs années après. On éleva le jour suivant avec la plus grande pompe, à soixante autres cavaliers et à environ trente fantassins morts à la même affaire, un tombeau pour les y déposer avec leurs armes et tout leur équipage. Le roi fit déclarer exempts de toute espèce d'impôts, et de service forcé, leurs pères et leurs enfans.

Honneurs rendus par Alexandre aux soldats Macédoniens, après leur mort.

Alexandre prit aussi le plus grand soin des malades et des blessés; il les visitoit, les voyoit souvent panser, et s'informoit lui-même de leurs aventures, permettoit à chacun de lui réciter les actions les plus remarquables auxquelles il avoit eu part dans tous les combats, et de vanter ses propres exploits. On vit ce prince accorder la sépulture aux principaux officiers du roi de Perse

Il use généreusement de la victoire.

et ne pas refuser les mêmes honneurs à ceux des Grecs qui moururent au service des Perses contre leurs compatriotes; mais les prisonniers qu'il fit dans ce nombre, il les envoya chargés de chaînes pour être employés comme esclaves aux travaux publics de la Macédoine: punition légitime, encourue pour avoir combattu sous les drapeaux des Barbares contre son propre pays; puisque les loix antérieures de la Grèce portoient expressément peine capitale pour un pareil délit.

Alexandre se fit un devoir et un plaisir de partager les honneurs de la victoire avec les autres Grecs, qui l'avoient accompagné. Il envoya directement aux Athéniens trois cents boucliers, comme leur part du butin de l'ennemi, qu'il leur consacroit; et sur le reste des dépouilles, il fit placer cette inscription glorieuse : « *Alexandre, fils* » *de Philippe, avec les Grecs, (excepté les* » *Lacédémoniens), remporta ces dépouilles* » *sur les Barbares de l'Asie* ». Il réserva pour sa mère les vases d'or et d'argent, les tapis de pourpre et autres objets de luxe qu'il conquit avec le camp des Perses.

Dépouilles des Perses, données aux villes de la Grèce, et en particulier aux Athéniens.

Cette victoire frappa les vaincus de la plus sombre terreur, tandis qu'elle ne fit qu'exciter de l'autre part la soif insatiable de tout conquérir. Les Perses ne pouvant s'imaginer que les Grecs fussent jamais capables de les soumettre malgré des avantages si considérables, ne concevoient pas davantage qu'un pareil ennemi pût se mesurer avec eux d'égal à égal. Après ce premier échec, ils n'eurent plus d'espoir que dans leur courage.

Il faut observer néanmoins que dans toutes les entreprises semblables où les nations destinées à être la proie d'une invasion sont une fois battues, malgré toutes les ressources du pays et les avantages locaux en leur faveur, tels que les rivières qui les défendent, des gorges de montagnes, et ces montagnes mêmes ; elles se persuadent d'abord que, toutes choses égales, entr'elles et l'ennemi, celui-ci doit être invincible et qu'on ne sauroit lui résister. L'opinion de Machiavel, à cet égard : c'est qu'une puissance déterminée à défendre l'entrée de ses états, doit se résoudre à le faire avec toutes ses forces, et l'énergie dont elle est capable, pour s'opposer premièrement au passage :

Opinion politique de Machiavel, sur les invasions.

car il y a peu de pays d'une certaine étendue, assez bien protégé naturellement contre toute attaque, pour ne pas devenir la conquête d'une armée un peu imposante, qui suffit toujours pour triompher des difficultés locales; et malgré le premier choc, soit sur un point, soit sur un autre, il reste ordinairement quelque endroit foible à découvert, ou dépourvu de défense : il n'en faut pas davantage pour faire réussir l'invasion. Combien de fois, par exemple, les Alpes n'ont-elles pas ouvert l'entrée à des irruptions jusqu'au sein même de l'Italie? Quoiqu'elles opposassent des barrières et des dangers presqu'insurmontables à quiconque voulut hasarder de les franchir; elles ne fournirent pas pour cela plus de sécurité à ceux qui s'étoient crus auparavant à l'abri de toute incursion, derrière elles.

Alexandre justifié par cette opinion.

Alexandre vit donc comme il faut voir; il raisonna juste, il agit encore plus sagement lorsqu'il passa le fleuve à la face de l'ennemi, sans chercher plus loin quelque passage moins difficile, ni travailler à se frayer, pour lui-même et les siens, une route plus sûre par une autre marche. Il alla battre l'ennemi sur ses propres limites, et il ne

détruisit pas moins les forces de celui-ci, que la haute opinion qu'il en avoit; ne laissant plus, aux misérables sujets d'un empire avili, aucun secours à espérer d'impuissans protecteurs.

Il reprend la ville de Sardes.

Aussi-tôt après la bataille du Granique, Alexandre reprit Sardes sur l'ennemi. C'étoit en quelque sorte le boulevard de l'empire des Perses du côté le plus voisin de la mer. Il offrit aux habitans une puissante sauve-garde, accueillit la noblesse avec distinction, et permit à tous de se gouverner suivant les loix de leur pays, observant à ceux qui l'approchoient familièrement que quiconque vouloit jeter les fondemens d'une domination nouvelle, devoit toujours tâcher d'obtenir la réputation d'un vainqueur qui sait pardonner, et faire grace à propos. Quatre jours apres il arrive à Ephèse, ramenant avec lui ceux qui venoient d'en être bannis pour s'être déclarés en sa faveur. Il y rétablit l'ancienne forme de son gouvernement populaire. Il assigna au temple de Diane les tributs qui se payoient aux rois de Perse. Avant de quitter la ville, il reçut les députés de Trallis et de Magnesie, qui vinrent lui présenter les clefs de ces deux places.

Arrive à Ephèse.

Alexandre marcha ensuite vers Milet, qui se flattant d'un prompt secours, lui ferma ses portes. La flotte des Perses fit montre en effet de vouloir la secourir avec des forces considérables; mais après différentes tentatives infructueuses pour embarrasser l'ennemi, elle fut obligée de prendre le large. Memnon s'étoit refugié dans cette forteresse, avec un grand nombre des siens échappés du combat, bien résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Alexandre qui ne vouloit pas perdre un instant, se décide aussi-tôt à l'attaquer de vive force, en y faisant poser des échelles de tous les côtés. L'escalade s'exécuta sur-le-champ avec toute la vigueur possible; elle fut repoussée avec autant d'intrépidité, quoiqu'Alexandre renouvelât continuellement ses attaques avec des troupes fraîches: ce qui dura plusieurs jours. A la fin, comme il vit ses soldats par-tout repoussés, et que la ville étoit assez bien approvisionnée pour soutenir un long siége, il fit diriger contr'elle toutes ses batteries. Déjà la tranchée étoit verte; et de quelque part qu'on vînt à s'y opposer, de nouvelles échelles étoient aussi-tôt postées. Les assiégés, après avoir supporté

Réduction de Milet, par capitulation.

avec une valeur prodigieuse l'effort de toutes les machines de guerre employées jusqu'alors, en vinrent à une capitulation pour éviter de se laisser prendre d'assaut. Alexandre y consentit, et traita les Milésiens avec beaucoup d'humanité ; mais il fit vendre à l'encan comme esclaves tous les étrangers qui se trouvoient dans la place.

Halicarnasse est assiégée, et défendue avec une égale valeur.

Lorsqu'il se fut rendu maître de Milet, il s'avança vers la Carie pour mettre le siége devant Halicarnasse. Cette ville étoit d'un accès extrêmement difficile, tant par son heureux site, que par ses fortifications. Memnon, le plus habile et le plus vaillant des généraux de Darius, s'y étoit aussi porté immédiatement après la reddition de Milet, avec un corps d'élite de ses soldats, pour signaler, à la défense de cette nouvelle place, sa valeur et sa fidélité. Il s'y défendit courageusement, secondé par Ephialte, autre général d'un mérite distingué. Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure et de l'expérience la plus consommée dans l'art militaire, fut développé de part et d'autre. Memnon, jugeant qu'il étoit impossible de tenir plus long-temps, fut forcé d'abandonner la place. Comme la mer étoit ouverte

devant lui; après avoir laissé une forte garnison dans la citadelle assez bien approvisionnée, il emmena tous les habitans qui survécurent à cette retraite; se chargeant de toutes leurs richesses, il les transporta dans l'île de Cos, qui n'étoit pas éloignée d'Halicarnasse. Alexandre ne jugea pas à propos de faire le siége de la citadelle: c'étoit une place de trop peu d'importance, lorsqu'il eut détruit la ville qu'il démolit jusqu'en ses fondemens. Il l'abandonna donc après l'avoir fait entourer de fortes murailles, laissant d'ailleurs quelques bonnes troupes aux environs pour la surveiller.

Ada, reine de Carie, rétablie dans son royaume par Alexandre.

Immédiatement après, le roi de Macédoine rétablit Ada, reine de Carie, dans son royaume, dont elle avoit été dépossédée quelque temps auparavant. Pour lui témoigner sa reconnoissance du service qu'Alexandre lui avoit rendu, elle lui envoyoit journellement, en retour de cette faveur, des mets exquis, et préparés avec le plus grand soin par les meilleurs cuisiniers en tout genre de chère la plus délicate. Mais Alexandre fit dire à la Reine, que cet appareil si recherché lui étoit inutile, parce qu'il possédoit de bien meilleurs cuisiniers dont

il étoit redevable à Léonidas, et que ceux-ci lui préparoient tous les jours un excellent dîner et un aussi bon souper : c'étoient *la tempérance* et *l'exercice*.

Les rois de l'Asie mineure se soumettent à ce conquérant.

Plusieurs rois de l'Asie mineure se soumirent volontairement à Alexandre. Mithridate, roi de Pont, fut un de ceux qui s'attachèrent à ce prince, et le suivirent dans son expédition. C'étoit le fils d'Ariobarzane, gouverneur de la Phrygie et roi de Pont, dont il a été fait ailleurs mention. Il est le seizième, à compter depuis Artabane, qui passe pour avoir été le fondateur de ce royaume. Il en fut mis en possession par Darius : c'étoit le fils d'Hystape. Le fameux Mithridate, qui résista si long-temps aux armes romaines, fut, dans la suite, un de ses successeurs.

L'année suivante, Alexandre ouvrit la campagne de très-bonne heure : il avoit pesé ce qui lui seroit le plus avantageux, ou de marcher directement contre Darius, ou de soumettre auparavant le reste des provinces maritimes. Ce dernier parti lui sembla le plus sûr, puisqu'en l'exécutant, il ne devoit plus être inquiété par les peuples qu'il laisseroit derrière lui. Ses progrès furent d'abord

interrompus ou retardés auprès de Phazelis, ville située entre la Lycie et la Pamphylie, par un défilé qui borde le rivage de la mer. Il est à sec tout le temps où les eaux sont contenues dans leurs bornes ordinaires, et les voyageurs n'y passent guère que dans cette saison ; mais lorsque la mer agitée, dans le temps des orages, dépasse ses limites, il reste alors tout entier sous l'eau. Comme on étoit encore en hiver, Alexandre, que rien n'intimidoit, voulut absolument profiter de ce passage, avant que les eaux fussent retirées. Ses troupes furent donc obligées de marcher toute une journée dans l'eau : ce qui les incommoda beaucoup.

Alexandre à l'ouverture de la campagne, entre dans la Phrygie.

Alexandre, après avoir mis ordre à tout en Cilicie et en Pamphylie, conduisit son armée à Cœlènes, ville de Phrygie, arrosée par le fleuve Marsias, que les fictions des poètes ont rendu si fameux. Les habitans s'étant retirés à son approche, il somma la citadelle de se rendre à discrétion ; mais elle se crut imprenable, et fit cette réponse altière : « Plutôt la mort ». Cependant lorsqu'elle vit l'attaque aussi vigoureusement poussée, elle demanda une trève de six jours, à l'expiration desquels elle promit d'ouvrir ses

portes dans le cas où elle ne seroit point secourue. En conséquence, nul secours n'étant survenu, elle se rendit au jour qu'elle avoit fixé.

Nœud gordien.

Alexandre s'avançant dans la Phrygie, ancien séjour de l'empire du célèbre Midas, prit la capitale de ce royaume; et fut curieux de voir le char si vanté, à cause du nœud gordien. Ce nœud, qui lioit le joug au timon, étoit si compliqué, qu'on ne pouvoit en découvrir le commencement ni la fin, tant il étoit adroitement formé. Suivant une vieille tradition du pays, un oracle avoit prédit que le mortel qui viendroit à bout de le dénouer, seroit maître de l'empire d'Asie. Alexandre, intimement convaincu que c'étoit lui-même que l'oracle avoit voulu désigner, après nombre d'essais inutilement tentés, tira son épée, et le trancha net, en s'écriant que c'étoit-là le seul moyen d'en venir à bout. Le prêtre, acceptant l'augure, déclara qu'Alexandre avoit accompli l'oracle.

Cependant Darius, alarmé plus que jamais, employoit tout l'art dont il étoit capable pour lever des forces proportionnées au danger qui le menaçoit, et pour encourager son armée. Il envoya Memnon dans la

Grèce, afin de s'emparer de la Macédoine, et d'opérer ainsi une diversion dans l'armée ennemie; mais ce général étant venu à mourir dans cette expédition, les espérances de Darius s'évanouirent aussi de ce côté-là ; et au lieu d'envahir le terrein d'autrui, il se vit obligé d'employer toutes ses ressources pour défendre désormais le sien.

Sur ces entrefaites, Alexandre ayant laissé Gordium aussi promptement qu'il coupa le nœud si renommé, passa dans la Paphlagonie et la Cappadoce, qu'il soumit au pouvoir de ses armes. Ce fut-là qu'il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le confirma dans la résolution qu'il avoit prise de pénétrer aussi-tôt dans la haute Asie. Il s'avança donc à la hâte dans la Cilicie. Il arriva dans un pays nommé le Camp de Cyrus. De-là il n'y a pas plus de cinquante stades (environ deux lieues et demie) au pas de Cilicie. C'est un défilé par où les voyageurs sont obligés de passer pour aller de la Cappadoce à Tarse. L'officier qui gardoit ce passage, au nom de Darius, n'y avoit laissé qu'un petit nombre de soldats, qui prirent la fuite à l'instant même où ils furent informés de l'arrivée de l'ennemi. Alexandre y entra sur-

Pas de Cilicie.

le-champ. Lorsqu'il eut visité attentivement la situation du lieu, il ne put s'empêcher d'admirer sa bonne fortune, et d'avouer qu'il auroit pu y être arrêté, défait complétement, même à coups de pierres; car sans parler du col de ce passage, tellement étranglé qu'à peine quatre hommes, armés de toutes pièces, peuvent y défiler de front, il faut encore considérer que c'est une chaîne de montagnes suspendues, qui borde ce défilé, non-seulement si resserré d'un bout à l'autre, mais aussi entrecoupé de plusieurs crevasses que font çà et là des torrens qui se précipitent du haut des montagnes.

Tarse incendiée par les Perses, est sauvée par le général Parménion.

Alexandre entroit à Tarse avec toute son armée, au moment où les Perses y mettoient le feu, pour dérober au pillage les richesses immenses d'une ville si florissante. Parménion, qu'Alexandre y avoit dépêché d'avance avec un détachement de cavalerie, arriva heureusement assez à propos pour suspendre les progrès des flammes. Il s'avança dans la ville, et la sauva, immédiatement après l'évasion des Barbares, qui prirent la fuite au premier bruit de son arrivée.

Là coule paisiblement le limpide Cydnus, à travers la ville qu'il parcourt; fleuve assez

peu remarquable par la largeur de son lit, mais qui l'est davantage par la beauté de ses eaux, toujours transparentes et pures. Leur excessive fraîcheur s'entretient par les arbres touffus qui l'ombragent. C'étoit vers la fin de l'été, toujours extrêmement chaud dans la Cilicie; à l'heure la plus ardente du jour, que le roi tout couvert de sueur et de poussière, arrivant sur ce nouveau rivage, prit fantaisie de se baigner, invité par le cours de cette onde et si belle et si claire qu'il contemploit. Mais à peine y fut-il plongé, qu'il fut saisi d'un frisson si violent, que tous ceux qui en furent témoins, le crurent mort. Aussi-tôt on le retire; on le porte évanoui dans sa tente. Les médecins, qui craignoient d'avoir à répondre de l'événement, n'osoient hasarder aucun remède violent ni extraordinaire. Néanmoins Philippe, l'un d'eux, qui avoit toujours suivi ce prince depuis son enfance, et qui le chérissoit tendrement, mais moins à titre de son souverain, que comme son enfant, s'éleva seul, par un pur sentiment d'affection pour Alexandre, au-dessus de toutes ces considérations de politique et de prudence : il offrit d'administrer au roi un remède dont l'effet,

Description du Cydnus, où Alexandre se baigne tout en sueur, et est atteint d'une pleurésie.

s'il n'étoit pas très-violent, n'en seroit pas moins prompt. Mais il demanda trois jours pour le préparer. A cette proposition, tout le monde trembla; excepté celui qu'elle intéressoit le plus, Alexandre, qui n'en fut pas autrement affecté, sinon parce qu'il alloit perdre trois jours sans paroître à la tête de son armée.

Beau trait de magnanimité et de confiance d'Alexandre envers son médecin Philippe.

Pendant cet intervalle, Alexandre reçut une lettre de Parménion qu'il avoit renvoyé derrière lui pour garder la Cappadoce. C'étoit, de tous ses courtisans, celui dans lequel il avoit le plus de confiance. Cette lettre contenoit la prière de se mettre en garde contre Philippe, parce que Darius, écrivoit-il, avoit gagné ce médecin, en lui promettant mille talens et sa sœur en mariage. Ce message dut inquiéter le prince, qui eut tout le temps de peser les raisons, soit d'espérer, soit de craindre, avant de se déterminer. Enfin, la confiance qu'il avoit dans son médecin, dont il avoit éprouvé le sincère et fidèle attachement depuis son enfance, l'emporta sur tous les soupçons. Il eut assez de force pour les repousser. Il replia la lettre qu'il mit sous son chevet, sans informer de ce qu'elle renfermoit au-

cun de ceux qui l'approchoient. Dans cet instant, arrive le médecin Philippe; il entre, apportant la potion qu'il avoit préparée, et présente la coupe à Alexandre. Le héros la prend; en même temps il donne à Philippe la lettre qu'il lui fait lire, tandis qu'il avale ce breuvage avec une contenance intrépide, sans la moindre hésitation, sans laisser paroître ni soupçon ni inquiétude. Le médecin montra plus d'indignation que de frayeur après avoir lu cette lettre. Il engagea le prince, avec un ton ferme et résolu, à ne s'occuper d'aucune idée alarmante sur sa santé, dont le rétablissement le vengeroit bientôt d'un pareil soupçon. Cependant le remède agit bientôt si violemment, que tous les symptômes semblent déjà confirmer l'accusation; mais enfin il opère avec un tel succès, que le malade reprend le dessus et sa vigueur accoutumée, au point que, trois jours après, il est rendu aux vœux de ses soldats qui l'aimoient autant qu'ils le respectoient.

Darius s'avance le premier. Son imprudence.

Darius cependant s'étoit mis en marche, plein de confiance dans l'avantage du nombre, et comptant moins sur la valeur que sur l'appareil de ses forces. Les plaines

d'Assyrie, où il campoit, lui fournissoient le moyen de développer sa cavalerie comme il auroit voulu, et de faire valoir cette supériorité du nombre que la différence de l'une à l'autre armée établissoit en faveur de la sienne. Mais au lieu de profiter de cet avantage, il résolut de s'acheminer vers un passage étroit où sa cavalerie et la multitude innombrable de ses troupes, loin de pouvoir lui rendre le moindre service, ne feroient que se nuire réciproquement. Il s'avance le premier vers l'ennemi qu'il devoit plutôt attendre ; et courut ainsi visiblement à sa perte.

Ses courtisans les plus assidus, qui s'étoient fait une lâche habitude de le flatter, et d'applaudir à toutes ses actions, le félicitoient néanmoins de hâter la victoire, en allant au-devant d'elle, comme déjà certaine.

Il y avoit alors, dans l'armée de Darius, un Athénien nommé Caridème, homme expérimenté dans la guerre, qui haïssoit personnellement Alexandre, parce que ce prince avoit été cause de son bannissement d'Athènes. Darius, se tournant vers cet Athénien, lui demanda s'il le croyoit suffisamment en force pour battre l'armée enne-

Caridème, Athénien, fait à Darius une réponse digne d'un homme libre.

mie. Caridème, élevé dans le sein de la liberté, oubliant qu'il habitoit un pays d'esclavage, où il étoit du plus grand danger de heurter de front les idées du prince, lui répondit : « Permettez, grand roi, que je » vous dise la vérité; puisque je ne puis vous » servir que par elle, je dois être sincère. La » splendeur qui vous environne, le nombre » prodigieux des troupes que l'Orient s'épui» se à vous fournir, peuvent bien répandre » la terreur chez vos voisins efféminés; mais » tout cet appareil ne peut effrayer une ar» mée de Macédoniens. Discipline et cou» rage au combat, intrépide fermeté dans la » mêlée, voilà tout ce qu'ils observent, et » l'unique soin qui les occupe. Chaque sol» dat vaut lui-même un général. De tels » hommes ne craignent point vos archers ni » vos frondeurs ; les pierres ni les flèches ne » les feront point reculer. Rien ne les arrê» tera que des troupes qui leur ressemblent. » Croyez-moi ; que cet or, que cet argent » qui brillent au milieu de votre camp, » soient remplacés par du fer, des soldats, » et des armes ; sur-tout par des cœurs ma» gnanimes, qui peuvent seuls vous dé» fendre ».

Darius, quoique naturellement doux, et humain par caractère, sentit à ce discours d'un homme libre et franc, toutes les passions se réveiller dans son ame courroucée. Il ordonna sur-le-champ qu'on le fît mourir. L'ordre fut exécuté : mais au milieu des apprêts du supplice, Caridème ne cessoit de répéter que ses vengeurs n'étoient pas loin. Darius ne tarda pas long-temps à se repentir de sa fureur. Il éprouva trop tard que tout ce que Caridème lui avoit dit n'étoit que trop vrai.

Sa mort en est le prix.

Cependant le monarque Asiatique s'avançoit avec ses troupes vers l'Euphrate. Sur sa tente, on voyoit briller l'image du soleil, resplendissante de diamans, tandis que les richesses et la magnificence se déployoient de toute part dans son armée. Voici l'ordre et la marche de cet appareil vraiment oriental.

Description de la marche des Perses, en corps d'armée.

On portoit d'abord un autel d'argent sur lequel brûloit le feu sacré, éternel, ainsi nommé par les Perses. Suivoient les mages qui chantoient des hymnes, conformément au rite de la religion du pays. Ils étoient escortés de trois cent soixante-cinq jeunes gens, vêtus de robes de pourpre, en nombre

égal aux jours de l'année. Après ce cortége, arrivoit le char de Jupiter, attelé de chevaux blancs, et suivi d'un cheval de taille gigantesque, auquel on donnoit le nom de coursier du Soleil, entouré d'écuyers habillés en blanc, et dont chacun tenoit une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de sculptures et bas-reliefs d'or et d'argent, paroissoient ensuite. Puis marchoit un corps de cavaliers, composé de douze nations, dont les costumes et les manières différoient autant que leurs armes. Suivoient immédiatement les *Immortels,* troupe de Perses, ainsi nommés, dont le nombre montoit à dix mille, qui surpassoient en luxe et en somptuosité tout le reste des Barbares. Ils portoient des colliers d'or et des habillemens tissus du même métal, et dont les manches étoient toutes couvertes de pierres précieuses.

Trente pas plus loin s'avançoient ceux qu'on appeloit les parens ou alliés du roi, au nombre de quinze mille, dont les vêtemens ressembloient beaucoup à ceux des femmes; ils étoient beaucoup plus remarquables par la vaine ostentation de leur toilette que par l'éclat de leurs armes.

Ceux qu'on appeloit Doriphores venoient ensuite. Ils portoient le manteau du roi, et marchoient devant son char. Ce prince paroissoit assis comme le dieu des armées, sur un trône élevé au-dessus des mortels. Ce char étoit enrichi, des deux côtés, de différentes images de la divinité, en or et en argent. Du milieu du timon, tout couvert de pierreries, sortoient deux statues hautes d'une coudée, dont l'une représentoit la Guerre, l'autre la Paix : un aigle d'or entr'elles, déployoit ses ailes, et sembloit prêt à prendre son essor.

Mais rien ne pouvoit égaler la magnificence du roi. Il étoit habillé d'une soubreveste de pourpre, rayée d'or; et par-dessus, d'une robe éclatante en dorures et en pierres précieuses, qui représentoient deux faucons se précipitant l'un sur l'autre, à coups de bec, du haut de la nue qu'ils perçoient. Autour du corps, il portoit, à la manière des femmes, une ceinture d'or massif, d'où pendoit un large cimeterre, dont la poignée et le fourreau éblouissoient par l'éclat des diamans. Sa tête étoit ceinte d'une espèce de tiare ou de mitre, entourée elle-même d'une bande bleue et mélangée de blanc.

Marchoient, à droite et à gauche de son char, deux cents de ses plus proches alliés, suivis de deux mille estafiers portant des hallebardes garnies d'or et d'argent : enfin, l'arrière-garde étoit composée de trente mille hommes d'infanterie, à la suite desquels les chevaux du roi, au nombre de quatre cents, étoient conduits chacun par un palefrenier.

Environ cent ou cent vingt pas plus loin, Sysigambis, mère de Darius, paroissoit assise sur un char magnifique ; et l'épouse du monarque sur un autre, avec tout l'attirail d'une quantité de femmes au service des deux reines, et montées sur des haquenées. A la suite, quinze chars portoient les enfans du roi, avec ceux qui prenoient soin de leur éducation, et une bande d'eunuques du palais ; espèce d'hommes dégradés, qui, jusqu'aujourd'hui, est encore honorée dans l'Orient. Après ceux-ci venoient les concubines, au nombre de trois cent soixante, dans un appareil de reines elles-mêmes ; et suivies de six cents mules ou mulets, et de trois cents chameaux portant le trésor royal gardé par un corps d'archers.

Puis suivoient les femmes des premiers

officiers de la couronne, et les plus grands seigneurs de la cour; ensuite les entrepreneurs des vivres, les goujats de l'armée, tous aussi montés sur des chars. En dernière ligne, un corps de troupes légères et ses officiers fermoient tout-à-fait la marche.

Tel étoit le spectacle de la pompe et de la magnificence de ce monarque, qui encombroit tous les chemins d'un inutile train de concubines, et d'une suite sans nombre de nations différentes, et sans ordre qui les distinguât, surchargées de tant d'or, et parées d'habits si somptueux, qu'elles sembloient appeler l'avarice et la rapacité, plutôt que la repousser.

Alexandre marche à la rencontre de Darius.

De la ville de Tarse, Alexandre se rendit dans la Bactriane; de-là, plus empressé que jamais d'en venir aux mains avec l'ennemi, il arrive à Soles, où il offrit un sacrifice à Esculape. Ensuite il se porta jusqu'au Pyrame et chez les peuples au midi de l'Inde, nommés les Malles; enfin, à Castabale. C'est-là qu'il eut avis que Darius, avec toute son armée, étoit campé à Sochus ou Sochot en Assyrie, à deux journées de Cilicie. Il résolut aussi-tôt de marcher à sa rencontre, et d'autant plus vîte, que la mau-

vaise saison alloit bientôt le forcer de s'arrêter.

Cependant Darius conduisoit son innombrable armée dans les plaines d'Assyrie : il en couvroit une immense étendue, lorsque des officiers, Grecs d'origine, qui commandoient et faisoient la principale force de son armée, lui conseillèrent de ne pas aller plus loin, et d'attendre là le conquérant qui s'avançoit, parce que les Perses s'y trouvoient suffisamment au large pour déployer toutes leurs forces et envelopper celles de l'ennemi. Darius rejeta cet avis ; et au lieu de temporiser pour voir approcher Alexandre, il se laissa persuader par les courtisans qui l'environnoient, de n'écouter qu'une vaine présomption, et résolut d'aller lui-même au-devant de cet ennemi qui ne desiroit rien tant que d'en venir à une action.

Darius le laisse derrière lui, croyant aller au-devant.

Darius envoya tous ses trésors à Damas, ville d'Assyrie; et marcha droit, avec un petit corps de troupes, à travers la Cilicie, d'où il tourna court du côté d'Issus. Ignorant entièrement la position d'Alexandre, il croyoit le poursuivre, lorsqu'il le laissoit précisément derrière lui.

La conduite de ce prince offre un mélange

frappant et bien étrange d'orgueil et de cruauté; d'un côté, c'est un vain faste, de l'autre une sorte de magnanimité qui le caractérise. Voyez-le dans Issus : sa barbarie fait mettre à mort tous les Grecs malades; tandis qu'il en congédie généreusement un petit nombre, leur fait visiter tout son camp, afin qu'ils puissent rendre compte du nombre de ses troupes et de ses forces au conquérant qui se propose de les subjuguer. Ces malheureux Grecs ne manquent pas d'aller informer Alexandre de l'approche de Darius; et c'est alors que le roi de Macédoine commence à réfléchir sérieusement au combat qu'il se préparoit à livrer.

Contrastes remarquables dans le caractère de Darius.

Dans la crainte que l'ennemi, se fiant sur le nombre, ne vînt attaquer son camp; Alexandre le fortifia de remparts et de palissades : mais en même temps il se réjouissoit de voir les Perses venir chercher leur propre destruction, et l'attaquer sur un terrein qui suffisoit à une moindre armée pour se mouvoir et agir librement. Ainsi, de l'un et de l'autre côté, l'avantage étoit balancé en quelque sorte. Les Macédoniens avoient bien assez d'espace pour déployer leur peu de forces; et les Perses n'en avoient pas suffi-

samment pour faire mouvoir la vingtième partie des leurs.

Réflexions d'Alexandre sur sa position.

Toutefois Alexandre, comme il arrive souvent aux plus grands capitaines, sentit une certaine émotion secrète, quand il se vit sur le point de tout hasarder d'un seul coup. Plus la fortune l'avoit favorisé jusqu'alors, plus il craignoit ses caprices. Le moment approchoit, qui alloit enfin décider de sa destinée. Mais, d'un autre côté, son courage le ranimoit, lorsqu'il faisoit réflexion que le prix de ses travaux surpassoit de beaucoup leur danger. Quoiqu'il pût douter encore de la victoire, il espéroit du moins y trouver une mort glorieuse et digne d'Alexandre. Il ne confioit à personne ses intimes et profondes méditations. Il savoit bien, qu'à la veille d'une bataille, un général ne doit découvrir ni le moindre embarras, ni la plus légère perplexité ; qu'au contraire, ses troupes ne doivent lire sur son front que l'intrépidité, la ferme résolution, bien prononcée par toute sa contenance.

Après avoir fait rafraîchir ses soldats, il leur donne ordre de se tenir prêts pour la troisième veille qui commençoit vers minuit : ensuite il monte sur le sommet

d'une montagne, où, à la lueur des torches, il offre un sacrifice aux dieux du pays, suivant le rite et les cérémonies usités dans la Grèce.

Le signal est donné. Toute l'armée, prête à marcher et à combattre, obéit au commandement qui étoit de faire la plus grande diligence, et de se rendre, dès le point du jour, aux différens postes qui lui furent assignés. Cependant des espions qui étoient en campagne, ayant donné subitement avis que Darius n'étoit pas éloigné de trente stades (environ une lieue), le roi de Macédoine fait faire halte: ensuite il range son armée en bataille. Les paysans effrayés, avertissent en même temps Darius de l'arrivée de l'ennemi. Le roi de Perse ne voulut pas le croire, s'imaginant, comme nous l'avons déjà observé, qu'Alexandre fuyoit devant lui et cherchoit à lui échapper. Cette nouvelle jeta les siens dans une extrême confusion. Au milieu du trouble et de l'étonnement, ils courent aux armes avec précipitation, dans le plus grand désordre.

Le champ de bataille étoit situé près de la ville d'Issus, borné d'un côté par les montagnes, et de l'autre par la mer. La

Bataille d'Issus. Av. J. C. 333.

Dispositions des deux armées.

plaine assise au milieu étoit assez vaste pour contenir les deux armées campées, et nous avons déjà fait remarquer combien celle de Darius étoit supérieure; elle étoit presque innombrable. Le fleuve Pinare descend du haut de ces montagnes vers la mer, et coupe la plaine presqu'en deux portions égales. La montagne qui l'entoure forme une espèce de vaste golfe, dont les extrémités embrassent une partie de cette plaine, dans une ligne courbe où elle finit par se rétrécir.

Alexandre rangea son armée dans l'ordre qui suit : il mit à l'extrémité de l'aile droite, adossée contre la montagne, les Argyraspides (1), commandés par Nicanor ; ensuite la phalange de Cœnus ; puis celle de Perdiccas, qui finissoit au centre du principal corps d'armée. A l'extrémité de l'aile gauche il plaça la phalange d'Amyntas; ensuite celle de Ptolémée, et en dernière ligne celle de Méléagre. Voilà ce qui formoit la fameuse phalange macédonienne. Suivant ce que

(1) Soldats qui portoient des boucliers d'argent; d'*αργυρος*, *argent;* et *ασπις*, *bouclier.*

(*Note du Traducteur.*)

nous apprenons, elle étoit ici composée de six corps ou brigades, distincts et séparés. Chacun d'eux étoit dirigé par d'habiles généraux: mais Alexandre, comme généralissime, les commandoit, ainsi que toute l'armée. La cavalerie étoit distribuée aux deux ailes : les Macédoniens avec les Thessaliens, à la droite ; et les habitans du Péloponnèse avec les autres alliés, à la gauche. Cratère commandoit l'infanterie qui composoit une partie de l'aile gauche, et Parménion l'aile entière. Alexandre s'étoit réservé le commandement de la droite. Il avoit ordonné à Parménion de se rapprocher de la mer le plus près possible, pour empêcher les Barbares de l'envelopper. Nicanor, au contraire, eut ordre de se tenir assez éloigné de la montagne, pour éviter d'être atteint par les traits que l'ennemi, posté sur les hauteurs, lanceroit continuellement. Il couvrit sa cavalerie de l'aile droite, par les coureurs de Protomachus et des Péoniens ; et son infanterie, par les archers d'Antiochus. Il réserva les Agriens, commandés par Attale, et généralement fort estimés par leur bravoure, ainsi que les troupes nouvellement arrivées de la Grèce, pour

les opposer à celles que Darius avoit postées sur les hauteurs des environs.

Quant à l'armée de Darius, voici quelle fut sa disposition. Dès qu'il eut appris qu'Alexandre marchoit contre lui en bataille rangée, il donna ordre à trente mille hommes de cavalerie, et à vingt mille archers, de traverser le Pinare, afin de profiter de l'avantage du terrein pour développer son armée. Dans le centre, il plaça les trente mille Grecs qu'il avoit à sa solde. C'étoit, sans contredit, la fleur et la principale force de son armée. Ils n'étoient point du tout inférieurs en courage à la phalange macédonienne; trente mille Barbares étoient à leur droite, et autant à leur gauche. Le champ de bataille n'en pouvoit contenir un plus grand nombre. Ils étoient tous d'ailleurs pesamment armés. Le reste de l'infanterie, distinguée par la différence des nations qui la composoient, fut rangé derrière la première ligne. Il est à regretter qu'Arrien ne nous apprenne pas quelle étoit la profondeur de chacune de ces deux colonnes; mais elle devoit être extraordinaire, si l'on fait attention au peu de terrein qu'elles occupoient, et à la multitude aussi prodi-

gieuse des troupes du roi de Perse. Sur la montagne située à gauche, vis-à-vis l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, tellement disposés, qu'à la faveur des sinuosités de la montagne, les uns se trouvoient derrière Alexandre, les autres étoient en face.

Lorsque Darius eut ainsi rangé son armée en bataille, il fit repasser le fleuve à sa cavalerie, et en détacha la plus grande partie vers la mer, contre Parménion; parce qu'elle pouvoit le combattre avec succès sur ce terrein. Le reste de ce corps fut envoyé vers la gauche, du côté de la montagne. Cependant, comme ce prince s'apperçut qu'il ne seroit là d'aucun secours, à cause du rétrécissement extrême de la place qu'il occuperoit, il en fit tourner la plus grande partie à droite. Pour lui, le poste qu'il choisit fut le centre de l'armée, suivant l'antique usage des rois de Perse.

Les deux armées étoient ainsi disposées, et prêtes à combattre. Alexandre avoit fait marcher la sienne très-lentement, afin de laisser reprendre un peu haleine à ses soldats; et l'on ne devoit pas supposer qu'il voulût engager promptement l'action. Da- Description du combat.

rius s'avançoit toujours de l'autre côté de la rivière, pour ne pas perdre l'avantage du terrein; et ne négligea pourtant point de faire palissader certaines parties du rivage peu escarpées, pour se mettre en sûreté contre les Macédoniens, qui conclurent de-là qu'il avoit dès-lors quelque pressentiment de sa défaite.

Déjà les deux armées sont à la vue l'une de l'autre. Alexandre, à cheval, parcourt de rang en rang toute la sienne; il appelle par leurs noms les principaux officiers, tant des Macédoniens que des troupes étrangères. Il exhorte tous ses soldats à se signaler, en parlant à chacun le langage de son pays, et suivant le génie et le caractère propre à chaque nation. Enfin, toute l'armée pousse un cri général, et demande à marcher contre l'ennemi.

Alexandre la fit avancer d'abord au petit pas, et avec beaucoup de lenteur, pour empêcher de rompre les rangs et le front de sa phalange. Il fit faire halte de temps en temps. Lorsqu'il fut à la portée du trait, il donna ordre à toute son aile droite de se précipiter dans le fleuve avec impétuosité, afin de surprendre les Barbares; et de les obli-

ger, par cette prompte attaque, à en venir plutôt aux mains, en exposant moins les siens aux traits de l'ennemi. Toutes ces dispositions lui réussirent parfaitement. Des deux côtés, on combattit vaillamment, et avec beaucoup de fermeté. Lorsqu'on fut forcé de se battre de près, on se chargea, de part et d'autre, l'épée à la main. Un carnage affreux s'ensuivit; car en se battant corps à corps, chacun visoit, à la pointe du glaive, son adversaire en face. Alexandre faisoit à-la-fois le devoir de soldat et celui de général. Il ne desiroit rien tant que la gloire de tuer de sa main Darius qui, monté sur un char, paroissoit au-dessus de l'une et l'autre armée, et étoit vu de tous les côtés; perspective également propre à exciter le courage des siens pour le défendre, et celui de l'ennémi pour l'attaquer. La mêlée devient de plus en plus furieuse et meurtrière; un grand nombre de Perses des plus distingués par leur noblesse avoit déjà péri; et de part et d'autre, on combattoit avec un égal acharnement, lorsqu'Oxatrès, frère de Darius, voyant Alexandre sur le point de frapper le monarque, pousse en avant son cheval, et, se précipitant à la tête du char de son frère,

se distingue entre tous, par cet acte signalé de valeur. Les coursiers qui traînent ce char s'effarouchent à ce mouvement inattendu, et, n'obéissant plus au frein, ébranlent le timon par de telles secousses, qu'ils sont sur le point de renverser le roi. Darius n'a que le temps de sauter, et remonte sur un autre char, pour ne pas tomber vif entre les mains de l'ennemi : le reste de son armée le voyant fuir à toute bride, jette bas les armes, et se sauve avec la plus grande vîtesse. Alexandre avoit reçu une légère blessure à la cuisse : mais heureusement elle n'eut point de suite dangereuse.

Tandis que l'infanterie macédonienne, placée à la droite, poursuivoit ses avantages sur les Perses; elle trouva plus de résistance à combattre les Grecs, qui avoient remarqué que l'aile droite d'Alexandre, occupée à la poursuite de l'ennemi, laissoit cette même infanterie à découvert; ils vinrent aussitôt l'attaquer. Le combat fut sanglant, et la victoire long-temps balancée. Les Grecs s'efforçoient de pousser les Macédoniens du côté de la rivière, pour les y précipiter, tandis qu'ils tâchoient de réparer leur propre désordre à l'aile gauche. Les Macédo-

niens se signalèrent aussi par des prodiges de valeur, pour conserver à Alexandre l'avantage qu'il venoit de remporter, et soutenir la renommée de cette phalange regardée jusqu'alors comme invincible. Il régnoit d'ailleurs entre les Grecs et les Macédoniens, outre cette bravoure qui les distinguoit pareillement, une jalousie perpétuelle, qui, sans doute, augmentoit encore leur animosité, et rendoit ainsi la résistance égale de part et d'autre. Du côté des Macédoniens, Ptolémée, fils de Séleucus, perdit la vie, avec cent vingt des officiers les plus recommandables qui s'étoient signalés avec la même ardeur.

Cependant l'aile droite victorieuse qu'Alexandre commandoit en personne, après avoir détruit tout ce qui s'opposoit à son passage, revint envelopper la gauche des Grecs qui combattoient contre le reste de la phalange macédonienne, qu'ils chargeoient de toutes leurs forces, lorsque le roi lui-même les attaqua de flanc, et les mit en déroute.

On se rappellera ici qu'à peine la bataille alloit commencer, et que dès le premier signal du combat, la cavalerie des Perses qui occu-

poit l'aile droite, sans attendre que les Macédoniens vinssent l'attaquer, avoit traversé le fleuve; et étoit tombée sur celle des Thessaliens, dont plusieurs escadrons furent enfoncés. Ceux-ci, pour éviter l'impétuosité de la première charge, et obliger les Perses à rompre leurs colonnes, feignirent de battre en retraite, comme effrayées par leur nombre prodigieux. L'ennemi crut à cette feinte, et plein d'audace et de confiance, il fit avancer sans ordre et sans précaution le plus grand nombre des siens, comme à une victoire certaine où il ne s'agiroit plus que de poursuivre des fuyards. Sur ces entrefaites, les Thessaliens s'appercevant du désordre des Perses, firent tout-à-coup volte-face, et recommencèrent à livrer un nouveau combat avec une ardeur toute nouvelle. Les Perses firent une vigoureuse défense, jusqu'à ce que témoins de la fuite de Darius et de la défaite de leurs Grecs auxiliaires qu'ils virent taillés en pièces par la phalange macédonienne, ils se débandèrent, et prirent la fuite à leur tour, dans le plus grand désordre.

Fuite et déroute complète de Darius et de son armée.

Revenons à Darius. Dès qu'il vit son aile gauche enfoncée, il fut un des premiers à donner l'exemple de la fuite, d'abord sur

son char; ensuite ayant gagné des hauteurs escarpées, il monte un cheval pour aller plus vîte, jetant loin de lui son arc, son bouclier, et jusqu'à son manteau royal. Alexandre le laissa fuir, sans daigner le poursuivre, jusqu'à ce qu'il eût vu la phalange macédonienne triompher des Grecs à la solde de Darius, et la cavalerie des Perses totalement en déroute.

La famille de Darius reste au pouvoir d'Alexandre.

La mère de Darius, Sysigambis, et sa femme, qui étoit aussi sa sœur, furent trouvées dans le camp où elles étoient restées avec les deux filles du roi, son fils encore enfant, et quelques dames de la cour. Tout le surplus avoit été transporté à Damas, avec une partie des trésors de Darius, ainsi que tout ce qui n'étoit qu'objet de luxe et de magnificence. On ne trouva pas plus de trois mille talens dans le camp: mais le reste des trésors tomba entre les mains de Parménion à la prise de la ville de Damas.

Quant aux troupes des Barbares, comme les Grecs les appeloient; après avoir montré assez de valeur à la première attaque, elles lâchèrent pied avec la dernière infamie. Elles cherchèrent dès ce moment leur salut dans la fuite. Les uns se répandirent

sur les grands chemins qui mènent directement en Perse, d'autres coururent se cacher dans les bois, ou sur de hautes montagnes, et au-delà, chercher la solitude et les déserts. Un petit nombre retourna vers le camp. L'ennemi s'en étoit emparé, et l'avoit déjà pillé. Dans cette bataille, il périt soixante mille hommes de l'infanterie des Perses, et dix mille de cavalerie. Quarante mille prisonniers tombèrent au pouvoir d'Alexandre, qui ne perdit en tout dans cette journée que deux cent quatre-vingts des siens.

Après cette victoire, le roi de Macédoine invita, vers le soir, les principaux chefs de son armée à une fête où il présida, quoiqu'il eût été blessé le jour même à la bataille. A peine la fête commençoit, qu'elle fut interrompue par des gémissemens et de lugubres cris; ils partoient d'une tente voisine. On crut d'abord que c'étoit quelque alarme; mais on fut rassuré, en apprenant que ces lamentations venoient de la tente que la femme et la mère de Darius occupoient. C'étoit l'expression de leur douleur, à l'occasion de la mort supposée de ce prince. Un eunuque avoit vu son manteau dans

la main d'un soldat, et, s'imaginant que le roi de Perse avoit été tué, il étoit venu leur apporter cette fausse nouvelle. Alexandre leur envoya sur-le-champ un de ses officiers pour les détromper, en les informant que le roi vivoit encore. Ces femmes n'étoient point accoutumées à voir des étrangers ; au premier aspect de cet officier Macédonien, elles crurent qu'il arrivoit pour les mettre à mort. Elles se jetèrent aussi-tôt à ses pieds, en le suppliant de les épargner encore quelque temps. Elles étoient, disoient-elles, toutes prêtes à mourir : elles ne desiroient, avant de subir ce triste sort, que de rendre du moins les derniers devoirs au prince leur époux et leur fils. L'officier les assura qu'il venoit pour les consoler, et non les affliger ; que le roi qu'elles pleuroient étoit vivant ; puis il tendit la main à Sysigambis pour l'aider à se relever.

Honneurs rendus par Alexandre à la mémoire des guerriers morts sur le champ de bataille.

Le lendemain, Alexandre, après avoir visité les blessés, fit rendre les honneurs funèbres, en présence de son armée, à ceux qui étoient morts la veille au champ d'honneur. Tous ses guerriers, compagnons de sa gloire, y assistoient, dans la plus belle tenue, en ordre de bataille. Les Perses dis-

tingués furent traités de même. Il permit à la mère de Darius de faire ensevelir tous ceux qu'il lui plairoit, suivant la coutume et les cérémonies usitées dans la Perse. Ensuite il envoya prévenir les reines qu'il alloit bientôt leur rendre visite, et donna ordre à toute sa suite de se retirer : il se rendit dans la tente où étoient ces princesses, accompagné seulement d'Ephestion qui savoit profiter, avec tant de mesure et de discrétion, de la familiarité dont Alexandre l'honoroit, qu'il sembloit moins s'y livrer par goût et par inclination, que céder par obéissance aux bontés du roi, qui vouloit qu'il en usât toujours ainsi avec lui. Ils étoient de même âge : mais comme Ephestion étoit plus grand, les princesses le prirent d'abord pour le roi, et lui rendirent tous les honneurs dus à cette qualité. Comme il y avoit, parmi les captifs, quelques eunuques qui reconnurent le roi ; ceux-ci leur montrèrent Alexandre. Sysigambis alors se prosterne devant lui, et le supplie de leur pardonner cette méprise ; mais le roi la relevant, lui dit « que son ami » étoit un autre Alexandre ». Après avoir ainsi rassuré ces princesses, il prit le fils de Darius entre ses bras : l'enfant ne témoigna

Il visite la mère et la femme de Darius.

pas la moindre frayeur; au contraire il étendit ses petits bras autour du col de ce vainqueur aimable et compatissant qui, vivement touché de la confiance ordinaire à cet âge, se tourna vers Ephestion, et lui dit: « Ah! que le père n'a-t-il en partage le bon » naturel de cet enfant »! Cette entrevue honore plus le caractère d'Alexandre, que tout le reste de ses conquêtes. La grace qu'il mit à se les faire pardonner, en accueillant ainsi ses captives suppliantes; sa continence et sa noble candeur, tandis qu'il pouvoit commander que tout fléchît devant ses moindres caprices; tant de vertus sublimes ou attrayantes furent souvent offertes aux vrais héros, comme un exemple digne d'être imité.

Depuis cette victoire, toute la Phénicie, excepté la ville capitale de Tyr, se soumit au conquérant; et Parménion en fut fait gouverneur. La fortune fut si fidelle à Alexandre, qu'elle couronna ses entreprises au-delà même de ses espérances. Antigone, l'un de ses généraux en Asie, subjugua la Cappadoce, la Paphlagonie, et toutes les villes qui avoient voulu se soustraire à son obéissance.

La ville de Damas ouvre ses portes et ses trésors à Alexandre.

Aristodème, l'amiral des Perses, fut obligé de reconnoître sur mer le même ascendant. Une grande partie de sa flotte fut la proie du vainqueur. Jusqu'à la ville de Damas, où les trésors de Darius étoient en dépôt, ouvrit ses portes. Le gouverneur de cette place, oubliant ce qu'il devoit à son souverain, écrivit à Alexandre une lettre par laquelle il le prévenoit qu'à un jour marqué, il feroit sortir une certaine quantité de soldats chargés d'une partie des dépouilles de la ville, comme pour assurer sa retraite, et qu'en les faisant surprendre par un autre corps de troupes aposté exprès, on pourroit s'en emparer aisément, ainsi que de toutes les richesses qu'ils transporteroient; en les faisant intercepter de la sorte. Alexandre suivit ponctuellement les instructions de ce gouverneur infidèle, et se rendit par-là possesseur d'un immense butin. Indépendamment de l'argent monnoyé et de la vaisselle qui fut aussi enlevée, montant à une somme énorme, trente mille soldats et sept mille bêtes de somme furent pris avec leurs bagages. Nous voyons, par une lettre de Parménion à Alexandre, qu'il trouva dans la ville de Damas trois cent

vingt-neuf concubines du roi Darius, toutes parfaites musiciennes, et en outre une multitude d'officiers dont l'emploi étoit de régler tous les apprêts nécessaires aux amusemens et aux plaisirs de ce prince.

Cependant Darius, après avoir poursuivi à cheval sa course pendant toute la nuit, arriva le matin à Sochus (1). Il y assembla les restes de son armée; mais l'orgueil ne l'abandonna point, ainsi que la fortune. Il écrivit à Alexandre une lettre dans laquelle il traitoit non d'égal à égal, mais comme avec un inférieur; et sembloit lui commander plutôt qu'il ne le prioit d'accepter une rançon pour sa mère, pour sa femme et ses enfans. A l'égard de l'empire, il se réservoit de le disputer, à parité de forces, sur le champ de bataille. Alexandre lui répondit avec dédain, « que toute correspondance » étoit superflue avec un fugitif. Que si Da- » rius s'avouoit enfin vaincu, et venoit en » suppliant trouver son vainqueur; alors sa » mère, sa femme et ses enfans lui seroient

Darius écrit à Alexandre une lettre impérieuse.

Alexandre lui répond avec un noble dédain.

(1) Sochus, ou Soque, peut-être aujourd'hui *Sochot*, étoit une ville à deux ou trois journées du lieu où la bataille s'étoit donnée. (*Note du Traducteur.*)

» rendus sans rançon. Qu'Alexandre savoit » conquérir, mais savoit encore mieux user » de ses victoires ».

Il part pour la Phénicie.

Ainsi, sans en venir à aucune négociation avec Darius, le roi de Macédoine partit pour la Phénicie, où il entra. Les habitans de Biblos lui ouvrirent leurs portes. Tout se soumit à son approche. Mais aucun peuple ne le fit avec plus de plaisir que les Sidoniens. Ochus avoit détruit leur ville dix-huit ans auparavant, et fait passer tous ses habitans au fil de l'épée. Lorsqu'il fut retourné dans la Perse, tous ceux qui étoient absens pendant cette expédition, soit pour affaires de commerce, soit pour toute autre cause, et qui par ce moyen avoient échappé au massacre général, retournèrent sur l'emplacement de cette malheureuse ville, et la rebâtirent : mais ils conservèrent une haine invétérée et si violente contre les Perses, qu'ils furent transportés de joie à la première occasion de secouer le joug. Ce furent en effet les premiers qui allèrent au-devant du vainqueur, en lui envoyant des députés, malgré Straton leur roi qui s'étoit déclaré pour Darius. Alexandre le détrôna, et permit à Ephestion d'élire à sa place quiconque,

parmi les Sidoniens, il jugeroit le plus digne d'être élevé à ce haut rang.

Aventure d'Abdolonyme, simple jardinier, élu roi de Sidon par Alexandre.

Ce favori étoit logé dans la maison de deux frères. C'étoient deux jeunes gens d'une famille des plus considérables de la ville. Il ne crut pouvoir mieux faire que de leur offrir la couronne. Mais ils la refusèrent, en lui disant que, suivant les loix de leur pays, personne ne pouvoit monter sur le trône que les princes du sang royal. Ephestion fut frappé de cette grandeur d'ame, et l'admira, en voyant dédaigner ce que tant d'autres s'efforcent d'obtenir par le fer et par la flamme. « Continuez, leur dit-il, à penser » toujours ainsi. Vous avez bien jugé qu'il » est plus glorieux de refuser le diadême que » de l'accepter. Cependant, nommez-moi » quelqu'un, de la famille royale, et qui se » souvienne, lorsqu'il sera roi, que c'est » vous qui lui aurez mis la couronne sur la » tête ». Les deux frères lui observèrent qu'ils en connoissoient plusieurs qui, parmi les objets d'une ambition excessive auxquels ils aspiroient, avoient osé concevoir celle d'occuper un poste si éminent; et que, pour l'obtenir, ils faisoient bassement la cour aux favoris d'Alexandre. Ces jeunes gens décla-

rèrent ensuite que personne n'étoit plus digne de monter sur le trône qu'un certain Abdolonyme, descendant, quoique de loin, de la race de leur roi: mais qu'il étoit si pauvre, qu'il étoit obligé, pour gagner sa vie, de cultiver journellement un jardin hors de la ville; ajoutant que son honorable désintéressement, sa probité parfaite, l'avoient réduit, comme beaucoup d'autres, à cette misère extrême: qu'uniquement occupé de son travail, il n'avoit pas même entendu le bruit des armes qui avoit ébranlé toute l'Asie.

Aussi-tôt les deux frères partent pour aller chercher Abdolonyme. Ils le trouvent occupé à cultiver son jardin, au moment où ils lui présentent les attributs de la royauté, pour l'en revêtir. Lorsqu'ils le saluent roi, Abdolonyme regarde tout cet appareil comme un songe, et, ne sachant comment l'expliquer: « N'avez-vous pas de » honte, leur dit-il, de vous moquer ainsi de » moi »? Comme il résistoit trop à leurs vœux, ils prirent le parti de le laver eux-mêmes, lui jetèrent ensuite sur les épaules une robe de pourpre brodée magnifiquement en or; et, après lui avoir juré sérieu-

sement qu'il alloit être élevé au rang suprême, ils le conduisirent dans le palais des rois.

Cette nouvelle ne tarda pas à se répandre dans toute la ville. Le plus grand nombre s'en réjouit; quelques-uns en murmuroient, particulièrement les riches qui, méprisant l'abjecte fortune d'Abdolonyme, ne purent dissimuler leur mécontentement à la cour même du nouveau roi. Alexandre ordonna qu'on le fît venir en sa présence. Après l'avoir considéré long-temps : « Votre air » et tout votre extérieur, lui dit-il, ne dé- » mentent en rien ce qu'on m'a rapporté de » la noblesse de votre origine; mais je serois » bien aise de savoir comment vous suppor- » tiez la pauvreté »? — « Fassent les dieux, » répliqua-t-il, que je supporte le poids de » la couronne avec une égale patience! Ces » mains, endurcies au travail, m'ont pro- » curé tout ce que je desirois; tant que je ne » possédai rien, jamais il ne me manqua » rien ». Cette réponse donna la plus haute idée d'Abdolonyme à Alexandre. Il lui fit livrer non-seulement tous les trésors et les richesses qui avoient appartenu à Straton, avec une partie du butin fait sur les Perses;

mais il joignit encore à son Etat une province voisine (1).

---

(1) Si de beaux vers gravent bien mieux dans la mémoire les traits historiques de la vertu récompensée, qu'on cite quelquefois et qu'on aime toujours à se rappeler; le lecteur nous saura peut-être quelque gré d'insérer ici la même aventure d'Abdolonyme, en vers français de notre célèbre poète Delille, qui termine par ce bel épisode la nouvelle et dernière édition de son Poëme des Jardins:

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer; . . . .
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime!
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail, et son heureux repos,
Le vieillard oublioit le sang qui le fit naître;
Nul séjour n'égaloit sa demeure champêtre;
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verds,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levoient cime sur cime, ombrage sur ombrage;
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un verd tapis, s'étendoit en plateau,
Et de-là deux filets d'une onde cristalline
Tomboient en murmurant le long de la colline;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courboit en croissant,
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée;

Cependant la Syrie et la Phénicie étoient déjà soumises aux armes de la Macédoine,

---

Dans le fond les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinoient leurs troncs majestueux;
Mille arbustes divers y versoient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure,
Au-devant on voyoit, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse;
Autour quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustiques
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques;
Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleurs,
Différens de parfums, de formes, de couleurs;
La rose les paroit, et sur une onde pure
De vieux saules penchoient leur longue chevelure:
Plus loin, c'est un troupeau qui, content sous ses loix,
Lui peignoit l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disoit-il souvent; mais, dans l'âge où nous sommes,
Quels sages envieroient ces illustres dangers?
Il disoit, et, content du sceptre des bergers,
Il soignoit tour-à-tour ses troupeaux et ses plantes;
Son fils le secondoit de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin;
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein;
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront:

excepté, comme nous l'avons dit, la fameuse ville de Tyr. Cette reine des mers, ainsi

---

Son fils est dans sa fleur; mais de l'adolescence
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton;
Son air est doux, mais fier, et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempéroit les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisoient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres:
Le vieillard les pleuroit; mais sous ses toits champêtres
Tranquille, il étoit loin d'envier leur splendeur.
Tel n'étoit point son fils: un instinct de grandeur
Quelquefois dans son ame éveilloit son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisoit encor:
Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Foible, se cache encor sous l'abri paternel.
Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là tous deux des saisons ils adoroient le maître.
Un soir, après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentoient leurs offrandes,

qu'on l'appeloit alors, devoit ce titre superbe à l'élément qui lui apportoit les tributs de

---

L'air étoit en repos; les rayons du soleil
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueilloient quelque souffle de vents;
La vague avec lenteur rouloit ses plis mouvans;
Enfin tout étoit calme, et la nature entière
Sembloit avec respect écouter leur prière:
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs, et la verdure,
Formoient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard le premier au maître des humains
Levoit en suppliant ses vénérables mains:
Il prioit pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire,
Sur ses lèvres erroit un auguste sourire;
Son fils l'accompagnoit de ses timides vœux;
Leurs voix montoient ensemble à l'oreille des dieux:
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protége sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissoit le ciel,
Et dans le même instant au pied du même autel
Tout l'Olympe attentif contemploit en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse, et l'enfance:
Voilà que tout-à-coup résonne aux environs
L'éclatante trompette, et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte:
« Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas!
» Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,

tous les peuples de la terre. Elle se vantoit avec orgueil d'avoir créé la navigation, et

---

» Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille ».
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin prolongé dans les bois :
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre,
Fatigué de marcher sur des palais en cendre ;
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offroient point des palais les marbres magnifiques ;
D'un simple bois de chêne ils étoient façonnés ;
Ces lieux d'un verd rempart étoient environnés ;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composoient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête ; et ce triomphateur
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette foible barrière ;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux :
A peine il les a vus, ses passions s'appaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche :
« Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche,
» Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur ;
» A terrasser les rois je mettois mon honneur ;
» Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :
» Ton sang régna jadis, il doit régner encore ;

appris au genre humain à braver les vents et les flots avec le secours d'une frêle barque

---

» Sors de l'obscurité : les peuples et les rois[1]
» Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits;
» Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,
» C'est le prix le plus doux qu'attendoit ma victoire;
» Viens donc, tout te rappelle au rang de tes aïeux,
» Tes vertus, et ton peuple, Alexandre, et les dieux ».
— « Ainsi ta main toujours dispose des couronnes;
» Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
» Répondit le vieillard, et de tes fières loix
» Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois.
» Hé ien! à mes destins je suis prêt à souscrire;
» Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
» Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
» Contemple cet asyle, et conçois mes regrets:
» Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
» Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
» Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour
» Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour;
» Demain à mes devoirs je consens à me rendre ».
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne:
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant;
Il le prend, il l'embrasse, et, fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage:
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret;

qu'elle inventa. L'heureuse situation de Tyr, l'étendue et la commodité de ses ports, le caractère de ses habitans industrieux, actifs, patiens et pleins d'honnêteté, de politesse envers les étrangers; tout y attiroit les mar-

---

Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde, et perdu le bonheur;
Mais ce jour le console: il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadême,
Qu'ignore la victoire; et quitte ces beaux lieux
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de juuir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'hurizon avoit rougi l'aurore,
Que pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore:
« Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,
» Mon fils, après ma mort, retombera sur toi:
» Que je te plains! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles,
» Ne m'étoient point ingrats, ne m'étoient point rebelles;
» Qu'un sort bien différent nuus attend aujourd'hui!
» Viens donc, ô cher enfant! viens, ô mon doux appui!
» Du malheur de régner viens cunsoler ton père;
» Et vous, objets charmans, toi, cabaue si chère,
» Vous que je cultivois, vergers délicieux,
» Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux;
» Hélas! coulant ici mes heures fortunées,
» Heureux, par vos printemps je comptois mes années;

chands des différentes parties du monde; de sorte qu'il ne falloit pas tant la considérer comme une ville appartenant à telle ou telle nation en particulier, que comme le rendez-vous de l'univers, et le centre du commerce de tous les peuples.

» Ces fastes valoient bien les annales des rois.
» Puisse du moins l'empire être heureux sous mes loix,
» Et, me dédommageant de vos pures délices,
» Par le bonheur commun payer mes sacrifices »!
Il dit, promène encor ses regards attendris,
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur:
Dans un confus transport de joie et de douleur
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères;
Leur ombre l'y poursuit: il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix;
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Achève d'effacer la trace de ces crimes:
Il règne, et l'équité préside à ses projets;
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane,
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux,
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

(*Note du Traducteur.*)

Description du siége de Tyr.

Alexandre crut, autant par vanité que par intérêt, devoir se rendre maître de cette ville. Le printemps commençoit. Tyr étoit alors située dans une île au milieu de la mer, environ à un quart de lieue du continent. Elle étoit entourée d'une forte muraille de cent cinquante pieds de haut, que les vagues de la mer battoient continuellement. Les Carthaginois, colonie fondée par les Tyriens, peuple puissant et souverain de la mer, dont les ambassadeurs s'y trouvoient alors pour offrir un sacrifice annuel à Hercule, suivant l'ancien usage, s'étoient engagés à secourir leur métropole. C'est ce qui rendoit les Tyriens encore plus fiers. Déterminés à se défendre vigoureusement en cas d'attaque, ils élevèrent des machines sur les remparts et sur les tours, armèrent toute la jeunesse; et bâtirent sur-le-champ des ateliers pour les ouvriers, dans tous les genres, et dont le plus grand nombre étoit des citadins eux-mêmes. Ainsi, de toute part, on n'entendoit retentir dans la ville que le bruit des préparatifs guerriers qui s'y formoient. Ils firent des harpons de fer pour jeter sur les ouvrages de l'ennemi et les accrocher; forgèrent des crampons, des crochets et

autres semblables instrumens propres à la défense des places.

Tant de difficultés, s'opposant aux desseins hardis d'Alexandre, auroient dû le détourner d'entreprendre ce siége. Il étoit impossible d'approcher de la ville pour lui donner l'assaut, sans élever une chaussée qui communiquât de l'île au continent. Une tentative semblable offroit des obstacles en apparence insurmontables. Le petit bras de mer qui séparoit le continent d'avec l'île, étoit exposé au vent de l'Ouest, qui souvent excitoit des tempêtes si épouvantables, que les flots amoncelés et furieux auroient en un instant détruit tous les travaux. D'ailleurs, comme la ville étoit environnée de tout côté par la mer, il n'y avoit pas moyen de poser des échelles de siége, ni de dresser aucune batterie, à moins que ce ne fût sur des vaisseaux, encore nécessairement amarés à quelque distance: observez que, les murailles s'avançant jusque dans la mer, qui en baignoit l'extrémité la plus basse, il étoit impossible de débarquer nulle part pour prendre terre; ajoutez encore que les machines de guerre qu'on auroit pu placer à bord des bâtimens, n'eussent jamais eu la

liberté de jouer ni de produire le moindre effet, à cause de la force des vagues.

Ces obstacles multipliés ne purent néanmoins retarder l'entreprise tentée par Alexandre : mais, résolu à s'emparer de la place plutôt par accommodement qu'à la pointe de l'épée, il envoya un héraut dans la ville pour offrir la paix aux Tyriens.

Le peuple, qui ne sait ni agir, ni se gouverner qu'en tumulte ; au lieu d'entendre à cette proposition ; au lieu de tâcher d'écarter le ressentiment et le courroux du vainqueur, massacra le héraut contre toutes les loix des nations, et le précipita du haut des murailles dans la mer. Cette cruauté ne fit qu'enflammer davantage la fureur d'Alexandre. Il voulut dès-lors détruire cette cité barbare devant laquelle il vint camper; il persévéra dans son juste ressentiment. Il essaya d'abord de jeter un môle avancé qui, du continent, pût faciliter les moyens d'atteindre jusqu'à l'île où elle étoit assise. Des fondations d'une ville anciennement bâtie sur les bords de la mer, il tira des pierres et des décombres propres à construire les jetées qu'il vouloit élever : des sommets du mont Liban, suspendus sur ce rivage, il fit

arracher des cèdres pour servir à l'établissement des pilotis ; et dès qu'il eut une fois commencé ces travaux, ils furent continués sans interruption. Mais plus il avançoit, plus il s'éloignoit du rivage, plus les difficultés se multiplioient, parce que la profondeur de la mer augmentoit en proportion ; et les travailleurs étoient encore plus incommodés des dards que l'ennemi leur lançoit du haut des remparts de la ville. Celui-ci, maître de la mer, et monté sur de grosses chaloupes, harceloit continuellement les ouvriers, qu'il empêchoit ainsi de pousser commodément leurs travaux avec la même activité. Enfin, les pilotis élevés au-dessus de l'eau étoient déjà d'une largeur assez considérable, lorsque les assiégés s'apperçurent de leur témérité. Ils virent avec effroi l'étendue de ces ouvrages que la mer avoit dérobés jusqu'alors à leurs regards, attaquèrent les ouvriers avec leurs javelines, et les blessèrent grièvement, quoique de loin. Il fut, en conséquence, ordonné de tapisser les ouvrages, de peaux de bêtes et de toiles, pour couvrir les travailleurs ; et d'élever deux tours en bois à la tête de la digue, afin de repousser l'ennemi, en cas de sortie, pour

s'approcher : mais tout fut brûlé bientôt après par les assiégés, avec les pilotis dont la flamme put s'emparer à fleur d'eau.

Quoiqu'Alexandre vît tous ses projets détruits avec ces travaux, il conserva l'espérance du succès qu'il s'en étoit promis. Ses soldats redoublèrent de zèle et d'ardeur pour en réparer les ruines. Ils construisirent de nouvelles machines, et les fixèrent avec une rapidité si prodigieuse, que les ennemis n'en revenoient pas d'étonnement. Alexandre se multiplioit, pour ainsi dire, par-tout, et surveilloit lui-même chaque partie des ouvrages. Sa présence, et l'habileté merveilleuse de tous les travailleurs, en firent encore plus que la quantité de bras qu'il employoit. L'ouvrage étoit à-peu-près entièrement fini, et touchoit presque aux murs de la ville, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent si impétueux, et les vagues se déchaînèrent avec une telle furie contre la chaussée, que le ciment et le mortier qui lioient les matériaux, se détachèrent, firent brèche, et la mer, se précipitant à travers, rompit la digue par le milieu. Aussi tôt que cet amas énorme de pierres qui contenoit l'éboulement des terres rapportées qu'elles

encaissoient, fut renversé; tout le reste s'ensuivit, et disparut à-la-fois dans le même abîme.

Tout autre qu'Alexandre auroit à l'instant abandonné pour jamais l'entreprise; et lui-même en effet balança quelque temps, s'il ne lèveroit pas le siége. Mais le destin plus puissant, et un génie supérieur, avoient prononcé, avoient juré la ruine de Tyr; et leurs décrets, que ce prince seul pouvoit exécuter, lui ordonnèrent de continuer à l'assiéger: ils écartèrent de son esprit toute espèce de crainte, de doute ou d'anxiété; et en lui inspirant la confiance et le courage nécessaires, remplirent toute son armée de la même ardeur et des sentimens qui l'animoient. Ses soldats, comme s'ils n'eussent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avoient essuyées, recommencèrent à construire un nouveau môle, auquel ils travaillèrent sans discontinuer.

Cependant Alexandre, convaincu que tant que l'ennemi resteroit maître de la mer, la ville ne pourroit être prise, se procure en toute diligence un certain nombre de vaisseaux, pour en composer une flotte; il s'y

embarque lui-même avec quelques soldats d'élite de sa propre garde ; cinglant vers la ville de Tyr, il se range en ligne de bataille pour défier l'ennemi à un combat naval. Les Tyriens étoient d'abord assez décidés à l'accepter, afin de s'opposer ouvertement à ces forces: mais elles leur parurent ensuite trop supérieures pour le hasarder. Ils se bornèrent à réunir toutes leurs galères dans le port, afin d'empêcher l'ennemi d'y pénétrer. C'étoit justement ce qu'Alexandre desiroit. Il se contenta de faire mouiller ses vaisseaux près de la digue et le long du rivage où ils seroient en sûreté, et garantit ainsi ses ouvrages et ses ouvriers de toute atteinte de la part des ennemis.

Les assiégeans, protégés de la sorte, ayant mis leurs travaux à couvert, s'y livroient avec la plus grande activité. Ils jetoient dans la mer les arbres avec toutes leurs branches; ils y plaçoient ensuite des pierres, et par-dessus encore d'autres arbres qu'ils recouvroient d'une couche d'argile ou de terre grasse, pour servir de mortier. Après quoi, ils entassèrent par-dessus une plus grande quantité d'arbres et de pierres: le tout ainsi lié formoit un corps solide et une masse

indestructible. Cette digue étoit aussi plus large que les précédentes, afin que les tours qu'on devoit élever au milieu fussent hors de la portée des traits qu'on pourroit lancer des vaisseaux qui tenteroient de renverser les travaux les plus avancés de la digue.

C'est ainsi qu'après des délais multipliés, la patience des ouvriers parvint à surmonter tous les obstacles, et l'ouvrage fut enfin porté à sa dernière perfection. Les Macédoniens construisirent ensuite sur cette digue des machines de guerre en tout genre, pour ébranler les murs de la ville avec des batteries de béliers, et y lancer des traits, des pierres et des torches enflammées. Par ces divers moyens, on approchoit graduellement du pied de ces murailles. Les Tyriens étoient tellement pressés, qu'on alloit en venir à une action décisive, lorsqu'ils se virent en même temps investis de tout côté et par terre et par mer.

Une attaque générale fut alors jugée nécessaire. Le roi de Macédoine, après avoir équipé ses galères qu'il avoit appareillées en les joignant l'une à l'autre, donne l'ordre pour les faire avancer jusqu'aux murs de la ville, vers le milieu de la nuit, afin de la surprendre. Les Tyriens n'avoient plus de

ressources pour échapper, et leur perte sembloit devoir être inévitable, lorsque tout-à-coup le ciel s'obscurcit de nuages épais. La foible lueur qui perçoit encore à travers les ténèbres, disparoît totalement. La mer insensiblement se gonfle, et les vagues que la fureur des vents soulève, annoncent une tempête épouvantable. Les vaisseaux se brisent les uns contre les autres avec tant de violence, que les câbles qui les attachoient se lâchent ou se brisent. Les carcasses des bâtimens se fendent, leurs parois se divisent, tout éclate avec un horrible fracas; et au milieu de ces désastres, les soldats sautent avec les ais des navires qui s'élancent par morceaux. La mer est si furieuse, l'orage si terrible, qu'il est impossible de manœuvrer, ni de gouverner les galères qui se tiennent encore assez pour qu'on ne puisse en séparer une seule ni la sauver. Elles furent néanmoins à la fin poussées, à force de rames, sur la côte; mais le plus grand nombre fracassé, hors d'état de servir.

Cette bonne fortune inespérée des Tyriens fut contre-balancée par un malheur aussi imprévu. Ils comptoient depuis long-temps sur un secours de Carthage; cette colonie

florissante sortie jadis de leur sein : mais ils reçurent un message de sa part, pour leur annoncer que les Carthaginois étoient absolument hors d'état de leur donner la moindre assistance, parce qu'ils avoient eux-mêmes tout à redouter d'une puissante armée de Syracusains qui ravageoit leur pays. Les Tyriens, quoique frustrés de toutes leurs espérances, n'en persistèrent pas moins dans la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils prirent le parti d'envoyer à Carthage leurs femmes et leurs enfans, comme ne pouvant leur être d'aucune utilité pour sauver leurs foyers.

Désormais leur ville est battue en ruine de tout côté par les machines de guerre qui vont jouer à-la-fois. Mais elle est également défendue avec même acharnement. Les assiégés instruits, excités tout-à-la-fois par le plus imminent danger, et la nécessité où ils étoient réduits, inventoient journellement quelque nouvel art de repousser les attaques de l'ennemi. Toutes les flèches, toutes les pierres que les balistres lançoient contr'eux, étoient parées avec des espèces de tourniquets toujours roulans qui rompoient ces machines, ou détournoient leur jeu : d'un autre

côté ils en amortissoient les coups avec des espèces de toiles ou de couvertures d'une substance extrêmement molle. Pour endommager les vaisseaux qui cingloient jusqu'au pied de leurs murailles, ils attachoient des grappins de fer et des faux à des soliveaux et à des poutres; puis, à l'aide de leurs catapultes (espèces d'arbalètes énormes), ils décochoient, comme des flèches, de grosses pièces de charpente, sur les bâtimens ennemis où tombant à l'improviste, elles les désemparoient. Elles les écrasoient même souvent, et les abîmoient par leur poids. Leurs crochets, suspendus à de forts madriers qui en étoient armés, mettoient en pièces quelques parties de ces bâtimens, et leur causoient un dommage irréparable. Ils avoient aussi de larges boucliers de bronze ou d'airain qu'ils faisoient rougir, et qu'ils remplissoient d'un sable brûlant pour les jeter du haut de leurs remparts sur l'ennemi, au moment où il s'y attendoit le moins. Les Macédoniens redoutoient sur-tout les effets de cette infernale invention : car aussi-tôt que ce sable pénétroit la peau, à travers les défauts de la cuirasse, il perçoit jusqu'aux os, après avoir dévoré la chair où il s'intro-

duisoit si avant, qu'il étoit impossible de l'en retirer à cette profondeur ; de sorte que les soldats étoient obligés de jeter bas leurs armes, d'arracher leurs habits qu'ils déchiroient; et restoient ainsi nus, exposés, sans défense, aux traits de l'ennemi.

On croyoit qu'Alexandre, enfin découragé, se détermineroit à renoncer au siége : mais il résolut de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de vaisseaux qu'il équipa, et l'élite de son armée. Il s'ensuivit un second combat naval, dans lequel les Tyriens, après s'être vaillamment défendus, furent obligés de se retirer avec toute leur flotte sous les murs de la ville. Alexandre les y poursuivit, et les serra de près en queue : mais il lui fut impossible de se frayer l'entrée du port, d'où il étoit repoussé continuellement par les flèches qu'on tiroit du haut des murailles. Il prit néanmoins, ou fit couler à fond, un grand nombre de leurs navires.

Mais bientôt l'attaque et la défense devinrent plus furieuses que jamais. Le courage des combattans s'accroît avec le danger : et, de part et d'autre, animés par les plus puissans motifs, ils s'acharnent comme des lions

à leur proie. Par-tout où les béliers avoient jeté quelque pan de muraille, avoient rompu quelque pont, les Argyraspides montoient par la brèche avec une valeur incroyable. Admète est à leur tête, Admète, l'un des plus braves officiers de l'armée ; mais il est tué par un coup de lance, tandis qu'il excite les siens. La présence du roi de Macédoine, et sur-tout son exemple, animoient les troupes. Il monte lui-même sur une tour des plus élevées : là il fut exposé aux plus grands périls que sa bravoure eût jamais hasardés. On le reconnoissoit aisément aux marques distinctives qu'il portoit ; à la richesse éclatante de son armure : il étoit en un mot comme le point de mire des ennemis. Il fit des prodiges ; il tue de ses propres javelots plusieurs de ceux qui défendoient les murailles ; et, s'avançant de plus en plus, il enfonce les ennemis l'épée à la main, les repoussant avec son bouclier, soit dans la ville où il les fait rentrer, soit vers la mer où il les précipite. La tour où il combattoit touchoit presque aux premiers remparts les plus avancés. Soudain il s'y élance avec la rapidité de l'éclair, à l'aide d'un pont volant, et suivi de ses principaux officiers, il

s'empare en personne des deux tours les plus menaçantes de l'ennemi, et de l'espace qui les sépare. Ses béliers y avoient déjà fait plusieurs brèches. La flotte avoit forcé le port; l'armée navale y étoit entrée; et quelques Macédoniens s'étoient saisis des tours abandonnées.

Les Tyriens, voyant leur ennemi maître de leurs remparts, se retirent dans une place découverte: c'étoit celle d'Agénor. Ils s'y fortifient, bien décidés à défendre le terrein pied à pied: mais Alexandre marche sur eux avec son régiment des gardes, en tue une partie, et oblige le reste à chercher son salut dans la fuite. Cependant la ville étoit déjà prise du côté du port, par les Macédoniens; ceux-ci se répandoient par-tout, courant, n'épargnant personne sur leur passage; irrités d'abord d'une résistance aussi longue et si opiniâtre de la part des assiégés, ils voulurent ensuite se venger de la barbarie que ces derniers avoient exercée contre leurs compagnons d'armes prisonniers au retour de Sidon, et que les Tyriens avoient jetés par les créneaux de leurs murs, après les avoir égorgés inhumainement à la vue de toute l'armée. Ces derniers,

réduits à la dernière extrémité, se renferment la plupart dans leurs maisons, pour éviter d'être passés au fil de l'épée; les uns se précipitent au milieu de l'ennemi, dans la mêlée, et résolus de vendre chèrement leur vie; d'autres enfin lancent des pierres du haut de leurs toits sur les marins qui manœuvroient au pied de leurs murailles pour les renverser. Les vieillards attendoient à leur porte qu'on les délivrât d'une vie importune, depuis qu'elle étoit exposée de moment en moment, et dévouée à la rage du soldat. Dans ce carnage universel, les seuls guerriers de Sidon qui servoient dans l'armée d'Alexandre, semblèrent émus de quelque pitié pour le sort de tant de malheureux: ils en protégèrent quelques-uns qu'ils regardoient comme leurs compatriotes, et en portèrent un grand nombre à bord de leurs propres vaisseaux. Les victimes de la fureur des soldats Macédoniens furent innombrables: même après la conquête, le courroux du vainqueur ne fut point appaisé. Il ordonna que deux mille prisonniers au moins, saisis pendant l'assaut, fussent cloués à des croix plantées sur le rivage. Le nombre des prisonniers en général montoit à trente

mille. Ils furent tous vendus comme esclaves, et dispersés sur toutes les parties du monde. Ainsi disparut cette fameuse Tyr, la plus florissante ville de l'univers pendant tant de siècles, après avoir porté la gloire et répandu les arts du commerce dans les régions les plus éloignées.

Tandis qu'Alexandre faisoit le siége de Tyr, il reçut une seconde lettre de Darius, dans laquelle ce monarque paroissoit ne plus méconnoître le pouvoir de son vainqueur. Il lui donnoit enfin le titre de roi; offroit dix mille talens pour racheter de la captivité les deux reines, sa mère et sa femme. Il lui proposoit en mariage sa fille Statira, avec tous les pays conquis jusqu'au fleuve de l'Euphrate. Il insistoit légèrement sur l'inconstance de la fortune : puis il terminoit par une longue énumération de toutes ses ressources contre l'usurpation de ses Etats.

Propositions de Darius à Alexandre.

Cette lettre parut si digne d'attention, qu'Alexandre crut devoir en délibérer dans son conseil. Parménion, l'un de ses premiers généraux, ne put s'empêcher d'observer que s'il étoit Alexandre, il accueilleroit la proposition du roi de Perse; mais Alexan-

dre répliqua fièrement : « Et moi aussi, si » j'étois Parménion ». L'offre de Darius fut donc rejetée avec mépris, ainsi que ses trésors, que déjà le conquérant regardoit comme les siens.

Alexandre marche vers Jérusalem, et s'incline devant le grand-prêtre des Juifs.

Alexandre, en quittant la ville de Tyr, marcha vers Jérusalem, plein de confiance et de fermeté, pour en punir les habitans d'avoir refusé des provisions à son armée pendant le dernier siége. Mais le vainqueur suspendit son ressentiment, lorsqu'il les vit tous, vêtus de robes blanches de lin, venir en procession au-devant de lui pour le recevoir; et le grand-prêtre Juif à leur tête, avec une mitre éclatante sur le front, où se lisoit le nom, le grand nom de DIEU, en toutes lettres. A peine le monarque apperçoit le grand-prêtre, qu'il s'avance avec l'air d'un profond respect; et s'inclinant pour adorer l'auguste nom qui brille sur son front, il salue le pontife, et lui témoigne une vénération religieuse. Alors les Juifs, environnant Alexandre, élèvent leurs voix jusqu'aux cieux, pour lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Les Macédoniens qui en furent témoins, saisis d'étonnement, à cet aspect, pouvoient à peine en croire ce qu'ils

voyoient, et ne surent ensuite comment rendre compte d'un pareil spectacle si contraire à leur attente; sur-tout si étrange et si peu probable.

Parménion, pouvant à peine revenir de sa surprise, demanda au roi comment Alexandre, que tout le monde sembloit adorer, avoit pu fléchir le genou devant le grand-prêtre des Juifs : « Je ne l'ai point adoré, » dit ce prince; j'adore la Divinité dont il est » le ministre : car lorsqu'en Macédoine je » n'avois d'autre pensée qui m'occupât con» tinuellement que cette grande entreprise » de la guerre contre les Perses; tandis que » je roulois dans mon esprit les moyens de » conquérir l'Asie : ce même homme, re» vêtu des mêmes habits pontificaux, m'ap» parut en songe; m'exhortant à bannir » toute crainte; il m'ordonna de traverser » hardiment l'Hellespont, en m'assurant que » ce Dieu marcheroit à la tête de mon ar» mée, et me rendroit victorieux des Per» ses ». Ce discours, prononcé avec toute l'apparence de la réalité, parut trop sincère pour ne pas avoir l'effet qu'il produisit; ce fut d'inspirer une nouvelle confiance à son armée, et d'établir cette opinion: qu'Alexan-

L'expédition d'Alexandre annoncée par les prophéties de l'ancien Testament.

dre étoit l'envoyé du ciel. Le monarque embrassa le grand-prêtre, qui le conduisit dans l'intérieur du temple. Ce pontife, après lui avoir expliqué quantité de prophéties de l'ancien Testament, concernant son expédition, que différens textes de ce livre annoncent clairement, lui apprit à offrir au Dieu des Juifs, et suivant leur usage, un sacrifice solennel.

Sa réception à Jérusalem le prévient en faveur des Juifs qui obtiennent tout ce qu'ils lui demandent.

Alexandre fut si flatté de cette réception, qu'avant de quitter Jérusalem, il assembla les Juifs; et leur dit de lui demander telle grace qu'ils jugeroient convenable. Leur requête se bornoit à demander qu'il leur fût permis de vivre suivant leurs anciennes loix, et de conserver toujours leurs mœurs et leurs coutumes : d'être exempts d'impôts tous les sept ans, comme ils l'étoient par ces loix; de labourer, de semer leurs champs, et par conséquent de moissonner la septième année : ils demandèrent aussi que tous ceux de leurs frères qui avoient leurs établissemens en Asie, jouîssent des mêmes priviléges. Alexandre leur accorda toutes leurs demandes; et satisfaits ainsi qu'ils l'avoient desiré, ils s'empressèrent à lui offrir de s'enrôler eux-mêmes dans son armée. Immé-

diatement après, les Samaritains firent pareille demande; mais il ne leur accorda rien qu'une réponse évasive, en leur promettant qu'à son retour il prendroit peut-être cette demande en considération.

De Jérusalem, Alexandre s'avance jusqu'à la ville de Gaza, qu'il prend d'assaut.

De Jérusalem, Alexandre marcha sur Gaza. Il y trouva plus de résistance qu'il ne s'y étoit attendu. Il prit enfin cette ville d'assaut, et après en avoir taillé en pièces la garnison qui étoit composée de dix mille hommes, il emmena le gouverneur, Bœtis, qu'il fit marcher devant lui. Après l'avoir vainement intimidé, il ordonna de lui percer les talons, et d'y passer une corde avec laquelle il le fit attacher à son char, et traîner autour des murailles de la ville. Il imita la colère d'Achille qui, suivant Homère, avoit fait ainsi traîner Hector autour des murs de Troie. Mais il tira bien peu d'avantage de la lecture de ce poète, en ne prenant du caractère de son modèle pour le copier, que ce qui défigure l'original.

Aussi-tôt qu'Alexandre eut terminé le siége de Gaza, il s'en éloigna, laissant une garnison dans cette place, et tourna toutes ses forces vers l'Egypte.

L'Egypte est conquise par Alexandre.
Av. J. C. 332.

En sept jours de marche, le roi arrive à Peluse. Il y trouva rassemblés un grand nombre d'Egyptiens qui vinrent le reconnoître pour souverain. Ils étoient fatigués du gouvernement de la Perse, qui ne leur déplaisoit pas moins que ses ministres. Le premier avoit détruit chez eux la liberté, les autres tournoient sans cesse en ridicule la religion nationale et le culte de leurs pères. Mazée, un de ces gouverneurs, commandoit alors dans Memphis. Il jugea que ce seroit opposer une résistance inutile que de vouloir combattre une armée triomphante; Darius, son souverain, n'étant plus d'ailleurs en état de le secourir : il ouvrit donc les portes au conquérant, et lui remit, avec toutes les munitions dont la place étoit approvisionnée, huit cents talens, valeur d'environ deux millions quatre cent mille livres de notre monnoie.

Alexandre entra ainsi en possession de toute l'Egypte, sans rencontrer le moindre obstacle. C'est alors qu'il forma le projet d'aller visiter le temple de Jupiter-Ammon. Ce temple étoit situé à une distance de douze jours de marche en partant de Memphis, à travers les déserts sablonneux de la Libye.

Alexandre avoit lu dans Homère et d'autres auteurs fabuleux, que la plupart des héros de l'antiquité passoient pour fils de quelque divinité; il voulut aussi être réputé tout-à-fait un héros, et ne douta point qu'à quelque prix que ce fût il ne gagnât les prêtres de ce temple, pour le complimenter sur la céleste origine qu'il vouloit se donner à son tour.

Il gagne les prêtres du temple de Jupiter, afin de se faire passer pour le fils de cette divinité.

Il part donc de Memphis dans ce dessein, en suivant le cours du fleuve; et après avoir passé Canope, aujourd'hui Rosette, en face de l'île de Pharos, joignant au continent par une chaussée, il y fonda la ville de son nom, *Alexandrie*, qui devint bientôt une des villes de commerce les plus florissantes du monde. De-là, pour arriver au temple de Jupiter, il n'y avoit plus que trois cent quarante milles de chemin, en voyageant toujours à travers des déserts inhabitables et couverts de sable. Ses soldats supportèrent avec assez de patience les deux premiers jours de marche, avant d'arriver à ces horribles solitudes. Mais ils n'eurent pas plutôt mis le pied dans ces plaines immenses, où ils marchoient sur un terrein tout de sable d'une profondeur excessive, qu'ils en furent

prodigieusement effrayés. Ainsi environnés comme d'une vaste mer, ils contemploient autour d'eux d'un regard stupéfait, et aussi loin que leur vue pouvoit s'étendre, s'ils pourroient découvrir quelques traces d'habitation. Mais en vain : inutile curiosité ; ils ne purent appercevoir un seul arbre, ni le moindre vestige de culture sur ce sol étranger, tout nouveau pour eux.

Pour comble de calamités, l'eau qu'ils avoient apportée dans des outres et sur des chameaux, leur manqua tout-à-fait; et il ne falloit pas s'attendre à en trouver une goutte parmi ces sables déserts qui les effrayoient encore plus. Ils furent néanmoins assez heureux pour être rafraîchis tout-à-coup par une pluie accidentelle qui servit à ranimer leur courage, pour arriver enfin au temple de la divinité.

Description du temple de Jupiter-Ammon.

Rien de plus fabuleux que la description des historiens qui nous ont voulu peindre cette retraite grotesque et ténébreuse : elle est représentée comme un petit monceau de terre fertilisée, au milieu d'une vaste et aride solitude, couverte d'arbres touffus, dont le feuillage épais intercepte les rayons du soleil toujours brûlant dans ces déserts, et ra-

fraîchie par nombre de sources qui en perpétuent la verdure. Près d'un bocage où le temple est assis, *la fontaine du Soleil*, au point du jour, est tiède; à midi, elle devient froide; ensuite, et à mesure que la soirée approche, elle s'échauffe insensiblement, et finit par être bouillante, à minuit. Le dieu qu'on adore en ce temple, est une statue d'émeraude, enrichie d'autres pierres précieuses; et depuis la tête jusqu'au nombril, elle ressemble à un bélier.

Dès qu'Alexandre parut devant l'autel de cette bizarre divinité, le grand-prêtre ne manqua pas de le déclarer fils de Jupiter. Le conquérant, charmé de cette adulation mendiée, fit cette question : « Réussirai-je, » ou non, dans ce que j'entreprendrai? Par» lez, oracle de Jupiter » ! — « Image de ce » dieu, dont je ne suis que le ministre et l'in» terprète, répondit le grand-prêtre, vous » êtes né pour être le monarque du monde ». Le conquérant demande ensuite si les meurtriers de son père ont été punis? La réponse à cette question fut que Jupiter, son père, étoit immortel : mais que les meurtriers de Philippe étoient tous exterminés.

Alexandre, après avoir offert un sacri-

fice, et récompensé magnifiquement les prêtres qui l'avoient gratifié si libéralement du titre qu'il ambitionnoit le plus, se flattoit peut-être lui-même, ou du moins feignit de croire qu'il étoit fils de Jupiter. A son retour du temple, et pendant son séjour en Egypte, il fonda le gouvernement de ce pays sur les bases les plus solides. Il le divisa en départemens, dans chacun desquels il établit un lieutenant, qui ne recevoit d'ordres émanés que de lui seul.

Au sortir de l'Egypte, Alexandre cherche Darius pour le combattre.

Av. J. C. 331.

Lorsque ce conquérant eut tout disposé pour le mieux dans cette contrée, il partit au commencement du printemps, et marcha contre Darius qui se préparoit à l'attaquer. Il s'arrêta quelque temps dans la ville de Tyr, pour y mettre ordre à ce qu'il avoit encore laissé à faire derrière lui. Il s'avança ensuite vers de nouvelles conquêtes. Sur sa route, la femme de Darius mourut en couche, et fut honorée d'une pompe funèbre, digne de l'élévation de son rang. Le roi de Macédoine continua de marcher vers le Tigre, sur les bords duquel il s'attendoit à en venir aux prises avec l'ennemi qu'il poursuivoit, et à frapper un coup décisif qui devoit enfin régler le sort des nations.

Darius avoit déjà fait, deux fois, des ouvertures de paix : mais comme il avoit perdu tout espoir d'en venir à aucune négociation à moins de céder tout son empire, il fallut bien se préparer à de nouveaux combats. C'est dans cette résolution, qu'après avoir levé une nouvelle armée moitié moins nombreuse que celle qu'il perdit à la bataille d'Issus, il marcha vers Ninive, couvrant toutes les plaines de la Mésopotamie. Ayant eu avis que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit avancer Satropate, colonel de la cavalerie, à la tête de mille hommes d'élite qu'il en détacha, et en donna six mille autres à Mazée, gouverneur de la province : ces deux généraux allèrent au-devant d'Alexandre, pour l'empêcher de passer le fleuve ; et dévaster le pays par-tout où ce monarque devoit passer. Mais ils arrivèrent trop tard.

Nouveaux préparatifs hostiles de Darius.

Le Tigre est le fleuve le plus rapide de tous ceux de l'Orient ; et ce fut assez difficilement que les soldats d'Alexandre parvinrent à rompre le fil de l'eau, en portant leurs armes au-dessus de leur tête. Le roi lui-même à pied, au milieu de l'infanterie, leur faisoit signe, de la main, pour leur montrer l'endroit où il falloit passer : il éle-

voit la voix assez haut pour leur faire entendre le commandement. Il leur ordonna sur-tout de ne rien sauver que leurs armes, de ne point s'embarrasser de leur bagage qui ralentiroit leurs efforts contre l'eau, et de laisser plutôt tout cet attirail flotter au gré du courant, que de s'en occuper. Enfin ils arrivent à l'autre bord où ils se rangent sur-le-champ en bataille. Ils y campent seulement deux jours, pour se préparer au combat. Une éclipse de lune, dans l'intervalle, effraya beaucoup l'armée d'Alexandre. Mais quelques devins qu'il avoit amenés d'Egypte, la rassurèrent, en lui annonçant que la lune ne menaçoit point les Grecs, mais les Perses. A l'aide de cet artifice, l'espérance et le courage des soldats se ranimèrent. Le roi les fit marcher contre l'ennemi; et l'armée commença, vers le milieu de la nuit, à s'ébranler. A sa droite il laissa le Tigre, et les montagnes Gordiennes à sa gauche. Dès le point du jour, on lui apprit que Darius n'étoit qu'à vingt milles du terrein qu'il occupoit. Tout menace donc désormais d'une bataille prochaine; lorsque Darius qui deux fois avoit sollicité la paix, envoie encore la demander à de nouvelles conditions, beau-

Eclipse de lune qui effraie les Macédoniens.

coup plus avantageuses que les premières. Mais Alexandre refuse l'offre qu'on lui présente ; et répond fièrement « que le monde » ne peut souffrir ni deux soleils, ni deux » maîtres à-la-fois » : ainsi, plus de trève, plus de négociations ; toutes voies d'accommodement sont fermées : des deux côtés il ne s'agit plus que de se disposer à combattre. Les deux rois sont également irrités, également ambitieux. Darius vient camper auprès du village de Gaugamèle et de la rivière de Boumelle, dans une plaine à une distance assez considérable d'Arbelles. Il avoit d'abord fait applanir le terrein pour le champ de bataille, afin que ses chariots et sa cavalerie pussent avoir la commodité de se mouvoir plus facilement : car, pour s'être trop resserré et embarrassé dans les détroits de la Cilicie, il avoit déjà perdu l'avantage du combat qu'il y avoit livré.

Description de la bataille d'Arbelles.

Av. J. C. 331.

Alexandre, à la première nouvelle des préparatifs de l'armée ennemie, s'arrêta pendant quatre jours pour faire reposer son armée. Il entoura son camp de fossés et de palissades ; déterminé à y laisser tous ses bagages, avec les soldats qui pouvoient le moins lui servir, pour mener au-devant

de l'ennemi le reste de ses troupes sans autre équipage que leurs armes. En conséquence, il partit à neuf heures du soir, afin d'engager, dès la pointe du jour, le combat avec Darius qui, sur l'avis qu'il en reçut, rangea son armée en ordre de bataille. Alexandre marchoit aussi en bataille rangée. Il y avoit assez de terrein libre, entre les deux armées; puisqu'elles étoient à deux ou trois lieues l'une de l'autre. Lorsqu'il fut arrivé sur les hauteurs d'où il pouvoit découvrir les forces de l'ennemi, il fit halte. Là il assembla ses officiers généraux, étrangers et Macédoniens, pour délibérer s'il livreroit immédiatement le combat, ou s'il camperoit en présence des Perses pour examiner leurs dispositions. Ce dernier avis prévalut, parce qu'on jugea fort à propos de bien reconnoître le champ de bataille et la manière dont l'ennemi alloit se déployer. L'armée campa dans le même ordre qu'elle avoit observé durant sa marche. Cependant Alexandre, à la tête de ses troupes légères, et de son propre régiment, parcourut toute la plaine où la bataille alloit être livrée.

Lorsque le roi fut de retour, il assembla une seconde fois ses officiers généraux. Il

leur dit que tout discours étoit désormais inutile, parce que leur courage et leurs exploits suffisoient pour les exciter à la gloire; qu'il desiroit seulement qu'ils représentassent aux soldats qu'il ne s'agissoit plus de combattre pour la Phénicie ou pour l'Egypte, mais pour l'Asie entière qui devoit appartenir au vainqueur; qu'après avoir parcouru tant de provinces, et laissé derrière eux un si grand nombre de fleuves et de montagnes, ils ne pouvoient assurer leur retour que par une victoire complète. Il dit; et leur ordonne de prendre quelque repos.

On rapporte que Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi pendant la nuit; alléguant que sa défaite seroit plus aisée à consommer, si l'on tomboit sur lui à l'improviste et à la faveur des ténèbres : mais le roi répondit, assez haut pour être entendu de tous ceux qui l'entouroient, qu'il ne convenoit pas à Alexandre de dérober la victoire; et qu'il vouloit combattre et vaincre en plein jour. Cette réponse fière n'en étoit pas moins marquée au coin de la prudence : c'eût été en effet trop hasarder que de tomber sur une armée aussi nombreuse, au

milieu de la nuit, et dans un pays inconnu. Darius, craignant d'être surpris en cas d'attaque, par défaut de retranchemens, obligea ses soldats à veiller toute la nuit sous les armes; ce qui devoit nuire beaucoup à leurs forces, qu'il falloit réserver pour le combat.

Dans le même temps, Alexandre se retira pour se reposer le reste de la nuit. Comme il réfléchissoit, non sans être agité, aux conséquences de la bataille qu'il alloit livrer, il ne put s'endormir promptement. Mais son corps, affaissé sous le poids de tant d'inquiétude, succomba sans doute alors plutôt qu'il ne se livroit au sommeil; il dormit donc profondément, contre son usage, jusqu'à la pointe du jour où ses généraux, s'étant rassemblés dans sa tente pour prendre ses ordres, furent fort surpris de le trouver encore endormi. Ils se permirent alors d'ordonner à leurs soldats de prendre quelque nourriture.

Parménion enfin éveilla le roi, en lui témoignant sa surprise de l'avoir vu dormir si tranquillement sur le point de livrer une bataille qui alloit perdre ou assurer sa fortune. « Comment seroit-il possible, répondit » Alexandre, que je fusse troublé par la

» moindre inquiétude, puisque l'ennemi » vient de lui-même se livrer entre nos » mains »? A ces mots, il prend ses armes, monte à cheval, et parcourt tous les rangs, en exhortant ses troupes à se conduire vaillamment; et, s'il étoit possible, à surpasser la renommée et la gloire qu'elles s'étoient acquises jusqu'alors.

Il y avoit une grande différence entre les deux armées, non-seulement eu égard au nombre, mais encore au courage. Celle de Darius consistoit au moins en six cent mille hommes d'infanterie, et quarante mille de cavalerie : l'autre n'étoit composée au plus que de quarante mille fantassins, et sept ou huit mille chevaux; mais l'ardeur de celle-ci faisoit toute sa force : tandis que du côté des Perses, on ne voyoit qu'un ramas prodigieux, une multitude innombrable d'hommes, et pas un soldat; un fantôme d'armée, et non pas un vrai corps de troupes, commandées par un roi.

Des deux côtés, les dispositions étoient à-peu-près les mêmes : les troupes étoient rangées sur deux lignes; la cavalerie placée aux deux ailes, l'infanterie au centre. Dans l'une et l'autre armée, les chefs de chaque

peuple différent commandoient, chacun respectivement, ceux de leurs compatriotes qui n'obéissoient qu'à ces chefs particuliers; lesquels recevoient l'ordre général des principaux officiers de la couronne. Deux cents chariots armés de faux, et quinze éléphans, couvroient le front de l'armée de Darius. Le roi étoit au centre de la première ligne. Outre ses propres gardes, qui formoient la principale force et la fleur de son armée, il comptoit singulièrement sur l'infanterie grecque qu'il avoit rapprochée de sa personne; seul corps qu'il crut capable de tenir tête à la phalange macédonienne. Comme son ordre de bataille déployé occupoit beaucoup plus de terrein que l'ennemi; il avoit intention d'envelopper celui-ci, en le chargeant et de front et en flanc tout-à-la-fois: mais les dispositions d'Alexandre rendirent ce projet impossible à exécuter.

Darius, craignant que les Macédoniens ne lui fissent perdre l'avantage du terrein qu'il avoit fait applanir, et ne le forçassent à le quitter pour lui en faire prendre un autre inégal et montueux, ordonne à sa cavalerie de l'aile gauche qui débordoit de beaucoup celle de la droite des ennemis, de marcher

en avant, afin de tourner le flanc des Macédoniens, et les empêcher de s'étendre au-delà du sien. Alexandre dépêche aussi tôt, pour déjouer cette manœuvre dont il s'apperçoit, un corps de la cavalerie qui étoit à sa solde, commandé par Ménidas : mais comme il étoit incapable de faire tête au nombre prodigieux d'ennemis qu'il alloit assaillir, il le fit soutenir par les Péoniens qu'Arétas commandoit, et par la cavalerie étrangère. Indépendamment de l'avantage du nombre, les Perses avoient celui d'être couverts, comme d'un filet, eux et leurs chevaux, d'une cotte de maille de fer qui les garantissoit de près comme de loin ; et mettoit encore une grande disproportion entre leur cavalerie et celle de l'ennemi. Néanmoins les Macédoniens chargèrent les Perses avec tant de bravoure, qu'ils finirent par les mettre en fuite.

C'est alors que Darius fit usage de ses chars armés de faux contre la phalange macédonienne, mais avec peu de succès, pour la rompre. Le bruit que les troupes légères firent en frappant avec leurs épées contre les boucliers des Perses, et les traits qui tomboient sur eux de toute part, effrayèrent

les chevaux, et en firent retourner en arrière un grand nombre. Quelques-uns se saisissant des rênes, renversoient les conducteurs de ces chars, et les tailloient en pièces. Une partie se dirigeoit-elle à travers les bataillons, ceux-ci s'ouvroient, les laissoient passer, comme il étoit ordonné; et, par ce moyen, ces chars ne faisoient que peu ou point de dégât.

Alexandre, voyant que Darius faisoit mouvoir toute son armée pour charger la sienne, eut recours à un stratagême pour relever l'espoir de ses soldats par quelque heureux présage : voici la ruse qu'il employa. Lorsque le combat étoit le plus échauffé, et au moment du plus grand danger, le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche, et tenant à la main une branche de laurier, s'avance parmi les troupes, conformément à ses instructions, et s'écrie qu'il apperçoit une aigle voltiger sur la tête d'Alexandre, signe assuré de la victoire : en même temps, avec le doigt, il montre aux soldats cet oiseau qu'il prétend toujours voir ; et l'armée sur la foi du devin, s'imagine aussi voir l'oiseau. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler l'attaque avec plus d'ardeur et

de confiance que jamais. Alexandre se précipite alors dans la mêlée vers le lieu même où Darius préside au combat; et la présence des deux rois, combattant l'un contre l'autre, inspire à leurs armées respectives encore plus de force et de courage. Darius sur son char, Alexandre à cheval, tous deux sont environnés de leurs plus braves officiers et de l'élite de leurs soldats, qui n'ont d'autre objet, d'autre soin que de faire tous leurs efforts pour défendre leur prince, au péril de leur propre vie. La bataille fut sanglante, et poussée à toute outrance. Alexandre blesse enfin l'écuyer de Darius, avec son javelot qu'il lance dans le char; et les Perses, ainsi que les Macédoniens, s'imaginent que c'est le roi lui-même qui vient d'être tué. Aussi-tôt les premiers firent entendre un cri de détresse, et l'armée fut saisie d'une stupeur universelle. Les princes du sang de Darius, qui étoient à sa gauche, prennent la fuite avec ses gardes; et soudain le char est abandonné: mais ceux qui étoient restés à la droite du roi forment un cercle, et le reçoivent au centre de leur troupe.

Les historiens rapportent que ce prince, après avoir tiré son cimeterre, balança s'il

Défaite de Darius, qui fuit devant Alexandre.

ne tourneroit point contre lui-même un bras homicide, plutôt que de fuir avec ignominie : mais qu'appercevant, du haut de son char, des soldats qui combattoient encore pour lui; il eut honte, en y réfléchissant, de les abandonner. Partagés entre l'espérance et le désespoir, les Perses se retirèrent, et éclaircirent peu à peu leurs rangs, lorsqu'ils virent que l'horreur du carnage avoit succédé au combat. Ce n'étoit plus en effet un champ de bataille, mais une boucherie, où l'ardeur du vaincu luttoit vainement contre la mort. Darius tourne son char, pousse ses coursiers, et fuit avec le reste de son armée.

Cependant le vainqueur ne s'occupoit plus qu'à la poursuite des vaincus, lorsqu'il vint à remarquer que l'aile gauche de son armée, commandée par Parménion, couroit le plus grand danger. Il fut donc obligé de renoncer à une poursuite qui laissoit à découvert cette partie foible de son armée victorieuse. Quoiqu'il atteignît presque déjà le roi, il revint sur ses pas pour envelopper la cavalerie des Perses qui, après le pillage du camp, se retiroit en bon ordre. Il ne leur fit point de quartier; ils furent tous égor-

gés, et le sort des armes retourna encore une fois du côté des Macédoniens. La déroute totale de l'armée des Perses s'en suivit. Le combat fut affreux, et le carnage épouvantable. Alexandre poursuivit ensuite Darius jusque dans Arbelles, espérant l'atteindre à chaque minute ; ce monarque venoit d'y entrer, lorsque celui de Macédoine y arriva : mais Darius passa outre ; laissant après lui son arc et son bouclier dont l'ennemi s'empara.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille qui donna l'empire de l'Asie à un conquérant et renversa le trône de la Perse. Suivant Arrien, celle-ci perdit trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers. C'est du moins une preuve que cette perte fut considérable. A peine s'apperçut-on de celle d'Alexandre ; puisque, selon le même auteur, elle fut tout au plus de douze cents hommes, dont la plupart étoient de la cavalerie. Cette bataille se donna dans le mois d'octobre, environ à la même époque où, deux ans auparavant, celle d'Issus avoit été livrée. Gaugamèle en Assyrie, où celle dont nous parlons eut lieu, étoit une place trop peu connue pour lui donner son nom. On

Pourquoi cette bataille a-t-elle pris le nom d'Arbelles.

a préféré celui d'Arbelles, ville située dans le voisinage du champ de bataille.

Darius, après cette horrible défaite, traversa la rivière du Lycus avec un petit nombre des siens qui le suivirent. Comme on lui conseilloit de rompre le pont sur lequel il passa, pour mieux assurer sa retraite, il dit, en s'y refusant : « qu'il ne voudroit pas sau» ver sa vie aux dépens de celle d'une foule » immense de ses sujets ». Il courut ainsi plusieurs milles sans s'arrêter, ayant passé par Arbelles vers le milieu de la nuit. De-là il s'enfuit dans la Médie, après avoir franchi les montagnes de l'Arménie, suivi de ses satrapes et de quelques gardes, désespérant de sa fortune, déjà trop malheureux de survivre à la ruine de son pays.

Entrée d'Alexandre à Babylone.

Cependant Alexandre approchoit de Babylone. Mazée, qui en étoit gouverneur, s'y étoit retiré immédiatement après la bataille d'Arbelles; et il se rendit avec la place, sans coup férir. Alexandre y entra, comme s'il marchoit à une bataille, à la tête de toute son armée. Les remparts de Babylone étoient couverts de peuple, sans compter un plus grand nombre d'habitans sortis de leurs murailles, pour aller au-devant de leur nou-

veau maître, avec l'impatience de voir ce conquérant dont la renommée avoit devancé l'arrivée. Bagophane, qui commandoit la forteresse où étoient déposés les trésors du roi, confiés à sa garde, ne voulut pas montrer moins de zèle et d'adulation que Mazée. Il fit parsemer tous les chemins de fleurs, et dresser, des deux côtés de chaque rue, des autels d'argent, où brûloient le plus pur encens et des parfums de toute espèce. Vinrent ensuite les présens destinés au roi, savoir : des troupeaux de bœufs, et un grand nombre de chevaux ; des lions, des panthères qu'on portoit dans leurs cages. Les mages, à la suite, chantoient des hymnes analogues aux usages du temps et du pays ; puis les Chaldéens, accompagnés des devins et des musiciens de Babylone. Enfin la marche étoit fermée par la cavalerie des Babyloniens, dont les chevaux étoient aussi richement caparaçonnés que ceux qui les montoient étoient superbement vêtus. L'imagination peut à peine se figurer l'éclat de cette pompe magnifique, guerrière et religieuse tout-à-la-fois (1). Le roi fit marcher

(1) Le Brun, fameux peintre Français, l'a retracée,

le peuple derrière son infanterie; lui-même entouré de sa garde, élevé sur un char, entra dans la ville en triomphateur, et se rendit au palais. Le lendemain, il examina les richesses mobiliaires et numéraires de Darius, qui montoient à des sommes incroyables, et qu'il distribua généreusement à toute son armée. Il conserva Mazée lui-même dans le gouvernement de la province, et confia le commandement des troupes qu'il y laissoit en partant, à Apollodore d'Amphipolis.

Alexandre, au sortir de Babylone, marcha vers la province de Sitacène, ensuite vers Suze, où il arriva en vingt jours, et trouva des trésors immenses. Il les employa tous à récompenser le courage et les services de ses troupes. C'est dans cette ville qu'il laissa la mère et les enfans de Darius. De-là s'avançant toujours, il parvint à une rivière nommée Pasi-tigre. Il la traversa; puis avec neuf mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie, composés d'Agriens, de

ainsi que les Batailles d'Alexandre, dans une suite de tableaux admirables, que la curiosité ne se lasse point de voir dans la belle Galerie du Louvre.

(*Note du Traducteur.*)

Grecs stipendiés, et d'un renfort de trois mille Thraces, il entra dans le pays des Uxiens. Ces peuples habitoient une région située non loin de Suze, qui s'étend jusqu'aux frontières de la Perse, et ne laisse qu'un étroit passage entre l'une et l'autre. Madate y commandoit. Ce n'étoit ni un serviteur à gages, ni un enfant de la fortune ; mais un homme attaché à son souverain légitime. Il résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Pour cet effet, il se retira dans sa capitale, défendue par des rocs escarpés sur lesquels elle étoit bâtie, et par les précipices qui l'environnoient. Il y fut néanmoins forcé. Enfin, il se retira dans sa citadelle, d'où les assiégés envoyèrent trente députés à Alexandre pour demander quartier. Ils l'obtinrent, à l'intercession de Sysigambis : et non-seulement le roi fit grace à Madate, proche parent de la princesse, mais il lui renvoya tous les prisonniers faits pendant le siége, ou ceux qui s'étoient rendus : il leur donna la liberté, leur permit de jouir de tous leurs droits et priviléges ; sans souffrir le moindre pillage dans la ville, leur accordant l'exemption des impôts pour les engager à cultiver leurs terres qu'il leur laissa

Pas de Suze. en toute propriété. De-là poursuivant sa course jusqu'au pas de Suze, défendu par des montagnes inaccessibles et par Ariobarzane avec un corps de cinq mille hommes, il s'y arrêta malgré lui quelque temps; mais ayant pris des routes détournées à travers les montagnes, il força le Pas qui l'avoit retardé dans sa marche, et tailla en pièces l'armée qui le défendoit.

Alexandre, par un effet miraculeux de cette bonne fortune qui le suivoit si constamment dans toutes ses entreprises, s'étant tiré heureusement de ce pas difficile où il venoit de s'exposer à tant de dangers, marcha sur-le-champ vers la Perse; mais il reçut en chemin des lettres de Tiridate, gouverneur de Persépolis, qui le prévenoit que les habitans de cette ville, à la nouvelle de son arrivée, s'étoient déterminés à s'emparer des trésors de Darius, dont il avoit la garde : qu'il étoit absolument nécessaire de hâter sa marche avec toute la diligence imaginable pour venir lui-même s'en saisir : qu'il n'avoit pour cela qu'à traverser l'Araxe, et qu'ensuite il trouveroit un chemin facile et commode pour s'y rendre. Le roi de Macédoine, à cette nouvelle, laisse son

infanterie derrière, et marche toute la nuit à la tête de sa cavalerie, quelque harassée qu'elle fût de la fatigue d'une course aussi longue que rapide; il passe enfin l'Araxe sur un pont qu'il avoit fait jeter quelques jours auparavant.

Spectacle douloureux qui s'offre aux yeux d'Alexandre en arrivant à Persépolis.

Alexandre étoit près d'arriver à Persépolis, lorsqu'il apperçut une foule d'hommes, exemple mémorable des maux les plus cruels qui puissent affliger l'humanité : c'étoit environ quatre mille Grecs, déjà fort âgés, qui, jadis faits prisonniers de guerre par les Perses, avoient souffert toutes les espèces de tourmens que la tyrannie puisse infliger à ses victimes. Les uns avoient eu les mains coupées, d'autres les pieds, d'autres enfin avoient perdu le nez et les oreilles. Ils lui apparurent comme des ombres : ce n'étoient plus des hommes, ils n'en avoient que la parole; mais autant de spectres hideux. A ce spectacle déchirant, Alexandre ne put retenir ses larmes. Comme cette troupe, empressée à lui découvrir toutes les horreurs auxquelles elle étoit en proie, insistoit sur la compassion qu'elle le supplioit d'accorder à tant de maux soufferts depuis tant d'années, il les conjura tous

ensemble, avec un extrême attendrissement, de prendre courage et de ne plus se livrer au désespoir; les assurant qu'ils reverroient encore leurs femmes et leurs enfans. Le croira-t-on ? Ils préférèrent de finir leurs tourmens dans ces mêmes lieux, témoins de tant d'outrages, où la patience, et surtout le temps qui forme une seconde nature, leur en avoient fait une habitude; peut-être moins cruelle à supporter, loin de la vue de ce qu'ils avoient de plus cher. Le héros fut donc obligé d'abord de se contenter d'adoucir leurs maux, et de les combler de ses libéralités. Il fit plus: il enjoignit au gouverneur de la province de les traiter avec bonté, avec tous les égards et le respect qu'on doit au malheur.

Les malheureux Grecs prisonniers et mutilés, préfèrent, par la force de l'habitude, de rester dans les lieux, témoins de leurs souffrances, plutôt que de retourner dans leur patrie.

Entrée d'Alexandre dans la ville de Persépolis.

Le jour suivant, à la tête de son armée victorieuse, Alexandre fit son entrée dans la ville de Persépolis. Les habitans, malgré leur soumission volontaire, alloient être passés au fil de l'épée jusqu'au dernier, s'il n'eût arrêté le massacre, et fait défendre à ses soldats de pousser plus loin le carnage. Les richesses dont il s'étoit emparé dans les autres villes, n'étoient rien en comparaison de celles qu'il se fit livrer dans cette place.

Mais elles ne purent sauver cette ville malheureuse. En effet, comme il assistoit avec ses amis à un banquet magnifique, où le vin et la débauche portèrent les esprits échauffés à tous les excès de leur double ivresse; la conversation tomba sur les cruautés qu'avoient exercées les Perses sur les Grecs, particulièrement sur les Athéniens. Alors Thaïs, jeune courtisane enchanteresse, qui étoit Athénienne, reproche tendrement au monarque efféminé, pour lui plaire, comme une foiblesse pusillanime, de n'avoir pas consommé sa vengeance et celle de tant de meurtres répétés si souvent par les Perses. Tous les convives applaudissent aux paroles de la courtisane; le roi se lève de table à l'instant, la tête couronnée de fleurs comme c'étoit l'usage aux festins; il prend une torche allumée, et sort pour exécuter un fol et barbare projet conçu dans la débauche, dont il va bientôt se repentir. Toute la compagnie le suit; on se presse à l'envi sur ses pas; l'air retentit de mille cris de joie; et c'est en chantant, en dansant, que cette troupe effrénée court exécuter un forfait qui doit souiller à jamais une des pages de l'histoire du premier conquérant du monde. On environne

Thaïs, courtisane Athénienne, excite Alexandre à brûler Persépolis.

L'incendie de Persépolis souille à jamais la mémoire d'Alexandre.

de feux le palais des rois; et la foule innombrable des Macédoniens en tumulte, au bruit des acclamations, inonde les portiques et les temples d'un torrent de flammes, qui embrasent à-la-fois les quatre coins de la ville.

Il s'en repent trop tard.

Alexandre ne tarde pas à gémir d'une fureur aussi extravagante : il regrette ce que son exemple autorise, et ce qu'il vient d'exécuter lui-même. Il ordonne en vain d'arrêter l'incendie : mais il est trop tard; tout est consumé.

Darius arrive, en fuyant, à Ecbatane.

Tandis que le triomphateur se livre à tous les excès d'une aveugle prospérité, l'infortuné Darius arrive dans Ecbatane, capitale de la Médie. Il restoit encore à ce prince fugitif, trente mille hommes d'infanterie, parmi lesquels on comptoit quatre mille Grecs qui lui furent toujours fidèles jusqu'à la fin; il avoit en outre quatre mille frondeurs, et environ trois mille cavaliers de la Bactriane, que Bessus, gouverneur de cette dernière province, commandoit en personne. Monarque déjà sans Etats, avec ce petit nombre d'hommes, il conçoit encore l'espérance de résister au conquérant, ou du moins de traîner la guerre en longueur : mais entouré de traîtres, il a contre lui tout

le genre humain que les revers font, au gré de la fortune, tourner si aisément du côté de celui qui sait la fixer. Nabarzane, un des plus grands seigneurs de la Perse, et maître de la cavalerie, conspire avec Bessus, qui commande celle des Bactriens, pour commettre le plus noir des crimes. Ce fut de s'emparer de la personne de Darius et de le charger de chaînes : ce qu'il leur étoit facile d'exécuter, à l'aide du grand nombre de troupes que chacun d'eux avoit sous ses ordres. Voici quel étoit leur dessein : dans le cas où Alexandre les poursuivroit, ils vouloient s'assurer la vie aux dépens de celle du roi de Perse qu'ils auroient livré ; et dans le cas où ils échapperoient à la poursuite du vainqueur, usurper eux-mêmes la couronne, et renouveler la guerre.

Il est trahi par ses généraux Nabarzane et Bessus.

Av. J. C. 330.

Ces perfides généraux gagnèrent aisément l'armée, en lui représentant que les Perses couroient à leur destruction ; qu'ils alloient être écrasés sous les ruines de leur empire prêt à s'écrouler ; tandis que la Bactriane leur offroit un asyle où ils trouveroient d'immenses richesses. Ces promesses décidèrent aussi-tôt les soldats à partager le crime, en le laissant exécuter. Les traîtres

Il est garrotté avec des chaînes d'or.

saisissent aussi-tôt, et garrottent leur malheureux prince, avec des chaînes d'or, sous prétexte d'honorer encore la royauté.... Ils l'enferment ensuite dans un chariot couvert (1), pour le traîner vers la Bactriane. Ils l'y conduisoient en toute diligence, lorsqu'ayant appris que l'armée des Grecs les poursuivoit aussi rapidement qu'ils fuyoient, ils jugèrent bien qu'il leur seroit impossible de se concilier l'amitié d'Alexandre, et de s'assurer le trône en même temps pour eux-mêmes. C'est pourquoi la liberté fut rendue à Darius par ces scélérats, qui lui firent un devoir de leur propre intérêt et du sien, en l'engageant à se sauver avec eux le plus promptement possible, pour échapper au vainqueur. Mais le roi fit réponse que la justice du ciel étoit prête à venger tous les maux qu'ils lui avoient fait souffrir; et s'en reposant sur elle d'appeler à son secours Alexandre, il refusa de les accompagner. A ces mots, transportés d'une abominable

Il refuse la liberté de fuir.

(1) Ces chariots couverts sont encore très-communs en Orient, pour transporter les femmes qu'on dérobe ainsi aux regards en voyageant; et même à la promenade. (*Note du Traducteur.*)

furie, ils se jettent sur lui, le percent à coups de dards et de lances ; et le laissent ainsi mourant, sans suite et sans escorte, attendre une fin déplorable, dans l'épuisement et les langueurs d'une agonie anticipée. Les perfides vont chercher, par différens chemins, leur salut dans la fuite ; ils partent, et cependant les Macédoniens victorieux arrivent sur le lieu de la scène, où ils trouvent ce malheureux prince, couché sur son char, seul au milieu d'un vaste désert, et prêt à rendre le dernier soupir. Il eut néanmoins assez de force pour demander à boire. Un Macédonien, nommé Polystrate, lui rendit ce dernier devoir. Un Perse prisonnier lui servit d'interprète. Darius, après avoir avalé le breuvage que ce Macédonien lui présenta, se tourna vers lui, en disant que dans l'état cruel où le sort l'avoit réduit, il avoit du moins la consolation de se faire entendre à celui qui venoit de le secourir, et que ses dernières paroles ne seroient pas perdues. « Dites donc à » Alexandre, continue-t-il, qu'en mou» rant je lui suis bien redevable ; que je le » remercie de son humanité envers ma » mère, ma femme et mes enfans, dont il a

Il est assassiné.

Dernières paroles de Darius.

» non-seulement épargné les jours autant » qu'il l'a pu, mais aussi dont il a respecté la » noblesse, en lui rendant tout son lustre » éclipsé. Je prie les dieux d'attacher la vic- » toire à ses armes, et de le placer sur le » trône de l'univers. Je ne crois pas avoir » besoin d'implorer sa justice contre d'exé- » crables assassins dont je meurs ici la vic- » time. C'est la cause de tous les rois que je » lui laisse à venger ».

A ces mots, prenant la main de Polystrate : « Donnez-moi votre main, ajouta- » t-il, comme je vous offre la mienne ; et » portez-lui ce gage en mon nom, le seul » que je puisse lui donner de ma reconnois- » sance et de ma tendre affection ». Il mourut, en prononçant ces paroles où s'exhala son dernier souffle.

Sa mort.

Alexandre arrive au moment où Darius venoit d'expirer.

Alexandre survint un moment après. Il arrivoit, lorsque le corps de Darius cessa d'être animé ; il le vit, et, par les pleurs amers qu'il répandit, par les témoignages éclatans de la plus vive affliction, il montra combien il étoit sensiblement touché du malheur de ce prince, digne d'un meilleur sort. Il arracha de dessus ses épaules le manteau militaire qu'il portoit lui-même, et le

jeta sur le corps de Darius, qu'il fit ensuite embaumer ; il donna bientôt après l'ordre de décorer son cercueil avec une magnificence vraiment royale ; il l'envoya à Sysigambis, afin qu'elle le fît enterrer avec tous les honneurs en usage aux funérailles des rois de Perse, en le plaçant parmi les tombeaux de ses aïeux.

Honneurs qu'il rend à la mémoire de ce prince.

Ainsi mourut Darius, dans la cinquantième année de sa vie. Il en avoit régné six au sein de la paix et du bonheur. En lui, finit l'empire des Perses, qui avoit duré deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans, depuis le grand Cyrus.

La mort de Darius enflamma de plus en plus la passion des conquêtes et de l'ambition dans Alexandre qui en étoit naturellement dévoré. Après avoir vainement essayé d'atteindre l'infâme Bessus qui s'étoit arrogé le titre de roi, il abandonna la poursuite de ce lâche assassin, pour traverser le pays des Parthes; et en trois jours, il arriva sur les frontières de l'Hyrcanie, qu'il soumit au pouvoir de ses armes. Ensuite il alla subjuguer les Maders, les Ariens, les Drangéens, les Arachosiens et plusieurs autres peuples chez qui son armée arriva plus vîte

qu'on ne voyage ordinairement. Quelquefois il s'attachoit à poursuivre un ennemi, des journées et des nuits entières, sans presque souffrir que ses troupes prissent un peu de repos. Avec cette rapidité qui tenoit du prodige, il étonnoit les nations sur lesquelles il tomboit, à l'improviste, au moment où elles le croyoient encore très-loin d'elles; il les avoit rangées sous sa puissance, avant même de leur laisser le temps de se mettre sur la défensive.

Thalestris, reine des Amazones, vient visiter Alexandre.

Ce fut dans une de ces excursions, que Thalestris, reine des Amazones, vint le visiter. Un violent desir de voir Alexandre porta cette princesse à quitter ses Etats, et à faire un long voyage. Elle traversa une multitude de pays étrangers, pour contenter sa curiosité. Arrivée à une certaine distance de son camp, elle lui fit savoir, en peu de mots, qu'une reine venoit le visiter, et qu'elle avoit une envie extrême de lier une connoissance intime avec lui; qu'elle étoit déjà près du camp où elle lui adressoit ce message. Sur la réponse favorable d'Alexandre, elle fit arrêter une partie de sa suite, puis elle-même alla au-devant du monarque avec trois cents femmes. Dès qu'elle l'apper-

çut, elle sauta lestement de cheval avec deux lances à la main droite. Elle regarda ce prince sans le moindre signe d'admiration; et l'examinant avec attention, elle ne trouva pas que sa stature répondît à sa renommée. En effet, les Barbares ne sont guère frappés que de l'air imposant d'une taille haute et majestueuse; ils ne croient capables de grands exploits que ceux qui ont reçu de la nature les avantages extérieurs du corps. Cependant elle ne se fit nul scrupule de lui dire que le principal objet de son voyage étoit qu'il dût sa postérité aux faveurs d'une reine, digne de donner un héritier à l'empire d'Alexandre. Il céda sans doute, par complaisance, à sa demande, et fut obligé de séjourner quelque temps avec elle. Thalestris retourna ensuite dans le royaume des Amazones, et le héros s'achemina vers celui des Parthes.

Détails sur leur entrevue.

Depuis cette époque remarquable (1),

---

(1) L'aventure un peu romanesque qui précède, n'est peut-être qu'une allégorie, comme tant d'autres moralités figurées par les historiens de l'antiquité; pour marquer l'époque où Alexandre cède enfin aux attraits de la volupté, qui vient le trouver sous le nom

Alexandre ne profita plus du repos que pour se livrer aux plaisirs des sens. Ainsi ce conquérant, que les armes des Perses n'avoient pu vaincre, cède et succombe à leurs vices. Dès-lors on ne le vit plus assister qu'à des fêtes, à des spectacles, où la volupté par ses amorces, les femmes par leur enchantement, lui firent passer les jours et les nuits dans l'ivresse de toutes les jouissances. Non content de s'amuser avec des baladins et des mimes, des saltimbanques et des musiciens de profession, qu'il avoit amenés avec lui, du fond de la Grèce ; il forçoit encore les captives, qu'il traînoit à sa suite, à chanter et à danser, suivant leur usage, et à la manière indécente des femmes de l'Orient (1), qui se livroient à ce vil métier. Il arriva que, parmi ces prisonnières, il en apperçut

de la reine des Amazones, environnée d'une suite nombreuse de ce même sexe qui asservit trop souvent les héros aux foiblesses et aux passions des hommes ordinaires, pour venger ceux-ci, en quelque sorte, de la supériorité des autres. (*Note du Traducteur.*)

(1) Celles qu'on y voit encore aujourd'hui, sous le nom de *balladières*, prouvent que cet usage, ainsi que tous ceux des climats asiatiques, s'est perpétué sans interruption. (*Note du Traducteur.*)

une dont l'affliction paroissoit plus profondément empreinte sur tous ses traits ; dont la timide et noble confusion accusoit la nécessité cruelle de s'exposer ainsi en public, par une résistance plus marquée à s'y soumettre. Cette femme rehaussoit encore l'éclat d'une beauté régulière, par cette pudeur embarrassée. Elle baissoit les yeux vers la terre qu'elle fixoit toujours, et cherchoit à dérober son aspect à tous les regards. Le roi, à la vue d'un maintien si décent, d'un air de dignité si modeste, jugea qu'elle devoit être née d'un rang au-dessus du vulgaire. Il l'interrogea. Cette femme lui répondit qu'elle étoit la petite-fille d'Ochus, qui naguères portoit le sceptre de la Perse ; qu'elle étoit fille de son fils, et avoit épousé Hystaspe, l'allié de Darius, l'un des généraux de la grande armée commandée par ce monarque. Touché de compassion, en apprenant la malheureuse destinée d'une princesse du sang des rois, en voyant la triste situation où elle étoit réduite ; Alexandre lui rendit non-seulement la liberté, mais la remit en possession de tous ses biens ; il envoya même chercher son mari, pour lui restituer cette illustre prisonnière.

Trait de grandeur et de générosité d'Alexandre envers une de ses captives du sang des rois de Perse.

Les vieux soldats de Philippe murmurent des vices auxquels Alexandre se livre.

Cependant les vieux soldats de Philippe, accoutumés aux combats, inhabiles à goûter des plaisirs dont ils n'avoient pas seulement l'idée, se déchaînèrent ouvertement contre ce débordement d'excès, de libertinage, de vices et de corruption, dont le séjour de Suze et d'Ecbatane avoit infecté l'armée. Le roi de Macédoine entendit ces murmures, et crut que le meilleur remède qu'il pût y apporter, étoit d'employer cette ardeur qui se révoltoit dans l'oisiveté; et, pour l'occuper, de les guider à la poursuite de Bessus. Mais, comme l'armée étoit encombrée de butin, d'un énorme et inutile amas de bagages qui l'empêchoient presque de se mouvoir, avec cette masse de superfluités qu'elle traînoit à sa suite, il commença par se débarrasser lui-même publiquement, dans une grande place, de sa part d'un butin aussi considérable; puis il ordonna qu'excepté les ustensiles le plus nécessaires, l'armée fît porter, sur des charrettes, au milieu d'une vaste plaine, ces fardeaux aussi riches qu'embarrassans. Chacun attendoit avec beaucoup d'inquiétude, pour savoir ce qu'on en alloit faire. Après avoir fait prendre les devans à sa cavalerie, le Roi

Sa conduite encore magnanime à leur égard.

mit lui-même le feu à tous ces monceaux de bagages entassés, en commençant par les siens, et fit brûler le reste par ceux qui l'accompagnoient.

Nous avons vu jusqu'à présent Alexandre signaler le cours de ses triomphes par autant de vertus. Nous allons désormais le considérer sous un tout autre aspect. Enflé de ses succès, et gâté par la flatterie; énervé par des vices et des goûts aussi corrupteurs, il ne nous présentera plus qu'un caractère assez difficile à définir, un mélange d'héroïsme et de tyrannie.

Caractère différent d'Alexandre qui devient tout-à-fait corrompu.

Une conspiration avoit été formée contre lui par un certain Dymnus. Un soldat de Macédoine en fit part à Philotas, l'un des principaux favoris du roi. Philotas négligea de révéler à son maître ce qu'il venoit d'apprendre; et, par-là, devint lui-même suspect de tremper dans la conjuration. Parménion, père de ce jeune homme, fut également enveloppé dans sa disgrace; et, comme le soupçon des tyrans suffit pour les convaincre, Alexandre condamna l'un et l'autre à périr.

Sa cruauté envers Philotas, fils de Parménion, et Parménion lui-même.

Au commencement de la nuit, on fit garder, par différens postes, plusieurs places

dont il étoit nécessaire de s'assurer pour l'exécution. Quelques-uns entrèrent dans la tente de Philotas qui dormoit alors profondément. A peine il est éveillé, qu'il se voit mettre les fers aux mains. Il s'écrie : « O » mon maître ! mes ennemis jaloux l'ont » donc emporté ! leur haine invétérée a » plus de force que tes bontés » ! A ces mots, on lui couvre le visage ; on le porte au palais, les mains liées derrière le dos, et la tête couverte d'un morceau d'étoffe grossière, sans lui répondre, sans interrompre, par une seule parole, le plus morne silence. Eperdu, suffoqué, il ne peut rien voir, ni même ouvrir la bouche. Mais inondé de larmes, au milieu des sanglots, il tombe sans connoissance dans les bras de l'homme qui le soutient. Comme on essuyoit les pleurs dont il étoit baigné, il recouvra la voix et la parole par degrés ; insensiblement, il sembloit vouloir se faire entendre.

Mort de Philotas. Le résultat de cette entrevue entre le sujet et le souverain fut d'envoyer Philotas à la torture. Ceux qui présidèrent à ces horribles apprêts étoient ses plus grands ennemis. Ils lui firent souffrir tous les tourmens imaginables. Philotas montra d'abord beau-

coup de résolution, de fermeté d'ame et de force. Les bourreaux ne pouvoient lui arracher un seul mot, pas même un soupir, au milieu des tortures. Mais à la fin il fut vaincu par les souffrances. Il s'avoua coupable, et nomma plusieurs complices; il accusa même son père. Le lendemain, les réponses de Philotas furent lues en pleine assemblée, et devant lui. Il fut condamné à mort d'une voix unanime : immédiatement après il fut lapidé, avec quelques autres accusés de la même conspiration. C'étoit le supplice en usage dans la Macédoine.

La condamnation de Philotas entraîna celle de Parménion; soit qu'Alexandre le crût coupable ou non, soit qu'il craignît le père, après avoir fait périr le fils. Polydamas, un des grands seigneurs de la cour, fut choisi pour être témoin de l'exécution d'un si cruel arrêt. Il avoit toujours été l'un des plus intimes amis de Parménion, si nous pouvons allier ce titre avec celui de courtisan dont il ne faut jamais voir, sous l'apparence des plus pures affections de l'ame, que la faveur et la fortune qu'ils envisagent. Ce fut précisément à cause de cette amitié reconnue, qu'il fut nommé pour cette com-

mission, parce qu'on n'auroit jamais soupçonné qu'il dût être chargé de pareils ordres contre son ami. Il partit donc pour la Médie, où Parménion commandoit l'armée, et où les trésors de son maître étoient confiés à sa garde. Ces trésors montoient à cent quatre-vingt mille talens, environ cinq cent quarante-huit millions de France. Alexandre remit différentes lettres à Polydamas pour Cléandre, lieutenant du roi dans la province. Deux étoient adressées à Parménion, l'une d'Alexandre lui-même, l'autre scellée du cachet de Philotas, comme s'il vivoit encore, afin d'écarter tout soupçon dans l'esprit de son père. Polydamas n'employa qu'onze jours à son voyage, et descendit chez Cléandre pendant la nuit. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires, ils sortirent ensemble avec une suite nombreuse pour aller trouver Parménion, qui se promenoit de grand matin dans un parc qui lui appartenoit. Du plus loin que Polydamas l'apperçut, il courut au devant de lui pour l'embrasser, avec toute l'expression de la joie la plus franche. Après les premiers complimens de part et d'autre, entremêlés des témoignages d'une aussi vive amitié, il

remit à Parménion la lettre d'Alexandre. Parménion l'ouvrit aussi-tôt; ensuite celle sous le nom de son fils: il sembloit vouloir en dévorer le contenu, lorsqu'à ce même instant Cléandre lui plonge un poignard dans le sein, et l'en retire pour le lui enfoncer dans la gorge. Le reste de la troupe qui l'accompagnoit porte encore un nombre infini de blessures sur son corps expirant, et déjà presque inanimé. Il meurt à l'âge de soixante-dix ans, après avoir servi jusqu'à la fin son maître, avec un zèle et une fidélité qui furent si mal récompensés.

Mort de Parménion.

Pour prévenir les conséquences malheureuses qui pouvoient naître à la vue de ces cruautés, Alexandre se hâta de continuer sa marche, et de poursuivre Bessus: course aussi rapide que fatigante et difficile, où il s'exposa lui-même au hasard de tous les périls qu'il rencontra. Bessus fut traité néanmoins par ses compagnons, comme il avoit traité le roi son maître. Spitamène, son principal confident, conspira contre lui, s'empara de sa personne, le chargea de fers à son tour, lui arracha des épaules le manteau royal; et les chaînes au col, pieds et mains liés, le livra à Alexandre, dans

Juste châtiment du traître Bessus.

l'opprobre et l'ignominie qu'il méritoit. Le roi fit punir ce traître avec la même cruauté dont il avoit usé. Après lui avoir reproché sa perfidie, il lui fit couper le nez et les oreilles ; il l'envoya ensuite à Ecbatane, pour lui faire subir telle punition que la mère de Darius jugeroit à propos de lui infliger. Voici quel fut ce châtiment. On fit plier de vive force quatre arbres l'un vers l'autre, et attacher à chacun d'eux un des quatre membres du scélérat ; puis on relâcha tout-à-coup ces arbres qui, par une force d'élasticité presque incalculable, reprenant violemment leur direction naturelle, arrachèrent à-la-fois un des membres auquel ils étoient retenus ; et le criminel fut de la sorte écartelé vif.

Ainsi, réunissant tout ensemble, et la grandeur des entreprises les plus hardies, et l'excès de la cruauté la plus barbare, Alexandre courut chercher encore plus loin de nouvelles nations pour les soumettre. Une ville, habitée par les Branchides, fut renversée, détruite de fond en comble ; les habitans en furent tous massacrés, de sang-froid ; et par ce seul motif qu'ils descendoient de certains Grecs qui avoient autre-

fois violé le dépôt des trésors d'un temple confiés à leur garde. De-là s'avançant jusqu'aux rives de l'Iaxarte, où il fut blessé à la jambe, il parvint jusqu'à la capitale de la Sogdiane, qu'il prit d'assaut. C'est-là qu'il reçut une ambassade des Scythes, qui, ayant toujours vécu libres, indépendans jusqu'alors, firent, pour la première fois, à son approche, un acte de soumission. Il marcha ensuite vers Cyropolis qu'il assiégea; c'étoit la dernière cité de l'empire des Perses, bâtie par Cyrus dont elle portoit le nom; elle fut prise par Alexandre, qui la livra sur-le-champ au pillage.

Alexandre reçoit une ambassade des Scythes.

Il livre la dernière ville des Perses, Cyropolis, au pillage.

On le voyoit par-tout, au gré de ses caprices, tantôt renversant d'antiques et superbes villes, tantôt en fondant de nouvelles; là établissant des colonies, ailleurs dévastant des provinces entières, pour le seul plaisir, pour la seule fantaisie d'édifier ou de détruire, de créer ou d'anéantir. Parmi ces vains projets de conquêtes et d'invasion qui se succédoient si rapidement, il faut compter celle de la Scythie. Mais, sur le point de passer la rivière d'Iaxarte, Alexandre vit que cette tentative n'étoit pas si aisée qu'il l'avoit imaginé. Néanmoins,

s'élevant toujours au-dessus des périls, il conduisit ses troupes à travers ce fleuve aussi rapide que profond, et remporta une victoire importante sur les Scythes, qui tentèrent vainement de s'opposer à son passage.

Les Scythes sont vaincus.

Siége de Petra.

Une place forte de la Sogdiane, nommée Petra, défendue par une garnison de trente mille hommes, approvisionnée de munitions et de vivres pour deux ans, paroissoit aussi devoir être inexpugnable. Cependant, comme les difficultés ne faisoient qu'exciter davantage son ambition démesurée, ce conquérant pressa l'assaut, en escaladant le rocher sur lequel cette ville étoit située et fortifiée naturellement. Les Barbares s'étant persuadés que toute l'armée des Macédoniens alloit fondre sur leur tête, se rendirent à condition d'avoir la vie sauve. Mais Alexandre, oubliant la foi des traités et les droits sacrés de l'humanité, les fit tous fouetter de verges le long des chemins, où il ordonna qu'ils expirassent sur des croix au pied de leur rocher.

Nouvelles cruautés d'Alexandre.

Après avoir soumis les Massagètes et les peuples de Drahée, il entra dans la province de Barsarie ou Bazarie, d'où il s'avança

vers Maracande, et fit Clitus gouverneur de cette province. C'étoit un vieil officier, qui avoit servi long-temps sous Philippe, et qui s'étoit distingué en nombre d'occasions : entr'autres, à la bataille du Granique, où Alexandre combattoit sans casque ; lorsque Bozacés leva le bras sur lui pour le frapper par-derrière, Clitus couvrit le roi de son bouclier, et coupa la main du Barbare. Hellanice, sa sœur, avoit été la nourrice de ce prince, qui l'aimoit aussi tendrement que s'il eût été son fils. Clitus.

Cette faveur, au surplus, ne fit qu'élever Clitus à un poste plus dangereux. Un soir, après le repas, Alexandre, ayant bu immodérément, vanta d'abord ses propres exploits avec tant de jactance et d'ostentation, que ceux même qui savoient lui rendre justice en furent étrangement choqués ; mais sur-tout les vieux généraux de son armée, qui tenoient fortement à leur admiration pour son père, qui avoit préparé la gloire de son fils par tant d'actions éclatantes dont ils étoient toujours enthousiasmés, d'autant plus qu'ils y avoient participé. Clitus lui-même étoit pris de vin ; et, se tournant du côté de ceux qui étoient à table au-dessous

de lui, il leur cita quelques vers d'un passage d'Euripide ; mais de façon que le roi ne pouvoit reconnoître que le son de sa voix, sans entendre distinctement les paroles. Le sens de ce passage étoit : que les Grecs avoient eu tort de ne faire graver dans leurs inscriptions, sur les trophées de la victoire, que le nom des rois dont il y étoit fait mention jusqu'alors ; parce qu'ainsi nombre de braves militaires étoient privés de la gloire qu'ils avoient acquise au prix de leur sang. Le roi se doutant bien que Clitus venoit de laisser échapper quelques expressions peu flatteuses pour lui, demanda à ceux qui étoient ses plus proches voisins ce qu'il avoit dit. Comme on ne répondit point, Clitus, élevant la voix par degrés, se mit à citer les exploits de Philippe et les vieilles guerres de la Grèce, préférant les belles actions du feu roi à toutes celles dont on pouvoit se vanter depuis. Il en survint une dispute assez vive entre le jeune prince et le vieux capitaine. Quoique le roi souffrît intérieurement beaucoup de ces propos trop indiscrets, il sut néanmoins modérer d'abord et étouffer son ressentiment ; il sembloit écouter encore assez patiemment tout ce que Cli-

tus se permit de lui dire en face : il est même probable qu'il seroit parvenu à réfréner tout-à-fait sa colère, si Clitus n'eût continué sur le même ton. Mais celui-ci devint de plus en plus hardi, et poussa la témérité jusqu'à faire croire qu'il étoit décidé même à insulter, et à exaspérer son souverain, sans respect. Il en vint au point de défendre enfin publiquement la cause de Parménion, et d'assurer hautement que le sac de Thèbes, et sa destruction si fameuse, n'étoient rien en comparaison des victoires que Philippe avoit remportées sur les Athéniens ; qu'enfin les vieux Macédoniens, quoique souvent moins bien servis par la fortune, étoient beaucoup au-dessus de leurs cadets qui étoient assez vains pour oser leur disputer ce rang, et les dédaigner.

Alexandre s'écria qu'en mettant sur le compte de la mauvaise fortune la poltronnerie déguisée sous ce faux nom, Clitus ne faisoit que plaider sa propre cause. Clitus se lève alors, enflammé de colère, les yeux étincelans d'ivresse et de courroux, étendant un bras vigoureux : « C'est pourtant ce » bras-là, dit-il, qui vous a sauvé la vie à » la bataille du Granique ! Ce sont les bles-

» sures, le sang des vrais Macédoniens que » vous accusez de poltronnerie, qui vous » ont élevé vous-même à ce degré de gloire » et de grandeur si vantées! Mais la fin tra- » gique de Parménion nous apprend assez » quelle est la récompense qu'il faut que » nous attendions tous de pareils services ». Ce dernier reproche piqua sur-tout profondément Alexandre, quoiqu'il voulût maîtriser encore sa rage. Il lui ordonna seulement de sortir de table. « Il a raison (ré- » plique, en se levant, Clitus) de ne pas » souffrir à sa table d'hommes libres qui » n'ont que des vérités à lui dire. Il fera » mieux de passer sa vie avec des Barbares » et des esclaves, qui seront encore trop fiers » et trop heureux de payer le tribut de leurs » adorations à cette riche ceinture à la per- » sane, et à cette belle robe blanche qu'il » porte en leur honneur ». Le roi ne pouvant plus alors contenir sa fureur, s'élance avec un javelot qu'il arrache de la main d'un de ses gardes; il auroit infailliblement tué Clitus, il l'auroit étendu sur la place, si les courtisans n'eussent arrêté son bras déjà prêt à frapper, et forcé le téméraire à fuir avec beaucoup de peine hors de la salle.

Il y rentra néanmoins au moment même, par une autre porte, en chantant, d'un air audacieux et avec insolence, des vers dont l'allégorie étoit trop sensible pour ce prince qui, voyant ce général auprès de lui, ne l'épargna pas cette fois, et le perça de son propre javelot. Il l'étendit d'un seul coup à ses pieds, en criant : « Va rejoindre Phi- » lippe et Parménion ».

Alexandre tue Clitus de sa propre main.

Le roi n'eût pas plutôt commis ce meurtre d'un de ses plus fidèles serviteurs, qu'il conçut toute l'atrocité de ce nouvel acte de barbarie. Il se jeta sur le cadavre ; il en retira le javelot tout sanglant ; il alloit se donner la mort, si ses gardes ne l'en eussent empêché. On le saisit ; on l'emporte, malgré lui, dans son appartement, où la flatterie et la douce persuasion de ceux qu'il appeloit ses amis, parvinrent à le soulager du poids de ses remords.

Remords d'Alexandre après le meurtre de Clitus.

Pour faire trève au chagrin et à la mélancolie qui commençoient à le dévorer, Alexandre fit sortir de garnison l'armée qu'il commandoit, et qui, depuis trois mois, avoit pris ses quartiers d'hiver. Il en partit pour aller dans un pays appelé Gabaze. Il fut accueilli en chemin par un violent orage

qui incommoda beaucoup son armée. Puis il marcha contre le pays des Sacéens, qu'il eut bientôt saccagé et dévasté d'un bout à l'autre. Oxyarte, l'un des rois de ce pays, le reçut dans son palais orné de toute la pompe et la magnificence barbaresques. Il avoit une fille, appelée Roxane; jeune princesse, qui joignoit à la beauté la plus parfaite tout ce qui peut encore en relever l'éclat; les charmes de l'esprit et l'empire de la raison. Alexandre ne put résister à tant d'attraits : il l'épousa. La passion qu'elle lui avoit inspirée, fournit le spécieux prétexte d'unir deux nations, étrangères jusques-là l'une à l'autre, par les nœuds indissolubles d'un commun intérêt, et l'accord mutuel de leurs destinées, qui devoit combler tout intervalle entre un peuple conquis et un peuple de conquérans. Ce mariage déplut aux Macédoniens; il révolta les principaux courtisans qui virent avec indignation, qu'aspirant à peine eux-mêmes à cette alliance, Alexandre devînt le gendre d'un Barbare et l'époux de sa propre esclave. Mais comme, depuis le meurtre de Clitus, personne n'osoit parler le langage de la vérité ni s'expliquer en liberté, chacun eut l'air d'applau-

Il épouse Roxane.

dir par ses regards et sa contenance ; seule manière de s'exprimer quand la langue est devenue captive.

Alexandre, après avoir conquis toute la Perse, résolut d'ouvrir une autre carrière à son ambition qui ne connoissoit point de bornes, et de se précipiter vers l'Inde à travers tous les dangers d'une marche, encore plus périlleuse que les précédentes. Cette contrée passoit déjà pour la plus riche de l'univers, en or, en perles, et en pierres précieuses. Les habitans de l'Inde se parent tous, sans distinction, de ces richesses qui naissent pour eux seuls dans leurs climats, disoit-il à ses troupes, et vous allez vous les partager. Bien plus, soit pour leur imprimer une plus haute idée de sa puissance, soit pour imiter les Barbares dans les titres sublimes qu'ils osoient s'arroger, il voulut non-seulement se faire appeler, mais se faire croire le fils de Jupiter; comme s'il eût pu commander à l'imagination des hommes aussi despotiquement qu'il enchaînoit leur langue; comme si les Macédoniens eussent volontiers fléchi le genou devant lui, pour l'adorer à la manière dont les Perses honorent leurs divinités!

Expédition d'Alexandre dans l'Inde.

Pour justifier de pareilles absurdités, et autoriser d'aussi ridicules prétentions, il ne manquoit point de flatteurs, plus absurdes encore ; peste ordinaire des cours, plus dangereuse pour les princes, que les flèches empoisonnées de leurs ennemis. Mais les Macédoniens ne voulurent point se ravaler à cette basse adulation. Tous, jusqu'au dernier, refusèrent de changer, en aucune manière, les coutumes de leur pays et de leurs ancêtres.

Le philosophe Callisthène est puni de mort, pour n'avoir point voulu flatter la vanité d'Alexandre.

Dans le nombre de ceux qui dédaignèrent de rendre un hommage aussi avilissant pour celui qui peut s'y soumettre, fut le philosophe Callisthène, dont la noble intégrité lui coûta la vie. Il fut accusé d'être entré dans une conspiration formée contre la vie du roi par Hermolaüs, jeune officier de l'armée. On le jeta dans un cachot; on le chargea de fers. Il vit bientôt qu'il n'y avoit point de salut à espérer. On lui fit souffrir les plus cruelles tortures pour arracher de lui, par les souffrances, l'aveu d'un crime qu'il n'avoit pas commis. Mais il persista dans la négative, en soutenant toujours son innocence jusqu'à la fin; et il expira dans les tourmens.

L'Inde, vers laquelle Alexandre dirigeoit alors toutes ses forces, étoit un vaste territoire dont l'étendue se divise en deux parties : l'Inde en-deçà, et l'Inde au-delà du Gange. Description de l'Inde.

Tous les Indiens étoient libres, comme ils le sont encore ; ils n'adoptèrent jamais l'usage honteux des Grecs d'acheter leurs semblables, pour en faire des esclaves destinés à leur service habituel. Le peuple, en ces contrées, étoit partagé en sept classes. La première et la plus distinguée, mais la moins nombreuse, étoit consacrée au maintien de la religion. La seconde, composée du plus grand nombre, étoit celle des laboureurs, employée uniquement à la culture des terres. La troisième étoit celle des pâtres et des bergers, qui conduisoient leurs bœufs et leurs moutons dans les montagnes qu'ils habitoient. La quatrième, celle des négocians et des marchands, comprenoit aussi les gens de mer. La cinquième, les soldats, dont l'unique emploi étoit à la guerre. La sixième appartenoit aux magistrats qui surveilloient toutes les actions de leurs concitoyens, soit à la ville, soit dans les villages, et en rendoient compte au roi. La septième Son économie politique et sociale.

enfin étoit formée de toutes les personnes employées aux conseils d'administration publique, et partageoit les soins du gouvernement avec le souverain. Ces différens ordres de la société ne se mêloient jamais l'un avec l'autre par aucun lien de famille. Il n'étoit permis à aucune de ces castes ainsi distribuées, de remplir deux professions à-la-fois, ni de sortir de l'une pour entrer dans l'autre.

Nouvelles conquêtes d'Alexandre. Av. J. C. 327.

Alexandre, à son entrée dans l'Inde, n'eut, pour ainsi dire, qu'à recevoir l'hommage d'une foule de petits souverains du pays, qui vinrent tous au-devant de lui pour lui témoigner leur soumission. Sur sa route, il surprend la ville de Nyse. Il marcha ensuite vers Dédale, dispersant ses troupes sur tous les points de cette riche contrée, dont il prit possession sans la moindre résistance. Il poussa plus loin, jusqu'à la ville d'Hagose, dont il fit le siége dans les formes, et qui se rendit à discrétion.

Le roc fameux d'Aornos (1), jugé telle-

---

(1) Nom dérivé du mot grec *ορνις*, *oiseau*, et de l'*α* privatif, pour signifier apparemment que ce roc s'élevoit au-dessus du vol de l'oiseau. (*Note du Traducteur.*)

ment inaccessible, qu'il étoit passé en proverbe qu'Hercule même n'eût pas été capable de s'en rendre maître; céda néanmoins, par terreur panique, à l'arrivée des troupes d'Alexandre, qui fit mettre bas les armes à sa garnison. De-là ce fut vers Ecbolime qu'il s'avança; enfin, après seize jours de marche, il arrive aux bords du grand fleuve Indus, où il rencontre Ephestion, qui avoit déjà tout préparé pour le passage, comme il en avoit reçu l'ordre. Là parut Omphis, l'un des rois du canton, pour se soumettre au conquérant, et lui présenter en tribut cinquante-six éléphans, avec d'autres animaux plus grands que ceux connus jusqu'alors dans la Grèce; prodiges tout nouveaux à leurs regards. Abisare, autre monarque des environs, fit, par ses ambassadeurs, les mêmes offres de soumission et des présens semblables, en lui jurant fidélité. Porus, troisième roi de l'Inde, dont le superbe conquérant attendoit pareil hommage, et dont il osa l'exiger, se contenta de répondre froidement à ce message : « Dites à votre » maître que s'il m'avoit vaincu, je refuse-» rois même alors toute espèce de soumis-» sion. Ne doit-il pas savoir qu'il est au-

Porus, roi de l'Inde.

Sa réponse à un message d'Alexandre.

» dessous d'un roi de s'abaisser jamais de-
» vant son égal » ?

Alexandre, pour soutenir impérieusement sa demande, résolut de forcer Porus à l'obéissance. Il laisse le soin de ses éléphans à cet Omphis, qui désormais s'appellera Taxile, et marche vers l'Hydaspe. Porus campoit déjà sur la rive opposée de ce fleuve pour lui en disputer le passage. Il avoit placé quatre-vingt-cinq éléphans, d'une grandeur prodigieuse, à la tête de son armée, et derrière eux trois cents chariots, pour la défense de trente mille hommes d'infanterie; ayant tout au plus environ sept mille hommes de cavalerie. Ce prince étoit monté sur un éléphant, qui surpassoit tous les autres par la hauteur et la grosseur énorme de sa masse effrayante; le roi lui-même excédoit la taille ordinaire des hommes, et, revêtu d'une armure resplendissante d'or et d'argent, il paroissoit terrible et majestueux tout ensemble. Son courage égaloit sa stature. Il joignoit, de plus, autant de jugement et de sagacité, d'esprit et de pénétration, qu'il étoit possible à un roi barbare d'en réunir pour commander une de ces peuplades sauvages.

Portrait de Porus.

Les Macédoniens ne redoutoient pas moins un tel ennemi, que le passage du fleuve. Il étoit large de quatre stades, d'environ cent brasses, et aussi profond partout: tel enfin qu'ils le regardoient avec autant d'effroi qu'une mer, sans pouvoir y découvrir le moindre gué pour le traverser. Son cours étoit aussi rapide dans toute sa largeur, que s'il eût roulé ses flots irrités dans un canal étroit et resserré. Son onde écumante s'entr'ouvroit parfois avec impétuosité, au milieu de sa course furibonde, pour laisser appercevoir des blocs de pierres et des pans de rochers qu'elle charioit avec fracas. Mais l'aspect le plus effrayant étoit celui de la rive opposée, couverte d'hommes, de chevaux et d'éléphans. Ces animaux terribles et hideux restoient immobiles, comme autant de tours menaçantes; tandis que les Indiens les excitoient à pousser mille cris épouvantables, afin de frapper l'ennemi d'une terreur encore plus sombre. Cependant tout cet appareil ne put faire reculer une armée qui avoit donné tant de preuves de courage dans toutes les attaques, et que le cours non interrompu de ses suscès animoit encore davantage. Mais elle crut d'abord

Terreur des troupes d'Alexandre au passage de l'Hydaspe.

qu'il étoit impossible de surmonter la rapidité de ce fleuve, et de prendre terre à l'autre bord, sur un sol mouvant où le pied n'eût pas été sûr.

Alexandre, en considérant un passage aussi difficile, balança lui-même, et fut longtemps en proie à la perplexité qui l'arrêtoit. Néanmoins il résolut de le tenter pendant la nuit; il en choisit une où les éclairs, le tonnerre et la tempête, avec des ouragans affreux, sembloient conspirer à étouffer le bruit de l'embarcation de ses troupes sur des nacelles qu'il leur avoit fait construire à la hâte. A peine trouvèrent-elles le moindre obstacle à leur débarquement; à peine Alexandre fut-il à terre, qu'il développa toutes ses forces sur le rivage. Elles consistoient en six mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux, qu'il rangea tous en ordre de bataille.

Porus, à la première nouvelle de la descente d'Alexandre, envoya contre lui un détachement de deux mille hommes de cavalerie, commandés par son propre fils, avec cent vingt chariots. Alexandre crut d'abord que c'étoit l'avant-garde de l'ennemi, et que toute l'armée marchoit à sa

suite : mais lorsqu'il vit que ce n'étoit qu'un détachement, il le chargea si vigoureusement, que le fils de Porus fut tué sur la place avec quatre cents chevaux et leurs cavaliers, en même temps que les chariots furent enveloppés et pris tous à-la-fois.

Porus, en apprenant la mort de son fils, la défaite de son détachement et l'approche d'Alexandre en personne, résolut d'aller au-devant de lui ; quoique soupçonnant, avec raison, qu'il devoit être à la tête de l'élite des troupes de son armée. En conséquence, Porus laissa seulement quelques éléphans pour amuser les avant-postes sur le rivage, et partit avec trente mille hommes de pied, quatre mille chevaux, trois cents chariots et deux cents éléphans.

Porus marche au-devant d'Alexandre.

Lorsque ce Roi fut arrivé sur un terrein assez ferme, et pourtant sablonneux, où ses chevaux et ses chariots pouvoient aisément faire toutes leurs évolutions, il déploya son armée en ordre de bataille, avec l'intention d'attendre et de voir venir l'ennemi.

Dispositions des deux armées rangées en bataille.

Il rangea d'abord de front, et en première ligne, tous ses éléphans, à cent pas de distance les uns des autres, afin qu'ils pussent servir de remparts à son infanterie qui étoit der-

rière. Il supposoit que la cavalerie ennemie n'oseroit jamais s'engager dans les lignes d'intervalle qu'il laissoit, à cause de la frayeur que les chevaux devoient avoir des éléphans; encore moins l'infanterie, lorsqu'elle verroit derrière ces animaux toute la sienne, et risquant de faire tailler en pièces l'armée des Macédoniens, dans le cas où elle s'y hasarderoit. Il avoit aussi disposé quelques corps d'infanterie sur le même rang que ses éléphans, pour couvrir ses deux ailes : et pardevant cette infanterie étoient encore deux ailes de cavalerie que les chariots recouvroient. Telle étoit la disposition de l'armée de Porus.

Alexandre, une fois en présence de l'ennemi, attendit le reste de son infanterie, qui marchoit en toute diligence, et arriva peu de temps après. Pour lui laisser le temps de respirer, et ne pas la conduire aussi-tôt contre l'ennemi, afin qu'elle se reposât des fatigues qui l'avoient mise hors d'haleine; il fit faire à sa cavalerie nombre d'évolutions qui gagnèrent du temps. Mais lorsque tout fut prêt et disposé à son gré; l'infanterie suffisamment remise de ses marches forcées, ayant repris sa vigueur et ses forces

accoutumées, Alexandre donna le signal du combat. Il ne crut pas à propos d'attaquer le principal corps de l'armée ennemie, où étoient l'infanterie et les éléphans, par la raison qui avoit déterminé Porus à les ranger, comme il l'avoit fait, pour opposer une masse de résistance impénétrable. Mais la cavalerie macédonienne étant infiniment supérieure, il en détacha la plus grande partie, et marchant droit lui-même contre l'aile gauche, il envoya Cœnus avec son régiment de cavalerie, et Démétrius avec le sien, pour charger tous deux à-la-fois, et en même temps que lui; ceux-ci par-derrière, et en queue de l'aile droite, tandis que lui-même l'attaquoit de front et en flanc. Séleucus, Antigène, et Tauron, qui commandoient l'infanterie, eurent ordre de ne pas quitter leur poste, jusqu'à ce que la cavalerie macédonienne eût mis en déroute celle de Porus et toute son infanterie.

Description de la bataille entre Porus et Alexandre.

Lorsqu'on en vint à la portée du trait, Alexandre détacha mille archers à cheval, avec ordre de tirer sur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, pour la mettre en désordre; tandis que le roi de Macédoine lui-même la chargeroit en flanc, avant qu'elle

pût se rallier. Les Indiens cependant rejoignent leurs escadrons; et les réunissant dans le plus étroit espace, en pelotons serrés, Porus les pousse immédiatement contre Alexandre. Au même instant, Cœnus les presse et les charge en queue, suivant l'ordre qu'il avoit reçu; de sorte que les Indiens sont obligés de faire face de tous côtés pour se défendre à-la-fois et contre les mille archers, et contre Alexandre, et contre Cœnus. Alexandre, pour tirer tout l'avantage possible de cette confusion où son attaque soudaine et générale jette ce parti d'Indiens, combat à toute outrance ceux qui osent encore lui résister : mais bientôt ceux-ci hors d'état de tenir contre une triple attaque, se débandent, se retirent derrière leurs éléphans, comme sous un rempart inexpugnable. Les conducteurs de ces animaux les font avancer contre la cavalerie ennemie : mais, au même instant, la phalange macédonienne, par un mouvement inattendu, forme un cercle autour des éléphans; et à grands coups de piques, enfonce ces bastions vivans, les perce ainsi que leurs conducteurs, et pénètre au milieu.

Cette bataille ne ressembloit en rien à

toutes celles qu'Alexandre avoit livrées jusqu'alors; car les éléphans s'étant précipités au travers des bataillons ennemis, les ouvrent, les renversent avec une fureur inexprimable; tandis que les Indiens, voyant l'infanterie macédonienne arrêtée, embarrassée tout-à-coup dans cette mêlée d'éléphans, tombent sur elle, et reviennent à la charge. Toutefois la phalange d'Alexandre est la plus forte; elle a plus d'expérience que l'ennemi dans l'art de la guerre; elle rompt ce corps une seconde fois, et ne formant jamais qu'un seul faisceau, elle l'oblige à se retirer encore derrière ses éléphans. Enfin toute la cavalerie macédonienne fond et se précipite à-la-fois en un même escadron, et répand la terreur et la confusion par-tout où elle se montre. Les éléphans criblés de blessures, ayant la plupart perdu leurs guides, n'observent plus de rangs. Le chagrin, l'inquiétude de cette perte, ne leur permet plus de distinguer, parmi les hommes qu'ils méconnoissent, ni leurs maîtres, ni leurs ennemis; ils courent çà et là, d'un parti à l'autre, sans savoir lequel ils renversent. Tout leur devient égal dans leur fureur: tout ce qui s'oppose à leur passage est en

butte à leurs écarts terribles. Les Macédoniens, qui laissèrent alors à dessein un grand intervalle entre leurs bataillons, chargeoient également avec leurs traits, et ceux auxquels ils ouvroient un passage, et ceux que la peur et le tumulte obligeoient à se retirer.

Alexandre, après avoir enveloppé l'ennemi avec sa cavalerie, fit le signal à son infanterie de marcher, avec toute la précipitation et la vîtesse possibles, pour faire un dernier effort, et tomber sur l'ennemi de toutes ses forces à-la-fois. Tout fut exécuté ponctuellement, avec autant de succès qu'il en devoit attendre.

Ainsi la majeure partie de la cavalerie ennemie fut mise en pièces : ainsi le dernier corps d'infanterie, qui soutint le choc jusqu'à la fin, se voyant harcelé de tout côté, s'abandonne à la fuite et se débande entièrement. Catorus resté dans le camp, par ordre d'Alexandre, avec le reste de son armée, appercevant de loin le roi aux prises avec Porus, traverse le fleuve ; et achève, en arrivant, de charger les fuyards avec des troupes fraîches et aguerries. Par ce moyen, il périt autant d'ennemis dans la fuite, qu'il en mourut dans le combat.

Les Indiens perdirent à cette bataille vingt mille hommes d'infanterie, et trois mille de cavalerie; sans parler ici du nombre de leurs chariots qui furent tous brisés, et de leurs éléphans tués ou pris dans le combat. Porus y perdit deux fils; Spitacus, gouverneur de la province, et les principaux chefs de sa cavalerie et de son infanterie; les conducteurs de ses éléphans et de ses chariots. Alexandre, de son côté, n'eut d'autre perte que quatre-vingts soldats sur six mille, qui étoient allés à la charge : dix archers bien montés, vingt autres de la garde à cheval, et deux cents hommes de milice ordinaire.

Issue de la bataille gagnée par Alexandre sur Porus.

Porus, après avoir fait, tout-à-la-fois, le devoir d'un soldat et celui d'un général d'armée; après s'être battu, sous ce double rapport, avec une bravoure incroyable, voyant toute sa cavalerie défaite, ainsi que la plus grande partie de son infanterie; ne se conduisit point comme Darius qui, dans un pareil désastre, fut le premier à prendre la fuite. Il fit tout le contraire; il resta sur le champ de bataille aussi long-temps que le dernier régiment, et le dernier escadron. Enfin blessé lui-même à l'épaule, il se retira

Conduite courageuse de Porus.

sur son éléphant. On le distingua toujours aisément à sa vaillance sans égale, et à la hauteur de sa taille. Alexandre ne l'ayant jamais perdu de vue à ces marques distinctives, et desirant sur-tout le sauver, lui dépêcha le roi Taxile, parce que celui-ci étoit Indien. Ce dernier s'approchant de Porus, aussi près qu'il étoit possible, sans courir aucun danger d'être blessé, l'arrête en l'appelant par son nom, pour lui faire entendre le message dont il est chargé par Alexandre. Porus se retourne, et s'écrie en appercevant son vieil ennemi : « Quoi ! c'est » Taxile qui ose encore m'appeler, ce traître » à son pays, à cet empire » ! A ces mots, il alloit pour le percer de son dard, si Taxile ne se fût aussi-tôt retiré. Toutefois Alexandre, toujours empressé à le sauver, députe une seconde fois vers lui d'autres officiers, parmi lesquels étoit Méroé, l'un des amis les plus intimes de Porus : il le prie en grace, et dans les termes les plus expressifs, de se rendre auprès de son vainqueur, digne d'apprécier sa conquête. Après beaucoup d'instances, Porus y consentit ; il alla trouver Alexandre, qui s'avança au-devant de lui, avec une partie de sa suite, pour le re-

cevoir, aussi-tôt qu'il apprit son arrivée. Lorsqu'ils furent en présence, Alexandre s'arrêta pour juger de cette taille et de ce port majestueux qui l'avoient frappé dans un ennemi, d'environ cinq coudées ou sept pieds de haut. Porus ne parut point abattu par l'infortune. Il vint trouver son vainqueur avec une contenance ferme, et telle qu'il convient à un brave guerrier de paroître devant son rival; tel qu'il sied à un Roi de se montrer, après avoir défendu ses Etats; digne enfin de l'estime qu'il doit attendre d'un prince aussi vaillant que lui, mais dont le sort des combats l'a fait prisonnier. Alexandre prit le premier la parole, et lui dit avec l'air le plus noble et le plus gracieux : « Parle! *Comment veux-* » *tu que je te traite* » ? — « *En roi* », lui répondit Porus. — « Mais, continue Alexan- » dre, tu ne demandes rien de plus » ? — « Rien ; répartit Porus : tout ce que je » veux s'entend par ce seul mot ».

Belle réponse de Porus à Alexandre.

Alexandre, surpris de tant de grandeur d'ame, et de cette magnanimité qui sembloit relevée par le malheur, rétablit non-seulement ce roi sur le trône; mais y ajouta de nouvelles provinces, et lui témoigna, par

Il est rétabli sur le trône par Alexandre.

les plus grands honneurs, son estime et son amitié. Porus lui fut fidèle, et le fut jusqu'à la mort. Il est difficile de dire lequel des deux, ou du vainqueur ou du vaincu, mérite ici le plus d'éloges.

Alexandre, sur le champ même de sa victoire, fit bâtir une ville, ainsi qu'à l'endroit où il passa le fleuve. Il nomma l'une d'un mot grec qui signifie la Victoire, *Nicée* (Νίκη); et l'autre, du nom de son cheval *Bucéphale* qui mourut là, non pas de ses blessures, mais de vieillesse. Après avoir rendu les derniers devoirs à ses soldats qui avoient perdu la vie dans le combat, il fit célébrer des jeux solennels, et offrit des sacrifices en actions de graces aux dieux, sur le lieu même où il avoit traversé l'Hydaspe.

Alexandre soumet l'Inde entière. Av. J. C. 327.

La conquête du royaume de Porus lui facilita celle de l'Inde entière. Il y pénétra ensuite; et comme elle étoit peuplée de nations peu belliqueuses, il les subjugua facilement, et avec la rapidité plutôt d'un voyageur que d'un conquérant. La plupart de ces petits Etats se soumirent à leur vainqueur, d'autant plus volontiers qu'ils présageoient que son séjour ne seroit pas de

longue durée, et que ses conquêtes passeroient comme lui.

Alexandre, en côtoyant une ville où il apprit que les prêtres Indiens, nommés Brachmanes, faisoient leur résidence, conçut une extrême curiosité de converser avec eux, et d'en déterminer quelques-uns, s'il étoit possible, à le suivre. Comme on lui dit que ces prêtres philosophes ne faisoient jamais de visites: mais que ceux qui desiroient les voir étoient obligés d'aller les chercher dans leurs demeures; il crut qu'il seroit au-dessous de sa dignité de faire cette démarche; mais aussi, qu'il n'étoit pas juste de forcer de pareils sages à rien de contraire aux coutumes, aux loix qu'ils se faisoient un devoir scrupuleux d'observer. En conséquence, il leur députa le philosophe Onésicrite, qui avoit été le disciple de Diogène le Cynique. A quelque distance de la ville, il rencontra une quinzaine de ces enthousiastes, tels qu'on en trouve encore dans l'Inde, qui, depuis le matin jusqu'au soir, se tenoient tout nus sur le grand chemin, dans la même posture où ils s'étoient placés, et retournoient le soir à la ville. Il s'adressa d'abord à un Indien nommé Cala-

Il est curieux de s'entretenir avec les Brachmanes ou prêtres Indiens.

Il leur député de sa part le philosophe Onésicrite.

nus, qu'on citoit pour le plus sage d'entr'eux dans tout le pays; qui, malgré sa profession de philosophe et son grand âge, se laissa persuader de le suivre à la cour, en apprenant l'objet de cette étrange visite. Cependant plus celui-ci considéroit l'habillement d'Onésicrite, et jusqu'à sa chaussure; moins il pouvoit s'empêcher de rire. Il lui dit ensuite dans le cours de leur entretien: « que » l'ancien sol de la terre fut originairement » couvert d'orge et de froment, comme de » leur temps il l'étoit de poussière; qu'outre » les eaux qui le partageoient, il avoit été » jadis arrosé de fleuves de lait, de miel, » d'huile et de vin, qui couloient naturellement au gré des mortels, pour satisfaire » à leurs besoins. Que les crimes dont les » humains se rendirent coupables, furent » cause des changemens de ce globe; et » avoient banni cette félicité. Que le Dieu » de l'univers, pour punir leur ingratitude, » les avoit condamnés à de longs et pénibles » travaux. Qu'enfin leur repentir l'ayant » ému de compassion, ce Dieu les avoit » rétablis dans l'ancienne abondance dont » ils jouirent à ce prix: mais que le cours de » toutes choses sembloit devoir les ramener

Calanus, l'un d'eux, se laisse persuader de suivre Onésicrite à la cour d'Alexandre.

Tradition des Indiens conforme au dogme religieux des plus anciens peuples du monde.

» à cet état de désordre, de chaos et de con-
» fusion d'où elles étoient sorties ».

Cette anecdote, rapportée par tous les historiens d'Alexandre, prouve évidemment que la philosophie indienne conservoit encore quelque tradition de la félicité du premier âge, et de la punition à laquelle les fautes des premiers hommes les avoient fait condamner sur la terre, où cette doctrine s'est perpétuée chez les peuples les plus anciens, qui en ont fait un dogme de leur croyance religieuse.

Onésicrite pressa beaucoup deux de ces Indiens de renoncer à leurs austères pratiques de vie, et de suivre la fortune d'Alexandre; ajoutant qu'ils trouveroient en lui un maître qui pousseroit la générosité aussi loin que le titre de bienfaiteur peut s'étendre; qu'honneurs, richesses et considérations s'accumuleroient sur eux par ses bienfaits. A ces offres, Mandanis, prenant un ton d'arrogance et de morgue philosophique, répondit « qu'il n'avoit pas besoin
» d'Alexandre; qu'il étoit fils de Jupiter
» aussi bien que lui. Qu'il étoit exempt de
» besoins, de desirs et de crainte. Que, tant
» qu'il vivroit, la terre lui fourniroit abon-

» damment tout ce qui seroit nécessaire à sa » subsistance ; qu'enfin la mort le déli- » vreroit de cet importun compagnon qui » le tourmentoit souvent (il entendoit le » corps) ; et qu'alors il seroit tout-à-fait » affranchi ».

Calanus parut plus traitable : malgré l'opposition formelle de celui qui présidoit à la secte, et lui reprochoit de s'abaisser à vouloir servir un autre maître que son Dieu; il suivit Onésicrite, pour se rendre à la cour d'Alexandre, qui le reçut avec tous les témoignages de joie et de satisfaction.

Comme Alexandre n'avoit d'autre ambition que d'imiter en tout Hercule et Bacchus qui l'avoient précédé dans l'Inde ; il résolut de pénétrer, aussi loin qu'il pourroit, à travers toutes les régions inconnues qu'il vouloit conquérir. Cependant son armée, rassasiée de butin, fatiguée des obstacles sans nombre qu'elle rencontroit, commençoit enfin à ouvrir les yeux sur l'extravagance d'une ambition aussi désordonnée dans son but que dans ses effets. Quelques-uns de ses soldats regrettoient, en termes propres à exciter la compassion générale,

Murmures et mécontentement des soldats de l'armée d'Alexandre, fatigués de ses courses et de ses conquêtes.

les maux qu'ils avoient soufferts: d'autres crioient insolemment « qu'ils n'iroient pas » plus loin ». Cependant le principal objet de tous les vœux d'Alexandre étoit d'envahir le territoire d'Agramène, dont les Etats étoient situés au-delà du Gange, un des plus grands fleuves de l'Inde. Ce prince souverain de l'Inde pouvoit mettre en campagne deux cent mille hommes d'infanterie, deux mille éléphans et vingt mille chevaux, avec deux mille chariots armés. Mais l'armée d'Alexandre refusa de s'avancer dans les déserts au-delà du Gange; déserts plus épouvantables pour elle que les plus grandes forces de l'Orient qu'on alloit leur opposer. Alexandre leur fit toutes les représentations possibles pour les déterminer à ne point abandonner leur chef toujours victorieux. Il alla jusqu'à les menacer de n'emmener avec lui que ses soldats de la Scythie et de la Perse qui ne le quitteroient point ; tant qu'il iroit au-devant de nouvelles conquêtes dignes du nom glorieux qu'il s'étoit acquis. Mais les Macédoniens persistèrent insolemment dans leur obstination. Ils furent inflexibles. Enfin, après nombre de discours pour les persuader, et de harangues militaires plus fortes

Ils ne consentent à suivre Alexandre, que pour se rapprocher de l'Océan.

les unes que les autres, ils consentirent à suivre Alexandre du côté du midi seulement, vers les bords les plus rapprochés de l'Océan, et à se laisser diriger jusques-là par le cours du fleuve Indus qu'ils regardoient comme un guide infaillible dans leur marche incertaine, au milieu de ces contrées éloignées, visitées pour la première fois par une nation de l'Occident.

On s'embarqua donc, pour cette expédition, sur une flotte composée de huit cents vaisseaux, de galères et de barques chargés de troupes et de provisions. Après cinq jours de route, la flotte arriva au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine. Là, comme ces deux rivières faisoient leur jonction avec une effroyable rapidité, leurs vaisseaux eurent beaucoup à souffrir, et furent même fort endommagés. On aborde à la fin dans le pays des Oxydraques et des Malles, peuples les plus aguerris et les plus belliqueux de l'Orient. Alexandre ne les battit pas moins en divers combats. Il s'empara de leurs places les plus considérables, et parvint à mettre le siége devant leur capitale où se trouvoient réunies toutes leurs forces. Ce fut en cette occasion, que, saisissant une échelle

pour monter le premier à l'assaut, suivi seulement de deux officiers généraux, auxquels succédèrent une multitude d'autres qui, le croyant en danger, montèrent tout-à-la-fois sur la même échelle pour le secourir : mais l'échelle casse, et il reste seul exposé sur la brèche. C'est alors qu'il doit son salut à sa témérité. Il saute du haut de la muraille dans la ville, environné d'ennemis; il se fait jour l'épée à la main; il perce les premiers qui s'opposent à son passage, et tue même leur général au milieu de la foule qui se précipite sur lui comme un tourbillon. Il la repousse, adossé contre un arbre qui se trouve là par hasard. Leurs dards frappent et s'émoussent sur son bouclier, qu'il présente d'une main à tous les coups, tandis qu'il se défend de l'autre avec son épée. Les plus hardis n'osent l'approcher, lorsqu'un Indien lui lance une flèche longue de trois pieds, qui lui perce, au défaut de la cotte de maille, le côté droit. Il jaillit de sa blessure une telle abondance de sang, que l'arme lui échappe aussi-tôt de la main. Il tombe en foiblesse; comme frappé du coup de la mort. L'Indien accourt pour le dépouiller. Il le croyoit déjà sans

Nouveaux combats, et nouvelles victoires d'Alexandre, qui court le plus grand danger au siége d'une ville où il est blessé.

Sa témérité courageuse le sauve.

vie. Mais Alexandre recueillant, avec ses esprits, une partie de ses forces, lui plonge un poignard dans le cœur. Au même instant, toute la suite du roi vient à son secours; et forme un rempart autour de son corps, en attendant que ses soldats fondent en furieux par la brèche; là, sans avoir trouvé moyen de briser les portes de la ville pour y entrer, ils le sauvent, et passent tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe.

La blessure du roi, qui sembloit d'abord présager des suites dangereuses, prit un autre caractère dans l'espace de six à sept jours, et donna les plus grandes espérances d'une prochaine guérison. Alexandre ne tarde pas à monter à cheval. Il se fait voir à toute son armée, qui ne peut se rassasier de le contempler. Bientôt il se remet à voyager le long du fleuve, et continue à subjuguer tous les pays adjacens d'un côté et de l'autre; jusqu'à ce que les pilotes s'apperçoivent, à la douceur des brises de mer, qu'ils approchent de l'Océan. Quel fut l'étonnement des Macédoniens, au premier aspect du flux et du reflux qu'ils ne connoissoient pas! Qu'on se figure leur surprise, lors-

qu'ils virent devant eux des montagnes d'eau s'élever à une hauteur prodigieuse, se dérouler en flots tumultueux ; et successivement couvrir tous les attérissemens d'alentour : plus de rivages ; une vaste mer qui engloutit le fleuve et ses environs. Ils ne doutent plus alors que ce ne soit un signe du courroux céleste ; et ne sont pas moins épouvantés, quelques heures après, en voyant les eaux abandonner les rives qu'elles avoient couvertes, et rentrer dans le lit du fleuve.

Etonnement des Macédoniens à l'aspect du flux et du reflux de l'Océan.

Lorsqu'Alexandre eut voyagé de la sorte environ neuf mois, il prit terre tout-à-fait vers le dixième. Ses premiers soins, en abordant à ce nouveau rivage, furent d'offrir à Neptune un pompeux sacrifice. Là, comme il dévoroit d'un œil encore ambitieux, cette vaste étendue des eaux, et l'immense Océan qui bornoit sa carrière ; on dit qu'il soupira et que des pleurs coulèrent de ses yeux, parce qu'il ne lui restoit plus rien à conquérir. Là finirent en effet ses excursions victorieuses et vagabondes.

Alexandre, en voyant l'Océan borner sa carrière, pleure de ce qu'il ne lui reste plus rien à conquérir.

Il donna ordre à Néarque, l'amiral de sa flotte, de côtoyer l'Inde pour faire des observations jusqu'au Golfe Persique ; puis il partit avec son armée pour se rendre à Babylone.

Premier voyage ordonné par Alexandre à Néarque son amiral, pour observer les côtes de l'Inde.

Rien n'égale les peines et les difficultés que son armée eut à souffrir et à surmonter, pour revenir à travers un pays entièrement dépourvu d'approvisionnemens, et de toute espèce de vivres. Elle fut obligée de se repaître de la chair des bêtes de somme, qui portoient ces riches dépouilles pour lesquelles les Grecs avoient couru tant de dangers, et dont il fallut se défaire en les brûlant, pour que personne ne pût s'en enrichir après eux. Tous les maux qui accompagnent ordinairement la famine, et les désastres qui marchent à sa suite, les accablèrent, mirent le comble à leur misère, et détruisirent enfin le plus grand nombre de leurs compagnons d'infortune. Soixante jours d'une marche aussi périlleuse s'étoient écoulés, lorsqu'ils entrèrent dans la Gédrosie, province riche et fertile qui fit oublier au soldat toutes les fatigues qu'il venoit d'essuyer. Tel est l'homme. Il ne se souvient plus d'avoir été malheureux, si-tôt que le bonheur lui sourit. Il s'y livre en aveugle; il en jouit avec ivresse. Alexandre lui-même va parcourir cette contrée délicieuse, moins en conquérant suivi d'une pompe guerrière, que comme un histrion ou un énergumène,

avec un appareil de licence effrénée. Pour imiter Bacchus, il se faisoit traîner par huit chevaux; et monté sur un échafaud en forme de théâtre de place, il passoit les jours et les nuits en festins. Le long des chemins qu'il parcouroit, on voyoit des tonneaux de vin, que la soldatesque faisoit couler en abondance, pour honorer sa burlesque divinité. Tout retentissoit du son des instrumens, des hurlemens des bacchantes, qui, les cheveux épars, avec une joie frénétique, s'abandonnoient à tous les genres de libertinage, et à tous les excès de la volupté la plus indécente. Ce dernier vice fit sur-tout les progrès les plus alarmans dans le cœur du roi. En attisant le feu de ses passions, il ne faisoit qu'exciter en lui la soif des cruautés, dont il avoit toujours auprès de lui des ministres tout prêts à exécuter ses fureurs homicides, dans ces orgies qu'ils partageoient.

Alexandre veut imiter Bacchus, et se livre dans l'Inde à tous les excès du vin et de la table.

Tandis que ses troupes prenoient du repos et des rafraîchissemens dans ces cantons fortunés; on vit Néarque arriver de son expédition sur les côtes. Il apportoit d'étranges relations des îles qu'il avoit visitées et de l'or qu'elles recéloient, et des merveilles de

Retour de Néarque.

la nature qu'il avoit découvertes en beaucoup d'autres. Alexandre lui ordonna de faire un second voyage pour avoir de nouvelles observations; et de revenir par l'embouchure de l'Euphrate pour joindre ce monarque à Babylone. C'est-là qu'il fit un acte rigoureux de justice à l'égard de Cléandre et d'autres ministres pervers, coupables des mêmes vexations et d'atrocités; telles que la vengeance dont celui-ci s'étoit chargé d'exécuter le fatal arrêt contre Parménion. Les provinces où ils exerçoient leur sanglant ministère avoient porté des plaintes graves, par l'organe de leurs députés, contre les assassinats et les extorsions de ces infâmes gouverneurs, dont les crimes étoient de nature à faire croire que la certitude de l'impunité les avoit déterminés à les commettre; ou plutôt l'espoir qu'ils avoient conçu qu'Alexandre ne reviendroit jamais de son expédition dans l'Inde. On se réjouissoit d'avance de la justice qu'on vit enfin tomber sur eux de tout le poids de leurs forfaits. Cléandre, et six cents satellites qui composoient la horde de ses bourreaux, furent publiquement exécutés. Chacun prit part au contentement général, en

Second voyage de Néarque, pour faire de nouvelles découvertes.

Cléandre est puni de ses cruautés, avec d'autres ministres de celles d'Alexandre.

voyant Alexandre exercer sa vengeance sur les ministres subalternes de la tyrannie.

Le roi de Macédoine approchoit de Babylone, lorsqu'il s'arrêta pour visiter le tombeau de Cyrus dans la ville de Pasargade. Là fut mis à mort, par ses ordres mêmes, un prince de la Perse, nommé Orsine, sur une fausse imputation de l'eunuque Bagoas, qui l'accusa d'avoir pillé ce monument. Là, Calanus, l'Indien qui suivoit Alexandre, après avoir vécu quatre-vingt-trois ans sans la moindre maladie, voyant les infirmités qui présageoient sa fin, résolut de prévenir lui-même ce terme. Alexandre s'imagina pouvoir facilement l'en dissuader; mais le trouvant toujours inflexible, après avoir en vain épuisé tous les raisonnemens qu'on peut employer contre une pareille résolution, le roi donna ordre de dresser le bûcher funèbre où cet Indien vouloit mourir.

Mort de l'Indien Calanus, qui se brûle vivant sur un bûcher.

Calanus monte à cheval au pied du bûcher; il en fait le tour, puis il offre sa prière aux dieux immortels, fait faire des libations, et achève toutes les cérémonies usitées pour les funérailles; il se coupe ensuite une touffe de cheveux, comme on coupe du poil aux victimes qu'on va sacrifier; em-

Détails des rites indiens à cette occasion.

brasse tous ses amis présens; et les prie de se réjouir, et de fêter singulièrement ce jour-là : il recommande sur-tout à Alexandre d'en donner le premier l'exemple, et de se livrer aux plaisirs ; assurant au surplus, par forme de prédiction, qu'il devoit se retrouver avec ce prince à Babylone. A ces mots, il monte gaîment sur le bûcher; il s'y place avec la même tranquillité, se couvre le visage; et, tandis que les flammes qui l'environnent montent en tourbillon vers le ciel, il ne donne pas le moindre signe d'émotion ni de douleur. Sa constance, sa résignation volontaire, étonne, intimide toute l'armée, qui le voit, dans la même posture, consommer, avec le plus grand calme, ce grand sacrifice, en s'immolant selon la coutume des sages de son pays.

Orgies infâmes d'Alexandre, dans lesquelles il décerne un prix à celui qui boit le plus.

Alexandre n'obéit que trop ponctuellement aux desirs du fanatique Indien, en se livrant à l'intempérance la plus excessive. Il passa toute la nuit suivante à table; et, dans ce même banquet, Promachus obtint un talent pour prix d'avoir bu le plus de vin. Il survécut néanmoins à cette infâme victoire remportée sur tous les convives, mais seulement trois jours : et, dans le

nombre de ces rivaux insensés d'ivresse et de débauche, après cette orgie célèbre, il en mourut quarante et un des suites de leur intempérance.

De Pasargade, Alexandre se rendit à Suze où il épousa Statira, l'aînée des filles de Darius. Il maria la plus jeune à Ephestion son favori. Quarante autres femmes des plus distinguées de la Perse furent pareillement données en mariage à ses autres favoris, entre les principaux officiers de l'armée. Les noces en furent célébrées avec toutes les solennités accoutumées, à la manière des Perses. Il fit préparer un festin à tous les Macédoniens qui s'étoient mariés auparavant dans la Perse avec des femmes du pays. On rapporte qu'il y eut à cette fête neuf mille convives, et qu'il fit présent à chacun d'eux d'une coupe d'or pour leurs libations. On vit paroître à Suze, en cette occasion, trente mille jeunes Perses, habillés dans le costume militaire et macédonien, dont Alexandre les honora pour châtier, par cette singulière faveur, l'audace de ses vétérans qui n'avoient que trop de justes raisons pour murmurer.

Alexandre épouse Statira, fille aînée de Darius, et marie la plus jeune à Ephestion.

Prodigalités insensées d'Alexandre.

Tandis qu'Alexandre s'occupoit follement

La Grèce menacée par Harpale.

ainsi dans la Perse; une nouvelle commotion menaçoit la Grèce. Harpale, que ce prince avoit fait gouverneur de Babylone; las de servir sous un maître cruel; ambitieux de régner lui-même, part, et revient dans la Grèce, avec une immense fortune qu'il avoit extorquée des prisonniers et des vaincus. Il eut assez de crédit pour lever un corps de six mille hommes de troupes avec lesquels il aborda à Athènes. L'argent alors, comme dans tous les temps et tous les lieux où l'homme est arrivé au dernier terme de la corruption; l'argent, pouvoit tout sur les Grecs. Harpale prodigue ses trésors à des orateurs mercenaires, et vendus à l'or, toutes les fois que la parole peut servir à troubler les Etats, à enflammer les esprits du peuple. Parmi tous ces orateurs, Phocion étoit le seul qui conservât son intégrité bien reconnue. Il rejeta l'offre qu'on lui fit alors de sept cents talens. Il fut toujours inflexible à de pareilles propositions. Son désintéressement, même du temps de Philippe, étoit déjà l'objet de l'admiration de ses concitoyens. On lui offroit un jour une grosse somme d'argent, si ce n'étoit pour lui, au moins pour ses enfans. « Si mes

Phocion.

Désintéressement de cet orateur.

» enfans, répondit-il, me ressemblent un » jour ; le petit coin de terre que je cultive, » et dont le produit m'a fait vivre jusqu'ici » assez honorablement pour m'attirer la » gloire que vous faites valoir à si haut prix; » ce peu leur suffira pour la conserver. Si- » non, je ne veux pas leur laisser après moi » des richesses qui ne feroient qu'exciter » en eux, ou augmenter le goût de la dissi- » pation ». Alexandre lui ayant aussi fait offrir cent talens, Phocion demanda : « Pourquoi donc Alexandre m'envoie-t-il » une pareille somme, et n'en fait-il pas » compter autant au reste des Athéniens » ? On lui répliqua : « C'est parce qu'Alexandre » vous regarde comme le seul juste parmi » vos concitoyens, et le plus vertueux ». — « Qu'il me laisse donc passer pour tel, et » l'être en effet », reprit Phocion. Ce n'étoit pas un caractère de cette trempe qu'on pouvoit corrompre. Au contraire, il usa de tout son crédit, il fit valoir toute son influence, pour prévenir l'effet de l'ambition d'Harpale. Celui-ci eut ordre de sortir promptement de la ville, et perdit tout espoir de succès.

A peine ce mouvement fut-il comprimé,

Sédition excitée dans l'armée des Macédoniens, par une déclaration d'Alexandre qui en congédie les vétérans et les infirmes.

qu'une nouvelle alarme suivit de près, en conséquence d'une déclaration d'Alexandre, par laquelle il autorisoit tous les Macédoniens, hors d'état, par leur âge et leurs infirmités, de soutenir plus long-temps les fatigues de la guerre, à retourner dans la Grèce. Des cris séditieux s'élèvent alors de toute part dans l'armée. Tous veulent être déchargés du service militaire; tous murmurent contre le roi de Macédoine, qui semble dédaigner les services de ses plus braves soldats, qui ne veut les éloigner que pour s'en débarrasser, et permet qu'ils partent pour les immoler. Le fier Alexandre agit en cette occasion avec une fermeté digne de son audace et de ce caractère fougueux qu'il avoit toujours montré. Du haut du tribunal où il étoit assis, il s'élance au milieu des plus mutins qu'il apperçoit; il en saisit treize, et les fait punir sur-le-champ. Les autres, épouvantés d'une action dont l'intrépidité les confond, compriment dans le silence, et leurs plaintes et leur étonnement, baissent un front humilié, et semblent demander grace. « Soldats, vous voulez donc tous être » licenciés, dit Alexandre; eh bien! allez » publier par-tout que vous avez aban-

Fermeté héroïque d'Alexandre en cette occasion.

Son discours à ses soldats.

» donné votre Roi à la merci des étran-» gers. Aussi-bien les Perses me suffisent ; » ils me garderont du moins, et me reste-» ront fidèles ».

Ce discours menaçant ne fit qu'accroître la confusion des troupes et leur morne douleur; elles ne le quittèrent plus, jusqu'à ce que leurs larmes et leurs sanglots eussent désarmé le bras de la vengeance levé sur elles, et qu'enfin elles eussent regagné la faveur et l'affection de leur chef qui consentit à leur rendre en même temps sa confiance.

L'armée entière rentre dans l'obéissance.

Désormais, à l'abri de toute insurrection semblable, Alexandre ne va plus s'adonner qu'aux fêtes, qu'aux plaisirs grossiers de la table et de la débauche. Son armée n'offre plus que de vils ministres de ces excès qu'ils partagent avec lui. Il passe les jours et les nuits à boire outre mesure, et dans une de ces orgies qui se succèdent continuellement, Ephestion succombe à de pareils excès. Il meurt au milieu d'un festin. C'étoit de tous les courtisans le plus chéri d'Alexandre. Cratère est le seul de tous les Macédoniens qui semble disputer l'honneur honteux de lui survivre avec son maître; Cratère, dont

Alexandre reprend le cours de ses excès d'intempérance et de débauche.

Ephestion succombe dans une de ces orgies et meurt au milieu d'un festin.

le roi disoit : « Celui-ci n'aime que le roi ; » mais Ephestion n'aime qu'Alexandre». La mort de ce favori si cher au monarque le jeta dans un chagrin mortel. Il ne pouvoit se consoler : il fit assassiner le médecin qui n'avoit pu sauver son ami, et en arrivant à Babylone, il célébra sa mémoire par des obsèques d'une magnificence extraordinaire; témoignage éclatant d'une douleur sans bornes, et d'une amitié sans exemple.

Ses obsèques magnifiques.

Après nombre de divers combats, après tant de cruautés, d'extravagances et de folies dans tous les genres, Alexandre, en rentrant dans Babylone, trouva des Chaldéens qui prétendoient lire dans l'avenir. Ils tâchèrent de lui persuader que son retour en cette ville lui seroit funeste ; d'un autre côté, d'incrédules philosophes Grecs ne manquèrent pas de bonnes raisons pour démontrer toute la futilité de ces vaines prédictions. Babylone étoit un théâtre où la gloire du conquérant devoit se manifester toute entière. Des ambassadeurs de la plupart des nations conquises y étoient déjà tous prêts à célébrer ses triomphes. Son entrée en fut elle-même un des plus brillans, par tout l'appareil qui y éclata. C'est-là qu'il admit

Alexandre revient à Babylone sous de funestes auspices.

ces ambassadeurs à son audience. Il les reçut avec un éclat de puissance, de grandeur et de dignité convenables au premier potentat de la terre; mais du reste, avec toute la grace, toute la politesse et l'affabilité d'un simple courtisan, accoutumé à ces honneurs qui l'environnoient.

Lettre d'Alexandre à la Grèce, assemblée aux jeux olympiques.

Ce fut alors qu'Alexandre écrivit une lettre qui devoit être lue publiquement à toute la Grèce assemblée, au milieu des jeux olympiques. Il ordonnoit aux différens états qui la composoient, de permettre à tous les exilés de rentrer chacun dans son pays, excepté à ceux qui avoient commis quelques sacriléges ou des crimes qui méritassent peine de mort. Il enjoignoit à Antipater d'employer la force pour contraindre toutes les villes qui se refuseroient d'obéir à cet ordre. Cette lettre fut lue, en effet, dans l'assemblée. Mais les Athéniens et les Etoliens ne se crurent pas obligés d'obtempérer à des commandemens qui leur parurent en opposition avec l'indépendance de leurs états, avec leurs franchises et leur liberté.

Alexandre jugea Babylone, par l'étendue de ses rapports commerciaux et politiques,

supérieure à toutes les villes de l'orient. C'est pourquoi il résolut d'en faire la capitale de son empire; et, pour cet effet, d'y ajouter tous les embellissemens qu'il lui seroit possible de réunir. Mais quoiqu'il employât tous ses soins à des projets aussi vastes, et conçût même des plans dont l'exécution semble au-dessus du pouvoir des humains et de tous les moyens imaginables; il n'en passoit pas moins la plus grande partie de son temps au sein des plaisirs que cette ville superbe pouvoit multiplier à son gré. Il assistoit chaque jour à de nouvelles fêtes, à de nouveaux banquets, où son intempérance habituelle le livroit à tous les excès. Un jour, après avoir passé toute la nuit dans une débauche semblable, on lui en proposa une seconde pour le jour même; il accepta, se rendit à l'invitation, et but aussi excessivement que la veille, au point qu'il tomba sans connoissance. On le crut mort; du moins tous les symptômes l'annonçoient. En cet état, on le reporte dans son palais; triste objet, en spectacle à tous les siens; et mourant des suites honteuses de ces habitudes grossières qui ravalent le héros au-dessous de l'homme, et l'homme au-dessous

Alexandre veut transporter le siége de son empire à Babylone.

Alexandre succombe à ses excès.

des animaux. La fièvre s'en étoit emparée ; elle ne cessa même que par intervalles pour reprendre et continuer. Cependant le prince moribond ordonne à sa flotte de mettre à la voile, et prescrit la marche de ses troupes de terre ; se flattant toujours qu'il ne tarderoit pas à recouvrer ses forces avec la santé : mais enfin commençant à désespérer de son état, et à ne plus s'exprimer qu'avec peine, il donna son anneau à Perdiccas, avec ordre de faire transporter sa dépouille mortelle dans le temple d'Ammon. Il fit encore quelques efforts impuissans pour lutter contre la mort; et, se relevant sur son oreiller, il tendit la main à ses soldats qu'il conjura de la lui baiser. On lui demanda quel étoit celui auquel il vouloit, en mourant, léguer son empire ; il répondit : *Au plus digne.* Perdiccas le questionnant ensuite sur l'époque où il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins, il répliqua : *Quand vous serez heureux.* A ces mots il expire. Il avoit vécu trente-deux ans et huit mois. Il en avoit régné douze, avec plus de prospérités que de vertus.

Réponses mémorables d'Alexandre en mourant.

Sa mort.

Sous quelque aspect qu'on examine ce prince, on l'admirera peu ; on doit l'imiter

Jugement sur Alexandre.

encore moins : car ce courage qu'on a tant vanté, qui rendit son nom si célèbre, n'est après tout qu'une de ces qualités toujours subordonnées à la fortune. Elle le suivit constamment, à la vérité; mais n'est-elle pas elle-même un concours de mille accidens fortuits et dirigés par le hasard? La discipline qui fit la force de son armée avoit été créée, exercée, maintenue sévèrement par son père: ce ne fut point l'ouvrage d'Alexandre. Il en profita; mais l'excès de son intempérance, ses horribles cruautés, la folle ambition de tout conquérir, son orgueil et ses vanités ridicules; voilà tout ce qui lui appartient.

Alexandre a néanmoins couronné par ses conquêtes la pyramide glorieuse que les Grecs semblent avoir élevée pour éterniser leur mémoire. Après tant de siècles révolus, ce monument atteste encore à quel point les arts de la paix peuvent servir aux progrès de ceux de la guerre, et les porter au comble de perfection.

Nous avons vu, dans cette Histoire, une multitude de petits Etats se former de mille combinaisons qui tiennent plus ou moins aux développemens de l'esprit humain et de ces

arts créateurs que les Grecs avoient cultivés. Ce peuple enfin surpassa tous ceux de l'univers : et, jaloux de sa puissance, il laissa aux générations futures un exemple de la supériorité des facultés intellectuelles de l'homme, sur ses forces physiques.

Après la mort d'Alexandre, la Grèce ne fut plus considérée que comme une pépinière de philosophes, une école d'instruction publique, un modèle de civilisation. Les autres nations alloient encore visiter les Grecs pour étudier leurs loix, et consulter leur goût : mais la Grèce n'étoit plus une grande confédération politique, capable de renforcer ses propres loix par le droit tout-puissant de les faire accepter, et de les promulguer elle-même.

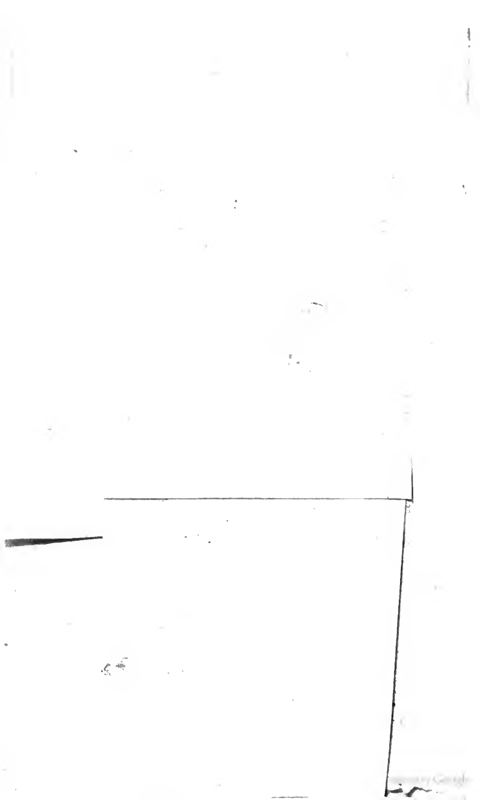
Les successeurs d'Alexandre s'emparèrent chacun de quelque portion de son vaste empire; et ce qu'il n'avoit obtenu qu'au prix de tant de travaux et de périls, devint la proie facile d'une poignée d'hommes qui mirent à couvert leur ambition sous le sceau de sa gloire. Ce grand nom sanctionna, pour ainsi dire, leur héritage. Ils avoient appris de leur maître à s'enorgueillir de la fortune ; et comme celui-ci n'avoit jamais pu souffrir

un seul égal, ses nombreux héritiers ne crurent jamais devoir admettre aucun chef au-dessus d'eux. Ils continuèrent à se disputer leur domination, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à se détruire enfin l'un par l'autre. Aucun gouvernement ne fut plus mal ordonné que le leur : aussi nulle période de l'histoire ne présente plus d'obscurité, de doutes et de confusion.

FIN.

Tanai
0
95
I
E
TARTARIE
40
Indi Montani
Alexandria
Hyphasis
Sabracae
D
IE
Sogdi
E
Pura
Arabicus Fl.
Sambi
Sindo-mana
vel Sindus
G
MUSICANI
Oxicana
Indus Fl.
Arabitae
Pattala
25
Xylenopolis
Patalene
5
85





Errata du Tome premier.

PAGE 64, ligne 11, au lieu de *revivre*, lisez *révoquer.*
Page 177, lig. 24, au lieu de *touchés!* lisez *touché!*
Page 184, lig. 10, au lieu de *porter*, lisez *répandre.*
Page 197, lig. 11, au lieu de *pilotes*, lisez *Ilotes.*
Page 204, lig. 26, au lieu de *mille*, lisez *quatre mille.*
Page 283, lig. 17, au lieu de *rendus*, lisez *dûs.*
Page 285, lig. dernière, au lieu de *Démosthène qui devint*, lisez, *non celui qui devint.*
Page 341, lig. 23, au lieu de *secrète*, lisez *cachée.*
Page 364, lig. 19, au lieu de *peu méritée*, lisez *précipitée.*
Page 375, lig. 19, au lieu de *contre le*, lisez *en faveur du.*
Page 380, lig. 2, au lieu de *l'objet*, lisez *le centre.*

Errata du Tome second.

PAGE 35, ligne première, au lieu de *qui défendoit*, lisez *que défendoient.*
Page 44, lig. 20, au lieu de *Chlcédoine*, lisez *Chalcédoine.*
Page 153, lig. 24, au lieu de *pas nécessaire*, lisez *pas moins nécessaire.*
Page 166, lig. 21, au lieu de *au plutôt*, lisez, *ou plutôt.*
Page 170, lig. première, au lieu de *il méritoit*, lisez *et qui méritoit.*
Page 173, lig. 17, au lieu de *ses*, lisez *ces.*
Page 205, lig. 11, au lieu de *Lysicles*, lisez *Lysicle.*
Page 207, lig. 12, au lieu de *multiplés*, lisez *multipliés.*
Page 208, lig. 13, au lieu de *Lysicles*, lisez *Lysicle.*

Page 211, lig. 4, au lieu de *Thescite*, lisez *Thersite*.
Page 221, lig. 23, au lieu de *aussi*, lisez *encore*.
Page 224, lig. 13 et 14, au lieu de », effacez les guillemets.
Page 234, lig. 11, *par lui-même*, lisez *par rapport à*.

